

BIBLIOTECA DELLA RICERCA

FONDATA E DIRETTA DA GIOVANNI DOTOLI

BIBLIOGRAPHICA

11

---

PAOLA PLACELLA SOMMELLA - PAOLA SALERNI

1921 - 1940

*Estratto da*

LE VOYAGE FRANÇAIS EN ITALIE AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE

Volume III

En collaboration  
avec la Bibliothèque nationale de France

Introduction de  
GIOVANNI DOTOLI

---

SCHENA EDITORE  
EDITIONS LANORE

PAOLA PLACELLA SOMMELLA  
PAOLA SALERNI

**1921 - 1940**

**Paola Salerni** a rédigé les fiches des voyageurs qui ont laissé des comptes rendus de leurs voyages dans toute l'Italie, du Nord au Sud.

**Paola Placella Sommella** s'est occupée des voyageurs qui ont traité du seul voyage à Rome et à Naples.

**Giovanni Dotoli**, Directeur du projet national, *Le Voyage français en Italie au XX<sup>e</sup> siècle. Bibliographie analytique. En collaboration avec la Bibliothèque nationale de France.*

## ANONYMES

(L')Alverne, Assise, Rome. 16-29 septembre 1926. Pèlerinage national franciscain à l'occasion du VII<sup>e</sup> centenaire de la mort de St François d'Assise - Rennes : H. Rion-Reuzé, 1927. - 44 p., fig., couv. illustrée ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1789

La « raison d'être de ces pages » tient, comme l'explique le rédacteur, dans le but d'allumer en bien des âmes le désir de participer aux pèlerinages qui suivront. En provenance de tous les points de la France, de simples voyageurs, des prêtres et des religieux se sont réunis à Gênes pour retrouver les traces de Saint-François et pour poursuivre ce voyage de prière, mais aussi de découverte géographique, artistique et historique. La visite aux endroits religieux de Gênes continue à Carrare, à Pise et à Florence où, après les églises, les pèlerins visitent aussi les musées et les monuments les plus importants. Mais le but véritable du voyage est l'Alverne, « terre sainte, terre austère » (p. 15) : en rappelant les étapes les plus significatives de la vie de Saint-François, le narrateur décrit la Montagne Sainte, lieu solitaire où souvent le Saint s'est retiré, la grotte où il pria et dormait, la nature sauvage que beaucoup de visiteurs vont admirer ainsi que « la chiesina », Notre-Dame des Anges, de laquelle il refait l'histoire. L'itinéraire continue avec Pérouse et, naturellement, Assise, où les pèlerins dissèquent tous les sanctuaires, les couvents et les basiliques. La visite de la Portioncule et la Messe célébrée à l'intérieur se font dans une ambiance de pure jouissance mystique. Le voyage continue à travers la terre d'Ombrie et le narrateur ne manque pas de remarquer Spello, Foligno, Trévi, Spolète accrochés à leurs collines. Le séjour de cinq jours à Rome est dense en visites aux vestiges archéologiques et artistiques et en rendez-vous religieux : les visiteurs profitent des promenades à pied pour prendre une idée de la Ville éternelle et de tous les témoignages des divers âges qu'elle renferme, de tous les trésors d'art amoncelés au cours des siècles. Après les églises, il y a aussi la description des Catacombes de Sainte-Calixte, de Trastevere et de l'église San Francesco a Ripa, près de laquelle fut construit le premier monastère franciscain de Rome, en 1229. Mais ce qui tient au cœur aux pèlerins c'est surtout la visite au Pape Pie XI, qui les accueille avec des paroles paternelles, et surtout la messe que le Saint Père a célébrée en leur honneur. C'est avec peine qu'ils s'arrachent à Rome, ravis par des merveilles de tout ordre, bénis par l'action de grâce de Saint-François.

(La) Béatification des trente-deux martyres d'Orange. Impressions et Souvenirs. Rome : 10-12 mai. Orange : 26-27-28 juin 1925. - Vaison (Vaucluse) : Impr. édition de la Société de « la Bonne Presse du Midi », 1925. - 60 p. avec gravures ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN4-161]

Ce petit livre s'ouvre sur une « invocation poétique » au « Christ Jésus à qui vous aviez chaque jour/ Offert une humble vie et de grands sacrifices ». On y trouve ensuite une photo de Saint-Pierre « Après le Te Deum » et l'Avant-propos où cet auteur inconnu rend compte de la procédure suivie pour faire proclamer la béatification des 32 religieuses « mortes pour leur foi ». Pendant la Révolution, les religieuses, ayant refusé de laisser leur couvent et l'ordre religieux, avaient été condamnées à l'échafaud par les tribunaux de la commission populaire. L'auteur donne une description détaillée de la cérémonie en partant des rites liturgiques jusqu'à la prière du Pape qui prononça le panégyrique des martyres. Les derniers chapitres résument les fêtes et les célébrations qui se sont déroulées pendant les trois journées consacrées aux martyres dans leur région d'origine, le diocèse d'Orange.

Cinquante-quatrième Pèlerinage national en Terre sainte sous la présidence d'honneur de tous les cardinaux français. 31 mars-15 mai 1925. Pâques à Jérusalem. Visite de la Palestine et des contrées les plus célèbres de l'Orient. Retour par Rome pour les fêtes de l'année sainte. - Paris : Impr. Paul Féron-Vrau, 1924. - 24 p. avec gravures et plan ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-O2F-644 < Recueil >

Le seul lieu italien mentionné dans cette brochure est Naples, ville où une excursion est prévue à la fin du pèlerinage en Terre Sainte. Sur Naples, l'auteur se borne à quelques indications sur les lieux à voir : la Cathédrale de Saint-Janvier, la chartreuse de San Martino, le musée national de Capodimonte, le Pausilippe, Pompéi.

(Les) Fêtes de la Béatification de la V. Mère Jeanne-Antide Thouret à Rome. - Besançon : Impr. catholique de l'Est, 1926. - 7 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN27-66805]

C'est une brève relation de la canonisation de la Mère Thouret, faite par un anonyme délégué du prélat du Comté auquel la religieuse appartenait. La description procède par petits chapitres, tels La matinée, Le soir, L'audience papale, Le Triduum, des cérémonies dont « on a fait maintes fois le récit énumératif ». L'auteur s'en rend bien compte mais il avoue que telle en est la « magnificence » que « Nul n'échappe à la profonde émotion qui étirent les cœurs, à ce spectacle ».

(La) Gare centrale de Milan. - Paris : Dunod, 1932. - 4 p., fig. ; in-4°.

Note : Extrait de la «Revue générale des chemins de fer», octobre 1932.

[Paris, BnF, 4-V PIECE-8940]

Il s'agit de quelques pages publiées dans la « Revue Générale des Chemins de Fer » : elles donnent un aperçu très technique des installations d'enclenchements sous la garantie desquelles s'exécutent les mouvements de formation, de décomposition et de passage des 450 trains qui constituent le trafic journalier de cette gare. On y trouve aussi la description des dispositifs généraux des voies de circulation, des faisceaux de service de la nouvelle gare centrale et surtout la description des fonctions des divers postes occupés par un même manœuvre. Ces notes s'ajoutent à celles qui ont déjà paru dans la Revue Générale d'août 1930, de septembre 1931, d'avril 1932.

Gênes et la Riviera ligurienne. Ouvrage orné de 9 aquarelles originales en hors-texte, par G. Giordani, et de 212 héliogravures. - Paris : éditions Alpina, 1929. - 127 p. ; in-4°.

[Paris, BnF, FOL-K-500]

Encore un bel ouvrage en grand format, orné de 9 aquarelles originales, en hors-texte, par Giordani et de 212 héliogravures, qui ponctuent les pages et fournissent un accompagnement très éloquent et vivant du texte. La description part de Gênes et se poursuit vers la Riviera du Ponant jusqu'à Albenga, pour continuer par Alassio jusqu'à Vintimille. Le commentaire va donc du levant de Gênes à Rapallo et se termine en présentant la côte du Golfe de Rapallo jusqu'à La Spezia. Pour l'auteur, la région tient son essence du binôme avec la montagne : il en décrit les courbes, les terrasses et la dissymétrie de sa perspective. Le coup-d'œil géographique est renforcé par les précisions historiques, les références aux origines et aux contacts avec les autres cultures favorisés par le port de Gênes. La puissance coloniale de cette ville toutefois, remarque l'auteur, n'a jamais atteint l'ampleur ni l'importance mondiale de celle de Venise : il décrit en détail les quartiers de la vieille ville médiévale, la Cathédrale, mais aussi les quartiers modernes. Le reste de la région est parcouru avec une profusion d'appréciations sur la nature et sur le climat de la région, mais aussi avec des renseignements ponctuels et documentés : les excursions dans des paysages romantiques, les stations balnéaires à la mode, les innombrables plages mais aussi les concentrations industrielles. A San Remo il remarque que « le sel et l'oxygène de ce climat préservent les hommes de la lèpre » (p. 63). Désormais, les grands hôtels modernes, aménagés avec tous les perfectionnements les plus récents classent cette station balnéaire dans la grande catégorie des stations cosmopolites « select » d'Europe, et concurrencent la Côte d'Azur. Chaque

année, dès qu'arrive l'hiver, des milliers d'étrangers de tous les pays viennent chercher à San Remo le repos, la distraction ou la santé que son air pur dispense.

L'auteur rappelle aussi des événements historiques : en particulier dans la ville de Quarto, remplie de souvenirs garibaldiens, dans la ville d'Albenga qui prit une part active entre les Guelfes et les Gibelins, mais il souligne aussi que cette terre a été la patrie de beaucoup d'hommes illustres. En conclusion, l'auteur consacre quelques pages aux vallées des alentours et à deux joyaux de la Riviera montagnaise, Ceriana et Bajardo.

Guide du pèlerinage jociste à Rome du 19 au 27 septembre 1931. - Paris : la Jeunesse ouvrière chrétienne, - 123 p., plans ; in-16.

Note : « Les Editions jocistes ». N° 20.

[Paris, BnF, 8-R-36742(20)]

Ce petit guide comprend une description détaillée du voyage et de ses étapes, l'histoire des villes visitées et des saints. La première partie de cet itinéraire, très concis et très précis, donne les indications traditionnelles de ces types de voyage : départ le samedi 19, arrivée à Turin avec la visite de la Basilique de Notre Dame Auxiliatrice, de l'appartement de Don Bosco et des pères salésiens ; halte à Assise et, après la visite de la cathédrale, Rome. Là les visites aux églises et aux catacombes, marchent de pair avec les manifestations religieuses et les monuments. La deuxième partie comprend les directives et mots d'ordre, la constitution des groupes et la discipline. Ce sont des conseils de bonne conduite, de politesse, des avertissements de rester en groupe car « un esprit profondément surnaturel doit nous pénétrer tous ». Il y a ensuite une série de règles qui doivent être respectées dans le train, à la douane, aux logements etc., comme, par exemple, « ne pas jouer avec l'éclairage électrique », « maintenir les w.c. dans un grand état de propreté », « défense de fumer dans les chambres ». D'autres conseils concernent la santé : « Éviter les refroidissements par les courants d'air », « éviter les excès de boisson, spécialement de vin » et, à ce propos, on spécifie que « le Chianti est assez capiteux ». On essaie de mettre en garde le pèlerin de « ne pas se faire exploiter » par les commerçants sur le change. En signalant enfin quelques mots utiles, l'on en donne la prononciation avec de drôles transcriptions phonétiques : uno=ouno, cessi=tchèssi, eau=acqua, acoua.

Instructions nautiques. Mer Méditerranée. Côte ouest d'Italie. Sardaigne, Sicile et Iles maltaises. - Paris : Impr. nationale : les agents commissionnés pour la vente des publications du service hydrographique de la marine, 1919. Tirage de 1923. - XXVII-412 p., avec cartes et table de conversion ; in-8°.

Note : N° 314. Service hydrographique de la marine, 13, rue de l'Université. Paris (VII<sup>e</sup>).

[Paris, BnF, 8-V-17121]

(L') Istrie, Rome, 1934. - 16 p., ill., carte ; in-12.

[Paris, Richelieu, Vf-150-4]

Il s'agit d'un petit opuscule touristique d'une quinzaine de pages, sans nom d'auteur, comportant une carte de la région et quelques photos, édité par l'Ente Nazionale Industrie Turistiche-Ferrovie dello Stato et imprimé en Italie. L'ouvrage est daté de 1934, et non 1931. Aucune indication concernant la version française.

Manuel du pèlerin. Pèlerinage français des jeunes à Rome en l'année du jubilé de S.S. Pie XI (Pâques 1929). - Paris : Maison de la Bonne Presse, 1929. - 136 p. avec illustrations et plan ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6748]

Sorte de guide Michelin du pèlerin comme tant d'autres, ce manuel donne des indications sur les trains, un commentaire sur les villes à visiter, avec des annexes qui contiennent des renseignements pratiques, des consignes, des prières et des chants. A la fin, un petit plan de Rome.

Marseille à Rome. Pèlerinage diocésain à Rome... à l'occasion... du jubilé de la rédemption, sous la présidence de S. E. Monseigneur Dubourg, évêque de Marseille. - Marseille : Direction générale des œuvres, 1933. - 64 p., fig., musique ; in-8°.

Note : 24 septembre au 7 octobre 1933.

[Paris, BnF, 8-K-7128]

Trois sections composent cet opuscule. La première, Divers, où l'on donne des conseils pratiques, des explications sur le jubilé de 1933, le cérémonial des visites, les itinéraires etc. La deuxième, Vues, comprend des illustrations, des photos du pape, de l'évêque de Marseille organisateur du pèlerinage, de la place Saint-Pierre. La troisième, Chants, comprend des chants en latin (Ave Maris Stella, Magnificat etc), en français (Rome Salut, Cantique à Saint Sérenus, etc.) et aussi en provençal, tel Prouvençau et Catouli qui commence par ces vers : « Nosto fe, nosto fe n'a pas fali : Canten touti trefouli! ».

Notre pèlerinage à Rome. - Paris, 1929. - In-8°.

Autre auteur : Delléstable, H. Préfacier.

[Paris, BnF, 8-K-6773]

Pèlerinage aloysien des Vacances de Pâques 18-28 Avril 1927.

Rome, Assise, Florence. - Montpellier, 1927. - 46 p., fig. ; in-8°.  
[Paris, BnF, 8-K PIECE-1806]

A l'occasion du centenaire de Saint Louis de Gonzague – qui devait avoir lieu en 1927 –, les promoteurs de la célébration avaient proposé d'envoyer à Rome, fin décembre 1926, une délégation formée d'un groupe de 150 jeunes gens provenant pour la plupart des collèges de la région lyonnaise. Cette première expérience remporta l'adhésion massive de presque 1500 personnes pour le pèlerinage prévu pour la Semaine-Sainte d'avril 1927. On décrit d'un ton enthousiaste le départ – « Merci à Saint Louis de Gonzague de nous donner un si beau départ » – et ensuite les étapes du pèlerinage, Rome, Assise, Florence. L'auteur, qui garde l'anonymat, donne très souvent la parole à quelques-uns des participants qui expriment volontiers leur joie et leur foi, comme c'est le cas d'un pèlerin regardant Rome du haut du Janicule : « Songeur, je ne me lasse pas de contempler les dômes merveilleux dressés par le génie chrétien vers son Dieu invisible, et ma prière avec eux s'élançait vers le ciel ». Mais, à côté de l'enthousiasme, le pèlerin ressent parfois de la gêne, provoquée par l'insistance des vendeurs de toute sorte d'objets, qui inspire des vers : « Des mercantis italiens / Délivrez-nous, je vous en prie, / Seigneur, car leur envie / Suce la moelle des chrétiens ». A la fin, au moment du départ, on remercie le gouvernement italien qui a accompagné ce voyage avec discrétion : « les fascistes ont veillé sur nos bagages quand nous devions les laisser dans nos wagons », les membres de l'administration qui ont été complaisants, enfin tous les passants qui se sont empressés de répondre gentiment aux questions.

Pèlerinage des jeunes Français en hommage de fidélité au Souverain Pontife. Cinq jours à Rome. - Mâcon : impr. de H. Romand, 1929. -16 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1843]

10 jeunes gens de la paroisse St-Pierre de Mâcon, accompagnés par leur vicaire, ont pris part au pèlerinage à Rome, à l'occasion du jubilé de 1929. Après des arrêts à Turin, à Gênes, à Assise et à Florence, ils arrivent dans la Capitale. Les cinq jours passés à Rome sont décrits en détail dans cet opuscule, depuis la visite à Saint-Pierre à l'audience pontificale, pendant laquelle le pape Pie XI bénit les 5000 pèlerins présents. La Rome païenne et ses ruines ne manquent non plus de susciter « la stupeur » des pèlerins tout comme la promenade au Pincio, « la situation des jardins [...] merveilleuse », la vue de la terrasse, « unique », qui suscitent leur « admiration ». Egalement, la vue de la terrasse du Janicule leur rappelle la célèbre phrase de Stendhal : « Rien sur terre ne peut être comparé à cela ».

Pèlerinage français des Jeunes à Rome. Pâques 1929. - Paris : lib. Bloud et Gay, 1929. - 96 p. avec gravures ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-K-1419]

La photo du pape Pie XI, placée en ouverture, fait comprendre que c'est lui le « But suprême du Pèlerinage Français des Jeunes à Rome ». Dans l'Introduction, l'auteur explique l'esprit du pèlerinage : « Voir le Pape [...], le Chef [...], le Docteur de la foi [...], le Père [...], le Souverain indépendant ». Le petit livre compte 9 chapitres, sans table des matières, avec beaucoup de photos (clichés Alinari, Harlingue, Chevreton, Dambri-court etc.) non seulement des églises et des monuments, mais aussi des cadres de l'organisation, de Mgr Baudrillart et de plusieurs abbés et curés, et des représentants du comité romain d'accueil. Chaque chapitre est divisé en parties qui décrivent l'organisation du pèlerinage depuis la propagande jusqu'à l'arrivée à Rome : le premier chapitre est consacré à la préparation, le deuxième au voyage des 5600 pèlerins, répartis dans huit trains, qui partent « aux cris de 'Vive le Pape' ». Les jeunes gens sont conduits par des curés, des séminaristes ou des Frères des Ecoles Chrétiennes. Ils s'arrêtent à Turin où ils sont reçus par les disciples de Don Bosco. Arrivés à Rome le mardi 26 mars, ils sont photographiés dans leurs « visites jubilaires », en procession à Saint-Pierre et à Saint-Jean-de-Latran. La Semaine Sainte se déroule entre la visite de la ville, des ruines et des églises et, enfin, ils reçoivent la bénédiction du pape, « apothéose du pèlerinage dont les exercices successifs avaient été comme des échelons ». Le jeudi saint, ils rendent hommage aux tombeaux des patrons de la jeunesse, tels Saint Louis de Gonzague, et écoutent la Messe dans l'église Saint-Ignace. Ils avancent en procession même dans les rues de Rome et dans l'arène du Colisée où ils parcourent les stations du chemin de croix. Le chapitre IV<sup>e</sup> décrit leur visite aux catacombes des premiers chrétiens, la préparation « à la journée pontificale », la messe dans les catacombes et la veillée à Sainte-Marie-des-Anges. Enfin arrive cette journée si attendue ! L'auteur relate la messe, l'audience, la visite au Vatican, le défilé des catholiques devant le pape, l'allocution de ce dernier qui adresse sa bénédiction à la « très chère jeunesse catholique de France ». Après les cérémonies religieuses, c'est le tour des laïques : la réception à l'Ambassade de France auprès du Saint-Siège, au palais Taverna, et l'hommage aux héros italiens de la Grande Guerre. Dans le VII<sup>e</sup> chapitre, *Dans la Rome italienne*, on constate avec joie que la France a été « la première nation qui félicita le Pape de l'heureuse solution de la question romaine » et dans les derniers chapitres, on fait des considérations sur l'importance pour les jeunes de ce pèlerinage « générateur d'action ». On remercie enfin les Italiens de leur accueil et la presse qui a parlé avec enthousiasme de cet immense regroupement de jeunes catholiques qui ont démenti la « crise religieuse » de la France. En guise de conclusion, des considérations des prélats, le programme du pèlerinage, la liste des élèves « lauréats du concours » qui ont obtenu des bourses, le chant du pèlerinage, et enfin, un hommage de l'« Osservatore romano ».

Petit guide des Bernadettes pour leur cinquième pèlerinage en Italie et à Rome. 30 août-3 septembre 1930. - Paris : impr. Mai-

son de la Bonne Presse, 1930. - 122 p. et plan. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6841]

Dans la Préface, les prêtres qui la signent expliquent aux bernadettes que le petit guide a été conçu pour les « aider à tirer plus grand profit » de leur pèlerinage. Avant de donner des renseignements pratiques, on donne des recommandations à respecter pendant les visites : 1° « Ne jamais se séparer, ni même s'écarter [...] de son groupe ou de sa section ». 2° « Ne pas chercher à voir un détail ou un monument dont la visite n'est pas dans le programme », pour éviter de s'égarer. 3° « Ne pas accepter [...] qu'on montre quelque chose pendant les visites », pour éviter que des employés « qui sont d'ailleurs en soutane » – ce qui pourrait amener les jeunes filles à se fier à eux – ne demandent « des gratifications supplémentaires ». Les conseils terminés, on donne surtout des indications pratiques sur les lignes des chemins de fer, sur les plans et les descriptions des villes, les monuments, les transports et les lignes d'autobus. Le III<sup>e</sup> chapitre, de soixante pages environ, est consacré à Rome et à ses quartiers. Ensuite on propose des excursions à Naples, à Pompéi, à Lorette, à Venise etc. Des cantiques spéciaux sont proposés à la fin de ce petit livre, dédiés aux saints des églises visitées pendant le pèlerinage, à Saint-Ambroise à Milan, à Saint-Antoine à Padoue et à Saint-Pierre à Rome. Le cantique de la *Fidélité* ouvre cette série : « De pays en pays, dans nos doux pèlerinages / Nous cherchons des grands saints les glorieux apanages, / Leur Fermeté / Nous aide à mieux mériter / Le meilleur des héritages ».

Petit guide du pèlerin à Rome et à quelques sanctuaires d'Italie. Turin, Gênes, Pise, Florence, Sienne, Assise, Naples, Lorette, Pavie, Padoue, Venise, Milan, etc... - Paris : Impr. de la Maison de la Bonne Presse ; Association de Notre-Dame du Salut, 1927. - 128 p., gravures et plan ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6621]

Le guide, rédigé par Louis Guérin de l'Association de Notre-Dame de Salut et ses Pèlerinages, a été écrit dans le but d'offrir au pèlerin des renseignements sur le voyage et le séjour en Italie ainsi que leur mise en pratique immédiate. Avec l'exhaustivité, le caractère principal de l'ouvrage est la brièveté qui témoigne de sa commodité et du désir des organisateurs d'être agréables et de rendre service, « pour l'amour de l'église et de Rome ». De Paris le pèlerin est conduit à Rome : sur le parcours on lui signale les villes et les localités intéressantes, surtout au point de vue chrétien et français. Une notice plus détaillée est donnée sur les cités que le Pèlerinage visite en insistant sur les édifices religieux, sans oublier les curiosités naturelles, historiques ou artistiques. Le groupe descend de Paris à Gênes en passant par Lyon et la Côte d'Azur ou par Modane et Turin ; pour se rendre à Rome, ils font un détour par Pise, Sienne, Florence et San Miniato sans oublier Assise et ses églises. Avant d'arriver dans la

Ville éternelle, le groupe visite aussi Spolète et Terni. Laisée Civitavecchia, à Rome ils vont découvrir les différents quartiers de la ville, Saint-Pierre et le Palais du Vatican. Les alentours et les catacombes ne sont pas oubliés. Après Rome, on fait une halte à Naples, Pompéi et Lorette. Le groupe va pointer ensuite directement à Venise et à Padoue, pour visiter l'Église Saint-Antoine. La permanence en Italie se termine à Milan. Dans les *Annexes* du guide, le pèlerin peut trouver des renseignements pratiques sur les documents à apporter, l'argent et la douane, en vue aussi de l'audience du Pontife, comme les habits et les vestes, sans oublier le Celebret pour pouvoir dire la Messe et les musiques du pèlerinage, des prières, chants et cantiques. En conclusion, toutes les Notices sur l'Association.

Petit Guide du pèlerin à Rome et à quelques sanctuaires d'Italie. Turin, Gênes, Pise, Florence, Sienne, Assise, Naples, Lorette, Pavie, Padoue, Venise, Milan. - Paris : Impr. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard ; Association de Notre-Dame-du-Salut, 4, avenue de Breteuil, 1927. (7 juin). - In-16, 136 p. avec illustrations [...] plan.

[Paris, BnF, 8-K-6747]

C'est la réédition du Guide précédent parue en 1929.

Petit Guide des Enfants de Marie Immaculée à Rome. [Préface de Louis Guérin.]. - Paris : impr. Maison de la Bonne Presse (S. A.) ; Maison-Mère des Filles de la Charité, 1933. - 157 p., fig., 2 plans hors texte ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7034]

Dans la Préface, Louis Guérin explique que ce « petit *Guide* pratique » lui a été demandé par les pèlerins qui font partie de l'Association de Notre-Dame de Salut. C'est donc un guide « composé exprès pour eux dans leur goût et pour leur mentalité ». La table des matières nous indique un parcours traditionnel avec des *Annexes* comprenant : I, des Renseignements pratiques, II, des Prières, chants et cantiques et un Appendice sur *La Cité Vaticane* et *Ostie*. La brochure se borne à fournir des renseignements géographiques et historiques utiles à un pèlerin/touriste, avec une description détaillée des églises dans toutes leurs composantes, sans commentaires personnels, sauf dans la brève section des Renseignements pratiques. Là, à côté des explications sur l'Insigne du Pèlerinage que chaque pèlerin doit porter en souvenir de la « croix de laine rouge que portèrent les défenseurs du pape avant la prise de Rome » et sur le *Celebret*, indispensable aux prêtres pour célébrer la messe en italien, on trouve quelques recommandations sur la monnaie : « Ne changez que dans les banques [...] ou dans les bureaux des gares ». On apprend aussi, qu'à l'époque, la lire valait 1 fr 30. Dans l'Appendice, sous le titre *La Cité Vaticane*

ne, on fait allusion à *Un fait nouveau*, qui concerne le traité du Latran et où l'on perçoit la satisfaction pour ce Concordat qui établit « la paix entre les deux Rome ».

Renseignements sur le tourisme automobile en Italie. - Paris : Association internationale des automobiles-clubs reconnus, 1929. - 23 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-V PIECE-23030

Rien qu'une liste, avec un commentaire et des explications, de tous les aspects, légaux, pratiques et culturels dont il faut tenir compte pour effectuer un voyage en Italie : les documents nécessaires, passeports et cartes d'identité, droits de douane sur les automobilistes, armes à feu, essences, assurance, bureau de douane, impôts, taxe et règles de circulation, transports, cartes, guides, itinéraires, hôtels, fêtes, expositions, manifestations sportives, saisons favorables au tourisme.

Souvenir du premier pèlerinage d'Arpajon à Rome. 26 février-9 mars 1934. - Belley : impr. de A. Chaduc, 1934. - 20 p., fig., couv. illustrée ; in-8°.

Note : Supplément à l'«Echo paroissial d'Arpajon», juin 1934.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1941

En 1934, à l'occasion du « Jubilé de la Rédemption » du genre humain, pour la première fois une importante délégation de la ville d'Arpajon a été députée vers Rome, la Ville Sainte. Comme il le précise lui-même, l'auteur de ces « mémoires » ne prétend pas faire un récit complet de tout ce que le groupe a vu : il ne cache pas l'émotion du voyage effectué dans la cité des Papes dont la renommée concerne le monde entier, mais il n'en consignera que les choses essentielles, pour faire revivre les heures « si attachantes » du pèlerinage et intéresser tous ceux qui voudront y prendre part ou qui jouiront un jour de ce privilège. La petite famille des 48 pèlerins, dont 4 ecclésiastiques et 25 paroissiens d'Arpajon, partis de Lyon en wagon-lit, au sommeil difficile car « fortement impressionnés » par cette expérience, a passé la frontière à Modane et admiré la « chaîne des Appennins » [sic] avant de traverser le Piémont. L'itinéraire est ensuite scandé par les étapes habituelles : les endroits religieux de Turin pour vénérer le Saint-Suaire, Gênes, la Riviera toute ensoleillée jusqu'à l'arrivée à Rome. Là, ils font les visites successives dans chacune des basiliques : St-Jean-de-Latran, la mère de toutes les églises de la ville et du monde, Sainte-Marie-Majeure, qui les frappe de façon particulière car « elle ne ressemble à aucune des églises de Rome. Elle a la forme des anciennes basiliques de la Rome païenne » et conserve le trésor inappréciable qu'est la crèche où a reposé le Fils de Dieu. Leurs visites concernent les différents points les plus intéressants de la Rome chrétienne et païenne, classique et moderne, pour contempler les restes et les monuments qui sont le témoignage de la civilisation de la Ville Éternelle et de

sa puissance souveraine « aux Temps des Dieux ». Mais c'est l'audience du Saint-Père qui constitue le rendez-vous incontournable de ce voyage et qui clôt le séjour dans la capitale : Pie XI, ce Pape si vaillant dans ce siècle bouleversé, les reçoit avec amabilité.

Les limites imposées au récit ne permettent pas de mentionner tout ce que Naples, la ville où le tour se déplace, offre d'intéressant : pour le narrateur c'est la ville qui par certains aspects « est la plus caractéristique des villes du midi de l'Italie » (p. 12). Il exprime son admiration devant le *golf* [sic], sa baie ou les fouilles de Pompéi. La remontée se fait ensuite par Assise, Florence et Pise, toujours dans une ambiance d'intérêt touristique, mais surtout d'admiration et d'absorption de l'atmosphère des lieux sacrés. Enfin à Turin, il ne passe pas sous silence les institutions religieuses, de bienfaisance et d'assistance de cette « ville intellectuelle et artistique, également industrielle et laborieuse » (p. 15) : la plus importante est la fondation Don Bosco et le groupe tient à visiter le tombeau du Bienheureux. L'empreinte des impressions fortes par laquelle le Christianisme a confirmé sa prédominance sur le paganisme anime les conclusions de ce compte rendu, où le rédacteur exprime encore le regret du groupe de pèlerins d'avoir quitté les lieux bénis sources des belles impressions saintes qui ont affermi leur foi.

(La) Vie à l'hôtel. Intéresse les hôteliers et les touristes. Edition de la Côte d'Azur [« puis » Provence, Côte d'Azur, Italie « puis » Economique, artistique et littéraire « puis » Revue mensuelle indépendante]. - Imprimé] « Mensuel ». 1921 (1<sup>re</sup> année)- [...]. Paris ou Nice (impr. à Nice) : [s.n.?]. - de 60 x 45 à 21 x 16 cm.

Note : Contient à la 3<sup>e</sup> p. : « Droit (Le) hôtelier. Revue juridique... ».

Autre forme du titre : Le Droit hôtelier. Revue juridique...

[Paris, BnF, JO-15639 < nov.-déc. 1921 (1<sup>re</sup> année). [1922] (2<sup>e</sup> année, n° 1) avr., juin 1923 (3<sup>e</sup> année) >

Vingt-cinquième Pèlerinage national à Rome à l'occasion de l'année jubilaire et de la canonisation de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus, du lundi 11 mai au mardi 26 mai 1925. - Paris : impr. Paul Féron Vrau. - 3 [...] p., gravures et carte. ; in-32.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1735

Ce tout petit livre, qui s'ouvre sur une photo du pape Pie XI, décrit d'abord l'esprit, le but et les intentions du pèlerinage. Dans la première circulaire sont contenus tous les renseignements pratiques nécessaires aux pèlerins, depuis ceux sur les billets, les horaires, les audiences papales,



jusqu'aux jeûnes, aux abstinences et aux détails sur le séjour à Rome et sur les monuments. Le voyage de retour prévoit plusieurs étapes : Lorette, Venise, Padoue, Milan et la possibilité d'une randonnée à Naples.

Vingt-sixième Pèlerinage national à Rome, à l'occasion de l'année jubilaire et de la canonisation de la bienheureuse M. S. Barat et de la bienheureuse M. M. Postel, du lundi 18 mai au mardi 2 juin 1925. - Paris : impr. Paul Feron-Vrau. - 32 p. ; in-32.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1737]

Ce petit livre débute par la description de l'esprit du pèlerin, qui doit être un esprit de pénitence et de sacrifice durant l'Année Sainte du Jubilé, « une année de grands pardons, de grandes et générales délivrances ». Il retrace l'histoire des deux sœurs, Madeleine-Sophie Barat et Marie-Madeleine Postel, les deux « bienheureuses » que l'on va canoniser. Il donne ensuite des renseignements religieux et pratiques : les horaires des messes et des trains, le programme détaillé des arrêts dans plusieurs villes avec une brève description des églises et des monuments les plus importants.

Visions d'Italie. Collection publiée sous la direction de C. Rossi et M. Boroli. - Paris. - In-4°.

Comprend : Trieste, La Côte d'Istrie, Zara. - 1928  
Autre auteur : Rossi, Cesare. Éditeur scientifique.

[Paris, BnF, FOL-K-484]

Voyage d'étude en Italie et Sicile organisé pour les lecteurs des « Dernières nouvelles de Strasbourg », printemps 1930. - (S.I. 1930). - 40 p., fig., carte, couv. ill. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1909]

Le programme officiel de ce voyage, placé au début, donne le tableau de l'itinéraire du vendredi 14 mars au samedi 29 et une petite carte de l'Italie montre le parcours aller-retour de Strasbourg jusqu'à Palerme. La première partie est en français, la deuxième en allemand. C'est une description minutieuse mais surtout géographique du parcours à travers la péninsule, selon l'exemple suivant : « Le tunnel [du Saint-Gothard] a une longueur de 14.998 mètres et contient un double rail. La traversée dure vingt minutes. A la sortie se trouve Airolo dans la vallée supérieure du Tessin [...] ». Après avoir loué le Touring-Hôtel de Milan, « vraiment confortable sous tous les rapports », on décrit la ville en la signalant comme « la plus importante de l'Italie au point de vue industrie et commerce » et en énumérant les 135 tourelles et les 2300 statues de sa cathédrale. Une journée est consacrée à Florence, ensuite à Naples où la plu-

me de celui qui écrit, Ernest Weber, commence à s'animer devant les beautés du golfe : « Notre sang s'échauffe et dans ce soleil printanier du midi, nous nous abandonnons au jeu de notre fantaisie ». La visite de Sorrente et de Capri suscite ce commentaire : « Rien ne peut être comparé au magnifique coloris de ce golfe et de ces îlots qui émergent des flots comme des bijoux ». Une photo de Naples avec son célèbre platane illustre ces mots. Après une brève halte de deux jours en Sicile, le voyageur rentre à Rome et admire « les formidables moments de son ancienne force ». Quelques mots encore sur les autres villes, avant de conclure pourtant qu'il a fait « une fois de plus l'expérience qu'on ne vit nulle part mieux et surtout à meilleur marché qu'en France ».

## A

**ADAM Juliette** (1836-1936)

Rome au Jubilé. - Paris : J. de Gigord, 1925. - 16 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-H PIECE-1375]

Ces quelques pages sur le Jubilé de 1925 ont été écrites par une catholique fervente qui ne fait que fulminer contre le péché en en demandant l'absolution au Christ. Il suffit de citer un passage de cette brochure pour en comprendre l'esprit exalté : « A l'heure même où les incroyants ont l'audace de glorifier une politique démoniaque, où de faux chrétiens menacent d'entrer en possession du tombeau du Christ, les catholiques de tous les pays du monde, viennent implorer Jésus, pour qu'il soit lui-même le protecteur des lieux sacrés par son culte ».

**AJALBERT Jean** (1863-1947), de l'Académie Goncourt

L'Italie en silence et Rome sans amour. - Paris : Albin Michel, 1935. - 285 p., couv. ill. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7210]

Obligé à « émettre une opinion sur Benito Mussolini » puisqu'il revient d'Italie, Jean Ajalbert envisage la situation politique italienne sous une perspective très antple : en poète impressionniste, Ajalbert avait fréquenté vers la fin du siècle les milieux symbolistes et décadents pour appartenir ensuite à la rédaction de nombreux journaux. Dans le *Gil Blas* du 9 janvier 1895, il fut un des rares observateurs qui s'indignèrent de l'attitude de la presse et de la foule dans l'Affaire Dreyfus au point de se faire beaucoup d'ennemis parmi les juifs ; proche des milieux anarchistes aussi en tant qu'avocat, l'auteur met donc en place un ouvrage de nature variée, mélangeant l'analyse historique à la divulgation idéologique qui le pousse à comparer le rôle des journalistes et de la presse tels qu'il les avait présentés en 1916 dans *L'Heure de l'Italie* avec la situation telle qu'il vient de voir. Vingt ans auparavant la politique étrangère était le thème qui dominait les journaux italiens, les questions intérieures n'apparaissant qu'en second plan. Bien différente est la situation en 1934-1935. En Italie de nouveau, comme toujours, partout, il lit les gazettes nationales et locales, de la capitale au chef-lieu de canton. En Italie, remarque-t-il, « la tâche de lire est facilitée à l'extrême : tous les journaux n'en font

plus qu'un ». Dans les pays à dictature, la presse n'a plus aucun intérêt : le public n'achète plus qu'un seul journal ou n'en achète aucun.

À son imaginaire interlocuteur il dit que le voyage en Italie, de plus en plus express, a changé du tout au tout, depuis le président des Brosses, Montaigne, Chateaubriand et Stendhal, qui y séjournèrent : « De sorte qu'ils en ont laissé des impressions définitives... » (p. 12). Il remarque, par contre, de la « propagande durable, par les noms de Goethe, de Byron, de Mme de Staël, de Wagner, de Musset et de Lamartine, de quelques douzaines d'autres sans qui les affiches publicitaires, les trains à tarif réduit, les croisières à forfait seraient sans résultats touristiques », malgré les affirmations lues dans un guide exaltant Gênes et les Ligures. Par contre, il n'a lu « aucun souvenir sur Magenta, Solferino et la bataille du Piave. Mais c'est le Pape, remarque-t-il, qui amène les convois massifs... Pèlerinages et pèlerinages pour des fêtes religieuses, des béatifications précipitées ».

Cette Italie, éternelle et multiple il l'avait connue sur le tard. Tout ce qui l'avait précédée n'était que curiosités de jeunesse vite assouvies, qui l'avaient conduit vers les Pays exotiques et les colonies, au moment où son ami Aristide Briand lui avait confié des missions en Indochine, dans une époque où il était sans revenu. Il revoit et décrit le parcours de découverte accompli silencieusement, un Bædeker à la main, du nord au sud, ville par ville, des lacs et des îles au Vésuve. Mais c'est surtout à Rome qu'il avait trouvé la grandeur et c'est ici qu'il devait revenir, tout droit par la mer, par Naples, « tellement orientale, débraillée, méditerranéenne, si peu italienne » (p. 14), la ville la plus bruyante de l'Europe. Il ne manque pas de présenter les changements de Naples modernisée, « à en croire le *Guide bleu du Touring-Club Italien* : 547.503 habitants au Bædeker de 1902 ; 841.104 au *Guide bleu* de 1932. Le développement de la ville s'est accéléré dans les dernières années ». La ville lui offre le prétexte de parler des positions différentes de Nitti et de la Kultur de Benedetto Croce sur les raisons qui auraient poussé l'Italie à la guerre. Malgré le malaise qui habite le journaliste qui voudrait s'écarter de la politique pour vivre pleinement l'atmosphère de l'Italie, il s'arrête à analyser les caractères du régime fasciste, « trop de cortèges, de commémorations, de cérémonies à bras levés » (p. 55), comme si chaque jour il devait se produire quelque chose d'exceptionnel qui tienne le public en haleine. Et surtout il décrit la figure de Mussolini, son éclatante aventure dans l'histoire d'Italie après 1900, le relâchement de l'autorité, l'abdication de l'Exécutif devant le Législatif, surtout après 1914-1915 : « l'intervention minoritaire dans une atmosphère de guerre civile. Les attentats anarchistes devaient suivre, assauts des gendarmeries, sabotage des usines ». Mais pour l'auteur, l'histoire de l'Italie tient dans ce mot en raccourci : « elle est trop latine » (p. 89).

Élu en 1917 à l'Académie Goncourt, Ajalbert a l'occasion de fréquenter l'Ambassade de France : il parle donc des nombreux Français rencontrés à Rome, comme son ami Briand et Albert Besnard, directeur de la Villa

Médicis, car en cette première moitié du siècle dernier, Rome a inspiré un amour profond, exclusif, presque religieux aux Français qui y vécut, bien que « maintenant tout en Italie soit romain ».

Dans la dernière partie, l'auteur compare la France où l'ordre est *spontané* à l'Italie où il est *imposé* : mais surtout il souligne le silence expressif, la censure *étouffante*. Voilà pourquoi, tout en aimant profondément la culture latine retrouvée en Italie, Ajalbert quitte dans son compte rendu l'Italie et retrouve avec soulagement l'air de la France, « où il n'y a qu'admiration et qu'affection pour la sœur latine, abusée par ordre, dans une presse dirigée, sur nos sentiments d'amitié indéfectible » (p. 274).

#### AMSTUTZ André (1901-1981)

Les roches éruptives des environs de Dorgali et Orosei en Sardaigne. Thèse Sc. Genève. (Avec 1 carte géologique et 9 fig. dans le texte). Extr. du Bulletin Suisse de Minéralogie, Vol. 5, fasc. 2, 1925. - Zurich : Leemann frères & Co., S.A., 1925. - IV p. + p. 261-321.

[Paris, BnF, 8-THETA GEN SC-713

A la suite d'un premier voyage en Sardaigne, en juin 1924, qui lui a permis d'avoir une idée générale de l'île, Amstutz a décidé de localiser ses recherches ultérieures dans la région de Dorgali : ce sont donc ces résultats que ce géologue, minier en Afrique et économétricien va exposer dans le présent travail qui constitue sa thèse de doctorat à l'Université de Genève. Il donne un aperçu géologique et topographique, puis la situation de la région qui s'étend sur la côte orientale de la Sardaigne, près des villages de Dorgali, Orosei, Galtelli. Après la description de ces localités, il passe aux études de la nature du sol, il analyse les collines et la dépression ; il ne manque pas de présenter le réseau routier qui relie les villages. Orosei est situé près de l'embouchure du Cedrino, dans la partie septentrionale d'une petite plaine quaternaire qui s'étend le long de la mer. En conclusion, la description des unités géologiques et de leurs roches.

#### ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

Le Pèlerinage de Rome. Septembre 1913. - Saint-Germain-lès-Corbeil : F. Leroy ; Paris : au siège de l'Association catholique de la jeunesse française, 1929. - 119 p. avec gravures ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-K-1406

Le volume s'ouvre sur la photo de Sa Sainteté le Pape Pie X avec sa dédicace « Ai diletti figli della gioventù francese ». Il s'agit des « notes de voyage » rétrospectives d'un pèlerin qui, avec six cents autres fidèles, a gagné Rome en septembre 1913 ; la narration du voyage est encadrée,

dans le volume, par les allocutions et les discours d'ouverture et de fermeture des célébrations et des commémorations. Embarqué sur le train A, le chroniqueur souligne le charme du voyage et l'intimité bienfaisante qui a régné entre les pèlerins pendant toute la descente vers l'Italie ; après avoir traversé la Suisse, le groupe s'arrête à Milan pour la visite de la cathédrale. L'ascension du toit permet à tous d'admirer, outre la vue magnifique de la ville, les merveilles d'architecture et de sculpture qu'on y découvre à chaque pas. Certains ont voulu vénérer les reliques de Saint-Charles Borromée en descendant dans la crypte, tandis que d'autres ont préféré voir, au couvent de Santa-Maria-delle-Grazie, la « Cène » de Léonard de Vinci. Le groupe touche ensuite Venise et le pèlerin note la « digue » qui permet au chemin de fer d'atteindre la ville. La visite des quartiers, sur un style typiquement touristique, comble de joie les pèlerins. La journée fut « aussi gaie qu'agréable ; les uns étaient heureux de s'être « gondolés » toute l'après-midi ; d'autres se plaignaient d'avoir vu Venise en pleine inondation ; certains enfin, après avoir rencontré sous forme d'embarcation, tous les véhicules que l'on trouve ordinairement dans nos grandes villes, poussaient la plaisanterie jusqu'à rechercher des canots automobiles arroseurs, assimilables aux balayeuses à pétrole de Paris » (p. 7). Le Lido est la dernière étape de la Vénétie et le groupe descend donc à Florence. Le séjour en Toscane s'ouvre avec une splendide Messe et continue avec une excursion à San-Miniato, « pour jouir d'un panorama complet de la cité florentine ». Après la visite de Sienne, la partie dédiée à Rome inaugure le nouveau chapitre intitulé *Le retour*. Une partie importante des souvenirs est réservée à l'audience solennelle aux pieds du « souverain Pontife », qui comble encore le narrateur d'émotion car cela a été « un moment si ardemment attendu », une « heure historique de notre pèlerinage ». Le reste du séjour est une suite d'audiences privées, de réceptions, de cérémonies religieuses et de Messes.

Sur le chemin du retour le groupe ne manque pas de s'arrêter à Gênes, que le narrateur distingue en moderne, aux superbes palais de marbre, et en populaire, la vieille ville, peu connue des voyageurs, qui avoisine le port et « qui a gardé [...] toute sa saveur » (p. 38). En conclusion de leur séjour, ils visitent aussi le « fameux Campo-Santo ». A partir de Gênes, le paysage est « uniformément laid » (p. 39) et sans intérêt. La dernière étape italienne est Turin, le soir. Un autre chapitre *A travers Rome* est placé en conclusion du volume, où l'on peut lire encore le récit émouvant de souvenirs encore chargés d'émotion de cette expérience spirituelle en terre d'Italie.

#### ASTRAUDO Amédée, baron

Comte Louis de Montalbo et duc Amédée Astraudo. La République de Saint-Marin au XX<sup>e</sup> siècle. (Fondée en Italie au IV<sup>e</sup> siècle et qui a conservé son indépendance souveraine jusqu'à nos jours).

Notes brèves ; Histoire, Renseignements, Gouvernement, Administration, Bibliographie, etc. Les Protecteurs de la République. - Nice : « l'Eclaireur de Nice », 1926. - 34 p. avec 101 illustrations ; in-4°.

[Paris, BnF, FOL-K-PIECE-76

Le duc Astraud, ancien ministre plénipotentiaire, a écrit ce petit livre sur la République de Saint-Marin car, comme il le dit dans l'Introduction, c'est un des quatre Etats européens - avec la République d'Andorre et les Principautés de Liechtenstein et de Monaco - qui ont maintenu intacte leur identité, malgré la guerre de 1914-1918 « qui a bouleversé le monde ». Dans la première partie, il décrit la « voie ferrée électrique » qui unit Saint-Marin à Rimini et le panorama qu'on peut admirer durant le trajet avant d'arriver à la capitale où l'on entre par une « porte moyenâgeuse », la porte San Francesco. L'auteur retrace ensuite l'histoire du petit état depuis sa fondation en soulignant comment il a réussi à sauvegarder son indépendance et il résume en peu de mots la constitution et son organisation judiciaire. Le III<sup>e</sup> paragraphe parle de son *Statut international* qui lui permet de jouir d'une « pleine et entière souveraineté ». Dans la conclusion, l'auteur souligne que le général Bottaï a affirmé, en 1923, que « l'Italie ne ferait jamais rien qui puisse, même de loin, violer la souveraineté et l'indépendance de Saint-Marin », affirmation ratifiée par Mussolini. Des photos et un plan ornent cette brochure.

**AUDISIO Gabriel** (1900-1978), *fonctionnaire*

*Héliotrope*. - Paris : Gallimard, 1928. - 215 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Y2-73694

Imbu de la culture latine dérivée de ses racines familiales, ce fonctionnaire français en Algérie, membre de l'Académie des Sciences d'outre-mer trouve dans la culture méditerranéenne une féconde source d'inspiration pour des ouvrages où il donne libre cours à son imagination classique. La dédicace annonce le motif qui inspire cette chronique de voyage qui se conclut par un roman inspiré de son motif fondateur : « Pour le double visage de ma Méditerranée, ses grâces et sa force ». Cette mer devient matrice narrative : c'est à elle que l'écrivain dédie la première partie de l'ouvrage, *Vues sur mer*. La Méditerranée est unique pour lui et lui appartient. La description qu'il en fait se fonde sur des impressions absolument subjectives : le pronom « je » rend conforme le rapport du sujet avec les éléments naturels qui côtoient cette mer dans une symbiose qui humanise la nature et confère par contre à l'homme des traits polymorphes universels. Le narrateur est donc de toutes les races, de tous les rivages et de tous les ports où il a été et que la Méditerranée baigne ; la mer se fait nourriture et lieu de travail, à tel point qu'Audisio s'identifie avec elle. L'ouvrage est plus une invocation ressentie pour garder long-

temps intacte l'émotion sur cette mer et dans les lieux qu'elle baigne qu'une véritable chronique de voyage. Il se remémore Marseille, la *Kasba* d'Alger, la roche de Gibraltar, mais toujours après avoir connu cette mer de l'intérieur, dans un véritable rapport sexuel : il a plongé en elle « pour mieux la prendre aux contours cachés de [son] corps » (p. 15). C'est une véritable déclaration d'amour passionnée et exclusive : il connaît intimement les odeurs, les couleurs, les parures et les langages de cet organisme féminin. Palerme, Malaga, Marseille, Toulon et les autres villes, même les villes africaines, qui la regardent d'en haut, sont comme les satellites d'un astre. Il décrit ensuite le marché, « purgatoire des existences comestibles » (p. 28) où il se laisse aller à une véritable orgie avec les produits, mélangeant les fruits et les légumes odorants, colorés et savoureux avec les viandes, les poissons et les fruits de mer. Cette sensualité l'amène à citer et à comparer les villes italiennes à leur plat typique, qu'il défigure même au point de vue langagier : « Milan a le risotto (*sic*) d'or architectural, [...] Gênes a les canéloni qui roulent des desseins qu'on ignore » (p. 30). Par cette cuisine, il a appris la sagesse des peuples à tel point qu'il a pris l'offense « mangeurs de macaroni » comme une flatterie : « chacun sa nourriture, c'est bon signe ».

Les pêcheurs de tous les ports de la Méditerranée, partout pareils et partout différents, sont aussi ses amis : il les peint assis au fond des darses, en train de raccomoder leurs filets : avec affection il cite leurs noms, signes de baptême à la fatalité vivante. Ces noms lui offrent l'occasion de faire des considérations sur l'âpre langage de la Méditerranée, « chant viril, martelé des crotales [...] des Maltais, des Catalans et [...] des Napolitains » (p. 38) : par lui, « le Geste situe le verbe. Car la Méditerranée entière parle aussi et surtout par les mains », qu'il voit devant lui dans tous les caractères méditerranéens. Les habitants de cette mer, pêcheurs, dockers, bateliers sont les rudes témoignages de ces eaux où il a vécu, continue à vivre et qu'il cherchera toujours comme la « Vénus immense, la maîtresse insatiable, le ventre voluptueux et maternel » (p. 42). La dernière partie du livre, au « final provisoire », est constituée d'un conte de pêcheurs où il narre une sortie sur un cargo côtier et la naissance d'Héliotrope.

*Jeunesse de la Méditerranée*. - Paris : Gallimard, 1935. - 285 p. ; in-16.

[Paris, BnF, MFICHE 8-G-13219(3)

Ecrivain et membre de l'Académie des sciences d'outre-mer, Audisio considère la Méditerranée comme la patrie de la civilisation occidentale. Dans toutes ses œuvres, romans et livres de souvenirs, il fait allusion à cette mer et aux gens qui habitent ses côtes. Dans la partie *Vues sur mer* de son roman *Héliotrope*, il parle des couleurs et saveurs de Palerme et de Trapani. Ces deux villes et leurs beautés artistiques sont encore le sujet de *Jeunesse de la Méditerranée*. Après avoir visité Taormina, l'auteur décide de partir pour une autre île méditerranéenne, la Sardaigne.

**AVENTINO (pseudonyme de Charles Belin)**

Rome. Flâneries mystiques et Silhouettes. - Paris : Nouvelle Libr. nationale, 1922. - 286 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6156

Comme l'annonce le titre, ce sont des « flâneries mystiques » et des croquis de la vie romaine que l'auteur a réunis en 30 chapitres de différente longueur, écrits au fil des années, depuis la description de l'élection du pape Pie X (le cardinal Sarto, patriarche de Venise) en août 1903 jusqu'à l'article *En attendant une messe en retard*, écrit en août 1918. Certains chapitres sont consacrés à l'histoire romaine : dans le III<sup>e</sup> chapitre, par exemple, l'auteur décrit ses visites au Colisée, dont il retrace l'histoire en mettant en évidence l'« âme chrétienne » de ce « monstre païen », aujourd'hui réduit à une « chose sans vie qui offre à tous le spectacle de ses pierres nues et muettes ». Au hasard de ses randonnées dans Rome, l'auteur décrit des cérémonies religieuses, telle la « Fête de Saint Pierre », la messe à San Francesco a Ripa, qui l'amène à décrire l'histoire de ce monastère, l'Ave Maria à l'Ara Coeli, l'épiphanie à Saint-André de la Valle, une audience papale pendant laquelle il obtient du Pape qu'il signe un de ses portraits, une autre chez S. E. le cardinal Secrétaire d'Etat, la fête de Sainte Cécile dans le quartier de Transtévère. De toutes ces esquisses, il ressort un amour de l'auteur pour la tranquillité de la vie monacale et la mélancolie pour les lieux qui ont perdu leur charme d'autrefois, tels la Place Colonna « défigurée par l'immense *palazzone* en carton-pâte, à la fois café et beuglant », resté là après l'exposition de 1911, les travaux qui abattent une villa princière pour construire des *villini* bourgeois, le bétonnage de l'Aventino. Il condamne aussi la façon de visiter la ville en touriste pressé par les « *ciceroni* importuns ». Il n'aime pas « la vie moderne, pétulante, criarde, incolore » et il hait la foule bruyante et indifférente. Il aime, au contraire, « badauder devant les vieilles boutiques d'objets d'art, reflets d'une époque qui cultivait la beauté ».

**B****BAC Ferdinand (1859-1952)**

La Volupté romaine, orné de 100 illustrations en couleurs par l'auteur. - Paris : L. Conard, 1922. - 271 p., ill. et pl. en coul., couv. ill. ; in-8°.

Note : Dessin original de l'auteur sur la p. de garde et envoi autographe du même à Maurice Barrès.

[Paris, BnF, Z BARRES-15477

Écrivain prolifique, Bac réserve à l'Italie des chroniques de voyage très documentées où il met en valeur toutes les potentialités et les richesses des lieux. Dans cet ouvrage, le séjour à Rome sous forme de roman de M. Séraphin Lariette, maître de chapelle, sert de prétexte à l'auteur pour donner un aperçu de la vie dans un quartier populaire ainsi que dans la capitale italienne. Au milieu de l'enchaînement romanesque, on prend connaissance aussi de la vie politique du Pays dans un moment délicat de son histoire coloniale, comme dans le chapitre *Roma morta et Roma bellica* où M. Lariette assiste au départ des régiments romains « pour courir au secours de l'armée africaine » en Lybie (p. 256). La rédaction du texte d'ailleurs est de 1913. Le narrateur se plaît à décrire les *bersaglieri* et les masses de romains qui, au moment du départ et malgré l'insécurité du retour lancent « les cris rauques de la passion guerrière : *Evviva Italia ! Evviva la Patria* » (p. 259).

- Souvenirs de Venise, dans « Méditerranée » Revue Mensuelle, Nice, mai 1928, p.199-208.

[Venise, BnM, MISC. B 00006875

Une dédicace à Venise, placée en ouverture, témoigne tout de suite du lien profond qui a lié l'auteur à cette ville. C'est au nom des souvenirs d'il y a cinquante ans qu'il rédige ces notes mêlées à des illustrations européennes de ces temps-là et désormais évanouies dans la légende. C'est au lecteur donc qu'il confie la tâche de fêter avec lui les quelques impressions personnelles vécues à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : ses promenades nocturnes au palais Querini Stampalia où il trouvait une hospitalité lettrée, ses visites au marché de Rialto, ses rencontres fugaces avec les femmes vénitienes chargées de mystère ou avec l'illustre Ruskin, qui sur la

Place Saint-Marc copiait éperdument la même façade. Mais c'est surtout celle avec Richard Wagner, la rencontre qui l'a le plus marqué, pleine d'admiration et d'embarras. La rédaction de ces mémoires concernant son séjour vénitien permettent à l'auteur de témoigner que rien de ce qu'on a vécu même dans le passé lointain ne se perd et que « les moindres choses se retrouvent ».

Promenades dans l'Italie nouvelle. - Paris : Hachette, 1933. - XX - 385 p. ; in-16. Comprend :

I Rome. - Paris : Hachette, 1933. - XX - 385 p. ; in-16.

II Florence. Gênes. Venise. Milan. - Paris : Hachette, 1933. - 485 p. ; in-16.

III La Sicile. - Paris : Hachette, 1935. - VI-385 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7090(1)]

La particularité de cet ouvrage se met en évidence par les deux niveaux de sens que l'auteur développe. Le titre permet tout de suite d'apercevoir une évolution dans le regard du voyageur : comme il le déclare dans les *Définitions préalables* ses « impressions [...] subissent les oscillations des événements extérieurs » (p. 1). Si l'itinéraire respecte l'imagerie liée au mythe italien, le voyageur souffre d'une situation politique européenne profondément troublée : il dénonce « une accentuation des susceptibilités nationales » comme responsable « d'un empoisonnement », d'une diminution de la sensation de liberté « ressentie autrefois par le voyageur ». Les frontières ne sont plus ouvertes comme avant, l'air est lourd de rancunes politiques ; même le pèlerinage italien, rendu « difficile » par cette situation, a été remplacé par l'intérêt « vers les nègres, vers l'Afrique ». Le premier chapitre *Le visage de l'Italie nouvelle* souligne le sentiment ressenti par l'auteur d'un changement profond et confirme néanmoins son attrait pour le génie italien, toujours sensible, éternel et miraculeux : l'Italie est le seul pays qui ait su conserver « un lien d'une forme parfaite avec ses principes esthétiques » (p. 5). L'œuvre est centrée sur la visite de Rome qui, selon lui, malgré son immensité a gardé « ses mœurs provinciales » et où il fait bon vivre : les chapitres suivants sont dédiés à la visite des vestiges impériaux, de la Cité Vaticane, du Palais Bonaparte, de la Villa Paolina, de la Brèche de Porta Pia, du sommet du Vittoriano où il raconte les réactions face à un monument méprisé à l'époque à propos duquel il cite le qualificatif d'« affreux » comme étant le plus utilisé. Il s'intéresse pourtant moins à l'aspect historique lié aux souvenirs d'autres éminents prédécesseurs français tels Chateaubriand et Anatole France, qu'à la situation politique présente qui va occuper la deuxième partie de l'ouvrage. L'objet principal de sa visite, qu'il vit comme un « don à la Nation », est la rencontre au Palais de Venise avec Mussolini « une figure historique importante ». La manière dont Bac décrit le Duce est simple et marquante : à travers l'impression qu'il ressent en sa présence, la communication que l'homme politique établit « donne des forces plutôt qu'elle ne les prend » (p. 161) et, pour Bac, l'esprit qu'il dégage

est un « fluide magnétique » d'une autre nature que celui qui galvanise les forces et les armées, que Napoléon et Frédéric avaient aussi dans leurs regards. Mussolini est vu comme l'incarnation véritable du mot « génie ». Ce n'est que vers la fin du livre que l'auteur révèle la véritable raison de cette « rencontre intime » : celle d'apporter à l'homme politique et à la Nation italienne « une modeste contribution à l'histoire de la formation de son unité ». En effet le voyageur français lui offre la reliure en or du recueil de la *Correspondance secrète de Cavour* sur sa mission diplomatique aux Cours d'Europe, puis des lettres de Nigra et de Garibaldi. En conclusion de cette section, Bac ajoute d'autres commentaires admiratifs sur l'esprit de cet homme politique animé par le sentiment ardent de l'idée nationale, dont est diffusée à l'étranger une image faussée, qui est au contraire « une révélation émouvante qui [...] dénonce la perpétuelle déformation des visions historiques » (p. 195).

Les derniers chapitres de l'ouvrage retracent les itinéraires dans les quartiers typiques de la ville ou dans les alentours célèbres, tels Trastevere, Tivoli, la Villa Adriana, Castelgandolfo, la Villa Borghèse, Saint-Pierre. Même le Stadio Mussolini vaut une visite : la sensation que l'écrivain éprouve devant cet amphithéâtre est si solennelle qu'il compare l'esprit des architectes qui l'ont conçu à celui qui devait produire « il y a deux mille ans, la naissance d'un cirque antique [...] Déjà, une quarantaine de statues herculéennes se dressent sur leur piédestal sous ce ciel, dominical et pur, qui donne à leurs silhouettes la richesse et la force d'une vision d'Olympie aux grandes époques de sa prospérité » (p. 325). L'auteur met en évidence l'idéal qui anime l'« Impero » résumé dans la devise : « Mens sana in corpore sano ». En insistant sur cet esprit, il n'économise pas les qualifications : « tout est vaste, puissant, impérieux » (p. 326). Ce Stadio, dont les réflexions qu'il inspire vont conclure le volume, confirme chez lui la certitude que la route est désormais tracée pour « la résurrection d'une esthétique virile, unie à la force ». Il trouve d'ailleurs que « la conception esthétique de la dynastie des Savoie – différente de celle du Duce et trop exclusivement dirigée vers la célébration de la famille – n'est pourtant pas en contradiction avec la grande tradition » (p. 329), qui tend à concilier la famille romaine et grandiose bien que surpassée avec une divinisation démesurée d'un Roi qui a participé – avec Cavour et Garibaldi – à l'union nationale.

Promenades dans l'Italie nouvelle. II. Florence. Gênes. Venise. Milan. - Paris : Hachette, 1933. - 485 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7090(1)]

Imbu de son inspiration la plus profonde, le séjour dans les villes italiennes les plus admirées de cet inlassable voyageur et homme politique, devient l'occasion, dans cette relation en quatre parties, pour revivre d'innombrables moments touristiques, faits aussi de beaucoup de bonheur existentiel. Les itinéraires, effectués entre 1931 et 1933, n'offrent rien de nouveau par rapport à ceux d'autres voyageurs français en Italie : le

point de vue, pourtant, est souvent original et plus attentif à l'évaluation critique de la « nouvelle » réalité italienne qu'à l'estimation passive des lieux. A Florence, où il a habité trente ans auparavant, il note qu'un « voyageur qui – pour les jours de pluie, – ne se prépare pas ici un logis où il pourra contempler par les fenêtres le spectacle sans cesse renouvelé du paysage urbain, est un homme bien imprévoyant » (p. 11). L'écrivain parcourt la ville dans ses coins les plus cachés et dans ses alentours les plus connus : dans le Mausolée des Médicis, tout en admirant l'immensité et la magnificence polychrome des marbres, il remarque pourtant que cette perfection « verse dans la facilité » car cette science n'est « qu'une soumission à la vanité d'un Seul » (p. 42). Diriger les facultés d'un peuple vers la grandeur collective est, au contraire « le mot d'ordre du régime nouveau » qu'il trouve admirablement représenté par le Stade Mussolini, tant admiré à Rome et célébré dans son ouvrage dédié à cette ville. La stérilité accable l'esprit de la Chapelle florentine, tandis que Mussolini, né du peuple, « déborde de sève, d'idées fraîches, de conceptions inattendues et ingénieuses » à tel point que même l'esprit de Michel-Ange se trouve avorté. En conclusion de son séjour florentin, il note que l'Italie moderne « étale son besoin d'air et de lumière ». Alors même qu'elle le voudrait, elle ne pourra jamais dénoncer le Passé que plusieurs autres peuples ont chassé jusqu'au souvenir. En laissant Florence, « ville unique de notre planète » (p. 183-184), il trouve que la fièvre la plus intense frémit aussi sur cette vieille terre italienne, en la ramenant à une jeunesse sans cesse renouvelée dans son décor lapidaire. La découverte de Gênes, « Cité des navigateurs » est faite dans tous les sens et à toutes les heures du jour : Bac est frappé par l'apparition des autos, par le torrent humain qui défile sans interruption entre les boutiques, par l'utilisation sans économie de l'électricité : « l'amour de la lumière est le plus noble des gaspillages. [...] On dirait qu'on veut effacer le souvenir de tant d'années noires, où les existences se déroulaient dans les ombres ». Une « nouvelle divinité » (p. 189-190) est donc née avec cette incandescence qui a quelque chose de religieux. D'autres images de cette « Italie nouvelle » frappent le voyageur : la propreté des pires ruelles, le « paradis des commodités » (p. 197), les concurrences industrielles : le peuple italien est, selon lui, fortement tendu vers l'avenir et il marche, en contemplant l'étranger « qui seul à présent s'arrête sur ces vieilles places, béatement émerveillé des ruines et étalant sa paresse. [...] La flânerie est mal vue chez ce peuple dont le devoir de l'avenir est si vigoureusement posé ». Selon lui, l'Italie ne veut plus être l'objet de ces pèlerinages sentimentaux : elle ne veut plus plaire ni être possédée par le voyageur (p. 198). Bac ne manque pas de donner aussi un aperçu de la ville au charme magnétique, si grandiose dans son développement en amphithéâtre et qui « domine l'activité incessante d'innombrables navires qui entrent et sortent de son port » (p. 205). Comme d'autres voyageurs, il se rend au Campo Santo, où la mort s'impose par la magnificence de ses marbres et où il trouve « une sincérité presque enfantine » (p. 256). Le séjour en Ligurie se conclut à Portofino et à Camogli, mais sur-

tout en tirant de l'Italie nouvelle l'impression d'un Pays qui ne veut jamais laisser le voyageur « sur une image » (p. 269). La section dédiée à Venise date d'octobre 1931 : l'écrivain souligne en ouverture qu'« au milieu de la marche qui aboutit au nivellement universel de toutes les formes sociales, matérielles et spirituelles, et qui tend à ne rien laisser debout de ce que nous pouvons appeler " l'ère historique de l'humanité " » (p. 275), une ville comme Venise surgit encore comme une absurdité poétique ; elle continue à résister à tout, « même à cette profanation qui en fait l'objet d'une admiration écœurante ». L'écrivain rend compte de la manière par laquelle la ville a accueilli le régime fasciste, si énergiquement dirigé vers l'Avenir : elle a accepté – comme le reste de l'Italie – toutes les fluctuations politiques, en protégeant sa « conception lacustre », grâce à sa forte race difficile qui révèle d'un « triple génie », celui d'« artiste, avocat et antiquaire ». Ses visites sont très soignées : dans le somptueux hôpital *San Giovanni Paoli* (sic), à Campo Santa Margherita, au Ghetto, « le creuset où des énergies déburent dans l'art des ascensions rapides » (p. 309), à S. Maria Formosa et surtout à Palazzo Contarini qui a été pendant la guerre le quartier général de d'Annunzio et de la défense aérienne contre les bombardements, dans le quartier de Madonna dell'Orto. Il se fait accompagner en gondole aussi à Torcello où, dans le silence de l'île, les terribles conditions de l'existence humaine apparaissent plus monstrueuses que dans le bruit des villes. Le reste du séjour est riche en descriptions qui font l'objet de chapitres courts, mais détaillés, sur Burano et sur la découverte des autres riches Musées vénitiens, témoignages de l'union d'un esprit italien où l'ineffaçable tradition d'un peuple « qui ne peut pas s'arracher aux leçons de son sol » suit de manière ardente les temps nouveaux (p. 434) et le goût du progrès. L'ouvrage se conclut avec un passage à Milan : cette quatrième partie, en réalité, débute avec la Chartreuse de Pavie, « un miracle aujourd'hui délaissé et livré au silence » (p. 451), qu'il juge peut-être la plus grande folie religieuse après la basilique de Saint-Pierre, douée d'un excès de trésors et de superflu. Face à ces richesses, il trouve que le voyageur « est un événement », mais, se demande-t-il, est-il toujours opportun, dans le miracle de ce silence et de la vie solitaire de ces lieux sacrés ? L'impression de Milan est celle d'une ville géométrique, propre et bourgeoise où souvent au coin d'une rue on peut tomber sur une vieille place nostalgique. Il touche les endroits célèbres : le Dôme, S. Ambrosio, S. Maria della Grazia (sic), Brera, mais aussi le Musée, la bibliothèque Ambrosiana et le Palais Poldi Pezzoli, où il remarque qu'il est le seul visiteur : c'est de cet endroit qu'il quitte l'Italie et qu'il termine son ouvrage sur la conclusion que la nation italienne « reste sur son étage. La plus grande crise la trouve digne, on voudrait dire : solennelle » (p. 477).

Promenades dans l'Italie nouvelle III. La Sicile. - Paris, Hachette, 1935. - VI-385 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7090(1)]

C'est dans l'*Avant-Propos* de ce nouvel ouvrage dédié à l'Italie que Bac se laisse aller à des « causeries » et qu'il révèle que c'est le hasard l'élément préféré qui guide ses voyages. Il dit se moquer des chronologies, des dispositions hiérarchiques et du bon sens méthodique : le voyage « est aussi une promenade autour de quelques inconvénients » (p. V). Même s'il se promène sur les routes italiennes depuis plus de soixante ans, il n'a jamais passé une seule mauvaise nuit sur ce Pays, car il garde en soi un « enfant émerveillé, [un] enfant curieux du Nouveau ». Après de nombreux ouvrages qu'il lui a dédiés, il déduit que l'Italie est toujours nouvelle pour ceux qui ne veulent pas vieillir, qui ne se consentent pas au repos, qui n'ont cessé de porter leur confiance « à l'avenir méditerranéen et à l'utilité de sa métamorphose. L'éternité latine n'est pas une succession de ruines » (p. VI).

Si le début du volume est encore dédié à Rome, en particulier à Monte Mario, le paysage bucolique qu'il admire de là-haut, celui des bords du Tibre et des troupeaux dans la grande vallée boisée, révèlent en réalité son envie de s'abandonner à d'autres réflexions et de faire un dernier bilan de la situation italienne : en particulier, c'est la figure de Mussolini – qu'il aperçoit en monument – qui capture son attention. Animé d'une admiration teintée de messianisme, il compare l'homme politique à un berger « qui, sur le sommet du mont, veille à la sécurité de son troupeau dans la paix incertaine » (p. 2). Pour lui, à présent, tout est perturbé et hermétique, malgré les tendances de fusion universelle qui vont en sens contraire. Grâce à Mussolini, l'Histoire ne se fait plus avec des discours : c'est une suite d'ondes et de lames de fond qui portent au loin des commandements mystérieux.

Le départ vers la Sicile, en traversant le Détroit de Messine, occupe le centre du volume. Nombreuses sont les considérations du voyageur en s'approchant de l'île en ferry-boat, mais c'est surtout aux tremblements de terre qu'il dédie son attention : ceux-ci pourtant « ne sont pas plus cruels parfois que des délibérations municipales, détruisant à jamais le charme secret d'une ville » (p. 12). Il s'excuse aussi si en Sicile il ne peut pas – comme dans ses livres précédents – faire toujours honneur au titre de son recueil *l'Italie nouvelle* car dans cette île, trop de passé vient à la rencontre du voyageur et il y a moins de témoignages, qu'à Rome, de la transformation nationale. Peut-être à cause du climat et de la race, causes d'une évolution moins rapide, le caractère du régime s'y établit plus lentement que dans la capitale : il faut donc voir la Sicile comme une *colonie*. Avant d'arriver à Palerme, il admire le Monte Pélégino, qui se dresse comme une grande masse. Une fois dans la ville, malgré la pauvreté qu'il remarque, il trouve que le régime fasciste y a déjà gagné par étapes. Lui aussi, comme tant d'autres, se laisse enchanter par la charrette sicilienne qui autrefois lui avait coûté une mésaventure car il avait voulu en rapporter un échantillon en France. Nombreuses sont les reminiscences musicales et littéraires qui surgissent dans son esprit : le *Parsifal*, Wagner, Lord Byron. Il ne manque pas de retracer l'histoire des rois de Sicile, de l'empereur Frédéric de Hohenstaufen et de sa femme Constance en

visitant à plusieurs reprises la Chapelle Palatine qu'il définit « la huitième merveille » (p. 119). Le reste des visites est toujours source d'enchantement : la *Favorita*, Montreal (sic pour Monreale), Cefalù, celle qu'il appelle la *trinité parallèle* découverte en Italie. Il trouve que dans ce Pays il y a toujours trois éléments différents, qui existent ensemble sans se combattre : « à Rome, c'est le Pape, le Roi et le Duce », en Sicile, « c'est l'Arabe, le Byzantin et le Rococo » (p. 91).

L'Etna s'impose pour son autorité et pour la variété de son visage, tantôt rassurant, tantôt alarmant ; l'écrivain en souligne le caractère aux traits anthropomorphes : « pareil aux hommes, il ne donne pas une minute de sérénité. Comme eux, il est un des artisans de la métamorphose, jusqu'à se combattre lui-même, ainsi que font les humains » (p. 158). Ses « flâneries » dans « la ville de Tauros », toujours sur les traces du nouvel esprit italien et dans Syracuse, ville pauvre, lumineuse et pourtant désolée, couchée dans sa chaude poussière, encouragent son impression d'être dans une île qui « obéit à sa propre loi » : animé de la même nonchalance, il traverse la Sicile par le centre, de Girgenti à Catane, « en dédaignant cette ville » (p. 194) et il gagne à nouveau la péninsule en empruntant le long tracé de la côte orientale à travers les Calabres dénudées. Il rappelle aussi que c'est l'anniversaire de la Marche sur Rome, mais les Sybarites, braves gens de la contrée, ne portent pas d'habits de fête. C'est seulement à Salerne qu'il retrouve la beauté du paysage : il admire le Golfe de Naples ruisselant et la destinée urbaine de la ville. En dehors des quatre coins de repère immuables, le Château de l'Œuf, celui de la Reine Anne, de S. Martino et de la Place du Plébiscite, le voyageur ne peut plus reconnaître ce Naples « où l'on voudrait mourir » (p. 247). Bac dénonce la crise du logement, l'activité des entrepreneurs sans scrupules qui abattent les maisons sans vraiment livrer le combat pour l'hygiène. Le crime urbain ne consiste pas seulement en des actes de vandalisme, mais aussi en la volonté « énergique d'embellir sans consulter [...] le caractère ethnique d'une Cité » (p. 250). Toutefois, la ville est si vaste qu'une bonne partie du centre conservera longtemps « ces rues torrentielles où, jour et nuit, une foule amusante et indisciplinée roule sur les pentes, monte en gémissant, crie, se cogne, se bouscule » (p. 248). Mais les quais de Naples ont perdu leur air local : l'on n'a pas su créer des quartiers en conformité avec la tradition napolitaine et, encore mieux, « orientale » (p. 253).

Son séjour dans Naples continue, animé du désir de trouver des coins valables ou d'éprouver des « ravissements » dus à l'ambiance qui lui permettent de se réconcilier avec cette ville : si le paysage l'ensorcelle, les rues neuves qu'il remarque et la banalité suburbaine des quartiers qu'il escalade pour rejoindre le Château de S. Elmo, et le couvent, transformé en un charmant Musée remis à neuf, luisant de propreté mais ne contenant pas de trésors capables de retenir les touristes, contribuent à refroidir son rapport avec la ville.

À Rome, par contre, tout semble fait selon ses vœux, tout l'enchanter : les délibérations municipales napolitaines n'ont pas pris exemple de la Rome



de Mussolini, où l'on a démolie la moitié de la ville pour la rendre plus romaine et plus impériale : pour l'écrivain, elle sera l'objet de l'admiration universelle par la manière dont le Duce a concilié les nécessités modernes avec la noblesse d'une esthétique nationale. En doublant toujours ses impressions de la Campanie avec son amour pour la ville éternelle, il rend visite à Pouzzoles et à Baïa qu'il situe dans son contexte : « ces paysages, parmi les plus chantés par les poètes, furent agrémentés, voici longtemps déjà, par une Cité industrielle, installée de telle manière qu'elle seule, avec ses cheminées, domine à présent ces lieux célèbres » (p. 279) : son but est surtout d'assister à des spectacles qui lui démontrent la victoire du Progrès « sur cette stupide nature ». Cet endroit le pousse à comparer le terrain avec la situation sociale du siècle. Guidé par un vieillard brandissant des « tortillons enflammés », il assiste à la démonstration artificielle du « volcan en mouvement », ce qui ne va pas laisser chez lui des impressions flatteuses du lieu.

Son voyage en Sicile va se terminer à Rome, qu'il regagne sûr de trouver une nouvelle « suite de " miracles " », grâce au Duce qui a su ressusciter l'esprit primitif des monuments restaurés, comme au château Saint-Ange, où « tout vibre » (p. 285) ; en attendant le jour où Mussolini va inaugurer les nouvelles salles du Musée Napoléon, il visite Caprarolla, le « divin ravin de Ronciglione » et Viterbe aux cent fontaines, qu'il renonce à décrire tant il est « las de trop de bonheur visuel » (p. 296). Le jour tant attendu, ce 27 octobre en pleine animation de fêtes, il participe à la réunion d'une société choisie à l'ambassade de France où l'on va inaugurer de nouvelles salles du Museo Napoleonico : dans le Palais, magnifiquement glorifié, « on sent ce qu'un Passé aussi grand peut contenir – et transmettre [...] – de force et de majesté » (p. 308). C'est dans la première salle de la donation *Ferdinand Bac* que devra d'ailleurs être placé son buste exécuté dans l'atelier de Houdon, au Palais de l'Institut, offert à la ville de Rome, mais égaré dans une valise diplomatique. Il sera enfin emporté au Palais Primoli, sa « dernière demeure », où Bac avait habité auparavant.

C'est sur la figure de Mussolini que l'auteur va conclure ses impressions d'Italie, c'est sur le torrent humain, sur le peuple en blouse noire qui se rend lui rendre hommage vers la Place de Venise : accompagné par un important service d'ordre qui immobilise le quartier, Bac gagne ensuite Palais Primoli où il trouve Diego Angeli, le conservateur du Museo, qui a installé les collections de Bac au milieu d'un charmant décor Second Empire. L'ambiance intime des salles ne lui fait pas oublier qu'il est en train d'attendre « le Présent » qui inaugurera les salles. Sur le désir du Duce, aucune dame n'a pu y être admise. Ces lieux liés au souvenir de Bonaparte ne sont pas séparés du Duce : il sent qu'il va les pénétrer comme « un ouragan », qu'il va « traverser ces salles, ranimer ce Passé en le consacrant » (p. 320) : il arrive enfin en lui faisant un salut joyeux, le visage illuminé encore de ce bonheur frénétique qu'il vient de goûter dans le vent des ovations. Ce n'est plus l'homme solitaire et réfléchi qu'il avait vu au cours des dernières années.

En continuant à le comparer aux plus forts *condottieri* de l'histoire, Bac fait à ses côtés un tour du Palais et des murs en s'arrêtant pour faire des remarques et des commentaires devant les illustres personnages de l'histoire française la plus récente. Accompagné par des considérations sur la famille Bonaparte qui ne font que rehausser la valeur de l'avènement de Mussolini, l'auteur va quitter ces lieux : c'est le moment où il est toujours saisi d'un malaise qui le pousse à courir dans la ville dans toutes les directions, à la recherche de coins qu'il n'a pas encore vus qui nourrissent immédiatement son envie de revenir.

### BAILLY René

Impressions de voyage. Suisse et Italie. Préface de Philippe de Zara. - Paris : R. Riff, 1932. - 79 p. ; in-16.  
[Paris, BnF, MFICHE 8-G-3723]

### BARGONE FARRÈRE Edouard, dit Claude (1876-1957), de l'Académie Française

Mes voyages, II. En Méditerranée. Au seuil des colonnes d'Hercule. La Mer des Corsaires. La Mer italienne. La Mer des Hellènes. Constantinople. En poursuivant la Toison d'or. 10<sup>e</sup> mille. - Paris : E. Flammarion éd., 1926. - 283 p. ; in-12.  
[Paris, BnF, 8-G-11415(2)]

Après un roman qui lui valut le prix Goncourt en 1904 et des histoires sur la vie en mer, cet officier de marine, qui sera élu à l'Académie Française en 1935, se consacre à la chronique de voyage. Tout en étant un volume où l'auteur a réuni les textes de ses conférences à l'Université des Annales, celles qui pourraient ne sembler que des impressions hâtives, superficielles ou précipitées – comme avoue l'auteur lui-même dans l'*Avertissement* – peuvent être lues comme des tableaux suggestifs et originaux. C'est encore la mer Méditerranée qui va en constituer le leit-motif, non seulement en tant que matrice des Pays qu'elle baigne, mais surtout pour la chair et l'esprit des hommes qui vivent sur ses rivages dont elle a imbu la substance la plus intime. Parmi les six chapitres qui composent l'ouvrage, il a réservé à *La Mer Italienne* le troisième. Lui aussi va commencer par le golfe de Gênes où ses ancêtres avaient vécu : la ville aujourd'hui est peut-être le premier des ports méditerranéens, beaucoup plus moderne que celui de Marseille. Les Italiens ont fait dans cette ville un effort merveilleux, car – devenue une métropole commerciale du XX<sup>e</sup> siècle – elle a quand même conservé toute sa splendeur antique et tout son orgueil du temps des doges. Le voyageur illustre les caractéristiques de la cité palatiale, « toute de marbre », aux gens courageux, au « climat brutal » qui a façonné ses hommes : la montagne, trop proche de la mer, engendre des étés brûlants et des hivers glacés. Il quitte Gênes pour le sud : il longe la botte italienne en pointant vers

Naples. La baie est pour lui une merveille sans comparaison : il décrit les immenses perspectives de Pausillipe, les cônes du Vésuve et l'immense ville. Mais ce ne sont pas les vestiges anciennes et les Musées qui retiennent son attention et qui vont motiver son séjour : plutôt les rues qui, seules, méritent qu'on s'y attarde. C'est ici qu'il peut mener une enquête sur cette population napolitaine, tellement inerte et tellement bouillante à la fois : selon lui, les gens qui ne l'ont pas comprise, la prétendent paresseuse et cynique. Elle est bien tout cela, mais avec une grâce inimitable. En se dirigeant vers Messine, il aperçoit les îles Lipari qui jaillissent de la mer, des lieux mystérieux où en croyant apercevoir des sirènes, il découvre de simples phoques. En laissant Messine à sa droite, avec ses quais immenses et les façades encore debout de ses palais ruinés par le terrible tremblement de terre de 1908, il néglige Palerme et Catane, mais il jette l'ancre, quelques heures, devant Syracuse. De la ville antique, la plus vaste et la plus extraordinaire, il ne reste plus qu'une petite bourgade maritime : au moyen d'une voiture il part donc à la recherche des ruines, car l'intérêt de cette ville est dans son passé. L'excursion respecte les étapes fondamentales : l'amphithéâtre romain, la campagne déserte, l'immense masse de l'Etna qui domine l'horizon, le théâtre grec, plus vieux et plus intéressant que l'autre. La comparaison avec les monuments d'un Paris qu'il essaye de se figurer complètement ruiné, l'amène à conclure que Syracuse est peut-être la ville qui l'a fait le plus rêver. Le canal d'Otrante franchi, il va d'un trait jusqu'à Venise qui personnifie l'Adriatique. Il n'a pas la prétention de donner une vision totale ni de la mer des doges, ni de l'extraordinaire cité : il se contente d'en donner une image sommaire mais exacte, d'un pays trop connu, mais très mal et qu'on s'entête à croire un endroit périmé quand il est, au contraire, un pays qui se forme et qui a tout son avenir devant lui. Rivale de tout temps de Gênes – et les guerres entre ces deux puissances ont ensanglanté la Méditerranée – Venise a su vaincre en dominatrice surtout par son rayonnement artistique. Et l'auteur met en garde ceux qui la définissent « la ville morte » : il souligne combien elle est au contraire vivante et fiévreuse, comme si elle cachait un secret, plus souple et plus réfléchi que l'esprit criard de Naples, ou d'une rude activité comme à Gênes. Dans la ville on peut circuler aussi à pied, car chaque *rio* est doublé d'un chemin de piéton. Le voyageur s'offre de belles promenades en visitant les quartiers les plus connus : la ville est d'abord un défi à la nature, pour sa lagune mouvante et sans profondeur, personnifiée selon lui par la figure du Colleone, le puissant condottiere dont il admire la statue équestre au milieu de la place Saints-Pierre-et-Paul. En admirant le Pont des Soupîrs, il note que Venise a été la ville des « puits », la ville des « plombs » et la ville des « soupîrs ». Et la réalité actuelle, toute ardente qu'elle est, se cache et se masque à demi, comme se masquaient jadis les seigneurs et les dames vénitiens : son charme est fait aussi de ses innombrables petits jardins, enclos de grands murs tout moussus et d'autant plus charmants que leur étrangeté revêt souvent un aspect presque surnaturel. La ville est animée d'un élan secret, profond et intense. Ne parvenant pas facilement

à la quitter car son prestige éternel s'impose toujours, le cap du voyageur se dirige donc vers la mer Ionienne et vers Corfou où l'auteur, tout en remarquant des ressemblances avec Venise, sent déjà l'approche de la mer des Hellènes.

### BARRÈS Maurice

Notes sur l'Italie, avant-propos de Gabriel Faure. - Paris : Horizons de France, 1929. - IV-65p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z-24860 (4) ; Z BARRES-881 <Ex.1>, 882 <Ex.2>

Comme le souligne Gabriel Faure dans l'*Avant-Propos* de ce petit format, c'est à l'Italie que Maurice Barrès doit « quelques-unes de ses plus nobles exaltations » (I) mais surtout, pour le préfacier, celui qui écrit *Du sang, de la volupté et de la Mort* ne pouvait pas manquer dans la collection des *Roses latines*.

En ce peu de pages Faure souligne l'empreinte ineffaçable laissée par Barrès dans les endroits italiens visités : l'on ne peut pas évoquer Venise, Ravenne ou les couchants de l'Adriatique, « sans apercevoir, [...] la haute silhouette et le visage tourmenté de l'auteur d'*Amori et dolori sacrum* ».

Mais Faure devine que l'intérêt certain tiendra surtout dans la lecture de ces notes de Barrès restées inédites, parmi beaucoup d'autres éparées, qu'il a eues grâce à l'extrême amabilité de Mme Maurice Barrès : il s'agit de cinq articles qu'elle a bien voulu lui confier et qui s'échelonnent entre 1890 et 1908 contemporains des *Jardins de la Lombardie* et de *Mort de Venise*. Lorsque Faure avait publié, en 1913, son article sur la Brenta, Barrès lui avait écrit : « J'ai un petit dossier, vieux de dix ans, de quinze peut-être, sur les rives de la Brenta. Vous m'avez devancé. Je vous envie. Je me console en vous lisant et je joins votre article aux notes que j'avais rassemblées et que peut-être je ne pourrais plus déchiffrer » (II). Et quelques mois après, les pages de Faure sur les *Soirs de Sieme* le firent songer à la ville avec nostalgie.

Dans *Vacances au soleil*, de janvier 1890, inspirées du séjour en Algérie, les douces nuits orientales, les couleurs du ciel donnent au voyageur l'impression trompeuse de retrouver dans sa mémoire l'image des belles villes italiennes. La teinte lavée du ciel le ramène invinciblement à Venise et aux bonheurs ornés qu'elle lui a prodigués. En particulier, en songeant à sa gloire, c'est Tiepolo qui est le dernier mot, la conscience de la ville : pour lui, l'âme vénitienne « qui s'était accrue instinctivement avec les Jean Bellin, les Titien, les Véronèse, se résuma, prit possession de toutes ses élégances en lui. Tiepolo joue du trésor des ressources d'art inventées, accumulées par ses ancêtres ». Il semble que l'énergie de cette race épuisée – thème si inspirateur de la poétique barrésienne – inspire à la mélancolie de Tiepolo une sorte de fantaisie imprévue, parfois une ardeur choquante : « dans ses plafonds, Tiepolo se souvient de Titien, du Tintoret, de Véronèse ; il en fait ostentation. [...] Tout le peuple qu'ont

créé les peintres ses prédécesseurs, il le répète à satiété, l'embrouille, lui donne la fièvre, le met en lambeaux, à force de frissons, — mais il l'inonde de lumière » (p. 5-6). En Tiepolo aboutit toute une race et il trouve chez lui des ressemblances avec la race à laquelle il appartient, celle des fils de l'esprit des hommes passionnés, des hommes de désir qui redonnent vie à des valeurs oubliées et qui classent « toutes les émotions que le long des siècles ils ont éprouvées » (p. 10).

Mais l'Italie a aussi éduqué, comme il l'explique dans l'article daté *Septembre 1892*. Son plus grand bonheur a été « avoir vingt-deux ans et [...] faire son premier voyage en Italie » (p. 13). Quand il est passé pour la première fois dans les plaines lombardes, il avait emporté la *Renais-sance* de Michelet, l'*Histoire de la Peinture* de Stendhal, Taine, l'*Art chrétien* de Rio. Nulle notion d'achéologie, mais les plus violents appels à la sensibilité. Il ne soupçonnait nullement l'enivrante éducation que l'Italie lui préparait. Il se rappelle les mésaventures vécues au Brera, à Milan, à Venise et à Florence : mais, deux mois plus tard, quand il quitta Rome, il se sentait chargé de richesses inépuisables, ardent à combiner mille pensées nouvelles, vigoureux enfin : « cet orgueil d'enfant cérébral à me promener sur le quai de Venise, cette émotion en gravissant pour la première fois les marches des *Offices* à Florence, non, jamais rien sur moi ne fut si fort » (p. 14). Après ces abondances de la vie intérieure qui lui avaient permis de retrouver, en terre étrangère, l'amour mystique de sa terre et de ses ascendances, tout lui a paru fade au point d'éviter d'aller jusqu'à Naples tant il craignait d'exposer ses impressions si intenses « aux molleses de son rivage » (p. 15). Tout cela avec l'âge s'est un peu calmé, bien que les villes d'Italie restent près de son cœur.

L'Italie a été pour Barrès une « terre maternelle » (p. 16) et il lui rend hommage sans cesse. Si les philosophes allemands lui ont donné le plus profond sentiment de l'énergie humaine et du « moi », en Italie il a vu l'individualisme réalisé : « dans ces petites collectivités, dans ces villes indépendantes et d'un territoire borné, l'individu plus aisément peut surgir, poser sa marque, réaliser son rêve » (p. 19).

Dans le troisième de ces articles, *Le bénéfice du voyage* de juin 1894, l'Italie est « la grande maîtresse » pour tous les artistes. Les œuvres d'art des villes italiennes éliminent tout ce qui n'est pas indispensable : « délayage et bavardage, voilà l'odieux caractère de tout ce qui n'est point dans la tradition latine » (p. 23).

Un des bénéfices que l'on peut retirer de ce pays étranger « c'est lui demander des secousses ». Mais aux pays étrangers on peut demander aussi des documents pour étayer un système intellectuel, comme le fit Taine, ou leur demander des éléments pour organiser des expériences psychologiques : l'Italie l'a aidé « à distinguer les nuances de notre personnalité en même temps que ses limites » (p. 31).

Venise recèle et lui offre toute la douceur et le sensualisme italiens et il l'explique dans *Souvenir de Venise* d'août 1903 ; mais la réflexion sur les Vénitiennes plébéiennes est le prétexte pour analyser en profondeur la figure de Pie X, lui aussi « sorti de la caste la plus humble, la plus saine

et la plus traditionnelle du territoire de Venise. Son italien habituel c'est le dialecte vénitien » (p. 37). De Mgr Sarto il souligne la bonne volonté, l'action et l'influence dans la vie politique et les arts. Il est aussi intéressant de remarquer, selon lui, que la fabrique de Saint Marc est extrêmement riche car elle possède de nombreuses maisons dans Venise et des domaines dans la Vénétie de sorte que « l'on peut dire que le domaine de Saint-Marc fait une sorte d'enclave ecclésiastique, un petit Vatican » (p. 47).

*Une journée napolitaine*, de mai 1908, conclut le recueil, curieux mélange de la mélancolie avec des notes d'ivresse qu'on rencontre assez rarement chez l'écrivain. Les craintes manifestées jadis sur cet endroit sont oubliées : « aucun poème et nul endroit du monde ne nous parlent du printemps avec la force d'une matinée napolitaine » (p. 49) et la lumière dégagée du grand ciel de Naples est source d'une surabondance de vie et de sécurité. Admirable est la description que Barrès fait du tableau du golfe qui va de Sorrente au cap Misène : des hauteurs de San Martino il admire « jusqu'à l'ivresse la plénitude de cette coupe. L'enfance et la jeunesse respirent et luisent à l'infini » (p. 51). Son cœur « et l'azur de Naples se pénètrent, se confondent. Ici l'âme est légère, de la formation des fleurs, des oiseaux et de cette fumée qui flotte au front du Vésuve » (p. 52). Il ne manque pas de porter hommage au vieux géant mythologique, au cœur toujours brûlant, en laissant la description de l'ascension de la fameuse montagne. Une voiture conduit au funiculaire le long des chemins étroits, parmi des figuiers, des oliviers et des maisons à *loggia* très humbles. Des premières pentes basses il admire la campagne et la mer, « douces, caressantes, confiantes, reposées » avec leur image sereine de volupté : derrière lui, c'est l'immense golfe bleuâtre. Mais ce sont tout de suite les déchirures, les tuméfactions de la montagne qui s'imposent à son attention. Il commence à percevoir dans le sol plusieurs crevasses qui fument. Le funiculaire s'engage dans des espaces ploutoniens qui le frappent beaucoup ainsi que la température : bien qu'il soit à peine deux heures de l'après-midi, à cette hauteur il est assailli par le froid. Pendant la dernière escalade, dans une cendre épaisse qui brûle à la fois les yeux et les chaussures il a l'impression de gravir « l'échelle des songes mystiques » et de s'élever du Paradis à l'Enfer. Au milieu de cet immense espace, du vent diabolique sorti de la bouche du monstre et de ces brûlantes gerçures il tire une « sublime excitation » aux accents qui lui rappellent le mouvement des religions primitives pétrées de forces mythologiques : « un tel paysage [...] est un initiation » (p. 57). Mais au bout d'une telle journée, la mélancolie le saisit : « il flotte sur le golfe délaissé du soleil un tel délice, une douceur si fondante qu'à voir un enfant qui mendie, une bourrique maltraitée, on se sourprend à souffrir d'impuissance à l'idée de tout le mal qu'il y a dans l'univers » (p. 59). Les couleurs et la chaleur rassurantes de la journée passée n'ont pas d'équivalent dans le monde, qui « s'appuie sur des vagues toujours agissantes d'injustice » (p. 61) qui le replongent inégalement dans sa dure condition d'homme.

**BARTET Etienne**, *chargé de mission*

La Tramontane. Notes sur l'Italie. Avec préface de Henry Bidou et 3 planches hors texte. 2<sup>e</sup> édition - Paris : Ollendorff, 1921. - 359 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-5958]

Henry Bidou, le préfacier, explique qu'il s'agit de l'œuvre d'un jeune historien qui, chargé d'une mission et s'occupant d'une étude relative à l'histoire de l'art en Italie, a noté chaque jour, pour des amis de Paris et d'Oxford, le frémissement de son émotion et « tracé la musique même de l'enchantement italien », dans un style qu'il compare à celui du jeune Barrès. Pendant trois ans, Bartet fait un service volontaire dans un hôpital de grands blessés qui lui a valu une décoration. Attaché ensuite à l'Institut français de Florence, il a séjourné dans cette ville, à Rome et à Naples. Rédigée en 1919, l'œuvre est un recueil épistolaire divisé en trois groupes de lettres. Le premier groupe débute par la splendide traversée des Alpes et, après Turin, l'auteur envoie ses lettres des principales villes de la Toscane : Pise, Florence, Fiesole, Sienne. A côté des remarques psychologiques, l'auteur, un médiéviste venu en Italie pour étudier les beautés artistiques, signale qu'il a participé à l'inauguration d'un Congrès national de résistance dans le souci de réhabiliter les Florentins dans l'opinion italienne : la politique extérieure italienne, dit-il, s'oriente vers un impérialisme à la romaine qui déclare son *droit* de conquête. Le deuxième groupe de lettres, intitulé *La Victoire d'Ostie*, a comme décor Rome qui, selon l'auteur, à cause de la lenteur des gens, « pourrait être une ville de province dans notre Midi français. En songeant à d'autres capitales, on s'y sent rassuré par la discrétion de la vie contemporaine » (p. 139). Après la capitale, Tivoli et Ostie complètent le cadre du Latium. *Psyché* est le titre du troisième groupe de lettres, qui a Naples et ses alentours comme décor, c'est-à-dire Ischia, Capri et Pompéi, « une monotonie », pour l'auteur. Bartet tire des conclusions et fait des remarques sur la jeunesse italienne, trop attirée par les armes, porte-parole d'une génération antérieure, celle de l'ambition coloniale. En outre, les Italiens sont trop curieux du *forestiere* : pour lui, l'Italie devrait reconnaître l'erreur de ses dirigeants de Rome, qui vient de la diminuer dans le monde, lui faisant courir le risque de se retrouver seule.

**BATIFFOL Pierre** (1861-1929), *monseigneur*

Les Fouilles de Saint-Sébastien à Rome. - Langres : « l'Ami du clergé » ; Paris : Société des Amis des catacombes romaines, 1928. (8 mars 1929.) - 32 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-PIECE-1827]

A l'occasion de l'inauguration, à Paris, de la Société des Amis des Catacombes romaines, Monseigneur Batiffol a tenu une conférence sur les

fouilles de Saint-Sébastien. C'est l'histoire du saint et des fouilles, qu'il a publiée ensuite avec des renseignements bibliographiques en note.

**BAZOT Abbé**, *prêtre du diocèse de Versailles*

Mon Voyage d'Italie. Avril-mai 1925. - Avignon : Aubanel frères, 1925. - VIII-96 p. ; in-12.

[Paris, BnF, 8-K-6515]

L'abbé confie au lecteur qu'il lui livre dans « cet opuscule » quelques-unes des impressions et des souvenirs véridiques recueillis pendant ce voyage qu'il a enfin réalisé, après l'avoir projeté trois fois, au cours de l'année jubilaire. L'itinéraire est des plus classiques : de Paris, il descend à Gênes en train par Modane et Turin et, de là, il se rend vers les villes de la côte méditerranéenne. Par la ravissante côte ligurienne, la mer constamment sous les yeux, il arrive à Rome. Le séjour dans la Ville Éternelle propose les parcours les plus connus : l'abbé Bazot visite toutes les églises, les quartiers les plus caractéristiques, les catacombes et les monuments anciens, mais surtout les Basiliques Jubilaires. Il a aussi l'opportunité de participer à une audience publique de Pie XI et d'assister à une béatification à Saint-Pierre.

Son voyage se poursuit par la visite de Naples et des alentours, en remontant l'Italie et en visitant Assise, Florence et Fiesole. Après la Toscane, il continue par Bologne, Ferrare et Padoue, jusqu'à Venise. C'est ensuite Milan, par Vérone et Brescia. Au-delà des appréciations admiratives pour les chefs-d'œuvre artistiques, l'abbé relève qu'en Italie les religieux sont libres et respectés « au même titre que les autres italiens, et des lois d'exceptions ne sont pas faites contre eux ». Dans le train sur le chemin du retour, il remarque de nombreux émigrants, des ouvriers et des familles entières qui vont en France pour chercher du travail, des « déracinés qui veulent se transplanter sur [cette] terre généreuse et accueillante ».

**BEAUDUIN Nicolas** (1880-1960)

Mare nostrum. - Paris : Éditions du Trident, 1936. - 200 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-YE-14394 ; 8-YE-15093]

*Santa-Venezia*, « La Phalange » 1937, 15 avril, p. 738-741

[Paris, BnF, 8-Z-17732]

C'est un poème en vers libres que l'auteur dédie à Venise, « cité de [sa] mélancolie » sous forme d'« Imploration » pour qu'elle revienne « griser » ses yeux d'angoissé. L'auteur saisit en images lyriques et décadentes les atouts de la ville : dans ses barques, qui sont les cercueils flottants de ses amours, « tout sommeille ; le temps semble arrêter le cours de ses alarmes coutumières ». Dans la partie « Visages de Venise » il

adresse encore des appels à cette ville qui lui parle en « larmes d'or », en « chant d'argent clair », par une voix « en perles d'air » qui se perd et « s'évapore » si pure qu'il croit « l'entendre encore ».

### BEAUGÉ Charles

Paysages. Ruines et Souvenirs. - Alençon : Impr. alençonnaise, 1926-1927. (24 avril 1930.) 2 vol., avec figures. T. 2, p. 107 à 173 ; t. 3, p. 175 à 243 ; in-8°.

Comprend : 2. Égypte et Syrie. - Alençon, Impr. alençonnaise, 1926-1927. (24 avril 1930.) 2 vol. in-8 avec figures. T. 2, p. 107 à 173 ; t. 3, p. 175 à 243 ; 3. Égypte et Italie ; T. 4 1928, p. 1277 ; T. 5 1929, p. 1 à 85.

[Paris, BnF, 8-O3B-1049(2 à 5)]

C'est dans la section *Souvenirs d'Italie* que l'auteur, après l'Égypte, centre ses relations de voyage en terre d'Italie. Vers le milieu du mois de mai 1921, après avoir observé « la vie moderne dans toute sa violence, dans toute sa mobilité pittoresque » (p. 217), poussé par le désir de contempler l'Italie méridionale « sous d'autres aspects », il choisit de descendre, en train, de Sorrente pour prendre une barque et gagner Capri. Son espoir est d'y retrouver la trace de la vie antique. L'esprit qui l'accompagne dans sa visite de l'île et le compte-rendu de son séjour sont très analytiques, quasi scientifiques, comme s'il voulait pénétrer au plus profond de cette terre et en capturer le secret caché dans ses éléments fondateurs : après l'enthousiasme qui nourrit son souvenir de la route qui surplombe en corniche « une mer plus bleue que le ciel et où chaque détail est une merveille » et la réminiscence des parfums des citronniers mélangés aux senteurs de la brise et des goémons, il passe vite à la description de Capri. L'île apparaît comme « un couple de deux immenses blocs de rochers reliés entre eux par une longue colline évasée, drapée d'un riche manteau de somptueuse végétation, parsemée de maisons blanches » que le soleil baigne de lueurs éclatantes. Il décrit les chemins étroits circulants à travers les jardins privés qui mènent jusqu'à la ville : celle-ci est petite, ramassée sur elle-même, percée de rues resserrées, toutes en pente. Il ne néglige pas les « costumes locaux » portés par les hommes, vêtus à la marinière et par les femmes qui vont « pieds nus, en robe d'indienne ». La place carrée est un « légitime sujet d'orgueil pour les habitants », bien qu'elle n'exige qu'une minute pour en faire le tour ; il ne manque pas de renseigner sur la constitution géologique des rochers qui sont la charpente de l'île, du dessein des toits des maisons avec leur escalier extérieur, et il consacre une bonne partie du texte suivant à la visite des ruines du palais de Tibère. Il remarque que dans Capri tout vient de cet empereur ; il dédie une partie de son compte-rendu aux cérémonies qui se tiennent sur l'île et en particulier à la fête de San Costanzo. Les fortifications, les couvents, les cultures soignées, la typologie des récoltes, tout est observé et relaté.

Il dédie également une section de son ouvrage à la partie ouest de l'île qui mène à la ville d'Anacapri, la superficie la plus étendue mais la moins accessible et la moins habitée, dont le paysage, la typologie des rochers et le fort imposant ne lui échappent pas. Au milieu des réminiscences historiques de cette terre, comme les villégiatures romaines au IV<sup>e</sup> siècle dont il retrace les habitudes et les choix jusqu'à la horde des barbares, il consacre quelques pages aussi à Hudson Lowe, le commandant supérieur des forces anglaises qui ont occupé Capri après 1803, qui a laissé lui aussi une empreinte profonde dans la mémoire des habitants de l'île.

### BENJAMIN René (1885-1948)

Mussolini et son peuple. - Paris : Les Petits Plon, 1937. - 265 p., pl., couv. ill ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-7294]

En soulignant sa foi fasciste, cet écrivain et journaliste qui fut l'un des collaborateurs de *L'Action française*, pour acquérir le plus d'éléments possibles sur ce parti politique italien il ne lui reste plus que d'aller en Italie : il y tient tellement qu'il en fait une sorte de serment, surtout pour vérifier pour quelle raison « les prolétaires détestent le fascisme » (p. II). Cet ouvrage devient donc un repérage idéologique doublé d'une vérification géographique.

Il va tenir son serment : ayant fait plusieurs voyages, où il est sûr d'avoir observé sans parti pris, « cette fois » aussi il va analyser tous les signes qui marquent la période mussolinienne. Dans le chapitre intitulé *Grandeur*, il exalte la figure de « cet homme » venu au monde sous le signe du lion. Pour faire sa connaissance il faut l'aborder dans la lumière, sous le sceau brûlant de l'été, la saison virile. Et il n'y a qu'un mois possible pour le rencontrer : le mois de juillet, celui où il est né. Voilà donc qu'il part en juillet, en voiture, emmené par un ami, pour entrer dans un village comblé de soleil à l'heure triomphale de midi : il remarque tout de suite qu'il y avait trois mots de lui, sonores comme une fanfare, inscrits sur le mur éclatant d'une maison « Croire - Obéir - Combattre ». Mais surtout, il va découvrir - dans un voyage « éblouissant » (p. 6) - que dès qu'on fait un pas sur la terre italienne, ce n'est pas l'ordre matériel qu'on constate d'abord, c'est aussitôt l'ordre dans l'esprit : c'est-à-dire de la force toujours, de la discipline, des défilés. L'auteur descend la péninsule en partant de Gênes, en traversant la Toscane et l'Ombrie pour arriver à Rome « dans la splendeur solaire » (p. 15) : en exaltant les couleurs d'or de la ville, il va monter tout de suite au Pincio pour l'admirer dans son ensemble. Dans les chapitres qui composent l'ouvrage, l'auteur effectue une sorte d'étude à la microscope du peuple italien sous le fascisme, de la situation civile du Pays, de ses certitudes dans l'avenir, confirmées par les « œuvres d'art » accomplies par Mussolini qui ont redonné « la jeunesse » (p. 73) à la Nation. La visite des marais pontins, par exemple, est pour lui une occasion « d'étonnement » : il définit l'ou-

vrage « une victoire morale, et la guérison d'un pays » (p. 177). C'est là qu'il a vécu une des journées d'étonnement et qu'il a vu « mieux que jamais les marques du génie » (p. 179). Bien que le monde entier définisse Mussolini « un tyran », selon Benjamin, Mussolini – qu'il associe étroitement à Rome et au soleil –, en tant qu'« homme du peuple » c'est pour le peuple qu'il a travaillé. Auteur de plusieurs pamphlets qui fustigeaient la démocratie et le libéralisme, Benjamin avait reçu en 1915 le prix Goncourt pour être en 1947 exclu de l'Académie Goncourt pour ses sympathies pétainistes : son voyage en Italie s'est donc déroulé sans aucune contrainte, le laissant – comme tous les gens rencontrés – en pleine liberté dès la frontière.

**BÉRAUD Henri** (1885-1958)

Ce que j'ai vu à Rome. - Paris : Éditions de France, 1929. - VII-261 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6791

La dédicace à Benito Mussolini placée en ouverture de l'ouvrage introduit le lecteur le long d'un parcours narratif qui unit la flatterie à la dénonciation : l'auteur ne peut raconter les faits que sur ce ton, le seul qu'il a pour rendre compte de l'« ordre » donné par Mussolini d'arrêter à la frontière le *Petit Parisien*, « le plus grand journal du monde » contenant l'enquête menée à Rome par le journaliste. Témoignant de sa reconnaissance envers le Président qui l'a « honoré d'une mesure extraordinaire », par le biais de l'antiphrase, il se demande si le « vietato » voulait couvrir les critiques à sa dictature alors que c'est de sa propre bouche qu'il a appris que l'Italie est « parfaitement heureuse et obéissante » et qu'elle donne « au régime sa force durable » : les articles d'un journal étranger peuvent-ils ébranler la confiance des Italiens ou vont-ils plutôt décupler leur enthousiasme ? Pour lui, le Fascisme « n'a pas besoin de cette popularité superflue » vu la « délicate pureté des chemises noires » : l'Italie doit son bonheur à Mussolini et il ne faut pas croire ceux qui veulent prêter foi aux apparences prétendant, qu'avant le régime, les peuples étaient libres et qu'ils acceptaient sereinement les critiques d'autrui. Dans le premier chapitre, en effet, l'auteur détaille l'accueil du Duce dans une pièce que d'autres voyageurs ont décrite avec le même éblouissement doublé d'émotion : étant donné que c'est leur cinquième « entrevue » (p. 8), il jouit d'une certaine confiance, renforcée par la connaissance du métier de journaliste qui était autrefois celui de Mussolini : après lui avoir décrit le but de son voyage – « de visiter attentivement » l'Italie, « de se mêler à son peuple, de vivre sa vie » –, l'auteur avait obtenu la permission de Mussolini de faire une description fidèle des choses vues, sous réserve que Béraud retournerait voir le Duce pour vérifier avec lui ses observations. Mais ce « dominateur » silencieux et « solitaire », qu'il croyait prêt à courir le risque au nom de la clarté et de la compréhension, l'a profondément déçu lors de leur dernier rendez-vous, relaté au dernier chapitre.

Dans l'*Avertissement* il souligne que c'est « la relation sincère d'un voyage au pays fasciste » d'un républicain et antifasciste (p. V) qui tient à la liberté et qui, détestant la violence, peut décrire l'état présent et remarquer les traits « italianissimes » d'un peuple qui était autrefois heureux. Cette critique sans équivoque contre le régime italien sert de prétexte à Béraud pour évoquer l'idéal républicain français, qui révèle toutefois l'usure du recrutement parlementaire et de sa classe politique : malgré tout la « grande Inventeuse » (p. VII) qu'est la France ne pourrait jamais renoncer à la liberté et à l'abolition des droits humains.

**BERG DE BREDA, comte de**

Souvenirs de Rome et d'Italie. - Compiègne : « Progrès de l'Oise », 1927. - 104 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 4-K-1388

L'auteur a profité de l'année 1925 pour faire son jubilé et, en même temps, pour visiter une partie de l'Italie. Dans l'avant-propos, il déclare qu'il a choisi de parler de ce qui l'a frappé davantage et de ce qui peut « retenir spécialement l'attention ». Ce sont des « impressions personnelles » et, par conséquent, comme il le reconnaît, « sujettes à la critique ». La description de Rome comprend l'histoire des papes et des églises, et les itinéraires classiques sont suivis aussi dans la deuxième partie qui parle des autres villes visitées, Naples, Assise, Florence et Venise. Dans *La vue d'ensemble*, espèce de conclusion, l'auteur résume son opinion sur l'Italie. Il a trouvé les hôtels confortables et les chambres propres, mais les prix très élevés, comme ceux des « porteurs de bagages ou facchinis », des fiacres et des taxis. En remarquant enfin que la situation italienne a changé en termes positifs, il exprime un avis favorable sur le régime fasciste : « tandis qu'avant le coup d'Etat de M. Mussolini, il n'était plus possible de voyager en sécurité [...], aujourd'hui on peut sans crainte voyager dans toute la péninsule ». Il conclut ses souvenirs en exprimant l'impression que Mussolini jouit de la faveur de la population grâce aussi à la nouvelle prospérité économique dont elle jouit.

Nouveaux souvenirs de Rome et d'Italie. - Compiègne : « Progrès de l'Oise », 1932. - 91 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 4-K-1523

Dans ce livre sur son deuxième voyage en Italie et à Rome, l'auteur parle surtout des changements qui l'ont frappé par rapport à son premier séjour. Dans l'Introduction, il fait allusion au gouvernement italien en exprimant de l'admiration pour le « régime qui a arraché l'Italie à l'anarchie, écarté d'elle la barbarie bolchevique, qui lui a donné l'ordre, la paix, [...] qui a rappelé la nation au sentiment de sa dignité, de ses devoirs ». Il fait l'éloge des œuvres d'assainissement effectuées par Mussolini et de la plage d'Ostie « créée en quelques années par la volonté du

Duce pour mettre la mer salubre et tonifiante à moins d'une demi-heure des remparts de Rome ». Après ces louanges, il exprime à la fin aussi des réserves sur la politique étrangère de Mussolini, mais sans entrer dans les détails. D'autres considérations concernent les innovations techniques qui ont permis de réduire la distance de Paris à Rome. Si, en 1925, il avait passé deux nuits dans le train pour rejoindre Rome, sept ans après, parti de Paris à 15,20 il est arrivé à Rome le lendemain à 19h. Ce n'est pas la seule nouveauté qui a favorablement frappé le comte de Breda. Rome lui est apparue profondément changée à cause des travaux entrepris par Mussolini qui a fait détruire « de vastes îlots d'immeubles » insalubres du centre ville et construire « d'immenses maisons de rapport [...] sur la périphérie ». Si les habitants de ces vieux immeubles se refusent de déménager, ils sont expulsés par la force avec leur mobilier et transportés par des groupes de fascistes dans leurs nouveaux appartements. Une autre remarque qui a frappé le voyageur concerne la rue du Corso où le sens de la marche a été étendu aussi aux piétons, obligés à utiliser le trottoir de gauche s'ils se dirigent vers la Place Venise et celui de droite dans l'autre sens, vers la place du Peuple. Des notes sur les musées et les monuments « les plus remarquables », sur quelques environs de Rome (les Monts Albans et le Mont-Cassin) et de Florence (Fiesole et San Miniato) terminent ces « nouveaux souvenirs » du comte de Breda.

#### **BERGER Marcelle**

Une croisière en Méditerranée. Naples et Pompéi. Constantinople. Smyrne et Ephèse. Rhodes. Beyrouth. Balbeck. Damas. La Palestine. Le Caire et Louqsor. - Paris : Presses modernes ; Gray : Bergeret, éditeur, 1931. - 115 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-G-12540

L'auteur fait escale à Naples, première étape d'une croisière en Méditerranée, qui la conduisit jusqu'en Égypte en passant par la Grèce, la Turquie, le Liban et la Palestine. Le départ eut lieu à Marseille, dans la soirée du 23 avril 1930, sur L'Amazone des Messageries maritimes. Le 25 au matin le bateau entre dans le golfe de Naples devant lequel il navigue longtemps. Dominant la ville, « la silhouette en trapèze du Vésuve que couronne un panache de fumée épais et tout blanc dans la pure lumière du matin ». De cette visite à ce coin d'Italie, l'auteur retient quelques impressions très fortes : la courbe harmonieuse et parfaite du golfe, la traversée de la ville agitée et bruyante, les vieilles rues près du port, « la foule à la fois pressée et insouciant qui gesticule, sans cesse interrompue par les petites voitures à deux roues, emportées allègrement par des ânes au trot vif ou par des chevaux à panaches de couleurs et aux queues emperlées ».

En petit train électrique a lieu la promenade à travers la Campanie, vers les ruines de Pompéi : la floraison dans les villages et les gares est celle

de juin en France : roses, marguerites, soucis, capucines... Dans la campagne, la culture est luxuriante, sur un sol gris de cendre poussent citronniers, figuiers, eucalyptus, abricotiers... A Pompéi on ne peut se défendre d'une émotion : toute une cité endormie ressuscite avec ses deux forums, ses théâtres, ses temples, ses thermes, ses habitations bâties sur un même plan autour de l'atrium et du péristyle. Le bateau du retour est le Théophile Gautier qui quitte Alexandrie le 25 mai pour être à Marseille le matin du 29. Pendant ces longues journées en mer on peut se recueillir pleinement : « Déjà la mémoire évoque à chaque instant telle ou telle vision... Ces terres dont on avait réalisé la beauté avant d'y vivre un instant, ont maintenant pour l'esprit une splendeur plus grande. Ces ciels, nouveaux pour nous, qui ont vu passer tant d'êtres à jamais disparus, avec lesquels nous vivons pourtant, même sans le savoir, parce qu'ils ont fait nos âmes ce qu'elles sont, nous paraissent maintenant plus lumineux encore, dans leur infini ».

**BÈRGMANN Henri**, ancien membre des Instituts français de Florence et de Milan, professeur au lycée Buffon  
L'Italie. Deux cartes hors texte. - Abbeville : F. Paillart ; Paris, Rieder et Cie, éditeurs, 1923. - 184 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-6201

C'est un ouvrage riche et complet qui, dans l'intention de son auteur, veut reconstruire l'histoire de l'Italie et fournir un fil conducteur reliant les différents aspects du pays, afin de donner une idée, même superficielle, de ses activités. Bergmann conduit donc ses lecteurs de la chute de l'Empire Romain au XVIII<sup>e</sup> siècle et par étapes jusqu'à 1918, pour se pencher ensuite sur l'état de l'Italie depuis l'Armistice. Puis l'auteur s'intéresse au caractère géographique du Pays, à la nature physique du sol, au caractère de la population, pour aborder le sujet de l'émigration et des colonies d'Afrique Orientale. Par conséquent, il peint aussi l'état économique de l'Italie, notamment au sujet de l'exploitation des ressources, en considérant également la situation de l'industrie, du commerce, des banques et de la vie intellectuelle, en particulier de la presse qui a beaucoup d'importance dans le pays. Bergmann n'oublie pas les Institutions et la vie publique, y compris l'administration provinciale et la justice, les finances et les impôts, l'enseignement, l'armée et la marine, et la Papauté. La dernière partie est consacrée au Tourisme, car depuis le XVI<sup>e</sup> siècle l'Italie a été le pays au monde le plus visité : à ce propos l'auteur nomme l'organisation du Touring Club Italiano et de l'Ente nazionale per le industrie. Il signale aussi que le voyageur peut visiter plus tranquillement et dans beaucoup plus d'endroits l'Italie que vingt ans auparavant, bien que les prix aient beaucoup augmenté depuis la guerre. Vu le peu de place, Bergmann dénonce deux lacunes de son ouvrage : la première, la grande question du Midi, aux innombrables aspects et solutions qu'on pourra déduire des éléments répartis à travers les différentes par-

ties du livre. La seconde, les relations franco-italiennes, sur lesquelles il exprime quand-même son point de vue.

**BERNARD Emile** (1868-1941)

*Italia mater* : sonnets, Gênes, Pise, Rome, Sienne, Florence, Mantoue, Vérone, Vicence, Venise. - Venise : [s.n.], 1922. - 62 p. ; 22 cm.

[Paris, BnF, 8-YE-23574

L'Italie en vers : les sonnets inspirés par des villes du nord et du centre célèbrent les atmosphères de ces lieux saisies par l'auteur, de leurs monuments, de leurs empreintes humaines. En ouverture, dans le sonnet dédié *Aux Italiens*, il exalte les chefs-d'œuvre par lesquels les Italiens continuent à dominer l'Europe et dans le suivant, *Renaissance*, il repère dans ce style un « pouvoir solitaire » (p. 4) semblable à « un flot qui déborde sans fin ». Il égrène ensuite son itinéraire dans un mélange d'impressions et de croquis descriptifs : Gênes est définie *La Superbe*, grâce aux œuvres de Luca Cambiaso et il la revoit dans une *Vision*, dans un rêve où le passé imprimé par des hommes-Dieux dans la Tour, dans les murs prodigieux des Palais ou du port n'est plus qu'une trace éteinte. Nombreux sont les croquis en vers où l'auteur célèbre les fastes du temps jadis, comme *Les Maisons peintes*, *Les Madones*, *L'Humiliation* en dénonçant, par contre, dans *Les Automobiles*, le bouleversement de « ces monstres » qui s'avancent comme « des dragons funèbres » en dévorant l'art et les villes. Dans la description de Pise, ville « sévère et sainte » (p. 19) chaque endroit, chaque monument se fait sonnet animant ses pierres d'un esprit mystérieux : la célèbre place avec ses monuments, le *Campo santo*, les fresques, *l'Eglise morte*. A Rome il commence par la célébration de *Saint Pierre*, son temple géant et glorieux ; les monuments les plus importants défilent ensuite, encore imprégnés des fastes du passé et de la valeur du « grand peuple » d'autrefois, dont Bernard évoque aussi, dans *Colysée*, la férocité envers les martyrs. Après *Colonne Trajane*, *La Trinité des Monts*, *Château Saint-Ange* et *Promenades* l'auteur remercie les *Pontifes* d'avoir changé l'« impur esprit » de cette ville en la dotant de la Vie éternelle. Les *Fantômes* d'Andrea del Sarto, de Brunelleschi, de Dante, de Vasari animent Florence : un sonnet est dédié à Bronzino et à Michel-Ange qui imposait « sa pensée comme un Dieu ». Sienne est célébrée pour Saint Bernardin et pour Sainte Catherine et Bologne pour *Les deux conquérants*. Jules Romain et ses peintures dominent Mantoue, à Vérone l'esprit désespéré saisit le souvenir de Roméo et Juliette. Avec Vérone, Vicence est une *Ville soumise* par Venise et son lion, l'une des villes faites belles par la « Cité du Beau » ; sa description de Venise « la plus belle entre toutes les villes » est sollicitée par le « reflet de l'Orient » que la ville dégage, conquise sur les eaux et sur la terre et elle-même ville distribuant la civilisation aux villes vaincues. Même les *Chevaux de Lysippe* racontent, en sonnet, leur histoire, de Néron en passant

par Trajan et Constantin vainqueur jusqu'à Dandolo et Napoléon. Le sonnet conclusif dédié *À l'Italie*, que l'auteur a parcourue pour rechercher son grand passé, confirme qu'elle est la maîtresse admirable en fait d'art et que ses hommes sont comparés à des Dieux.

**BERTRAND Louis-Marie-Emile** (1866-1941), de *l'Académie Française*

*Les Villes d'Or*. Afrique et Sicile antiques. Nouvelle édition revue et augmentée. - Paris : Artème Fayard et Cie, 1924. - 399 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-G-11214

C'est une chronique de voyage dressée par le regard « fort » d'un voyageur déterminé. Ce qui conduit Louis Bertrand pendant ses deux séjours en Afrique du Nord et en Sicile – comme il le précise dans la *Préface* datée de 1920 – c'est d'abord la découverte de l'Afrique romaine dans le but d'offrir une image plus neuve que celle qu'en ont offert les érudits et pour apporter une conception nouvelle de l'Afrique du Nord, qui n'est « en somme, que l'ancienne province romaine d'Afrique » (p. 5). Pour ce normalien, professeur en France et à Alger, historien, romancier, critique de Flaubert, nommé membre de l'Académie française en 1925, ce voyage se fait – et pour cause – sur les traces d'une reconstruction du passé qui n'a rien du plat parcouru touristique, mais qui est plutôt le défi d'un esprit en quête de preuves, surchargé de réminiscences teintées d'interprétations personnelles, animé par des accents de fierté nationaliste qui s'imposent, parfois, sur le réel. En équilibre sur la marge unifiant l'imaginaire romanesque avec les vérifications historiques, artistiques et anthropologiques, il affirme que « l'Afrique française d'aujourd'hui, c'est l'Afrique romaine qui continue à vivre » (p. 6) : sur cette « preuve de continuité » entre le passé et le présent, il rétablit « les Afriques de tous les temps comme un seul et même organisme ». En soulignant cela il rassure le lecteur sur le rôle fondamental joué par la France « en rentrant en Afrique » (p. 8) : elle n'a fait que récupérer « une province perdue de la Latinité », elle a rétabli le lien entre les Africains autochtones et les latins d'Occident. En restituant ainsi aux colons français leurs titres de noblesse et de premiers occupants « héritiers de Rome », il invoque des droits latins bien antérieurs à l'Islam car ils représentent la « plus haute et la plus ancienne Afrique » (p. 9). C'est pour cela que, selon lui, le monument symbolique du Pays n'est pas la mosquée, mais l'arc de triomphe ; c'est donc sur la trace de son interprétation architecturale qui prétend que l'architecture gréco-latine est « plus antique et plus nationale » que l'architecture pseudo-mauresque (p. 9) qu'il se rend en 1922 en Sicile, une terre pour lui chargée d'histoire, qu'il sent lourde et comme « écrasée » par la légende, où tant de peuples se sont succédé, où les civilisations se sont superposées en couches, célébrée par des poètes comme Platon et Eschyle : lieu de rencontre de la Berbérie avec la lati-



nité, il s'y rend pour trouver une explication à cette Afrique dont il vient de parcourir les ruines antiques et pour comprendre « l'Africain des temps historiques » (p. 257).

Embarqué à Tunis, son tour commence par Trapani et ensuite Palerme, où il est fasciné par le foisonnement des styles, mais déçu, en même temps, par son paysage. Séduit par son baroque, il s'arrête pour admirer les palais en ruines, défigurés par une touche à la Piranèse ; il enregistre le cadre naturel, les parfums, les chromatismes, les styles des endroits visités. Parfois, les proportions des édifices semblent imposer un rythme à la nature environnante. C'est ensuite Ségeste et Sélinunte où il remarque l'Acropole et ses blondeurs. En route vers l'inconnu, il se laisse emporter par « l'émotion enivrante du voyage » (p. 297). Sur l'Acropole de Girgenti il est ébloui par la splendeur du paysage : le spectacle empreint de mythologie est selon lui l'un des plus grands de la Méditerranée et, sans doute, du monde. Sa description des ruines cyclopéennes, des blocs, des chapiteaux, des tambours, des colonnes, renversés sur les pentes, qu'il interprète comme « un gigantesque reposoir tout en or » (p. 299) est palpitante, remplie d'émotion et lui fait regretter de n'être qu'un touriste perdu. De plus, la mer libyque en face, à perte de vue, est pour lui d'une immensité vertigineuse. L'impression de la massivité et de la démesure le porte à comparer les trois temples de la colline occidentale à l'art égyptien et à reconnaître la « pauvreté » des hôtels parisiens à côté de ceux-ci : selon lui, la Révolution a décapité la beauté française. La même émotion artistique et sentimentale est ressentie à Agrigente et sur son Acropole et continue à Syracuse, dans son musée archéologique et sur les ruines de Taormine ; mais rien, pour lui, ne vaut le paysage syracusain savouré de la terrasse et la mer violette, à l'infini, vue d'Ortygie, à l'extrême pointe de la péninsule.

A souligner aussi, dans ces écrans du passé qu'il voudrait intacts, sa dénonciation de la profanation de la part des « barbares affreux » présents de décembre à mai, qui « n'ont rien à y faire, qui n'y sentent et qui n'y comprennent rien [...] blindés d'appareils photographiques, au trot des petits chevaux siciliens » (p. 311).

En conclusion de l'ouvrage et pour célébrer la prospérité latine dont l'Afrique est le vivant témoignage, il place le « Discours à la Nation Africaine », prononcé à Carthage pour le centenaire de Flaubert et adressé aux Hommes Africains.

**BESNARD Albert** (1849-1934), *de l'Académie française*

Sous le ciel de Rome. Souvenirs. Introduction de Marcel Prévost. 2<sup>e</sup> mille. - Corbeil : impr. Crété, 1925. (10 juin 1926). - III-311 ; in-16.

Auteur : Prévost, Marcel (1862-1941). Auteur du texte.

[Paris, BnF, 8-LN27-61963

Dans la Préface, Marcel Prévost présente l'auteur – qui avait écrit aussi des *Souvenirs d'un directeur de l'École de Rome* – en louant ses « im-

pressions de nature et d'art » et « tant de portraits de personnages ». Nommé à nouveau directeur de la Villa Médicis, l'auteur entreprend ce voyage en voiture à travers l'Italie en compagnie de sa femme, à qui il dédie son livre en l'appelant son « meilleur ami ». Ne voulant pas se laisser influencer par les critiques anglais qui ont orienté les voyageurs vers les villes d'art célèbres, telles Florence, Venise etc., il se propose au contraire de visiter les moins connues Bologne, Parme et Plaisance. Sa première rencontre avec ces villes n'est pourtant pas de nature artistique mais plutôt gastronomique, malgré la comparaison picturale : « De robustes mortadelles tigrées de lardons, de gracieux saucissons dodus et contournés comme des esclaves de Michel-Ange se balancent à deux pas de notre nez ». A Plaisance, ayant trouvé les musées fermés, il contemple la ville en affirmant qu'« en Italie, la rue est un musée souvent beaucoup plus riche que les monuments ». A Parme, par contre, il réussit à admirer les tableaux du musée et à Bologne « austère et teintée de la patine des siècles », les œuvres des Carrache. Après avoir visité Pesaro et Urbino, ils arrivent à Rome, à la Villa Médicis, dont il raconte l'histoire depuis sa création, voulue par Colbert, jusqu'à l'époque de Napoléon. Il fait allusion aussi à sa première venue à Rome, en 1875, et aux modifications urbaines qui avaient ensuite modifié la vue de la terrasse de la Villa : le monument à la mémoire de Victor-Emmanuel masque maintenant le Capitole et le Palais de Justice couvre le Château Saint-Ange. Il remarque aussi d'autres transformations : les tramways ont remplacé les fiacres, la démolition du vieux port de Ripetta a fait disparaître « un bachot qui vous transportait en face, au bord des Prati » – à l'époque « immense terrain vague » – les parapets du Tibre où « seules les ruines du Ponte Rotto font revivre le passé » empêchent d'en voir « les rives sablonneuses, dorées et familiales ». Contrairement à tous les autres écrivains, Besnard ne se déclare pas enthousiaste des travaux d'archéologie du Forum car, dit-il, « A la place du majestueux Campo Vaccino, où passaient les troupeaux autour des colonnes, [...] s'est creusé un Musée ». Sur le fil de la nostalgie et du regret, il raconte aussi les fêtes du Carnaval, les masques, les chars qui roulaient de la Porte du Peuple vers le Palais de Venise, la grêle des confettis lancés par la foule, les plaisanteries des jeunes, qui enfonçaient leur chapeau de feutre rond à ceux qui l'avaient gardé sur la tête, au cri de « Bomba!, Bomba! ».

**BESSET Auguste**

En Italie, notes et croquis. - Montceau-les-Mines : Impr. Ouvrière, 1926. - IX-87 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6673

Dédié à la mémoire du docteur et sénateur Félix Martin, compagnon de voyage de l'auteur, l'ouvrage révèle un point de vue curieux : Besset explique dans l'*Avant-Propos*, daté de 1913, l'esprit qui a guidé la réunion, la rédaction et la publication de ces notes, qui sont aussi des sensations personnelles et des visions d'art recueillies au cours d'un récent

voyage en Italie. Il raconte l'attitude intéressante des Français lorsqu'ils partaient en voyage au commencement du siècle dernier, soit pour affaires, soit par plaisir : ils faisaient d'abord leur testament, car – en ces temps troubles, dit-il – il y avait souvent des incidents de route fort désagréables, provoqués par de nombreuses bandes organisées. En Espagne et en Italie, selon Besset, c'était pire encore, car les guerres à l'époque avaient fait surgir des bandes qui, sous le couvert du patriotisme, ne faisaient pas de quartier : mais celui qui en réchappait « pouvait alors écrire des impressions de voyage réellement sensationnelles et intéressantes pour le pusillanime casanier » (p. VII). Aujourd'hui, même s'il n'y a plus de Fra Diavolo », les brigands d'avant et les moyens employés se sont tout de même perfectionnés car les attentats en chemin de fer ne se comptent plus et leurs nombreuses victimes ne peuvent pas raconter leurs dernières impressions de voyage. Par rapport aux impressions « romantiques » d'un Alexandre Dumas, le voyageur de son époque ne peut raconter que ce qu'il a vu, simplement mais loyalement. L'itinéraire parcouru est le plus connu : de Lausanne à Milan par le trou de taupe du Simplon en admirant le Lac Majeur et les îles Borromées. Les impressions à Milan sont des plus curieuses : « El Duomo » étincelant sous le soleil, lui paraît une énorme congélation et les billets de banque ont pour lui « la forme d'infectes coupures » qui renferment « tous les microbes de la création » (p. 5). Ses choix alimentaires s'orientent vers un rassurant châteaubriand aux pommes soufflées plutôt que vers un plat italien comme la populaire polenta ou un risotto à la milanese.

La descente vers Florence se fait par Bologne et l'Appennino, géant cinématographique qui l'engloutit dans les plus profondes ténèbres. A Florence, où tout est beau, calme et nouveau, il croise des caravanes d'Anglais, le Bedecker à la main. Le contact avec « el popolo romano » (p. 33) commence déjà à partir d'Arezzo, en Etrurie, le pays aux nombreux tombeaux. Il dédie beaucoup de chapitres à Rome sans épargner les mots d'admiration : tout nouvel arrivant doit d'abord songer à se familiariser avec la topographie de « la ville aux sept collines ». En plus, en capitale qui se respecte, Rome se modernise : les tramways gâtent les perspectives des grandes artères et on bâtit beaucoup et un peu partout.

La remontée commencée par Pise, où il fait des références à son histoire, en particulier au conte Ugolin, elle se poursuit par Gênes, qu'il décrit grâce à des promenades pédestres dans les vieux quartiers, mais en l'insérant aussi dans son contexte : comme toutes les grandes cités riches et florissantes elle a suscité l'envie de nombreux conquérants et a subi maintes invasions. Il quitte la grande bleue pour rejoindre Turin et ensuite s'enfoncer à nouveau « dans les entrailles de la terre » par le grand tunnel de Ronco. L'arrivée, sain et sauf, en Bourgogne lui fait s'exclamer : « Nous sommes chez nous ! ».

**BEYENS Hubert, baron**

Quatre ans à Rome (1921-1926). Fin du pontificat de Benoît

XV. Pie XI. Les débuts du fascisme. Avec son portrait hors texte. - Paris : Plon, 1934. - 307 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7105

Comme l'annonce le titre de l'étude, le Baron Beyens, ambassadeur de Belgique à Rome de 1921 à 1926, décrit, dans ces notes prises du Journal qu'il tenait tous les jours, la fin du pontificat de Benoît XV, les débuts de son successeur Pie XI et ceux du fascisme. Ce sont des notes historiques où l'on trouve quelques indications sur Rome. Dans le chapitre *Impressions romaines*, par exemple, le Baron se promène dans la ville pour comparer ses sensations actuelles avec celles qu'il avait éprouvées il y a 25 ans, à l'époque de son premier séjour. Il y retrouve le même « enchantement » et, au milieu du Forum, il regrette que « les architectures mutilées de la Rome antique » soient étouffées « par le contact de misérables taudis ». A son avis, Rome devrait protéger ces « débris vénérables », alors qu'elle n'a aucun besoin de monuments nouveaux, tel celui de Victor Emmanuel « écrasant de sa masse éclatante et de sa blancheur inaltérable des édifices qui ne sont pas à sa taille ». Le VI<sup>ème</sup> chapitre parle des débuts du fascisme qui obtint la faveur populaire à cause « de la détresse économique » où l'Italie se trouvait après la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale. La situation financière étant également « lamentable », des grèves commencèrent à éclater, auxquelles participèrent pendant des jours plusieurs catégories, des employés des chemins de fer aux ouvriers typographes. Cet « état d'anarchie » et la peur du communisme qui gagnait les classes populaires assurèrent la montée du parti fasciste. L'auteur décrit ainsi l'arrivée de ces groupes à Rome : « des gaillards, dont beaucoup très jeunes, à l'allure martiale, [...], la plupart tête nue et hirsutes, vêtus en gymnastes, la chemise noire, bleue ou rouge serrée aux hanches, en culottes et molletières, portant des drapeaux nationaux [...], tous armés de gourdins ou de cravaches ». Les chapitres successifs décrivent les cérémonies auxquelles l'ambassadeur a assisté, les funérailles du pape, le conclave et l'élection de Pie XI, l'arrivée des souverains belges à Rome pour la visite au Pape, le congrès eucharistique, le jubilé de 1925. Ensuite, l'auteur reprend le sujet du fascisme et décrit les troubles et les combats entre fascistes et communistes devant un gouvernement lent à intervenir. Il assiste à la marche sur Rome dont il décrit l'efficacité : « Par une sombre soirée d'automne, le 30 octobre, les bandes des chemises noires, farouches, bien armées, blanchies de la poussière d'une longue route, entrèrent sans résistance comme une horde de conquérants, dans la Ville Eternelle muette et frappée de stupeur ». Le Baron réussit d'ailleurs à prendre ses distances avec le régime et à raconter en spectateur averti les raisons qui en avaient assuré le succès et les positions des différents groupes sociaux. Dans le chapitre XIX<sup>e</sup>, *Les débuts du fascisme*, il revient sur ce sujet, dix-huit mois après l'avènement du Duce comme chef du gouvernement, et résume les élections de 1924 qui confirmèrent la victoire du régime et les « discours gonflés de rhétorique creuse » des jeunes députés. Il décrit avec objectivité la montée du pou-

voir fasciste au sein du Parlement, l'écrasement des opposants jusqu'à l'assassinat de Matteotti, que l'auteur considère comme « l'événement funeste qui a déterminé par contre-coup l'évolution finale du Duce ».

### BLANCHARD Claude

Du Kremlin au Vatican. L'Europe en avion. - Paris ; éditions Baudinière, 1928. - 243 p. et portrait.- 241 p. : couv. ill. ; 19 cm ; in-16.

Note : « Toute la terre ». Directeur littéraire : Maurice Dekobra  
[Paris, BnF, 8-G-11933(6)]

A une première partie qui entraîne tour à tour le lecteur à Londres, Copenhague, Berlin, Moscou et Vienne fait suite une seconde partie toute entière dédiée à Rome, mais s'articulant en trois volets. Le premier et, de loin, le plus long tourne autour du Vatican ; arrivée à Saint-Pierre auquel conduit « une seule rue étroite », visite du Trésor avec un moine pour guide, messe célébrée par le pape à la Sixtine en l'honneur de son prédécesseur, audience donnée par le secrétaire d'État du Saint-Siège, journée type du pape, audience privée accordée par le pape.

Chacun de ces chapitres est traité comme un tableau où le sens de la couleur des peintres vénitiens s'allierait au goût des Flamands pour les effets de matière et où les personnages dans la variété de leurs vêtements ecclésiastiques ressortent fortement sur fond de décor somptueux. Les deux derniers volets s'offrent comme deux fenêtres ouvertes sur l'Italie fasciste. C'est tout d'abord l'audience qu'accorde Mussolini au narrateur. Un Duce dont l'image est omniprésente dans la péninsule, des villes aux campagnes, et plus encore à Rome, tant et si bien que le voyageur « se persuade qu'il n'est pas un pays où l'image d'un chef soit plus continuellement présente et s'impose avec plus d'insistance à l'esprit ».

En préambule, Mussolini « s'attache à définir la vraie nature syndicaliste du fascisme », puis évoque la jeunesse et le rôle que lui assigne le régime. Ce à quoi, son interlocuteur, journaliste de métier, fait remarquer que cette jeunesse « déjà encadrée et disciplinée, fait naître quelque inquiétude dans les esprits que préoccupe l'avenir de la paix ».

Le Duce poursuit en déplorant la dissymétrie de la relation France/Italie : tandis que la connaissance de l'Italie est, en France, le propre d'une minorité cultivée, la connaissance et l'usage du français sont fort répandus en Italie et rien de ce qui se fait ou s'imprime en France n'y passe inaperçu. Enfin, dans le dernier volet, l'auteur, chose assez rare, donne un aperçu de l'atmosphère nocturne : à première vue, il n'est que d'honnêtes magasins, des cinémas aux programmes contrôlés par la censure, de très rares théâtres, pas une entrée de boîte de nuit dans Rome. En fait, les cabarets sont souterrains, sans être clandestins. Certains sont presque exclusivement fréquentés par des Américains ; d'autres, où tout discours politique en public est à exclure, ont pour grand client la milice.

### BLUYSEN Paul, sénateur de l'Inde française

Notes de voyage. Sur la route des Indes. En Méditerranée orientale. Naples. Athènes. Constantinople. Smyrne. Beyrouth. Kaiffa. La Judée. Jérusalem. Nazareth. Le Sionisme. Promenades en Egypte. Le Canal. Le Caire. Louqsor. Tut-ek-Amon. Assouan. Les Cataractes. 60 gravures. 2 cartes. - Paris ; la Renaissance du Livre, 1926. - 213 p. 12. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-G-11622]

De ces « notes de voyage » du sénateur de l'Inde Française Paul Bluysen, seules les cinquante premières pages concernent notre recherche. L'auteur a choisi ce titre car, dit-il dans l'avant-propos, « cette route est la principale directive de la politique mondiale ». La première étape de sa croisière est Naples dont la *marina* lui apparaît « pleine de sons et de truculence », peuplée par toute sorte de gens dont l'aumône est le « sport principal ». D'après cette présentation, on comprend déjà le ton du livre, où l'auteur se plaint des prix des bars et des restaurants, des pourboires qui contribuent, avec le fisc et la police, à éloigner la France de l'Italie. Dans le II<sup>ème</sup> chapitre, *Vues sur le fascisme*, Bluysen déclare qu'en « démocrate incorrigible », il se méfie de ce nouveau régime qui a couvert l'Italie « d'un réseau de contraintes ». Dans le III<sup>e</sup> chap., *Le Sénateur romain de Pompéi*, et dans le IV<sup>ème</sup>, *Naples et le Pausilippe*, l'auteur exprime des sentiments contradictoires, comme d'ailleurs envers l'Italie entière, dont il aime la beauté mais non la population : « Autrefois, Naples était la cité du corail, de la lave, ornée d'un camée ; elle offre, surtout, maintenant, de l'écaille et des morceaux de mandarine... ». Ce livre comprend 24 gravures, 2 cartes et, pour la partie qui nous concerne, 4 photos, sans indications des clichés.

### BONNEFOY Jean (19.. -1986)

Visions de Rome. Préface de Joseph-Emile Poirier. Couverture par Roger Bonnefoy. - Paris : 'les Gêmeaux', 1932. - 101 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-YE-13136]

Comme le dit J.-E. Poirier dans la Préface, Jean Bonnefoy a voulu « être à la fois un cicéron et un poète ». Selon la définition de l'auteur, son livre est un « Guide poétique de Rome », un recueil de poèmes dont chacun est dédié à un monument ou à un lieu romain (*La tristesse du Fleuve*, *La Voie Appienne*, *Le Palatin*, *Le Forum* etc.). Sauf trois brefs poèmes qui attirent néanmoins l'attention du lecteur car chaque vers commence par une lettre du nom de celui qui inspire le poème, par exemple *Dux* de Mussolini : « Magnanime et puissant et plus grand que César, / Un homme s'est dressé sur Rome et l'Italie. / Son nom domine tout, partout est son regard, [...] ». *Lux* de l'inventeur Marconi : « Maître des purs rayons et des ondes sonores, / A vos ordres l'azur immense est asservi [...] » et *Vox* de D'Annunzio : « Des bords du Lac de Garde un poète

te a chanté : / Ah! les divins accents, le sublime délire.../ Nos luths se sont brisés pour entendre sa lyre [...] ». A la fin, l'auteur a ajouté une série de comptes-rendus, qui figurent dans la Table des matières comme Extraits de critique littéraire, signés par des journalistes ou des écrivains, tels C. Maclair et P. de Nolhac. A remarquer le dernier, en italien, signé par I. M. qui donne un jugement positif dans « La Nuova Italia » : « Finalmente, in questo libro, Roma c'è : non la Roma delle guide e del cliché che ce la guasta e la rende irrecognoscibile e quasi odiosa, ma l'Urbe immortale e ineguagliabile, la Capitale dell'Impero che fu e di quello che sarà [...] ».

**BORDEAUX Henry** (1870-1963), de l'Académie française  
La Claire Italie. - Paris : Libr. Plon ; les Petits-Fils de Plon et Nourrit, 1929. - 368 p. ; 18 cm ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6753]

**BOURGET Paul** (1852-1935)  
Sur la Toscane. - Argenteuil : impr. Coulouma ; Paris, éditions des 'Horizons de France', 1929. - 55p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z-24860(3)]

Dans les notes rétrospectives placées en ouverture, Bourget précise avoir voulu laisser quelques pages sur la douce et fière Toscane, un des coins qu'il a le plus aimés. Malheureusement les circonstances ne lui ont pas permis d'y retourner par la route suivie dans sa jeunesse : Marseille et Bastia avant d'arriver en Toscane par le port de Livourne. Il ne lui reste qu'à reprendre ce pèlerinage en l'évoquant par des images, bien présentes mais estompées par la distance des jours. Elles ont le mérite « d'attester la vitalité de cette admirable province italienne, si riche d'histoire et d'art ». Si les villes de Pistoie et Lucques sont seulement mentionnées, Pise, Florence et Sienne, par contre, sont beaucoup plus approfondies non seulement pour leur incomparable richesse artistique, mais également parce qu'elles « symbolisent aussi l'histoire héroïque de la Toscane ». Après avoir retracé l'histoire de ces villes, l'écrivain fait aussi la description des beautés de San Gimignano, autre fleuron de l'inépuisable Toscane. En clôture, Bourget exprime le vœu que ces pages « griffonnées de souvenirs » ne trahissent pas cette région, qui demeure sa seconde et lointaine patrie.

**BOUVY Eugène** (1859-...)  
Les Scènes de la vie vénitienne de Pietro Longhi et Charles-Joseph Flipart. - Paris : l'Amateur d'estampes, 1928. - 24 p., fig. ; gr. in-8°.

[Paris, BnF, 4-V PIECE-8931 ; Paris, Richelieu - Estampes et photographie, Yb3-1281]

La Venise du dix-huitième siècle n'a pas été seulement la fastueuse cité des Doges et du Bicentenaire, le théâtre des équipées galantes de Casanova. Elle a été surtout la résidence et le décor d'une société de patriciens, de bourgeois, de gens du peuple, très particulière dans ses mœurs, ses costumes, son train de vie. Bouvy fait revivre cette société par l'étude des tableaux de Pietro Longhi, le seul peintre qui se soit fait l'interprète de la vie vénitienne. Parmi les graveurs de Longhi, le meilleur interprète et le plus heureux dans le choix des sujets a été Charles-Joseph Flipart, très peu connu en France : ce peintre, qui resta treize ans à Venise, trouve aussi place dans ce parcours vénitien en images. Par huit estampes choisies, Bouvy récrée la vie vénitienne dans tous ses aspects.

**BOYER Ferdinand** (1892-19...)  
Bibliothèques stendhaliennes à Civita-Vecchia et à Rome. - Paris : Edouard Champion, 1925. - 16 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-Z-22640(10)]

Dans cet inventaire des bibliothèques de Stendhal à Rome et à Civitavecchia, on trouve les exemplaires que l'écrivain a laissés à son ami Donato Bucci, entre autres *Rome, Naples et Florence, Histoire de la peinture en Italie, Promenades dans Rome* etc., à côté de livres français, anglais, italiens. La bibliothèque de Civitavecchia apparaît beaucoup plus importante que celle de l'appartement où Stendhal a vécu à Rome, au n° 48 de la via Condotti.

**BOYLESVE René** (1867-1926)  
Voyage aux îles Borromées, suivi de la première version du *Parfum des îles Borromées*. (Textes inédits et annotés). Avec un portrait de l'auteur. - Alençon : Impr. alençonnaise ; Paris : le Divan, 1932. - 146 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z-25548(5)]

C'est un recueil, sur le style du journal intime, des deux chroniques de voyages, la première rédigée en 1895, restée inédite, et la seconde en 1896 ; dans la première qui donne le titre au volume, l'auteur se souvient qu'au début de son premier voyage en Italie son état d'esprit était incertain et inquiet. Parti de Milan, il avait séjourné sur le lac de Côme d'abord et sur le lac Majeur ensuite dans un état de ravissement : de plus, les peintures de Fra Angelico lui avaient tiré les larmes. A ce propos, il signale avoir repris ce thème dans des notes qui parurent dans *Vers et prose* avant de figurer dans le recueil posthume *Feuilles tombées*, paru en 1927. Ses commentaires à l'occasion de son second voyage sont plus critiques : « affreux » est le tunnel du Mont Cenis et critique la situation du reste d'Italie dans la vague touristique puisque, selon lui, « ce ne sont pas les tramways à Rome ni les bateaux à vapeur à Venise qui

détruiront le pittoresque du monde, mais la cohue grandissante des gens qui voyagent sottement » (p. 43). La suite du volume continue avec *Le Parfum des Iles Borromées* que l'auteur, avoue-t-il, n'aurait jamais écrit si Rousseau avait situé *La Nouvelle Héloïse* dans ces îles. A nouveau sur l'isola Bella, il note que le pire inconvénient du voyage c'est de visiter cet endroit « en compagnie de quinze touristes » berlinois qui violent l'atmosphère « légère et l'harmonieuse ordonnance latine » du paysage, car ils ne mettent pas « une sourdine à leur exécrable langue » (p. 54). En conclusion, on lit dans la notice bibliographique que Gabriel Faure écrit *L'Amour sous les lauriers-roses* séduit par ce roman de Boylesve. On signale aussi les notes de Gérard-Gailly, qui dirige aussi la Collection.

#### **BROCHET J.**

Le voyage d'un jeune Franc-comtois de Paris à Rome en 1771. - Besançon : impr. Jacques et Demontrond, 1922 - 25 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1677

Il s'agit du récit de voyage d'Adrien Paris, un artiste comtois parti en Italie en 1771 : la rédactrice de ce compte-rendu souligne les conditions de lenteur et d'inconfort dans lesquelles on voyageait à ce temps-là pour se rendre jusqu'à Rome, où tout de même Paris y vécut « ses plus belles années » (p. 3).

La Béatification des trente-deux martyres d'Orange. Impressions et Souvenirs. Rome : 10-12 mai. Orange : 26-27-28 juin 1925. - Vaison (Vaucluse) : Impr.-édition de la Société de « la Bonne Presse du Midi », 1925. - 60 p. avec gravures ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN4-161

Ce petit livre s'ouvre sur une « invocation poétique » au « Christ Jésus à qui vous aviez chaque jour/ Offert une humble vie et de grands sacrifices ». On y trouve ensuite une photo de Saint-Pierre « Après le Te Deum » et l'Avant-propos où cet auteur inconnu rend compte de la procédure suivie pour faire proclamer la béatification des 32 religieuses « mortes pour leur foi ». Pendant la Révolution, les religieuses, ayant refusé de laisser leur couvent et l'ordre religieux, avaient été condamnées à l'échafaud par les tribunaux de la commission populaire. L'auteur donne une description détaillée de la cérémonie en partant des rites liturgiques jusqu'à la prière du Pape qui prononça le panégyrique des martyres. Les derniers chapitres résument les fêtes et les célébrations qui se sont déroulées pendant les trois journées consacrées aux martyres dans leur région d'origine, le diocèse d'Orange.

**BYÉ Maurice** (licencié ès lettres, lauréat de la Faculté de droit de Lyon)

Le Port de Gênes. Son activité, son organisation, sa fonction économique. - Lyon : impr. A. Rey ; Paris : libr. Félix Alcan, 1927. - 273 p. ; in-8°.

[Paris, BnF 8-Z-13523 (Ser2, T40) ; D4-902-L.2.39-A

En 1925 au cours d'un débat à la Chambre italienne à l'occasion de la souscription du dollar, l'initiative de contribution volontaire partie de Gênes et qui remporte un plein succès est primée : M. Mussolini exprimait la gratitude du pays envers cette ville en l'appelant « le premier port de la Méditerranée » puisqu'elle avait remporté un avantage important sur Marseille, sa rivale de toujours. L'ouvrage décrit le développement prodigieux du grand emporium réalisé au cours de cette année : il reflète l'image à peu près complète de la vie économique du monde et de l'économie italienne, en particulier. Le régime d'autorité instauré en 1922 « influe sur l'organisation administrative, ouvrière et financière, sur les prix et sur les transports ». Échantillon remarquable de l'économie nationale, cette ville fournit donc un modèle possible pour les ports méditerranéens : l'auteur rapporte l'activité du port en analysant tous ses mouvements, son organisation et sa fonction économique au point de vue du coût des transports maritimes en provenance ou à destination de la ville et, pour la fonction de répartition du port, orientée vers toutes les directions maritimes.

## C

**CALOU Maurice**

Le Lac de Côme, Ouvrage orné de 173 héliogravures et de 12 aquarelles originales en hors texte, par G. Giordani. - Novara (Italie) : imprimé par la 'Sezione calcocromia', Istituto geografico de Agostini ; Paris : éditions Alpina, 1928. - 104 p. ; in-4°.

[Paris, BnF, FOL-K-481]

Ce volume, qui appartient comme beaucoup d'autres réperés dans cette recherche à la collection « Visions d'Italie » et qui est enrichi de nombreuses héliogravures et de 12 aquarelles originales, propose le parcours de l'auteur dans tous les endroits du lac de Côme. Sur six chapitres il distribue la présentation des différentes parties du lac, en partant de la ville de la haute Lombardie et de sa liaison routière du St. Gothard et de ses voies ferrées. Il décrit ensuite le bras du lac qui s'étend jusqu'à la pointe de Bellagio d'où le regard embrasse les monts et les trois bras, pour passer au centre et au haut-lac dont il peint la grande diversité des rivages : Calou abonde en adjectifs pour décrire les Villas qui embellissent les rivages en restituant au lecteur leur histoire - comme dans le cas de la Villa Pliniana et de ses propriétaires - leur architecture et l'aspect de leurs jardins. L'auteur note aussi les précieuses soieries recherchées sur tous les marchés et la tradition des tailleurs de pierre. Dans ses pages le Lac de Lecco aussi y trouve place : l'auteur présente avec soin la ville, ancien bourg, aujourd'hui petite ville industrielle, le vaste panorama, l'aspect des rives moins embellies de villas mais où on y trouve un grand nombre de beautés naturelles pleines de poésie suggestive et de monuments architectoniques. Calou n'oublie pas de signaler que le génie du lieu est Alessandro Manzoni qui a tiré inspiration du paysage et de la vie du peuple pour son immortel roman *Les fiancés*.

Venise. Ouvrage orné de 170 héliogravures et de 10 aquarelles originales en hors texte, par E. Brugnoli. - Novara (Italie) : imprimé par la Sezione calcocromia'. I. G. D. A. ; Paris : éditions Alpina, 1928. - 111 p. ; in-4°.

[Paris, BnF, FOL-K-486]

C'est un ouvrage très dense de la collection Visions d'Italie, publiée sous la direction de C. Rossi et M. Boroli qui offre une reconstruction très documentée, du point de vue artistique et historique de la ville, enrichie de nombreux détails qui retracent avec précision son évolution culturelle, grâce notamment à l'intéressant support héliographique. L'auteur donne toujours une description minutieuse des innombrables monuments qu'il voit et visite en saisissant l'histoire de la ville inscrite sur les façades et les formes extérieures, plaçant les vestiges anciens et modernes dans le paysage urbain environnant. En faisant la description générale, Calou parcourt l'histoire de la République Sérénissime, de sa puissance maritime jusqu'au déclin. La grandeur vénitienne est reconstruite au Moyen Âge, époque de l'opulence des plus raffinées, dont il reste le souvenir extraordinaire de Marco Polo et les palais seigneuriaux que l'auteur décrit en remontant le Grand Canal. La Renaissance est évoquée en parcourant les alentours de la Piazza et de la Piazzetta, la basilique de Saint-Marc et le Palais Ducal, remontant aux siècles antérieurs, mais embellis et enrichis par de multiples apports du génie de la Renaissance, comme les ouvrages de Jacopo Sansovino ; il ne délaisse pas l'Arsenal, le monument équestre de Bartolomeo Colleoni, exprimant la puissance de l'art, et les nombreuses églises, écrins de beaucoup de beaux tombeaux, mausolées, urnes, sarcophages. Les dynasties des peintres vénitiens et les commandants qui jouèrent un grand rôle dans le destin de la Sérénissime défilent aussi. Calou retrace la décadence politique, économique, mais aussi celle des arts et des mœurs de la ville qui commence au XVI<sup>e</sup> siècle et qui continuera pendant les deux siècles suivants. Calou reconstruit aussi l'œuvre de Goldoni, en s'inspirant de la vie vénitienne marchande et aristocratique du XVIII<sup>e</sup> siècle. La conclusion est réservée à celle qu'il considère l'« une des plus belles choses du beau pays d'Italie ».

Les Monts Albains et Tivoli. Avec 11 aquarelles originales de Nino Ramorino et 191 photographies. - Novara (Italie) : imprimé par la 'Sezione calcocromia', I. G. D. A. ; Paris : édition Alpina, 1929. - 111 p. ; in-4°.

('Visions d'Italie'. Collection publiée sous la direction de C. Rossi et M. Boroli).

[Paris, BnF, FOL-K-505]

Six chapitres de longueur différente constituent ce livre : I. Les Monts Albains ; II. Frascati et Tusculum ; III. Grottaferrata, Rocca di Papa, le Mont Cavo ; IV. Les lacs d'Albano et de Nemi et leurs Châteaux ; V. Velletri et Lanuvio ; VI. Tivoli et la Villa d'Adrien. Beaucoup de photos, dont plusieurs très intéressantes car elles sont prises d'avion, ornent ce livre et nous montrent la différence entre l'urbanisation de cette époque et celle d'aujourd'hui. Au début de chaque chapitre, la 1<sup>ère</sup> lettre contient une petite image du lieu qui va être décrit. Au VI<sup>ème</sup> chapitre, en particulier,

l'auteur décrit Tivoli en partant de sa situation géographique et de son histoire. Il fait remarquer la « discordance » entre la ville ancienne à l'origine mythique et la ville moderne où l'on a installé une « usine hydroélectrique » qu'il faut néanmoins accepter. Les photos montrent le fleuve Aniene et ses cascades, le château, le tombeau des Plautii, le Temple de Vesta, la Villa d'Este avec ses fresques et ses célèbres fontaines mais aussi les petites rues et les scènes de la vie quotidienne avec des paysans à dos d'âne. La visite à la Villa d'Este provoque chez l'auteur beaucoup d'émotions, il sent la présence de « souffles humains » même si la villa « est déserte d'habitants ». La Villa d'Adrien, au contraire, lui apparaît d'abord comme « un immense cimetière de murs tronqués et dépouillés, entre lesquels s'alternent des fragments de portiques, de colonnades, de dallages, de voûtes ». Très sensible à la beauté de la nature, l'auteur se laisse parfois aller à un ton trop lyrique, comme dans la description suivante : « Des tapis de mousse brillants et de rosée aux touffes de fougères tremblantes, des bosquets de yeuses en forme de baldaquin aux larges feuillages de la rive sous lesquels chantent les sources, tout un merveilleux peuple de plantes vit d'une intimité fraternelle avec les eaux et sur les deux rives de leur lit, monte la garde depuis des siècles... ».

**CALOU Maurice** (voir **PAILLON Maurice**)

Venise. Aquarelles de Nicolas Markovitch. - Novare : Impr. I.G.D.A. ; Paris, Éditions Alpina, 1935. - 160 p., fig., pl. et couv. en coul. Broché, relié ; in-8°.

[Paris, BnF, 4-K-1504

L'ouvrage est semblable au précédent sur Venise : en cinq chapitres l'auteur peint d'abord la « ville sur la lagune », en retraçant ses origines et en soulignant l'importance de ce Pont Mussolini, aux cent vingt arcades qui soutiennent la voie ferrée, reliant la terre ferme à Venise. Si la gare est banale, à la sortie on découvre une vue neuve et unique, sur l'un des plus beaux endroits du Grand Canal : le nouveau pont des Scalzi, inauguré en 1934, en belle pierre d'Istrie. En conclusion, après les appréciations sur la ville, il ne manque pas de rappeler que Mussolini, le Dux d'Italie, visita Venise en 1934.

**CASTEL Willy R., abbé**

Recueil de lettres, le Pape, Rome, l'Italie. [Préface de E. Laval]. - Maurice : General printing and stationery Co, 1922. - IV-50 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-NX-6244

L'abbé décrit ses souvenirs sur Rome, comme il l'avait déjà fait pour la Terre Sainte dans son *Journal d'un Pèlerin de Terre Sainte*. La brochure

rassemble de brefs croquis de souvenirs d'époques différentes. L'auteur rend compte de ses journées au Vatican, des messes et des cérémonies de béatification auxquelles il a assisté. Dans un style laconique et fragmentaire, il parle du Pape, de Saint-Pierre et du Vatican, de la campagne romaine qu'il a visitée et qu'il décrit en quelques mots. En octobre 1920 il part pour Naples, fait l'excursion au Vésuve, se rend ensuite à Catane d'où il s'embarque pour l'Égypte et gagne la Palestine. En quittant la Sicile, le seul commentaire qui lui vient à l'esprit est le suivant : « Le jour où l'on aura découvert le moyen de traverser l'Italie sans manger du macaroni, il faudra faire comme Archimède et crier *Eurêka!* ».

**CHARPANTIER Marthe**

Souvenirs et impressions de notre pèlerinage à Rome en l'année sainte 1925. 8-28 mai 1925. - Metz : Impr. lorraine, 1926. - 84 p., fig., planche et portraits ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-6547 ; 8-K-6649

La première étape italienne de ce voyage commencé à Metz est Gênes qui suscite l'étonnement de l'auteur face à des mœurs si différentes : « nous ne sommes plus chez nous [...], ce qui frappe tout de suite nos regards, ce sont ces cordes tendues d'une fenêtre à l'autre et qui soutiennent tout le linge de la maisonnée, comme autant de drapeaux multicolores ». Après la messe, est prévue une visite au « Camposanto », le célèbre cimetière aux monuments « tantôt ravissants, tantôt effrayants ». Ainsi continue le voyage de Mme Charpantier qui, tout en suivant son pèlerinage dévot selon les parcours traditionnels – de Viareggio à Sienne, à Florence, à Naples, à Rome et ensuite à Assise, Padoue, Venise, Milan – ne manque pas de remarquer les beautés du paysage et des monuments, charmée par les parfums des fleurs au mois de mai. Comme le fait remarquer l'évêque de Metz dans sa lettre-préface, « ces pages révèlent un esprit ouvert, délicat, observateur, à qui rien d'important n'a échappé pendant le voyage et qui a saisi du premier coup d'œil ce que la nature et les monuments ont de plus caractéristique ». A côté de la beauté de la nature et de l'art, continue l'évêque, l'auteur a « exploré les trésors incomparables de pieux souvenirs et de saintes émotions suscitées par la Ville Sainte ». Naples apparaît à Mme Charpantier, gênée par la « chaleur étouffante » et la « saleté repoussante », comme « une grande ville malpropre, sans cachet particulier » qui « compte sur son soleil et sur ses sites grandioses pour attirer les visiteurs ». Le spectacle du Vésuve, où les pèlerins sont conduits pour l'ascension, les laisse « stupéfiés », entourés comme ils sont de « vapeurs épaisses et suffocantes » et, tout en désirant quelque chose à boire, ils refusent du *Lacryma Christi* qu'un vieil homme leur offre car il est « très malpropre ». La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à Rome où ils assistent à la canonisation de Sainte Thérèse, « point culminant » du pèlerinage. A Rome, c'est l'esprit religieux qui l'emporte sur toutes les autres considérations et, à la fin,

l'auteur remercie Dieu, car, dit-elle, « Nous emplissons nos yeux de ces dernières manifestations de beauté dont la Providence, pendant ces trois semaines, fut, pour nous, si prodigieuse ».

**CHÉRAMY Henri**, *prêtre de Saint-Sulpice*

Saint-Sébastien hors les murs : la basilique, le souvenir apostolique, le cimetière ad catacumbas ; préface de Mgr. Batiffol. - Paris : maison de la Bonne Presse, 1925. - 87 p. avec gravures ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-H-8369]

L'auteur, connaisseur en archéologie sacrée, a réuni, dans cette brochure, trois études qui avaient déjà paru dans la revue « Rome » en 1924 et 1925 et qui forment les trois chapitres mentionnés dans le titre. Il retrace l'histoire de la basilique et l'aménagement de la crypte de Saint Sébastien dont la France se chargeait « en vue des pèlerins que le Jubilé y attirerait ». Les travaux exécutés sous le sol de l'église avaient fait découvrir des catacumbes et des graffiti chrétiens des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Un plan détaillé de la basilique ouvre la partie consacrée à l'histoire depuis ses origines aux vicissitudes rencontrées à travers les siècles. En conclusion, les fouilles ont permis de mettre au jour des tombes païennes parmi lesquelles « apparaissent les premières marques du christianisme » et les inscriptions découvertes, en grec et en latin, sont considérées comme « la preuve certaine du séjour des corps des deux apôtres [Pierre et Paul] dans la région des Catacumbes », c'est-à-dire dans la Via Appia. De nombreuses photos illustrent le résultat des fouilles, telle la crypte récurée.

Les Catacumbes romaines. Illustré de gravures hors texte en héliogravure. - Paris : Ernest Flammarion, 1932. - 205 p. ; in-12.

[Paris, BnF, 8-G-12957 ; 8-G-3665(8)]

L'auteur, prêtre de Saint-Sulpice, a écrit d'autres ouvrages sur Rome et ses églises. Il nous propose ici un voyage dans les catacumbes romaines. Dans la dédicace, *A mon frère, le Pèlerin*, il invite le pèlerin à se préparer à ce voyage « comme un explorateur qui part en pays inconnu », à méditer et à prier dans « ces lieux sacrés, où furent apportés jadis les corps des martyrs », à participer aux processions et à « la célébration des mystères divins ». Il conclut cette dédicace en signant *Cultor Martyrum*, c'est-à-dire un *chrétien voué au culte des martyrs*. Il décrit d'abord les catacumbes et invite à ne pas avoir peur de ce « séjour des morts ». Il retrace l'histoire de ces galeries souterraines où se réfugiaient les chrétiens poursuivis par le pouvoir, il raconte comment elles furent construites et les noms qu'on leur donna. Pour connaître l'emplacement exact des tombes, il renvoie aux *Itinéraires*, sorte de « carnets de voyage des pèlerins

venus visiter les cryptes des martyrs » qui donnent tous les renseignements sur les différentes voies de la capitale, depuis la voie appienne jusqu'à la voie latine. Il distingue ensuite les cimetières chrétiens des catacumbes et retrace l'histoire des martyrs qui y sont ensevelis et les supplices qu'ils ont subis, les parcours, la signification des rares inscriptions, les sculptures, les symboles, les usages funéraires. C'est une histoire du culte des catacumbes des origines jusqu'au XX<sup>e</sup> s. qui souligne l'importance des érudits qui les ont étudiées et déchiffrées. La deuxième partie est consacrée à la description des cimetières, de celui de Saint-Sébastien-Hors-les-Murs à celui de Sainte-Agnès.

Rome, Couverture de Paul Bret, ouvrage orné de 293 héliogravures. - Grenoble : B. Arthaud éd., 1936. - 222 p.

[Paris, BnF, 8-K-7267]

La première partie de ce livre, *Reine des siècles*, qui comprend *L'Aurore*, *Les lettres de la plèbe contre le patriciat*, *L'épée tendue*, *L'Hellénisme à Rome*, *Les Césars*, *Les Barbares*, parle de l'histoire de Rome depuis sa fondation. De très nombreuses reproductions – telles les statuettes archaïques du Musée du Vatican et du Musée de la Villa Giulia –, des photos de ruines ou de tableaux illustrent le texte. La deuxième partie, *Les Papes souverains temporels*, qui comprend *La croix cachée*, *Le triomphe de la Croix*, *Les papes souverains*, *Forteresses féodales*, *Renaissance païenne*, *La réforme catholique*, *Révolutions*, parle de l'histoire de Rome sous les papes. Cette partie est illustrée par des reproductions des premières églises de la chrétienté – telles l'église des Saints-Jean-et-Paul au Caelius du XII<sup>e</sup> siècle ou Saint-Laurent-hors-les-murs du XIII<sup>e</sup> siècle –, avec des reproductions des fresques et des mosaïques qui les décorent. La troisième partie est consacrée à la *Cité du Vatican* et à ses trésors d'art. On fait allusion aux accords du Latran et, sous une photo de la porte de bronze de la basilique, on explique que « depuis 1870 un battant était fermé » et qu'on l'a rouvert après les accords entre l'Eglise et l'Etat italien. La IV<sup>e</sup> partie, la plus intéressante, concerne *Rome nouvelle*, à l'époque de Mussolini. L'auteur parle du Duce avec enthousiasme en louant la fermeté de sa façon de gouverner : « les grèves sporadiques cessèrent, les services publics négligés recommencèrent avec régularité, l'ordre revint partout ». Il précise d'ailleurs que le but de son livre n'étant pas celui « d'exposer les principes du régime », il s'en tiendra à la description des transformations de la ville voulues par le Duce. Une photo de ce dernier qui « donne le premier coup de pioche pour dégager le mausolée d'Auguste » ouvre cette section de la mise au jour des monuments anciens où le Cirque Maximus « est enfin débarrassé de l'amas honteux de détrit, de bois vermoulu et de tôles tordues » et où la Roche Tarpéienne « se redresse fièrement en face du grand couvent d'apparence médiévale des Dames de Sainte-Françoise-Romaine ». L'auteur résume aussi des parties des discours du Duce dont il semble partager les buts, et il approuve le projet de « relier Rome à la mer ». Des reproductions de la Cité Universitaire,



de l'Eglise du Christ-Roi, de la Via dell'Impero, de *Ballilas à l'exercice* (sic), un défilé de *Jeunes Italiennes* ornent cette partie. Il ne manque pas de mentionner aussi les travaux entrepris pour améliorer les conditions de vie : « les conduits d'eau, de gaz, d'électricité », « le réseau des égouts », la construction de ministères, d'écoles, d'établissements sanitaires et pour les heures de loisir. Dans la conclusion, l'auteur rend au Duce « l'humble hommage » de son admiration. Un plan du Forum Romain termine l'ouvrage.

**CHESNELONG Jean-Victor-Emile**, *monseigneur*

L'Abbé Fernand du Chayla, clerc minoré du diocèse de Sens, étudiant au séminaire français de Rome (1900-1926). [Lettre]. - Joigny (Yonne) : Impr. de L. Vulliez et R. Chiot, 1929. - 312 p., portrait ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN27-64647]

**CHEVALIER Casimir**, *monseigneur*

A travers l'Italie, la Suisse et la Touraine. Promenades pittoresques, artistiques et historiques. Illustrées de nombreuses gravures. Avec une introduction sur la vie et l'œuvre de Mgr Chevalier, par le chanoine L. Bossebœuf, président honoraire de la Société archéologique de Touraine, lauréat de l'Académie française. - Tours : impr.-éditeurs A. Mame et fils, 1926. - 240 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-G-11575]

L'Italie occupe la dernière partie de l'ouvrage. L'auteur conduit ses lecteurs à travers un voyage à la fois studieux et joyeux qui débute à Naples, vu de la mer comme un merveilleux tableau. Cette partie est sans aucun doute celle qui offre le plus d'intérêt et d'originalité. Après la description du *cratère* du golfe et des petites villes de la côte, il décrit les mœurs et usages des napolitains : les *cambiamoneta* qu'on rencontre dans les rues, la dévotion à la Vierge, les amulettes portées contre le mauvais œil, les *cantastorie*, le jeu du lotto. Le port est décrit pour son animation et pour l'arôme des fritures. Toute l'Italie méridionale, précise-t-il, est habitée par une population d'origine grecque. Les alentours ne sont pas délaissés : la visite des solfatares de Pozzuoli est comparée à une excursion chez Pluton. C'est là, explique-t-il, que Virgile a placé la scène d'Enée consultant la prophétesse de Cumès. Le séjour continue à Pompéi, Herculanium, Capri et le récit du pèlerinage de Piedigrotta. Le voyageur français continue sa découverte de la Péninsule : il remonte en s'arrêtant à l'Abbaye du Mont-Cassino, le berceau des ordres religieux, avant de séjourner à Rome, où il visite les principaux quartiers et monuments, en rappelant les séjours de Pétrarque et du Tasse dans la ville éternelle. Il fournit aussi des descriptions du Pape Sixte-Quint. En Italie

du Nord, il propose – comme ses contemporains – la description des beautés « imposantes de la nature » du lac Majeur et des Iles Borromées. Son récit, avant le retour, se termine avec une journée à Milan.

**CHOLLET Jean-Arthur** (1862-1952)

Joies romaines en la cité Vaticane, Pâques, 20 avril 1930. Joies Fréventines en l'église Saint-Hilaire de Frévent. Pâques, 27 mars 1864. Allocution prononcée en l'église Saint-Hilaire de Frévent, en la fête de Pâques, 20 avril 1930, par M. le Chanoine Édouard Legru. - Arras, 1930. - In-16.

[Paris, BnF, 8-LK7-46497]

Comme il le dit lui-même dans la lettre qui ouvre cette brochure, Jean Chollet, archevêque de Cambrai, se borne en réalité à rapporter l'allocution prononcée par le Chanoine Legru en l'église Saint-Hilaire de Frévent. De cette allocution, seule la première partie, consacrée aux *Joies romaines en la cité Vaticane*, concerne notre recherche. Le Chanoine commente favorablement les accords du Latran en rapportant les mots prononcés par Pie XI et en évoquant avec émotion l'affluence de pèlerins « à l'occasion du jubilé sacerdotal de Sa Sainteté », « la messe [...] fervente », les adorations et les prières. Il rappelle à la fin que « l'indulgence plénière du jubilé extraordinaire » est prolongée jusqu'à la fin du mois de juin de l'année 1930.

**CHRISTOPHE Pierre**

Florete flores. En souvenir du pèlerinage de l'A.C.J.F. à Rome. - Epinal : Impr. coopérative, 1934. - 39 p. avec ill. portrait ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-H PIECE-1579 ; D-75383]

Chaque chapitre du compte rendu de ce pèlerinage a un titre qui relie des fleurs aux visites effectuées à Rome par les scouts en avril 1934. Ainsi, *Fleurs d'amitié* est le titre du chapitre qui relate le cortège dans la Via dell'Impero où les scouts ont marché avec les jeunes fascistes. L'auteur remarque cependant que l'allure des scouts « était peut-être moins classique, moins mécanique que celle des Balilas ou des avant-gardistes ». Les *Fleurs du passé* concernent les visites aux lieux et aux monuments du passé, les *Fleurs basilicales* celles aux basiliques majeures, les *Fleurs de notre missel* concernent les messes, les *Fleurs sur une tombe*, Saint-Pierre. Et ainsi de suite pour les *Fleurs de saints* et les *Fleurs vaticanes*.

**COURTIAL Jean - DELON Jeanne**, *internes des hôpitaux de Paris*

Un voyage d'étudiants de l'Université de Paris en Italie.... - Paris : Masson, 1935. - 4 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1960]

A l'occasion du quarantenaire du cinéma, fêté à Rome avec un éclat tout particulier, le gouvernement italien avait invité Louis Lumière et avait demandé la présence d'un certain nombre d'étudiants français. L'ouvrage est le compte rendu de quatre étudiants désignés dans chaque Faculté de Paris, accueillis en gare de Rome par des jeunes gens « au sombre uniforme noir et vert ». Ils notent avoir été charmés par la cordialité de l'accueil, par l'élégance de la langue française que leurs hôtes parlaient. De leur séjour, ils décrivent les promenades pour découvrir le Forum et la Voie Appienne et une soirée au Pincio avec des costumes fascistes, agrémentée par la vue magnifique de la terrasse.

Une réunion organisée en l'honneur de Louis Lumière, qui réunit à Villa Torlonia tous ceux qui s'intéressent à la technique cinématographique, est une nouvelle occasion pour connaître l'ambiance fasciste et aussi la firme italienne « La Luce ». Les visiteurs français ne peuvent pas s'empêcher de décrire la fête de la Jeunesse fasciste célébrée par Rome tout entière sur la Place Venise, le déchaînement et les acclamations de la foule à l'apparition de Mussolini au balcon. De ce séjour forcément trop court, ils garderont un souvenir inoubliable et le désir de retourner vers les Sept collines pour revoir toutes leurs merveilles.

#### **CZULOWSKI Claude**

Le Mariage du dauphin à Palerme (8 avril 1931). - Tarbes : Impr. De Lesbordes, 1931. - 16 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN27-68467]

Ces quelques pages, dédiées à M. P. Artiguenave, Président du Comité Royaliste des Hautes-Pyrénées, relatent le voyage de l'auteur à Palerme à l'occasion du mariage du Comte de Paris, comme le fait aussi Léon Daudet. Il s'est embarqué à Marseille sur le *Compiègne* avec 400 personnes environ, à 4 h. de l'après-midi. Le matin suivant le bateau a longé la Corse et la Sardaigne et le lendemain, à Palerme, le voyageur se réjouit de l'« Accueil sympathique de la population ». L'auteur réitère au duc de Guise et à sa famille « l'hommage des royalistes bigourdans » et « les regrets de leur absence ». Il raconte tous les détails de la cérémonie avec émotion et fait remarquer que le buffet était « fort attrayant », mais que « malgré les sollicitations des serveurs », il n'avait pas eu de succès car « les royalistes, en effet, ont toujours eu le cœur placé plus haut que les entrailles... ».

## D

#### **DARGET France**

Sur la villa Médicis. - Paris : la Ligue d'union latine, 1933 (7 juin 1935). - 18 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-YE PIECE-10338]

Ces poèmes, dont le ton est à la fois religieux et exalté, ont été inspirés à Mme Darget par la Villa Médicis. Ainsi, *Images* et *Le Chant de la fontaine cachée* contiennent la description du palais et de ses souvenirs historiques et artistiques. Le poème *La Stèle sous les roses* est dédié aux 5 élèves de l'Académie morts pendant la Première Guerre Mondiale. En guise de conclusion, le poème *Et maintenant*, où Mme Darget souhaite que le pacte entre les « deux versants de l'Alpe en l'azur confondus » se renouvelle, fait bien comprendre son style et ses idées : « Maintenant que j'ai vu, du bord d'une terrasse, / Brusque, ressuscitant de l'antique « fascio » / Venir du fond des temps et gronder face à face / Cette force que souleva d'Annunzio ».

#### **DAUDET Julia (1844-1940), Mme Alphonse Daudet**

Rome et quelques poèmes. - Paris : impr. et libr. Alphonse Lemerre. - 78 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-YE-10701]

L'auteur, qui était la femme d'Alphonse Daudet, avait déjà publié des volumes en vers et en prose, parmi lesquels des *Notes sur Londres*. Dans la brochure *Rome et quelques poèmes*, elle réunit des poèmes dédiés à Paris sous le titre *Impressions de guerre* - Petit Palais, place de la Concorde etc. - et cinq autres, consacrés à Rome sous le titre *Mirages d'Italie*. Les lieux décrits semblent enveloppés dans un souvenir à moitié rêvé, comme dans le premier poème, *Rome* : « Je marchais dans un rêve, éblouissant vertige, / Trébuchant au pavage antique et dépoli, / Montant les escaliers jusqu'au faite où s'érige / Le Mont du Capitole et de l'Ara Cæli ». Le deuxième poème est *Villa d'Este*, le troisième *Villa Adriana* qui se termine par ces vers pleins de mélancolie : « Automne qui versez votre lumière blonde / Sur ce chaos vibrant de ce qui fut un monde, /

Sentez-vous le regret des siècles accomplis? ». Le quatrième poème est sur la *Via Appia* et le cinquième est dédié au pape Pie X.

**DAUDET Léon** (1867-1942)

Les Noces du dauphin à Palerme. - Paris : éditions du Capitole, 1931. - 59 p., pl., titre rouge et noir ; in-8°.

Sujet : Paris, Henri de.

[Paris, BnF, 8-LN27-64462

Arrivé à Palerme avec Charles Maurras, chef de l'Action Française, pour assister au mariage du Comte de Paris, Léon Daudet, royaliste d'extrême droite comme son ami, exprime, dès le début, son enthousiasme pour le nouveau régime établi en Italie : « Il y a chez nos frères latins, un air nouveau, une atmosphère de civisme, de fierté nationale sans jactance, d'ordre et de discipline, qui n'existait pas auparavant ». C'est Mussolini – « d'une intelligence claire et d'une volonté du bien qu'exprime le feu du regard » – qui a réalisé « cette étonnante transformation ». Les éléments qui, à son avis, font apparaître ce grand changement sont « la méticuleuse propreté des compartiments de chemin de fer et des cabines de bateaux et l'excellence des menus des wagons-restaurants ». Il souhaite également la restauration de la monarchie en France et la disparition de « cette pernicieuse absurdité qu'est le démocratism parlementaire ». A Palerme, il loge à l'Hôtel des Palmes – qui a gardé son prestige jusqu'à nos jours – et où 120 Camelots du Roi, assistés par les fascistes italiens, assurent l'ordre. Le mariage est célébré dans la Cathédrale ; la mariée, la Princesse Isabelle d'Orléans et Bragança, s'avance au bras de son père jusqu'à l'autel où l'attend son époux, le Prince Charles Bourbon d'Orléans, comte de Paris. De très belles photos illustrent le cortège et les invités, le tout décrit par l'auteur avec un style ému : « tous nos cœurs étaient transportés ». La réception a lieu entre les murs et les jardins du Palais d'Orléans, où douze cents Français accourus à Palerme peuvent donner « libre cours à leur enthousiasme ».

**DAVID Henri** (1860-1944)

En Grande-Grèce. - Paris : Ed. Figuière, 1934. - 171 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-G-13143

Le séjour à l'Institut français de Florence en qualité d'attaché, offre à ce voyageur, ancien élève de l'École du Louvre et de l'École des Hautes Études et spécialiste en archéologie et histoire de l'art, l'occasion de parcourir l'Italie du Sud et la Sicile, « la grande Grèce des Anciens ». Il accomplit donc le trajet conventionnel en rédigeant ses impressions de voyageur comme s'il les adressait à un ami : il dédie d'ailleurs ces pages à la mémoire d'amis disparus. Dans ses notes, il remarque la différence entre la campagne de Naples et celle de Florence à cause de l'aspect de

la vigne. Mais il souligne surtout l'influence de la tradition hellénique dans le caractère napolitain qui a de la « lourdeur » dans son esthétique ; il trouve les rues de Naples glissantes comme les mots *sdrucchioli* qu'un Français ne peut pas prononcer. L'émotion ressentie en parcourant les alentours, comme Castellamare, Pausillipe, Pouzzoles, ne vaut pas celle qu'il a éprouvée à Pompéi, où il y « sent fortement Sodome » et le choc de la malédiction. Dans ces villages où il se promène agréablement, il remarque la dévotion du peuple pour les Saints, l'enchevêtrement des ruelles sales et l'éclat de la mer qui « fa male agli occhi » (p. 69) ; le nom de Capri – l'île aux chèvres dont il trouve dans Kapro l'équivalence phénicienne – est pour lui un phare. Il va quitter cet endroit, ses yeux et sa vie pleins du bleu foncé de la Méditerranée.

La deuxième partie de l'ouvrage suit le parcours du voyageur jusqu'en Sicile, après la visite de Capoue, Salerne, où il admire la courbe du golfe de Naples, et Paestum. Le tour de l'île comprend les endroits classiques : il ne manque pas Syracuse, son temple dévasté et la *via des Sepolcri*, le couloir taillé dans le calcaire qui s'enfonce derrière le théâtre grec. En barque, il visite Capanè et ses sources sous-marines d'où jaillit la *gazoze* en bulles et en grains de terre. L'atmosphère de l'île lui inspire la création d'un personnage, Etnic, qu'il dit avoir rencontré pendant l'excursion en train sur l'Etna et qui lui offre l'occasion de parcourir l'épopée normande et d'Anjou. A la fin il révélera que, selon une légende locale, il s'agit de l'âme du roi Arthur, condamnée à errer pour l'éternité dans la région. Souvent l'auteur se laisse pénétrer par des visions, par lesquelles il peut remonter le temps, vivre à nouveau les moments fondamentaux de l'histoire sicilienne, de ses manifestations culturelles et rencontrer Empédocle et Pirandello. La visite de *Céphalù*, de Palerme et de Montréal lui réserve les émotions qui saisissent tous les voyageurs ; à Girgenti, il remarque que les habitants du bourg héritent de « la curiosité dénigrante des cinq ou six races d'astuce qui ont connu la Méditerranée. L'Islam, le soleil et le vin ont trois fois recuit leur visage » (p. 135).

La traversée de Palerme à Naples en *piroscafo* lui permet d'aborder les collines de Calabre. Sur le chemin de retour il va s'arrêter encore à Rome ; souvent, lors des visites aux monuments, l'écrivain se laisse emporter par la dimension transfigurée des lieux, par leur image idéalisée. C'est le cas de Sainte-Marie-des-Anges, où il sent qu'il aurait aimé vivre.

Lettres de France et d'Italie. - Dijon : chez l'auteur, 1938. - 187 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z-27947

Docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, l'auteur a remanié une correspondance de jeunesse avec des amis d'études, au cours de voyages que nécessitait la préparation d'une thèse de doctorat sur la sculpture de la fin du Moyen-âge et de la Renaissance, en Bourgogne d'abord, puis en Italie. Un premier voyage le conduisit à Rome, par Pise, Florence, Sienne. Le chapitre

intitulé « En Grande Grèce » nous conduit de Naples à la Sicile, en passant par les îles d'Ischia, de Capri, et la Calabre. Les lettres décrivent la nature et les hommes autant sinon plus que les monuments des sites traversés : Une ville comme Sienne, « par le soleil, l'air, le silence, les arbres, fait partie intégrante de la campagne toscane » que l'auteur parcourt à pied. La campagne romaine à la fin du printemps répand « une odeur d'acidité sauvage, fine comme l'anis ».

En train de Rome à Naples au cours d'un second voyage, il s'amuse des petits cochons gris-de-terre, observe les paysannes la tête couverte d'un foulard vieux cuivre, les « finocchi » par myriade à travers les prés. Il visite le Musée national à Naples, excursionne à Pompéi qui le déçoit : « une monotonie » : « longtemps on n'y sent que la mort, quelque chose de pis que la mort : la fixité dans l'agonie, la pétrification de l'instant suprême ».

De Naples à Sorrente, deux heures en mer sur un vaporetto ; de Sorrente à Ischia où il séjourne et évoque Ulysse et Nausicaa ; d'Ischia vers Capri, cinq heures de large sur une mer agitée. Enfin la Sicile-Taormine, où il parvient après une nuit de chemin de fer à travers la Calabre et la traversée du Détroit de Messine. Là, à côté des réminiscences mythologiques évoquées par les temples grecs, il s'intéresse aux ouvriers poussant des wagonnets débordant de pavés de soufre, au pêcheur levant ses filets pleins de crevettes, crabes, anguilles, fragole di mare, au paysan à la vie « besogneuse et âpre ».

#### **DAYE Pierre** (1892-...)

Aspects du monde. Allemagne. Argentine. Autriche. Belgique. Brésil. Ceylan. Chili. Congo. Egypte. Indes. Italie. Lithuanie. Maroc. Palestine. Sicile. Sumatra. Syrie. Turquie. Uruguay. Précédé d'une lettre sur la littérature des voyages. - Paris : Albert, 1934. (11 mars 1935.). - 346 p., couv. ill. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-G-13146 ; D1-503 L3.5-A

Parmi les innombrables pays du monde visités et décrits par l'auteur, exemple de journaliste en style XX<sup>e</sup> siècle qui apaisait par les déplacements autour du monde sa soif de connaissance et qui dédie une « lettre sur les voyages » à Léon Kochnitzky, un autre voyageur infatigable, une place est réservée aussi à l'Italie, dans le fascinant portrait des trois étapes spéciales : en 1921 la première est Syracuse avec ses Choéphores. Après une citation de Cicéron, Daye célèbre la beauté de la campagne parfumée, de cette terre sur laquelle s'épanouirent et se superposèrent les civilisations des Grecs et des Phéniciens. Là il peut assister aux représentations d'Eschyle.

La suite des comptes rendus concerne des vacances en Italie au moment des « Chemises noires et lauriers roses » : c'est une visite à la vieille manière, réservée aux palais, aux églises et aux musées, en faisant comme les touristes d'hier, c'est-à-dire « en oubliant délibérément qu'il exis-

te des Italiens modernes » (p. 323). De son séjour à Venise, il raconte surtout les fêtes de nuit : il revoit la ville par la pensée telle qu'il l'a aimée peu d'années après la guerre et peu avant le fascisme. La Piazza, les balcons du Palais des Doges défilent dans son souvenir. Son récit s'arrête sur la description de la fête à l'occasion de la visite du fils du roi qui apparaît sur le balcon du Palais Ducal : en son honneur la musique municipale attaque l'hymne royal et des fusées sont lancées sur la mer vers l'île de Saint-Giorgio Maggiore, parmi les applaudissements du peuple. Un chapitre est dédié aussi à l'*Obsession Mussolinienne* : pour l'auteur, l'Italie est devenue « dure », l'esprit est sans cesse sollicité par les marques « de la vie nouvelle » (p. 327) qui ne jouit plus de l'aimable fantaisie de naguère, mais qui est trop réglementé, puisque l'esprit fasciste « est impérieux ». Pour l'auteur, le souvenir du Pays à signaler est l'effigie de Mussolini qu'il a vue reproduite ou affichée partout.

#### **DEBOUT Jacques** (1872-1939), *abbé*

Aux assassins comme il faut. Le chanoine Broussillard à Herculanium. - Paris : Spes, 1929. - 238 p. ; in-16.

[Paris, BnF, MFICHE 8-Z-25092

#### **DENIS Maurice** (1870-1943), *membre de l'Institut*

Carnets de voyage en Italie. - 1921-1922. Texte et illustrations de Maurice Denis. - Paris : J. Beltrand, 1925. - 85 p., fig. et planche en coul. [Acq] ; in-fol.

[Paris, BnF, RES-K-861

Charmes et Leçons de l'Italie. Avec 32 planches hors texte. - Chartres : impr. Durand ; Paris, 1933. - 199 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7035

Ce peintre, l'un des fondateurs du groupe des « Nabis », dans son deuxième ouvrage sur l'Italie effectué entre 1921 et 1931 dessine en huit chapitres et en trente-deux images – ou mieux en un ensemble de photos, planches, croquis, aquarelles – une représentation très composite du Pays : s'écartant du modèle traditionnel, c'est de Tunis qu'il découvre en 1921 la Sicile, signalant tout de suite qu'il ne rencontre pas beaucoup de Français. Lors de ses visites à Palerme, Ségeste et Calatafimi, à la différence d'autres voyageurs, il donne des appréciations sur le baroque et le rococo qu'il avait mieux connu et aimé grâce aux ouvrages de Segard : le long du parcours sicilien en passant par Syracuse, par les sources Cianne et Taormine il perçoit les beautés méditerranéennes valorisées encore plus par les citations d'Eschyle, Téocrite, Virgile. Selon le modèle courant, la deuxième étape de son voyage le conduit, en 1921, à Rome craignant – c'est la quatrième fois qu'il y parvient – au milieu de la Semaine

Sainte, « de n'y pas retrouver le même charme et les mêmes émotions » : il venait en effet de passer par Naples qui l'avait déçu. Mais ce séjour lui réserve les surprises tant recherchées : il exprime lui aussi son avis sur le monument de Victor-Emmanuel, « monstrueusement hors d'échelle, écrasant la Ville ». Malgré les bouleversements historiques, son désir d'être encore captivé par la ville est assouvi : « Rome subsiste. Le prestige de la Ville éternelle résiste au temps et aux hommes ». La capacité de renouvellement sera confirmée lors de son retour à Rome de 1928 à 1931 : elle lui offre, à chaque voyage, de nouvelles beautés, mais cette fois aussi de nouvelles destructions. Le ton du voyageur a changé : devenue la capitale du fascisme, Rome doit accepter cette discipline. En soulignant, avec une pointe d'ironie et de charme aussi, qu'en 1931 il se rend à Florence en *vetturino*, « comme au XVIII<sup>e</sup> siècle », il espère reconnaître encore, dans l'image de l'Italie et de ses jeunes célébres dans les toiles du Bargello ou de Michel-Ange, l'enthousiasme de sa propre jeunesse lors de ses premiers contacts avec la ville. Déjà dans un séjour effectué à Sienne et Florence en 1921 il avait précisé que la leçon de cette ville « c'est d'abord une leçon de dessin ». Il avait exprimé, en 1921, le même espoir de jouissance, de goût de l'illusion, de l'inconnu en arrivant à Venise : aimant esquisser des vues d'ensemble associées à son état d'âme, dans le train qui s'engage sur la lagune il se voit sous « de nouveaux cieux » et sur une nouvelle terre, rassuré, car dès qu'il voit « la cité féerique » surgir des eaux, il déclare que, malgré la guerre, elle « n'a pas changé ».

En conclusion dans le chapitre *Importance du sujet dans l'art religieux*, il souligne la valeur du sujet franciscain, notamment dans la peinture de Giotto, où la chose vue est « un élément de renouvellement et de vie ». La dernière réflexion sur *La querelle des Pèlerins d'Emmaüs* et le *Quartier de viande*, le tableau de Rembrandt, est pour lui l'occasion de cerner l'état d'esprit des peintres face aux doctrines spiritualistes.

#### DESMONTS Oreste

Les Dolomites, ouvrage orné de 8 aquarelles de Jungreuthmayer et de 209 héliogravures - Novara (Italie) : imprimé par la « Sezione calcopromia » ; I. G.D.A. : Paris, éditions Alpina, 1928. - 114 p. ; in-4°.

[Paris, BnF, FOL-K-487

Le majestueux ensemble des Dolomites avec toutes ses vallées est passé à la loupe par Oreste Desmonts dans cet ouvrage, à inclure aussi dans la Collection « Visions d'Italie » publiée sous la direction de C. Rossi et M. Boroli. C'est un véritable réservoir de renseignements pour ceux qui aiment les montagnes du Trentin et leur culture, enrichi de 8 aquarelles qui ont saisi les endroits les plus frappants et leurs plus belles couleurs. De nombreuses héliogravures ponctuent très souvent les pages, en fournissant un précieux commentaire. En quatre chapitres l'auteur embrasse et

dissèque toute la chaîne : de l'Isarco à la Marmolada, il passe ensuite aux Dolomites du Cison et du Cordevole, pour laisser le pas au Cadore et à la région d'Ampezzo, en concluant avec les Dolomites de la Pusteria. Tout aspect de ces montagnes, inspiratrices de tous temps de peintres et de poètes, a un intérêt : de l'origine du nom « dolomite », à la morphologie des rochers, à leur couleur, à leurs groupes : de l'un à l'autre s'étalent de douces vallées, des déclivités boisées et des plateaux. Les rochers, tant aimés et défiés par les escaladeurs, se dressent fièrement contre le ciel formant des escarpements verticaux, des tours dentelées, d'étroites gorges vertigineuses. En décrivant la beauté souveraine de ces montagnes, l'auteur n'oublie pas de souligner que sur ces lieux se trouvent également les tombes des soldats de la grande guerre. Comme il note, de Bolzano à Cortina d'Ampezzo et à Misurina court aussi la Grande Route des Dolomites, la plus importante des routes qui se ramifient dans tous les sens à travers la région et qui réunit le bassin de l'Adige à celui du Piave.

Bien que l'auteur déclare que dans ces endroits l'on chemine toujours « entre poésie et réalité » puisque partout se déploient au regard du voyageur de stupéfiants panoramas, il ne manque pas de donner des informations historiques sur les liens économiques du Cadore, par exemple, avec la Sérénissime, de faire aussi des notations anthropologiques sur la race robuste et l'âme généreuse des cadorcéens, de fournir des renseignements touristiques et d'alpinisme, de rappeler que Pieve di Cadore a été la patrie du Titien et de remarquer que la population parle un dialecte ladin tempéré de vénétien.

En Pusterie, Desmonts précise que la vallée n'appartient pas proprement à la région des Dolomites, mais qu'elle en constitue, sur un bon trajet, la limite septentrionale. La route d'Allemagne atteint son point culminant au pas de Cimabauche où se trouve un cimetière de guerre qui garde des croix de soldats chrétiens et des cippes de soldats musulmans.

#### DES ROCHES Jacques (pseud. de Jean-Gabriel Vacheron)

Au temps du jubilé et de l'exposition fasciste. Rome, 1933-1934. - Paris : les Nouvelles éditions latines, 1934. - 116 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7137 ; 8-K-7149

Certains chapitres de ce livre avaient déjà paru comme articles dans différents journaux et revues. En un style concis, presque télégraphique, l'auteur remarque que Rome était comble, à l'époque des deux manifestations qui avaient attiré « une foule de visiteurs » et auxquelles il était venu lui aussi assister. Il décrit ensuite une journée du Pape, la cérémonie du Jubilé à laquelle il assiste dans une 'Loggia', ses visites au Quirinal, au Grand-Maître de Malte, à l'ambassadeur M. de Jouvenel au Palais Farnèse. Il a des entretiens avec des personnalités du milieu religieux, tel le cardinal Gaspari, avec qui il parle du traité du Latran, mais aussi avec des « personnalités fascistes ». Sans les nommer, il raconte un entretien

avec l'une d'elles au Casino des Roses, au Pincio. Ils parlent de Mussolini que l'auteur définit comme « l'homme le plus extraordinaire de ce siècle ». Son interlocuteur lui donne beaucoup de détails sur la personne du Duce, sur sa résistance physique et sur la « cadence » infernale de ses journées. Ils parlent de politique et de l'incompréhension qui s'est créée entre leurs deux pays, en essayant de trouver des points d'entente sans pourtant y réussir, comme le montre une partie de leur dialogue : « Moi : – Pourquoi le Duce fait-il une politique anti-française? Lui : – Pourquoi la France fait-elle une politique anti-italienne? ». Le dernier chapitre est consacré à la visite de l'exposition fasciste de Via Nazionale où l'auteur remarque des panneaux où est inscrite l'histoire « de la lutte sévère entre le communisme menaçant et le fascisme qui lui barra la route ».

**Dieux Marie-André** (1884-1955), *Oratorien, le Père*  
De Jérusalem à Rome. Méditations d'un pèlerin en Terre Sainte.  
- Paris : A. Giraudon, 1929. - 43 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-G PIECE-1854

Ce voyage conçu « moins comme un exercice de pénitence ou de piété que comme un voyage d'études pratiques pour le Catholique et pour l'Européen », fait faire plusieurs étapes au pèlerin qui va vers la Terre Sainte : Marseille, Alexandrie, Beyrouth, Rhodes, Smyrne, Constantinople, le Pirée. Mais seule la dernière, Naples, concerne notre étude. Le Père Dieux n'aperçoit d'ailleurs la ville que du navire, mais il contemple « au-dessus de la baie merveilleuse qui va d'Ischia à Capri, un lever de soleil féérique ».

**Doncœur Paul** (1880-1961), *S. J., le Père*  
Troisième carnet de route. Roumieux. Pèlerins d'Assise et de Rome, Images de Paul Froger. - Paris : impr.-édition de l'Art catholique, 1927. - 181 p. avec illustrations ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6629 ; Z BARRES-27920 < Ex. 1 >

Dans l'avant-propos, l'auteur – qui avait déjà publié un I<sup>er</sup> et un II<sup>ème</sup> carnet de route, en plus d'autres volumes d'argument religieux – explique d'abord l'étymologie de Roumieux. Ce mot, qui dérive de *romei*, *romipe-tes*, indique les pèlerins qui vont à Rome, alors que *Paumiers* (<*palmigeri*, *palmati*>) sont les pèlerins de Terre Sainte et que le mot Pèlerins tout court désigne ceux de Saint Jacques de Compostelle. En roumieux donc, l'auteur et son groupe, « six équipes de six garçons en tentes », s'embarquent à Marseille sur le *Liamone* le 29 août, font halte à Bastia avant de repartir pour Livourne où ils arrivent le 1<sup>er</sup> septembre. Telle une armée, chaque équipe a ses attributions : cuisine, ravitaillement, campement, eaux et forêts, état-major. Il y a aussi quatre cyclistes qui ont la fonction d'« éclaireurs », et dont les bicyclettes coûteront cher, à la douane, treize

cents liras, comme l'auteur le fait remarquer avec hargne. Après le bateau, le train les emmène en Toscane. Sienne, Florence, Arezzo sont les étapes que les roumieux désirent faire sur les pas de Saint François mais parfois l'amabilité des confrères italiens les fait s'arrêter pendant quelques heures. L'auteur cache mal son irritation devant les insistances des hôtes italiens et il se réjouit par contre lorsque son voyage se poursuit in-cognito : « Et la bonne nouvelle, c'est qu'à Vescona personne ne veut nous recevoir! ». Quitte à s'irriter lorsqu'il voudrait se reposer, après une longue marche, sur le Mont Oliveto, dans le cloître orné des fresques du Sodoma, ce qui lui est défendu car le lieu est « monumento nazionale! ». Le dernier soir en Toscane, avant d'arriver à Rome, le Père Doncœur a l'occasion de voir le plus pauvre des couvents qui suscite en lui critiques et mépris : « la sacristie la plus souillée », « un calice désargenté », « cette liberté des enfants de Dieu, comprise à l'italienne » auxquels on permet de s'asseoir « à cheval sur le banc de communion ». Et il s'exclame avec horreur : « Quant à l'autel, de toute la guerre je n'ai touché pareille lingerie » [...] « Je bois à la communion un vinaigre brûlant, et les garçons reçoivent avec un amour qui m'émeut les misérables hosties ».

**DOUZAL Étienne**, *ingénieur des mines, docteur ès sciences physiques, membre de l'Académie italienne des sciences*  
Construction d'un port maritime à Sestri Levante (Italie). - Bordeaux : impr. G. Delmas ; Paris : Consortium des mines, ports maritimes et voies ferrées, 1921. - 14 p. et planches. ; gr.in-4°.  
[Paris, BnF, 4-V PIECE-7227

Ces pages sont l'extrait de la Délibération de la Giunta Municipale qui prend acte du projet de M. Douzal, ingénieur et représentant d'un groupe financier sérieux, de financer la construction d'un grand port commercial à Sestri Levante traversant la plaine du Pô, en vue de son utilisation par le gouvernement suisse, et qui favoriserait aussi l'Europe Centrale.

**DUFFO François-Albert**, *abbé*  
Un Voyage en Italie au XVII<sup>e</sup> siècle. Les Voyages littéraires. Voyage en Languedoc et en Provence. - Paris : P. Lethielleux, libr.-éditeur, 1930. -172 p. et gravures. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-Z-25529

Publication d'un manuscrit resté jusqu'alors inédit. Serres de Lamayène, gentilhomme avignonnais, y narre le voyage en Italie qu'il accomplit en 1673 en compagnie de l'évêque de Marseille, chargé par Louis XIV d'une mission diplomatique auprès du Grand-Duc et de la Grande-Duchesse de Toscane. Cette mission diplomatique est l'occasion d'un voyage non seulement à Florence, mais à Rome et dans tout le nord de l'Italie où l'envoyé du Roi de France visite plus de 50 localités. Les felouques

font halte à Alassio, San Remo, Arenzano, Savone avant de pénétrer dans l'immense et grandiose port de Gênes. S'étant à peine arrêtés à Porto Venere, Massa et Viareggio, les voyageurs abandonnent ensuite la voie de mer pour poursuivre vers Lucques, république pleine de vénération pour Louis XIV. De là, ils gagnent Livourne, puis Pise et enfin Florence. Le séjour dans la Cité du Lys donne lieu à la description des beautés de la ville et des villas aux alentours ainsi qu'à un aperçu des coutumes de la cour de Florence et à des portraits de la famille grand-ducale. Après deux mois à Florence, l'évêque prend le chemin de Rome, il fait halte en la très belle ville de Sienne, puis à San Quirico, Volcenna, Montefiascone, Viterbe et Monterose où l'attend un ambassadeur du Saint-Siège. Ensemble, ils traversent la campagne romaine déserte et inculte pour joindre Rome où l'évêque demeure 15 jours et dont le récit décrit les grandes églises, les palais, les colonnes. De Rome, l'envoyé du roi s'achemine vers Spolète en passant par Assise, Tolentino et Macerata. Il poursuit ensuite en direction de Bologne « une des plus belles, des plus grandes et des plus magnifiques villes d'Italie » par Ancône, Senigallia, Pesaro, Rimini, Forlì et Faenza. Après la visite de Ferrare, il pousse jusqu'à Venise, cité « très peuplée, très marchande et très riche » où il assiste, à l'Ascension, aux épousailles du Doge et de la mer. Après une semaine à Venise, il visite Padoue, Vicence, Vérone, Mantoue, Parme, Plaisance, Pavie, Milan, avant de gagner Turin, halte dernière de son voyage en Italie.

#### **DURAND-DASTES Georges**

La canonisation de sainte Bernadette. Souvenirs d'un pèlerin de Rome. - Tarbes : Semeur des Hautes Pyrénées, 1934. - 30 p. couv. ill. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN27-68430

C'est la transcription de la conférence faite par l'auteur « voyageur d'occasion, pèlerin d'une semaine » au Cercle de Mun de Tarbes. Réveillé au son des cloches de l'église de la Trinité-des-Monts, il décrit les impressions qu'il a éprouvées de la terrasse de son hôtel « sur le penchant du Pincio ». Mais cette vue lui procure aussi des déceptions car le Tibre, par exemple, le fleuve chanté par les poètes latins, « n'est qu'une rivière bourbeuse et d'une très médiocre largeur », le Château Saint-Ange « n'est plus, aujourd'hui, qu'une prison, au seuil de laquelle vont et viennent quelques miliciens fascistes », dans les rues du Borgo il ne voit que des boutiques « d'objets de piété et d'images défraîchies » et « des linges étalés » aux fenêtres des immeubles. Mais finalement la vue de la basilique de Saint-Pierre lui redonne le sentiment de se trouver à Rome. Il est impressionné par la grandeur et la beauté de la construction, par les groupes de pèlerins qui la traversent et il partage l'avis de Camille Mauclair qui l'avait définie « la Gare centrale du Catholicisme ». Il visite l'intérieur de l'enceinte vaticane, contemple le musée, les jardins et la gare.

En possession d'une carte de presse, il assiste enfin à la cérémonie de la canonisation de Sainte Bernadette qu'il résume par ces mots : « splendeur des offices, des chants et des musiques ». Il regrette seulement de ne pas avoir pu s'asseoir pour prendre des notes car les services de sécurité l'en ont empêché en répétant tout le temps « Vous devez circuler(sic) ». En passant du domaine religieux au politique, il exprime de l'admiration pour les travaux entrepris par le « Gouvernement Mussolinien » qui affirme « les liens de filiation qui relient le Romain moderne au Romain de la République ou de l'Empire ». Les dernières pages sont consacrées à ses visites au Forum Mussolini – d'où il voit sortir « une troupe de tout jeunes gens à chemises noires » – et à un petit commentaire sur le « caporalisme » que le Fascisme fait régner en Italie. Il ne veut d'ailleurs pas exprimer d'opinion là-dessus et se borne à relever l'ordre qui règne « dont on ne peut pas ne pas être frappé ».

## E

**EPSTEIN Jean (1897-1953)**

*Le Cinématographe vu de l'Etna.* - Paris : les Ecrivains réunis, 1926. - 79 p. avec gravures. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-Y-496]

M. Epstein – qui apparaît sur la photo comme un homme chauve et trapu, le monocle à l'œil, le cigare à la main ornée d'une bague – est l'auteur de cette brochure dont seule la première partie, qui lui donne le titre, concerne notre recherche. Les autres parties sont la transcription de quelques-unes de ses conférences sur le cinéma, la photogénie etc. Auteur d'un autre essai, *Bonjour Cinéma*, et de plusieurs films – *Pasteur, L'Auberge Rouge, Cœur fidèle, La Montagne infidèle, La Belle Nivernaise* – J. Epstein a décidé de « cinématographier la fantaisie tragique » de l'éruption de l'Etna lorsque « Tout un versant de la montagne n'était qu'un gala de feu ». Pour des raisons de sécurité, la circulation avait été interdite et des chemises noires avaient essayé de bloquer la voiture du cinéaste. Mais, quand il comprend que la plupart d'entre eux ne savaient pas lire, il leur montre comme laissez passer « le prospectus en plusieurs couleurs » de son tube d'aspirine ! Il décrit le spectacle terrible de l'éruption du volcan avec l'œil du caméraman car, dit-il, « c'est un œil sans préjugés, sans morale, abstrait d'influences ».

## F

**FARNEY Maurice**

*Voyage à Pompéi.* - Paris : Larousse, 1930, 28 p., fig. et couv. illustrée en couleurs. - 28 p. : ill., couv. ill. ; 18 cm ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z-17800(496)]

C'est un livre pour les enfants, où l'on essaie de décrire la ville de Pompéi en imaginant qu'une famille avec deux enfants y fait un voyage. Après leur avoir expliqué que les mosaïques, les statues, les objets d'art et les ustensiles de cette ville morte ont été transportés au Musée National de Naples, les parents décident quand même de les emmener à Pompéi pour leur montrer les ruines. Ils choisissent le voyage en voiture car il leur permet d'illustrer les beautés du golfe de Naples, en racontant en même temps l'histoire de la ville ensevelie sous les cendres du volcan. Ils passent par Portici, Herculaneum, Torre del Greco, Torre Annunziata où ils s'arrêtent pour déjeuner. C'est l'occasion de commenter la carte en expliquant les noms des plats caractéristiques de la région, tels les macaronis ou le fritto misto, « une friture de cervelle, de foie, de choux-fleurs, d'artichauts, mélangés ». On comprend moins bien la présence, dans un menu du sud, de spécialités de l'Italie septentrionale, tels le risotto, expliqué comme du « riz au gras », ou la polenta, « bouillie de maïs ». Sur la carte, on remarque aussi des fautes d'orthographe, telles mialle pour maiale et stuffatino pour stufatino. L'ouvrage se termine sur la description de Pompéi – la basilique, les temples d'Apollon et de Jupiter, le forum, les maisons et les inscriptions – que le dialogue, axé sur les questions des enfants, rend assez vivante.

**FAURE Gabriel (1877-1962)**

*Etude sur les six voyages de Chateaubriand en Italie (56 p.).* Contenu dans *Chateaubriand, Voyage en Italie*. Nouvelle édition précédée d'une étude sur *Les six voyages de Chateaubriand en Italie.* - Grenoble : J. Rey, 1921. - 149 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-5931]

Malgré des études en droit Gabriel Faure, encouragé par Maurice Barrès et Emile Faguet, s'adonne très tôt à la littérature, en publiant son premier



roman *La dernière journée de Sappho* en 1900. Sa copieuse activité d'écrivain va de pair avec celle de voyageur dont les relations, centrées sur la France et l'Italie déjà au début du siècle et même pendant la période de la Première guerre mondiale, l'imposent à l'attention du public.

Faure se veut l'héritier d'une tradition d'écrivains français de la saison romantique, animés par le goût du voyage et aussi passionnés d'Italie que lui. Dans cette édition de l'ouvrage de François-René de Chateaubriand, *Voyage d'Italie*, Faure peut rendre hommage à son illustre ancêtre l'accompagnant le long de ses déplacements successifs en Italie : Chateaubriand, qui fut un grand voyageur, franchit à six reprises les Alpes, de 1803 à 1845, d'abord comme secrétaire d'ambassade à Rome auprès de son oncle, ensuite comme ambassadeur, à la fin seulement en voyageur épris des beautés des villes italiennes. Dans son étude (56 p.) placée en introduction, Faure prend donc en considération les différentes descentes de Chateaubriand, en faisant le repérage des commentaires laissés par le romancier dans ses ouvrages comme *Le Génie du Christianisme*, le volume des *Voyages* et les quelques lettres à des amis, publiées ultérieurement.

Au-delà du compte rendu des différentes visites, suivant la démarche traditionnelle de son époque, Faure note que dans les descriptions de Chateaubriand, « au centre de tous ses tableaux, il n'y a jamais que lui » : il doute donc qu'il ait « goûté la nature pour elle-même. Toujours il eut la préoccupation d'associer son nom aux plus beaux spectacles de la terre, aux illustres souvenirs de l'histoire et de l'art » (p. 53), de laisser sa trace, de façon que son nom s'ajoute à celui de Virgile, de Dante, du Tasse et de Byron. Ayant trouvé dans la campagne romaine une réelle correspondance avec sa mélancolie, « il crée un thème d'où il tire d'incomparables variations » (p. 54) et seulement lors de sa deuxième visite il pourra se réconcilier avec Venise et l'impression qu'elle lui avait fait auparavant. Faure ajoute aussi que *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, suivant la définition d'Henri de Régnier, ne sont qu'« une longue lettre que Chateaubriand écrivit directement, du haut de sa gloire, à l'adresse de la postérité » : à chaque page, en effet, « perce le souci de survivre dans l'admiration de la foule ». Au cours de son premier séjour en Italie, visitant la villa Adriana, il avait raillé les voyageurs qui inscrivent leur nom sur les murs : « Ils ont espéré prolonger leur existence en attachant à des lieux célèbres un souvenir de leur passage » et sur le sillon de son pessimisme romantique le plus profond il conclut « ils se sont trompés » (p. 55). Pour Faure, Chateaubriand n'a voulu autre chose qu'attacher à des lieux célèbres le souvenir de son passage : mais, il conclut, le temps effacera difficilement les magnifiques descriptions qu'il a gravées en langue française dans les plus belles pages que Rome, par exemple, ait pu inspirer à un voyageur (p. 56).

Pèlerinages passionnés. (2<sup>e</sup> Série) Comprend : Ames et décors romantiques. Comprend : Dans la « Vallée-aux-Loups » de Châ-

teaubriand. L'Italie de Musset. Lamartine et les « Harmonies » toscanes. Sainte-Beuve à Rome et Naples. Les Amours de Chateaubriand et de la Marquise de Vichet. Stendhal touriste. Au « Paradou » d'Emile Zola. - Paris : Bibliothèque-Charpentier, E. Fasquelle, 1922. 3<sup>e</sup> mille. - 237 p. ; in-12.

[Paris, BnF 8-G-10307(2)]

C'est dans la deuxième série de cet ouvrage que l'auteur peut fonder son attitude littéraire à l'amour pour la terre italienne ; le prétexte lui est donné par les voyages d'écrivains et poètes français du XIX<sup>e</sup> siècle, poussés eux-aussi par un vif intérêt vers cette terre, profondément imbus aussi d'une ardeur idéologique et d'une sensibilité si fiévreuse que le voyageur moderne tâche de retrouver en visitant les mêmes lieux qui les ont attirés et inspirés. C'est sur cette recherche que réside le but de l'ouvrage.

A l'époque romantique où fleurit le goût des voyages, le premier des écrivains pris en considération, Alfred de Musset, fait exception. Dans sa jeunesse il ne sort que deux fois de France : la deuxième fois fut pour accomplir le fameux voyage d'Italie qui fut, peut-on dire, son seul voyage, celui qui tint une place déterminante dans sa vie et dans ses œuvres. Unie à son amour pour George Sand, « l'Italie a été désirée par le poète comme une maîtresse, qu'il chanta surtout avant de l'avoir possédée » (p. 103) : Faure reconstruit les étapes de cette expérience italienne de Musset, sans oublier d'informer qu'il avait du sang italien dans les veines. Le chapitre *Les « Harmonies » Toscanes* est tout consacré à Lamartine, à Florence en qualité de secrétaire d'ambassade et pour les images « imprécises » qu'il donne de cette terre. Sainte-Beuve en Italie fut, selon Faure, penché sur la lecture d'un petit carnet de voyage appartenant à son compatriote, un touriste médiocre : « de tempérament casanier, sans cesse rivé à sa table de travail, il redoutait les déplacements qui changent les habitudes » (p. 117). Néanmoins il retrace tous ses déplacements le long de la péninsule. Les derniers chapitres sont inspirés des expériences personnelles de l'écrivain : le dernier, par exemple, est dédié à son Lycée de Turnon, et sort donc du parcours italien.

Aux lacs italiens, Lacs Majeur et de Côme, Lacs d'Orta et de Varèse - Lac de Lugano, Lac d'Iseo et de Garde. Ouvrage orné de 150 illustrations en héliogravure. - Grenoble : J. Rey, éditeur, 1922. - 144 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-6440]

Faure réalise ce nouvel ouvrage dédié encore une fois, au thème inspirateur des lacs italiens - déjà chantés dans l'ouvrage paru en 1912 *Autour des lacs italiens* - qu'il aime beaucoup, qui l'« émeuvent » et l'exaltent par leur enchantement, surtout quand il se sent étouffé par la vie fiévreuse

se de Paris. Minutieusement, plus pour revivre lui-même l'émotion de la découverte de ces lieux que pour la décrire à ses lecteurs, il refait le parcours des mornes endroits français de la frontière jusqu'au petit bourg d'Iselle qui « s'étale » enfin dans la lumière (p.11) annonçant la délicieuse vision de ce coin de terre « heureuse » qui a regroupé, au pied des Alpes, ces charmantes magies. L'auteur rappelle que Stendhal avait déjà décidé que la meilleure manière d'aller de Paris en Italie passait par le Simplon qui mène plus vite au bord du lac Majeur et des îles Borromées. Le printemps et l'automne sont les meilleures saisons pour y venir : chaque lac, narré dans des chapitres indépendants, est décrit suivant sa superficie, sa position, ses rives, sa végétation, ses alentours et aussi ses attraits artistiques : à propos du Lac Majeur, dont la côte septentrionale appartient à la République helvétique et lui confère aussi l'aspect d'un lac suisse, Faure note les changements des eaux suivant l'ardeur du soleil. Il signale le château de Locarno, la visite, à pied ou par le funiculaire, au pèlerinage de la Madonna del Sasso qui rendit célèbre Charles Borromée et tous les endroits d'une beauté incomparable qu'il visite en bateau, tels Ascona, Brissago, les îles Borromées, Pallanza, Stresa, la délicieuse île des Pêcheurs et les jardins de la ville San Remigio. L'écrivain évoque l'origine des eaux des lacs d'Orta et de Varèse qui, selon sa thèse, remonterait à la période glaciaire lorsque la plaine du Pô était un golfe de l'Adriatique bordé par une série de fjords correspondant aux emplacements des lacs actuels ; sur le fond, en effet, on a retrouvé des poissons d'origine marine. Un petit train, bien différent des somptueux sleepings, conduit au lac d'Orta, peut-être le plus parfait des lacs lombards : Faure exalte les collines boisées qui l'entourent, l'île de San Giulio, la ville d'Orta délicieusement située, la végétation magnifique et surtout la basilique avec les fresques de Gaudenzio Ferrari. Le lac de Varèse, moins pittoresque et charmant que le précédent, acquiert sa réputation par la ville de Varèse qui est vraiment délicieuse, mais aussi grâce aux écrivains tels que Stendhal, Taine, Barrès qui l'ont célébré. Les Milanais l'ont adopté comme une des leurs villégiatures préférées. Le lac de Lugano appartient presque en totalité à la Suisse sauf pour l'extrémité du bras de Portezza, la petite enclave de Campione et la rive occidentale de Ponte Tresa à Ponte Ceresio qui font partie du royaume d'Italie. Par sa configuration générale, ses formes tourmentées, son aspect sauvage et alpestre, il rappelle les lacs suisses. Les montagnes qui l'entourent font un merveilleux écrin à la ville de Lugano, la plus belle et la plus grande du Tessin qui s'étale au bord du lac, où l'on mène une vie exquise. Faure n'oublie pas de signaler que la gloire artistique de Lugano est liée à Bernardino Luini qui a laissé quelques-unes de ses plus belles œuvres dans l'église Sainte-Marie-des-Anges : à propos des sanctuaires visités, l'auteur note l'atmosphère qu'on y respire, en contraste avec le snobisme cosmopolite qui remplit les hôtels. Mais le plus beau des lacs italiens est, pour lui, le lac de Côme, mieux abrité et à la végétation plus méridionale : il offre toutes les splendeurs italiennes, aimées de Pliny le Jeune, qui possédait plusieurs maisons de campagne sur ses rivages, de

Virgile et qui fut exalté, aux temps modernes, d'artistes, de romanciers et de poètes comme Shelley et Manzoni qui y fit vivre ses *Promessi Sposi*. Faure est très généreux en appréciations qui portent sur la configuration du lac, les collines, la ville de Côme et la Cathédrale, décrite aussi par Taine : les villas splendides, parmi lesquelles la Villa Pliniana et la Villa Roccabruna, édifiée sur l'emplacement de la Villa de Giuditta Pasta, le frappent beaucoup. Ce versant du lac est plus hostile, presque farouche et mystérieux. La visite se conclut en passant par Cernobbio, la Brianza et Bellagio, à la situation unique, dont Stendhal avait déjà décrit la beauté dans *La Chartreuse de Parme*. Pour les deux derniers lacs, Faure a également des mots d'admiration : le Lac d'Iseo, trop souvent négligé, est une sorte de condensé minuscule de tous les autres et sa végétation aussi luxuriante : si petit qu'il soit, il offre l'originalité de la plus vaste île lacustre de l'Italie, la Montisola. Dans ce lieu, parmi les plus aimés, il sent flotter un peu de l'âme française, il revoit George Sand y promener ses rêves tumultueux ; dans la bourgade d'Iseo qui s'enorgueillit d'un vieux château du temps des Scaliger, il se rappelle qu'en 1906 une partie du bourg s'était écroulée et avait disparu sous l'eau. La dernière étape est réservée au lac Benacus, le plus grand des lacs italiens, célébré par Virgile et d'une majesté sans égale. La pointe septentrionale, étroite et profonde, rappelle les fjords de la Norvège ; à Desenzano, entouré d'une végétation luxuriante, on s'embarque pour visiter la côte orientale, Sirmione et Gardone qui est la plus importante des stations cosmopolites de la Riviera. Avant la guerre, c'était l'une des stations les plus fréquentées par les Allemands et les Autrichiens. La pointe septentrionale, qui appartient maintenant aux Italiens, se termine à Rive, cité jolie et pittoresque, dans un site grandiose. C'est ici que Goethe s'embarqua pour l'Italie et que ses yeux émerveillés s'ouvrirent à la beauté.

Les jardins de Rome, aquarelles de Pierre Vignal. - Grenoble : J. Rey, 1923. - 98-[1]p. ; 14 pl. h.t. : aquarelles, photogr.

[Paris, Arsenal, FOL-2-2793]

Villes d'art de l'Italie du Nord. Milan. Bergame. Brescia. Vérone. Vicence. Bassano. Aquarelles de Pierre Vignal. - Bellegarde : impr. Sadag de Valence ; Grenoble : éditeur J. Rey, B. Arthaud, 1926. - 102 p. avec gravures dans le texte et aquarelles hors texte ; in-4°.

[Paris, BnF, FOL-K-509]

Dans ce nouveau tour italien, dédié à Henri de Régnier, Faure choisit deux régions du nord, la Lombardie et la Vénétie, plutôt différentes entre elles, mais à visiter pour leurs richesses tantôt artistiques tantôt naturelles. L'ouvrage se veut un compte rendu ponctuel des beautés de toutes sortes que l'auteur a scrupuleusement triées et qu'il tient à décrire pour que son lecteur puisse d'abord les découvrir dans un véritable « voyage

en images » sur papier : en plus, dans ses descriptions il organise ses points de vues sur plusieurs niveaux, au travers de moyens stylistiques qui reproduisent une planimétrie et montrent mieux les paysages, en hauteur et en profondeur. Quatorze délicieuses aquarelles de Pierre Vignal fixent les aspects les plus saisissants des lieux visités et les photos qui ponctuent chaque page, prises par l'auteur lui-même et par les photographes Bertault de Paris, Alinari de Florence et Anderson de Rome, en sont le meilleur commentaire. Milan, la seconde ville d'Italie, est la première étape et la première ville « à plusieurs points de vue » : Faure rappelle le choix de Napoléon d'en faire la capitale de la République italienne et Stendhal l'a aimée et choisie comme dernière résidence. Loin d'apparaître une ville « froide », c'est une résidence riche, moderne et pleine d'attraits pour les étrangers : il décrit donc le Dôme gothique, les chefs-d'œuvre des galeries Poldi-Pezzoli, de Brera, de la Pinacothèque et de la bibliothèque Ambrosienne. L'auteur n'a pas la présomption que ses courtes pages deviennent celles d'un catalogue, aussi du moment que les emplacements des œuvres de la collection de Brera, qu'il avait vus vides pendant la guerre, ont été complètement redistribués ; les églises aussi s'imposent, comme Santa Maria delle Grazie avec la *Cène* de Léonard de Vinci et Santa Maria della Passione. En parcourant la « délicieuse route de Milan à Bergame » (p. 27), avec sa brume caractéristique, le voyage se poursuit dans une ville pleine de références à *Corinne* et à d'Annunzio : après avoir retracé les phases historiques les plus importantes qui en ont marqué l'évolution urbaine, Faure décrit les majestueux monuments civils et religieux de Bergame, comme la Chapelle Colleoni avec la tombe de sa fille Médée. Brescia, l'étape suivante, a été un peu négligée par les autres voyageurs illustres comme Stendhal, Taine, Gautier. L'histoire de cette ville est des plus glorieuses, son passé belliqueux explique son appellatif de « *leonessa d'Italia* » et l'auteur cite les vers de Carducci expliquant les sièges mémorables que Brescia subit à cause de sa position. L'auteur n'oublie pas les richesses artistiques ni les peintres originaux natifs de cette ville. La description de Vérone révèle, chez l'auteur, une attention artistique doublée d'une investigation spatiale précise : les belles places, les Arènes, les édifices romans ou de la Renaissance, les églises, les tours, les souvenirs de Roméo et Juliette, les jardins seront rehaussés si on les voit d'en haut : « ce n'est que d'un lieu élevé que l'on peut vraiment comprendre une ville et l'aimer » (p. 67). Il résume Vicence comme « la ville des palais » (p. 71), ornée de très beaux monuments et s'enorgueillissant « des plus grands architectes » : « même sans Palladio, [elle] jouerait un rôle dans l'histoire de l'architecture », avec les trois Formenton et Trissino, Faure n'oublie pas son Théâtre Olympique et la Rotonde qui séduisit tant Goethe. Avant d'arriver à Bassano, Faure conseille un détour par Thiene, car le château Colleoni mérite une visite, en passant par Breganze au milieu d'une riche campagne et de beaux vignobles au pied de hauts plateaux d'Asiago, en visitant Marostica, petite ville ensermée de ses vieilles murailles, sa jolie place et sa colonne surmontée du lion de Saint-Marc, sceau significatif de plu-

sieurs des endroits visités, autrefois sous la Sérénissime. Bassano jouit d'une admirable position : l'auteur en exalte la prospérité qu'elle connut pendant la domination vénitienne, mais qu'elle paya cher lors des guerres de la Révolution et de l'Empire, car toutes les campagnes de l'armée française s'y déroulèrent. Sensible aux paysages, l'auteur décrit à côté du Musée le vieux pont couvert, « la plus grande fierté de Bassano », rehaussé par une aquarelle lumineuse, et le célèbre *balcone dell'arciprete*, d'où la vue s'étend dans toutes les directions embrassant les intéressantes communes des alentours.

Amours romantiques. À Padoue sous les arcades. - Paris : Bibliothèque Charpentier, E. Fasquelle Éd., 1927. - 208 p. ; in-16.  
[Paris, BnF, 8-G-11741 ; Richelieu, 8-RF-20075]

Comme l'écrivit l'auteur dans l'*Avant-Propos*, cet ouvrage continue la série des études littéraires dont « le public vénitien veut bien ne pas se lasser » (p. 5) ; il s'apparente au précédent volume *Âmes et décors romanesques*, car la plupart de ces essais concernent des écrivains ou des âmes de la tumultueuse époque qui les a inspirés et dont Faure veut célébrer le centenaire : par ces nouvelles réflexions, il veut faire ressortir toute l'âme du romantisme, avec ses défauts et ses excès, puisque c'est l'un des moments littéraires où sa sensibilité a trouvé des échos. Dans ces pages il a donc mêlé des études objectives à des morceaux d'inspiration plus personnelle. Ses souvenirs de jeunesse et de ses amours à Padoue, la ville de la « patavinité » de Tite-Live », se mêlent aux impressions laissées par les rives de la Brenta ; Chateaubriand devient une hirondelle lorsqu'il suivit l'amante romantique sur les routes d'Italie. A Vérone, certaines nuits de novembre particulièrement tristes sont vécues à travers les angoisses amoureuses de Napoléon, maître d'une ville mais non du cœur de son épouse ; les tombes de la Grande-Chartreuse de Bologne sont le cadre des rencontres amoureuses de Carducci et de sa Délia. Le printemps romain, avec son éclatante lumière, est le reflet de son état d'âme face au tombeau de Cecilia Metella : Faure avoue l'attrait mystérieux qu'il éprouve pour la Ville Éternelle, à laquelle il se sent attaché comme à une personne. La charmante petite ville de Varèse est décrite à travers le calme majestueux de son jardin public, l'un des plus beaux qui soient en Lombardie et où l'on aperçoit l'ombre de Stendhal : Faure fait part au lecteur de la tristesse du grand écrivain qui croit avoir trouvé, et peut-être perdu, le grand amour. Les chapitres *L'ombre de Byron* et *Sous les tilleuls de Bassano* proposent à nouveau des études qui paraîtront aussi dans *En Vénétie* et *Paysages littéraires*. D'autres chapitres sont dédiés à des souvenirs liés à des villes de France et à leurs personnages romantiques.

Aux pays des peintres italiens. I Les Luini de Saronno II. Au pays de Gaudenzio Ferrari III. La ville du Moretto IV. Le Corrè-

ge à Parme V. Les peintres de Bologne VI. Les Pinturicchio VII. Les fresques du Sodoma à Monte-Oliveto VIII. Les Tiepolo à Udine IX. Le chef-d'œuvre de Giorgione X. - Paris : E. de Boccard éditeur, 1927. - 115 p. et gravures ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-K-1372]

Dans ce nouvel ouvrage Faure prend comme prétexte l'intérêt pour quelques artistes et pour leur œuvre qu'il présente pour accomplir un nouveau pèlerinage italien : il choisit des peintres du septentrion qu'il a voulu connaître dans les pays où ils sont nés, choisis loin des grands centres, dans des endroits peu visités, les découvrant « dans les milieux où ils ont travaillé, dans les villes où ils ont laissé leurs œuvres caractéristiques » (*Présentation*). En neuf tableaux descriptifs il accomplit l'union du charme des lieux à celui de l'interprétation artistique : le nom de Luini évoque la poésie des lacs qu'il a visités maintes fois. Les fresques que le peintre y a laissées expliquent aisément le talent de ce *frescante*, déjà apprécié dans *Aux Lacs italiens* ; l'écrivain retrace les déplacements du peintre, les qualités des œuvres laissées à la Brera ou à Santa Maria della Passione à Milan, mais aussi à Lugano. Sans oublier de donner les indications routières pour arriver à Saronno tout en faisant le commentaire de la plaine lombarde, Faure analyse en détail les fresques de Luini, avec leurs qualités et leurs défauts, dans un sanctuaire d'art au charme du XVI<sup>e</sup> siècle où le snobisme cosmopolite n'a pas encore pénétré. Il fait part au lecteur des trois impressions successives qu'il éprouve à chaque fois devant ces œuvres. Faure montre le même intérêt pour le paysage le long du trajet de Novare à Varallo, au milieu de hautes ondulations des rizières, en notant les différences entre les gros bourgs prospères des Italiens qui ont pour idéal la cité et possèdent un aimable instinct social et racial et les maisons espacées des Allemands : la visite de cette contrée est motivée par l'intérêt pour le peintre Guadenzio Ferrari, un artiste de talent négligé par les Italiens, qui a laissé des fresques magnifiques à Saronno, mais surtout à Varallo dans la petite église de S. Maria delle Grazie, dont il admire le style personnel. Dans son étape à Brescia il suit pas à pas le Moretto, l'un des meilleurs peintres de l'Italie septentrionale : toutes les églises renferment ses peintures que l'auteur décrit dans leur ensemble, mais aussi en s'attardant sur le coloris typique que Moretto utilisait et qui était, pour les critiques, l'une des caractéristiques du peintre. A Parme il souligne chez le Corrège l'impression ressentie devant ses tableaux et la sensualité des formes féminines qui renferme une telle chaleur intérieure que le critique Burckhardt en éprouve une sorte d'ivresse. En rappelant que Stendhal chérissait beaucoup ce peintre, Faure souligne la correspondance entre le rêve que Parme suscite et la grâce des héroïnes corrégiennes. A Bologne, il souligne que son charme « tient à ce que son activité se déploie dans le cadre où elle a grandi » (p. 58), mais il met en évidence l'école de peinture bolognaise : elle prit tout à coup la première place à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, à la suite de la nécessité

qu'il y avait alors d'une rénovation de l'art religieux et de la suprématie de Bologne, ville universitaire et religieuse, qui eut le dessus et établit un nouvel art logique grâce aux trois Carrache et à Guido Reni. La visite de Sienne, ville où il se sent tout de suite comme chez lui, vaut pour ses monuments mais aussi pour les chefs-d'œuvre d'Ambrogio Lorenzetti au Palais Public et pour les dix fresques de Pinturicchio à la Libreria, qui offrent tout le charme de la Renaissance italienne. Dans les alentours de Sienne, Faure ne manque pas de signaler le charme du Monastère de Monte-Oliveto avec les fresques de Signorelli et du Sodoma, si caractéristiques pour leurs détails. Le détour par Udine, que seuls les touristes allemands et autrichiens visitent, est beaucoup moins fréquent pour les Français : cette ville « pleine de promesses » ne déçoit pas Faure qui souligne les influences positives laissées par la République Sérénissime et que Chateaubriand a admirées, tels le Castello, le musée renfermant des tableaux de Canaletto et il parle d'autres œuvres de Girolamo da Udine à Aquilée, à San Daniele et à Cividale. Mais ce sont surtout les tableaux de Tiepolo du palais épiscopal qui l'enthousiasment : en citant Camille Maclair, il le compare à Mozart. De toutes les villes de la riche plaine vénitienne, Cittadelle et Castelfranco ont l'aspect le plus pittoresque, encore entourées par leur enceinte du moyen âge. La cathédrale de Castelfranco renferme peut-être la plus belle des peintures de Giorgione : en conclusion de cet ouvrage, Faure exalte ce peintre à la vie riche en mystères qui représente le feu par la chaleur de ses coloris, qui exprime un lyrisme brûlant et dévorant et qui a eu le mérite d'avoir orienté la peinture vénitienne vers le paysage.

Rome. Couverture de Pierre Vignal. Ouvrage orné de 175 gravures. - Bellegarde : gravé et imprimé par Sadag ; Grenoble : éditions J. Rey, B. Arthaud, (1925) 1927. - 142 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-6617]

Gabriel Faure dédie son ouvrage au comte Joseph-Napoléon Primoli *sans qui Rome, pour nous, ne serait plus tout à fait Rome*. L'auteur qui a « tant écrit sur l'Italie » a enfin décidé de publier quelque chose sur Rome, qui sera « une sorte de memento de touriste, d'un touriste littéraire [...] qui a la joie [...] de n'être ni archéologue, ni historien, ni critique d'art ». Le charme de ce petit livre réside, à notre avis, dans les reproductions de Rome et de ses monuments, qui l'ornent, deux ou trois par page. Plusieurs de ces relevés photographiques sont dus à la maison Alinari et illustrent bien la ville pendant les années 1920-30, avant les modifications et les travaux voulus par Mussolini. Dans les premières pages, par exemple, on voit un panorama de Rome vu de Saint-Pierre où les photos sont prises du côté de l'église et d'en face. Sur ces deux images on distingue bien les constructions qui s'élevaient autour de l'église - « la spina di Borgo » - et qui n'avaient pas été abattues pour ouvrir la via della Conciliazione, bâtie pour privilégier la vue sur le chef-d'œuvre

de Michel-Ange. D'autres images montrent les berges du Tibre pleines de barques, la Place du Peuple et la Place Colonna presque désertes, la Place Venise davantage peuplée de personnes et de quelques carrosses. A ce propos, l'auteur commente que « les Romains du siècle dernier auraient de la peine à reconnaître » la place Venise « tant il a fallu en modifier les abords pour élever ce grand monument », le Vittoriano. Et il exprime son jugement ironique sur cet ouvrage en peu de mots : « il est difficile de faire aussi énorme et de monter plus haut une statue équestre » à laquelle il préfère celles de Colleone ou de Gattamelata. Lorsque les photos en noir et blanc, parfaites pour les monuments, ne donnent pas l'idée de la beauté de la Chapelle Sixtine, c'est le texte qui y supplée en décrivant le génie de Michel-Ange.

A la fin, en conclusion, l'auteur pense que la ville de Rome pourra échapper à la modernité car « Quelque rage qu'en aient les futuristes, c'est la Rome d'autrefois que viennent chercher des milliers et des milliers de visiteurs ». D'ailleurs, la politique d'urbanisation de l'Etat ne porte pas atteinte aux fouilles qu'elle essaie, au contraire, de valoriser au moyen de travaux qui mettent au jour d'autres découvertes archéologiques.

Heures romanesques. - Paris : E. Fasquelle éd., 1928. - 207 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z-24334

Encore un ouvrage de ce voyageur passionné d'Italie, né du mélange d'études systématiques du territoire visité avec des morceaux d'inspiration personnelle. Les quatre premiers chapitres contiennent des souvenirs de voyage dans différents endroits français visités par des écrivains au cours de l'histoire ; les six chapitres suivants ont encore pour cadre l'Italie. *Sous les oliviers de Sirmione* inaugure cette partie : l'écrivain souligne, comme toujours, l'importance des beautés naturelles de cet endroit et surtout le charme qui se dégage en y arrivant par la route de Peschiera qui court le long de l'étroite langue de terre au bout de laquelle se trouve le petit village des pêcheurs. Malgré l'encombrement et la modernisation des hôtels, le bourg – souligne-t-il – est encore fort pittoresque. A travers l'évocation habituelle des hôtes illustres qui ont visité le lac, Faure met surtout en évidence la sagesse de l'Etat italien de placer le paysage sous sa protection. Le séjour en Vénétie est plus prolongé : comme il le dit lui-même, en effet, c'est par une sorte de prédestination que cette région tient une grande place dans son œuvre italienne. S'il n'a jamais voulu écrire sur Venise, il a en revanche consacré plusieurs pages aux cités qui forment une couronne à la ville anadyomène à la plaine où elles sont situées qui les accueille et à la gamme de ses verts. Le long de la route qui, de Breganze, s'engage vers Arsiero et la Montanina, ses souvenirs vont à Fogazzaro, qu'il avait rencontré à Paris en 1907 quand il prononça son discours sur le modernisme à l'Ecole des Sciences Sociales.

La petite ville d'Este, plus vieille que Rome et chantée par l'Arioste, vaut un pèlerinage, notamment jusqu'à la villa, près des ruines, qui abrita les poètes romantiques anglais Byron et Shelley. L'état d'âme de l'auteur est bien différent lors de la visite de Ravenne ; le contraste entre les mosaïques colorées des antiques basiliques et des mausolées avec les rues banales de la cité moderne est trop fort et décevant. L'écrivain-voyageur regrette la grâce voluptueuse des villes d'Italie : les décors sévères ramènent au contraire l'esprit vers le passé et les souvenirs littéraires contrinent à faire éprouver des hantises funèbres, un thème qui a été développé par maints écrivains. L'air des tombes de Ravenne est oublié en plongeant à nouveau dans la nature et le soleil. La fin de l'ouvrage est dédiée à Padoue, une ville que l'écrivain avait délaissée dans *Heures d'Italie*. Ce qui lui tient au cœur c'est d'étudier, en particulier, l'automne qui nulle part n'est aussi voluptueux qu'en Vénétie : à Padoue il vit de véritables moments d'ivresse gravés dans son esprit, plus réels que la réalité. Ses accents sont ceux d'un véritable décadent : « une cité [...] n'est guère qu'un "état d'âme", et chacun n'y trouve que ce qu'il cherche » : voilà pourquoi l'Italie a tant de visages que les nombreux visiteurs qui l'ont découverte, à leur image.

(Les) Rencontres italiennes. - Argenteuil, impr. Coulouma ; Paris, éditions des « Horizons de France », 1929. - 77 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z-24860(2)

Influencées par les paysages italiens et ressuscitées par des occasions fortuites, les amours juvéniles de l'auteur et sa sensibilité fiévreuse occupent les trois chapitres de cet ouvrage, entièrement consacré à l'Italie tant aimée sur la vague de la rêverie romanesque. Grâce à une lettre « dont la seule vue met un tremblement » dans ses mains (p. 4) retrouvée dans les tiroirs de son bureau, il se remémore dans le chapitre *La nuit de Menaggio* son premier voyage au-delà des Alpes, après ses études. Après la visite de Florence, il remonte vers les lacs lombards : « leur splendeur voluptueuse » (p. 10) affole ses « jeunes ardeurs » et c'est l'incomparable décor du lac de Côme qui lui paraît « le cadre rêvé pour un grand amour ». Trente ans après, il revoit en fermant les yeux la femme française connue et aimée passionnément dans ce cadre dominé par des senteurs qui enveloppent le voyageur « d'une nappe odorante » (p. 32). Le séjour dans la Vénétie est chargé du regret pour les heureuses années d'avant la guerre, à une époque qui paraît si lointaine, où « l'on pouvait flâner » sans préoccupations matérielles : suivant le conseil de Barrès, il remonte le cours de la Brenta, plein de souvenirs du XVIII<sup>e</sup> siècle et visite Padoue. Dans le chapitre *Sur le quai des Esclavons* il plonge dans la foule cosmopolite de Venise, malgré « la fausse note » des touristes allemands qui, par leur habillement « ridicule », font ressortir l'élégance des Vénitiennes du peuple : pendant les rêves suscités par cette ville, en dévisageant les formes féminines croisées, il reconnaît un autre amour de sa jeunesse. En conclusion de cette trilogie italienne, dans *Un soir à Riva*,

l'auteur narre la rencontre troublante de deux amants sur la réminiscence wagnérienne de Tristan et Yseult.

Suite italienne. Couverture de François de Marliave. - Paris : Eugène Fasquelle éditeur, 1929. - 206 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6740]

Encore un ouvrage sur l'Italie que Faure dédie à Paul Bourget « après avoir relu les *Sensations d'Italie* » : dans l'*Avant-Propos* il avoue qu'il se croyait désormais capable d'échapper aux sortilèges de l'Italie, « mais l'ensorceleuse a tant de tours dans son sac » (p. 9). Il espère donc que le public voudra faire à ce nouveau volume l'accueil bienveillant qu'il a jusqu'ici réservé à ses autres ouvrages consacrés à la terre latine et qu'il l'excusera de l'avoir complété par trois morceaux dédiés à la Savoie, à la Provence et au Dauphiné, qui sont pour lui « les seuils » (p. 9) entre les deux Pays. C'est effectivement à des sites d'importance « mineure » que l'écrivain dédie ses chroniques, si bien qu'il en fait des textes encore plus à la frontière entre la description touristique et la mise en valeur artistique de « petites pierres précieuses » brutes, qui ne font que rehausser la richesse de la terre que l'auteur aime tant. Moins célèbres que celles de Pompéi, les fouilles d'Ostie offrent peut-être un plus grand intérêt parce que, selon Faure, elles donnent l'image de ce que fut une grande cité commerçante aux heureuses années de la République et de l'Empire : dans le chapitre *Dans les ruines d'Ostie* il ne se limite pas à décrire le village et ses larges rues pavées de basalte. Il imagine surtout ce que devait être la cité des marins et des commerçants, des fonctionnaires, des soldats et des ouvriers, il s'arrête devant les mosaïques des thermes et surtout derrière le théâtre, sur la belle place des corporations, au Forum. Le plus grand charme de ces ruines c'est qu'ici, mieux qu'à Pompéi, la nature s'est insinuée parmi elles. Du haut de l'escalier qui montait à ce qui fut le capitole il peut contempler les horizons qui entourent la ville et les dunes qui annoncent la mer. Son intérêt pour la nature est confirmé dans le chapitre *Le Printemps à Breganze* où il décrit, par touches délicates, le réveil de la saison des fleurs et des créatures printanières au milieu des séductions artistiques. Dans *La maison de Carducci* il a l'occasion de participer au nouvel et solennel hommage que l'Italie s'apprête à rendre à Giosué Carducci, l'un de ses plus nobles poètes : la reine Marguerite, en effet, a sauvé sa maison et sa bibliothèque. De passage à Bologne, il a tenu à faire un pèlerinage dans cette demeure où le poète vécut et où il l'imagine avec Lidie. D'autres images le saisissent pendant sa visite de Frascati : dès qu'il arrive près du miroir d'eau qui entoure la Falconieri, il est envahi par des souvenirs concernant la villa et l'histoire de son propriétaire d'avant la guerre. De passage à Rome il a voulu revoir la villa encore déserte et son parc solitaire avant qu'ils ne soient banalisés par l'installation de services administratifs ; la campagne romaine aussi offre des aperçus intéressants, des murailles de Rocca di Papa jusqu'aux monts

Albains. D'autres chapitres, imprégnés de réminiscences littéraires et historiques, sont dédiés à Tivoli, à Parme et à Menaggio. La ville d'Aquilée, déjà visitée en 1916 et déjà célébrée dans *Heures d'Italie*, est enchâssée dans cet ouvrage comme un bijou précieux : pour l'écrivain, en effet, « les plaisirs du retour et de revoir ont souvent, pour les vrais voyageurs, plus de charme que les joies de la découverte » (p. 145) et dans cette ville il vient de vivre ses heures les plus belles. Il va retracer donc les étapes historiques de celle qui a été une « vraie capitale » à l'époque d'Auguste, qui la chérissait particulièrement et en avait fait un camp de concentration de l'armée. Ravagée par Alaric et par Attila, supplantée par Grado et Venise, elle disparut presque entièrement de la carte : du temps de ses splendeurs elle a gardé la cathédrale où l'on peut lire en quelque sorte toutes les vicissitudes de son histoire. Faure visite encore une fois le musée, pour y goûter surtout la tranquillité, mais ne manque pas de citer le cimetière qui entoure l'église et le souvenir des soldats qui sont tombés sur le Carso et l'Isonzo qui dorment « leur dernier sommeil près des monuments funèbres des légionnaires impériaux ». L'auteur conclut son souvenir d'Aquilée en rappelant que D'Annunzio y avait fait quelques-unes de ses plus hautes méditations. En conclusion, il dédie le chapitre *Roses d'octobre* à la Vénétie « fertile, aimable, ardente », qui mérite bien l'épithète d'*amorosa*.

(Le) Visage de l'Italie, publié sous la direction littéraire de Gabriel Faure. Préface de Benito Mussolini. - Paul Bourget, Henri de Régner, Henry Bordeaux, Georges Goyau, Pierre de Nolhac, de l'Académie française ; Gérard d'Houville et Marcelle Vioux, Marcel Boulenger, Gabriel Faure, Paul Guiton, Ernest Lémonon, Eugène Marsan, Maurice Mignon, Ed. Schneider, J.-L. Vaudoyer. - Paris : impr.-éditions des Horizons de France, 1929. - 385 p. avec gravures. [682] VII Photos réunies par l'Institut L.U.C.E. ; in-folio. Voir lettre V.

Au pays de Virgile. Comprend : Sur les Rives du Mincio. En relisant les Géorgiques. Les Décors de l'Enéide. Pèlerinages. Au seuil des Alpes. Les Rencontres italiennes. - Paris : Fasquelle éditeurs, 1930. - 192 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 16-K-303]

Dans cet ouvrage le style révèle une personnalité tendue plus vers les réminiscences littéraires du panorama italien que vers les beautés naturelles : le titre, confirmé par celui du premier chapitre, souligne une filiation culturelle qu'il remarque dans tout le Pays. On retrouve l'influence virgilienne même dans la France méridionale, pour lui semblable à l'Italie « sous

tant d'aspects ». Le volume s'organise autour des traces virgiliennes recherchées en auto, « pour mieux voir » (p. 15), dans le scénario naturel, le Mincio et ses campagnes, où se déroulent les épisodes des *Géorgiques* et de l'*Enéide*. Son *pèlerinage* continue à Rome où chaque endroit est pour lui l'occasion d'une réminiscence littéraire : la tombe de Keats, la terrasse de Castel Gandolfo « où Stendhal rêvait à ses amours », les papyrus liés au souvenir de Renan. La visite de Florence rappelle Mme de Staël tandis que le palais Rufolo et ses incomparables terrasses, « parmi les plus belles de la terre », gardent encore le fantôme de Richard Wagner. Le voyage avait commencé au nord en 1929. Le regard du voyageur est entièrement captivé par les beautés des Alpes : devant ce panorama et sa lumière sous la neige, il prend des accents redevables à Senancour car il se voit régner « sur le silence et la solitude ». Après l'immanquable étape vénitienne l'ouvrage se poursuit sur la vague de l'inspiration personnelle ; après une étape à Riva, le séjour à Menaggio lui offre l'occasion de rêvasser sur un amour vécu « pendant son premier voyage » (p. 152), 25 ans auparavant.

En Sicile. Couverture de J. F. Bouchor. Ouvrage orné de 205 héliogravures. - Grenoble : B. Arthaud, successeur des éditions J. Rey, 1930. - 186 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-6854

Dans ce livre, Faure raconte son voyage en Sicile en 1929. Six chapitres montrent les étapes siciliennes depuis Messine à Taormina, après le tour de l'île fait de Messine à Palerme en train, ensuite en automobile. C'est surtout grâce à ce moyen de transport que l'auteur a la possibilité de goûter les beautés du paysage – « les bois d'orangers de Palerme », les « amandiers de Syracuse », « une mer aussi bleue que le ciel » – auxquelles se mêlent l'intérêt pour les vestiges archéologiques (v., par exemple, le IV<sup>ème</sup> chapitre *Parmi les ruines de Sélinonte et d'Agrigente*). Les souvenirs des mythes grecs se réveillent devant la mer d'Ionie « qui entendit les strophes alternées des bergers de Théocrite et les soupirs de Sapphô » et se mêlent aux souvenirs littéraires, les écrits des autres voyageurs qui ont parcouru la Sicile, tels Goethe, Renan, Maupassant, Gide. Chaque page du livre est ornée de 2 ou 3 photos, dues à l'Association A. S. T. I. S. de Palerme, aux Alinari, à Boissonnas de Genève etc. Attentif plutôt aux beautés naturelles et artistiques et aux suggestions littéraires, Faure ne fait allusion au régime que pour apprécier la sûreté avec laquelle on peut se déplacer et la lutte du fascisme contre les abus de la mafia.

Heures d'Italie. - Paris : Fasquelle éditeur, 1930. - 389 p. ; in-12, fig. pl. couv. en couleurs.

[Paris, BnF, 8-K-6903 ; 8-K-7145 ; 8-K-7240

Cette nouvelle édition reproduit le texte du volume où furent réunies les

trois séries publiées d'abord séparément par la Bibliothèque Charpentier (1907, 1909, 1910-1911) ensuite chez Fasquelle, à partir de 1919 (Elle comprend : 1<sup>re</sup> série : Lombardie, Vénétie, Marches, Ombrie. 2<sup>e</sup> série : Cadore, Vénétie, Romagne, Emilie. 3<sup>e</sup> dernière série : Piémont, Lombardie, Vénétie, Frioul). L'auteur a ajouté deux pages sur Reggio qu'il avait oubliées lorsqu'il parcourut la Via Emilia. La nouvelle édition de 1934 a été revue et remaniée par l'Auteur.

Paysages et poètes d'Italie. - Roma : Società editrice « Novissima », 1930. - 159 p. ; in-16. Portrait, facsimilé.  
[Paris, BnF, 8-K-6903

A côté des *Heures d'Italie*, consacrées exclusivement à l'Italie, on trouve de nombreuses pages où Faure célèbre les paysages de la terre latine qui ont inspiré les poètes et les écrivains italiens, comme Boccace, Pétrarque, Carducci ou D'Annunzio. Cet ouvrage est donc composé des extraits de *Paysages littéraires*, de *Pèlerinages passionnés*, d'*Heures romanesques* et de *Suite italienne*, écrits entre 1912 et 1928. En ouverture de ce recueil est placé *Le printemps à Breganze*, un poème autographe de Faure.

Stendhal : Compagnon d'Italie. - Paris : Charpentier, Fasquelle Éditeurs, 1931. - 190 p. couv. ill.  
[Paris, BnF, 8-Z-25714

La dédicace à Paul Valéry placée en ouverture introduit à l'épigraphie liminaire tirée de cet écrivain même et qui va conformer ce nouvel ouvrage de Gabriel Faure : « On n'en finirait plus avec Stendhal ; je ne vois pas de plus grande louange ». Défini dans l'*Avant-propos* comme son « cher compagnon d'Italie », c'est sa présence que Faure – frémissant aux seuls noms de ces villes dont les syllabes harmonieuses avaient enchanté sa jeunesse – a ressentie lors de sa première descente en « terre latine » un quart de siècle auparavant et sa voix qui murmure ses expériences d'amour et ses aventures romanesques. Si au début il avait le culte de Chateaubriand, que Beyle détestait, c'est Stendhal qu'il aime et avec lequel il serre ces liens de communauté spirituelle qui ont inspiré ces nouvelles pages : Stendhal est plus un homme qu'un auteur qui soigne les périodes à écrire. Comme lui, Faure a su apprécier tous les magnifiques coins italiens et les mœurs de leurs habitants.

La première partie *Le Compagnon d'Italie* comprend plusieurs chapitres – tous dédiés à des poètes ou à des écrivains contemporains – reproduisant les impressions de Faure et en doublant les itinéraires de l'illustre écrivain au XIX<sup>e</sup> siècle le long de la Péninsule : *En dégustant un « zabaione »* met le lecteur au courant de cette découverte faite au café Pedrocchi de Padoue, « le meilleur de l'Italie » aussi bien que de ses rencontres amoureuses. Le chapitre *A travers la Brianza*, bien qu'encore sur les traces de Beyle, permet à Faure de plonger dans l'ambiance des lacs italiens et de connaître de près les collines Euganéennes tant rêvées. *Sur*

le môle d'Ancône est inspiré par la traversée des Marches et des Apennins, dans « un petit train poussif qui courait le long de la grève, au milieu des cabines et des baigneurs étendus sur le sable en costumes légers, mais décents » (p. 41-42) ; du môle, le soir, il respire la brise marine où il croit discerner tous les parfums de la Grèce voisine. Dans *A la Madonna del Monte*, il reconstruit l'itinéraire pour arriver jusqu'au sanctuaire d'où l'on peut admirer tous les aspects du paysage ; son désir de connaître la Toscane, inspiré surtout par Gabriele d'Annunzio, est raconté dans *Sur les remparts de Volterra*. La terre émilienne, que Maurice Barrès avait connue surtout en partant des tombes du campo-santo, donne le chapitre *Dans le jardin de Parme*, où le voyageur français célèbre aussi le talent de Corrége. Le dernier chapitre, *Rêveries romaines* regroupe toutes les haltes de Stendhal en Italie après avoir quitté le consulat de Trieste et être nommé à Civitavecchia, un poste qui ne lui plaisait pas, mais qui était toutefois en proximité de Rome. Dans la ville éternelle, Faure va chercher tous les lieux de méditation de son compagnon qui palpitent encore des émotions éprouvées et saisies un siècle après.

La partie *Aurour de Stendhal*, rassemble des moments variés et d'une inspiration plus littéraire, vécus par cet italien d'adoption à Milan, notamment lors d'une soirée à la Scala où il rencontra Choderlos de Laclos. Mais la chronique concerne aussi Rome, où il connut Henri de Latouche, l'amant de Marceline Desbordes, le conseiller de Balzac et l'éditeur d'André Chénier. La troisième partie de l'ouvrage, *En marge de Stendhal* est composée de trois nouvelles placées en cadre italien.

En Vénéto (Pages choisies). - Roma : Soc. Ed. di « Novissima », 1933 - XI.

[Paris, BnF, 8-K-7084

Dans ce nouvel ouvrage, Faure clame son affection pour la terre italienne, « sa seconde patrie » où il se sent comme « chez soi ». Il avait déjà consacré son ouvrage *Heures d'Italie* à la Vénétie, à toutes les villes de cette région et à sa « voluptueuse campagne » : la place exceptionnelle que cette région tient dans son œuvre n'a pas échappé à E. Fedelini qui le souligne dans sa *Nuova Antologia* dans les études qu'il lui a consacrées. Différents chapitres traitent tantôt des cités historiques tantôt des écrivains et des peintres qui ont vécu dans cette région et qui ont laissé des pages ou des chefs-d'œuvre inoubliables en souvenir de leurs séjours. Une villa vicentine, Padoue, Este, les rives de la Brenta, Fusina, Breganze, Castelfranco, Bassano, Conegliano vont de pair avec Pascoli, Gabriele d'Annunzio, Shelley, Byron, Pétrarque et son tombeau, Fogazzaro, Giorgione, George Sand et Musset. Ce nouvel ouvrage est un foisonnement d'images de paysages et de réminiscences artistiques ; en particulier, le chapitre final *Le Printemps à Breganze* reprend le texte déjà publié dans *Suite italienne*, en confirmant non seulement l'admiration de l'auteur pour les lieux d'art italiens, mais aussi pour leur nature.

(Les) Rendez-vous italiens. La Mort de Wagner à Venise. Deux Français à Gênes : Michelet et Flaubert. Sur les rives du Trasimène. Goethe à Padoue. Barrès à Naples, etc... - Paris : Fasquelle éditeurs, 1933. - 190 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z R ROLLAND-7507 ; 8-K-7000

Faure continue la série de ses impressions de voyage en Italie : ce nouveau recueil est encore une suite de tableaux inspirés par des figures d'écrivains et d'artistes qui ont cherché refuge ou inspiration en Italie. Au cri d'« Italiam ! », celui qu'il fait prononcer aux protagonistes de son recueil que Faure a poussé pour la première fois trente ans auparavant, lorsqu'il partit à la découverte de la terre latine qui ne l'a jamais déçu. Ce cri monte spontanément aux lèvres des écrivains et des artistes du Nord lorsqu'ils franchissent les Alpes, « qu'ils soient dans toute l'exubérance de la jeunesse ou dans leur âge mûr, celui qu'ils répètent quand la vieillesse les ramène au pays de la lumière » (*Avant-Propos*). C'est le cas de Richard Wagner, le premier de ses protagonistes, qui vint mourir à Venise : la visite des lieux donne à l'auteur l'occasion d'y évoquer les figures illustres qui l'ont précédé. A Venise il sent le besoin de visiter la demeure où Wagner passa ses derniers jours en 1882 ; Faure conduit le lecteur à travers la visite du palais Vendramin, un chef-d'œuvre dont tous les voyageurs, de leur gondole ou du bateau, ont admiré la magnifique façade. Déjà décrit par Maurice Barrès dans *Amori et dolori sacrum*, bien que le palais ne soit pas ouvert aux touristes, Faure a reçu l'autorisation exceptionnelle, avec Diego Valeri, de le visiter : il en décrit donc surtout l'intérieur, la suite des salons, les tableaux, les meubles, les lustres. Une plaque rappelle le séjour du musicien et l'écrivain français visite les endroits précis où Wagner habita à Venise, et en Italie en général, où il retrouva toujours la même atmosphère et où il finit ses jours.

Dans le chapitre *Deux Français à Gênes* il rapporte le reproche que le professeur Gaston Broche fait à Faure et à beaucoup d'écrivains français, d'avoir ignoré la capitale ligurienne où Flaubert et Michelet ont séjourné ; la traduction du *Voyage en Italie*, par le docteur Mutterer et qu'il reçut lorsqu'il se trouvait en Vénéto, lui donne l'idée de relire ce que Goethe disait de Padoue, d'aller revoir les coins dont il avait parlé et de comparer l'idée de la patavinité selon Tite-Live avec l'évolution de la ville. Monreale, Agrigente, Taormine sont les protagonistes de *Terrasses de Sicile* : l'écrivain décrit la merveilleuse église de Monreale tant admirée par Henri de Régnier aussi, les temples et les floraisons d'Agrigente, patrie d'Empédocle et de Pirandello, l'emplacement et le paysage que surplombe Taormine, qui sont d'une telle beauté matérielle que nul ne peut y résister et qui donnent une véritable jouissance physique. C'est à l'Italie que Maurice Barrès dut quelques-unes de ses plus nobles exaltations : Faure reconstruit ses déplacements jusqu'à Naples où il retrouve une note de jeune et joyeuse ivresse qu'on rencontre assez rarement chez l'écrivain, une allégresse du paysage qui s'empare de son âme. Sur la route de Florence à Rome, l'écrivain français ne peut pas se passer de visiter les



rives du lac Trasimène où il rêve. En conclusion, il faut signaler le suggestif chapitre *Les poètes parmi les tombes* : de tous les souvenirs de voyage, aucun n'est plus profond ni plus durable que ceux qui concernent la mort. Les œuvres d'art funéraire émeuvent plus que toutes les autres : l'écrivain fait défiler des personnages évoqués par leur tombe : Cecilia Metella, Galla Placidia, Guidarello Guidarelli, Beatrice, Anita Garibaldi – à qui Faure dédie un chapitre – le cimetière protestant de Rome où reposent les restes de Shelley et de Keats évoquent, grâce à l'écrivain, toute la poésie des cimetières si typique au dix-huitième siècle.

Automne. Suivi de Deux pèlerinages italiens au pays de Gabriele d'Annunzio, au pays du duce. - Paris : Fasquelle, 1934. - 191 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-Z-7932 ; Z-26783]

Ce nouvel ouvrage de Gabriel Faure a une structure composite : dans les douze courts premiers chapitres l'écrivain décrit ses impressions automnales ressenties à Paris et dans d'autres endroits français, éprouvant toutefois de la nostalgie pour la terre italienne, les ravissements et les exaltations éprouvés en parcourant ses belles cités, comme il le souligne dans le deuxième chapitre *Italiam* ! Les deux sections conclusives de l'ouvrage acquièrent alors une saveur spéciale car elles sont dédiées aux lieux où deux « italiens illustres », Gabriele D'Annunzio et Benito Mussolini, ont vécu.

Depuis longtemps Faure désirait voir Pescara et la région des Abruzzes, mais il avait toujours été détourné de ce projet par les inappréciables richesses offertes par l'Italie et par ses beautés nouvelles ; après vingt voyages, ce Pays offre encore des sites pittoresques en dehors des grands chemins et Pescara en est l'un des meilleurs exemples. Jusque là il n'avait fait que suivre le rivage en chemin de fer pendant la guerre, au printemps 1916, avant d'aller voir, à Venise, Gabriele D'Annunzio malade et menacé de perdre la vue. Il avait voulu accomplir un pèlerinage au bord de l'Adriatique, *il mare amarissimo*, tant décrit par les voyageurs français, et si souvent par le poète italien. Toutes les petites villes de la côte étaient alors sans cesse troublées par des alertes et Pescara, notamment, avait été bombardée à plusieurs reprises. C'est à travers les œuvres de Gabriele D'Annunzio donc qu'il s'imaginait cette contrée, se doutant pourtant que le poète l'avait embellie et transfigurée : mais une surprise attend Faure. De la vieille Pescara, du village de pêcheurs où le poète a situé la plupart de ses premières nouvelles, il ne reste presque rien. En décrivant la vieille cité Faure parcourt la vie des parents de Gabriele D'Annunzio et trace, parallèlement, le prodigieux développement de la ville devenue un chef-lieu de province et, après Rome, la ville d'Italie qui a eu la croissance la plus rapide. Du côté de la mer, le Français cite les plages près des boulevards qui offrent de délicieuses promenades, mais aussi les vues que l'on a tantôt sur la Maiella, tantôt sur le Gran Sasso, « pareil à une femme couchée » (p. 137) qui ferme les horizons

de cette ville. L'écrivain continue la description de Pescara et de la région en relisant les œuvres de D'Annunzio qui, dès le collège, célébra sa mer natale dans le *Canto Novo* et dans les *Laudi*, parla de la route qui mène à travers la pinède à Francavilla al Mare, dominée par le fameux couvent de Santa Maria Maggiore devenu la propriété du peintre Michetti, où D'Annunzio demeura à plusieurs reprises, et où il écrivit ses premiers romans. L'écrivain parle des chambres-cellules à l'intérieur de ce couvent, choisies par l'écrivain italien pour méditer et travailler et où il écrivit ses ouvrages les plus importants ; ce pèlerinage continue à l'Ermitage de San Vito, un autre des lieux choisis par D'Annunzio, il se poursuit à Chieti et va au cœur des Abruzzes méridionales, cette « montagne-mère, comme l'appelle le poète, qui semble veiller sur toute la contrée » (p. 149) se référant toujours pour les portraits de ces lieux à l'ouvrage qu'ils ont inspiré. Le Français ne pouvait pas manquer non plus la maison natale de ce fils « glorieux » de ces paysages.

Le deuxième pèlerinage s'accomplit sur la via Emilia, que Faure avait déjà parcourue il y a trente ans : il s'arrête sur les souvenirs romains disséminés le long de la route dans la partie de la Romagne qui avoisine Forlì, une ville dont il trace les étapes historiques de l'époque romaine, à travers la Révolution française et les luttes pour l'indépendance de la patrie. L'écrivain déclare qu'il est factice de trouver dans les grands souvenirs du passé, de César aux condottières et aux patriotes du Risorgimento, « l'explication des faits historiques du présent » (p. 161) : on ne peut pas composer ainsi la personnalité de Benito Mussolini et découvrir, dans le fils de l'humble forgeron de Predappio, les ferments d'où naîtra le Duce. La déception est grande lorsque le Français arrive au bourg illustre : l'humble maison natale de Mussolini, au milieu du hameau de Dovria, un village de montagne, n'existe plus. Predappio Nuova est une bourgade toute neuve faite d'édifices publics que l'écrivain ignore en préférant s'arrêter sur le palais Verano où fut déplacée l'école du village et où la mère de Mussolini était l'institutrice, et sur les autres édifices importants de Dovria. Le dernier crochet de ce pèlerinage a lieu à San Mauro, le bourg natal de Giovanni Pascoli, où Faure veut saluer celui qui chanta le doux pays ensoleillé en s'émerveillant, encore une fois, de l'inépuisable Italie.

Pages romaines. - Roma : Società editrice « Novissima », 1934-XII. - 197 p. portrait ; in-16.

[Paris, BnF, 8-J-9694]

Sur la Via Emilia de Plaisance à Rimini. - Roma : Società editrice « Novissima », 1934-XII. - 143 p., portrait ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7127]

C'est la nouvelle édition du précédent volume du titre *Sur la via Emilia* : dans l'*Avertissement* l'auteur informe avoir beaucoup hésité avant de re-

manier une œuvre de sa jeunesse de peur d'en altérer la fraîcheur première. Ce qui l'a motivé, c'est la volonté de dire toutes les « magnifiques transformations que le régime fasciste a fait subir aux cités de l'Emilie » et surtout dans le but de donner aux « voyageurs artistes et lettrés l'envie de visiter une région un peu délaissée » (p. 9). Il l'a donc complété en consacrant une page à Reggio qu'il avait négligé jadis, en prenant à la lettre une inexactitude de Baedeker. Il a aussi renoncé au projet de visiter Predappio, le pays du Duce, qui vaut bien « à lui seul, un pèlerinage » et qui fera l'objet d'une autre publication. La visite de Reggio est très satisfaisante : il découvre une ville riche et prospère, un centre agricole important, plein de monuments et d'églises remarquables : il rappelle aussi le rôle joué par cette ville en 1797 lors de la constitution de la République Cispadana, l'appellation que lui réserva Foscolo de « città animatrice d'Italia » et la célébration de Carducci pour le centenaire de la date historique. Faure rappelle aussi que Reggio est la patrie de l'Arioste.

Chateaubriand en Italie. - Rome : E. N. I. T. Ferrovie dello Stato Novissima, (s.d.). - non paginé, fig. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN27-68553]

C'est l'extrait de l'introduction qui préfaçait l'ouvrage de Chateaubriand, *Voyage en Italie*. Ces quelques pages sans date, mais remontant probablement à 1935, sont issues du curieux mélange de la rélecture des voyages de Chateaubriand en Italie enrichies de photos en noir et blanc des plus beaux endroits et monuments italiens.

Venise. Couverture de Jean Chièze. - Grenoble : Artaud, 1938. - 170 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-7382]

Dans l'*Introduction* l'écrivain tient à préciser la raison qui l'a poussé à écrire ce nouvel ouvrage après avoir juré de ne plus rien écrire sur les grandes cités d'Italie : il va manquer une deuxième fois à sa parole car, après *Rome*, il a encore cédé à l'insistance des éditeurs pour la même collection « les Beaux Pays ». Ayant tant écrit sur le Vénéto, il est resté trop muet sur sa capitale. Il relève même les limites et le ridicule d'une telle tâche, puisque Venise est la ville du monde qui inspira, non seulement le plus d'artistes, mais le plus d'historiens, d'essayistes, de poètes et de romanciers ; à l'appui de cette considération il parcourt à rebours la renommée de cette ville depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Tout aussi célèbre en Europe autrefois qu'aujourd'hui, elle ne provoquait pas pourtant le même enthousiasme chez les écrivains et il cite donc quelques-uns parmi les écrivains et voyageurs les plus célèbres qui ont laissé des pages sur Venise, comme le président de Brosses, Montaigne, J.-J. Rousseau, Chateaubriand, sans oublier qu'elle a servi de décor à tout un siècle de littérature à l'époque romantique et même après. Il ne va donc pas célébrer

les charmes et les douceurs de la vie vénitienne, agrémentée par la célébration de la beauté de ses femmes ou par la description des délicieux repas dans les humbles *trattorie* ; le rythme de la vie moderne fait qu'il y a plus de gens pressés que d'autres. C'est à eux que va s'adresser ce volume : « après avoir facilité leur emploi du temps, [...] il va leur donner le désir de mieux connaître Venise, d'y prolonger leur séjour ou d'y revenir » (p. 17). En preuve d'une très bonne connaissance de la ville et de ses alentours, dans les dix chapitres qui composent l'ouvrage, orné de 153 gravures, il conduit le lecteur pas à pas dans les lieux les plus connus mais aussi dans tous les recoins de la ville : la place Saint-Marc, la Basilique, la Piazzetta, la « loggetta » du Sansovino et le Quai des Esclavons sont inspectés minutieusement jusqu'aux jardins publics où se tient, tous les deux ans, la célèbre exposition artistique internationale appelée Biennale, où il arrive après une « magnifique promenade de plus d'un kilomètre » (p. 31). La montée et la descente de tous les ponts jetés au-dessus des canaux de la « Riva dell'Impero », inaugurée en 1937, « mais qui permet au flâneur de poursuivre sa rêverie jusqu'à l'extrémité de l'île vénitienne » s'avère un peu pénible. Il ne néglige pas non plus le côté de la Dogana, la Salute, ni plus loin Fusina et Mestre. Il conduit donc le lecteur avec rigueur et érudition dans les salles du Palais des Doges, dans les églises les plus importantes ou pittoresques, comme Saint-Georges-Majeur, San Salvatore, San Giorgio degli Schiavoni et dans les deux « panthéons » de la cité, Santi Giovanni et Paolo et Santa Maria Gloriosa dei Frari ; mais il ne manque pas de visiter l'Accademia, les Musées et de parcourir « ensemble » le Grand Canal à bord d'un tranquille *vaporetto* : pour bien voir tous les palais, conseille-t-il, « faisons un aller et retour et ne regardons qu'une rive à la fois » (p. 83). En parcourant encore la ville par l'eau, il trouve que c'est « la ville idéale [...] pour les flâneurs » (p. 131) : c'est pour lui une véritable volupté de se perdre dans le dédale des ruelles où l'on découvre à chaque tournant des aspects imprévus et charmants. Ces promenades, sans voiture, permettent de prendre contact avec le vrai peuple de la ville et, de plus, la vie sur l'eau est pleine d'imprévu : il signale aussi combien il est agréable d'errer voir les jardins de la ville en gondole ou à pied. Il trouve aussi que la fameuse route tant redoutée, tant critiquée, qui relie la ville à la terre ferme « n'a guère – en toute justice – modifié le paysage ». Il ne lui reste plus qu'à rendre compte de la visite des îles de la lagune et des alentours de Venise, notamment les villas entourées de jardins et de parcs sur les rives de la Brenta et les alentours de Padoue, Abano, Battaglia, Monselice et Arquà ; il regagne donc l'Adriatique en passant par Chioggia, « la seconde cité de l'état de Venise » (p. 164) en faisant des considérations sur l'incessant mouvement des barques partant pour la lagune.

#### FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES ASSOCIATIONS DE BIBLIOTHÉCAIRES

Conseil (01 ; 1928-03-31 ; Rome ; 02 ; 1929-06 ; Rome / Florence / Venise)

Actes du Comité international des bibliothèques. Travaux préparatoires. Congrès de Prague, 1926, d'Atlantic City et Philadelphie, 1926, d'Edimbourg, 1927. 1<sup>e</sup> session. Rome, 31 mars 1928. 2<sup>e</sup> session, Rome, Florence, Venise, juin 1929, Uppsala. Almquist e Wiksell, 1931. - 45 p., Vol. 1 ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-Q-2086(1)]

Il s'agit d'une parution en italien en trois volumes qui fait le compte-rendu du « Primo Congresso Mondiale delle Biblioteche e di Bibliografia » qui a eu lieu à Rome et à Venise du 15 au 30 juin 1929. Les tomes contiennent les circulaires, les discours, les moyens techniques décrits et employés et les listes des participants au Congrès qui avait pour but de mettre au point un programme étendu et efficace d'entente intellectuelle dans le domaine des échanges des bibliothèques, sur échelle internationale.

(Les) Fêtes de la Béatification de la V. Mère Jeanne-Antide Thouret à Rome. - Besançon : Impr. catholique de l'Est, 1926. - 7 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN27-6680S]

C'est une brève relation de la canonisation de la Mère Thouret, faite par un anonyme délégué du prélat du Comté auquel la religieuse appartenait. La description procède par petits chapitres, tels La matinée, Le soir, L'audience papale, Le Triduum, des cérémonies dont « on a fait maintes fois le récit énumératif ». L'auteur s'en rend bien compte mais il avoue que telle en est la « magnificence » que « Nul n'échappe à la profonde émotion qui étreint les cœurs, à ce spectacle ».

**FISCHER Alex** (1881-1935), voir **FISCHER Max**

**FISCHER Max** (1880-1957)

Venise. Pages d'un carnet de notes. Couverture et présentation de Renefer. - Paris : E. Flammarion, 1928. - 147 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6677]

Voilà un ouvrage qui se différencie des autres comptes rendus touristiques. Sur un style romanescque, riche en dialogues et en commentaires et avec un ton plutôt démystifiant, ce carnet de notes a été rempli par deux jeunes touristes pendant leur voyage à Venise. Le premier contact se fait par les gondoles et le Grand Canal : l'architecture les frappe beaucoup, le « Canal Grande c'est la façade de Venise. C'est ce qu'elle jette aux yeux. C'est sa vanité ». Dans ce défilé sont inclus aussi les gondoliers qui chantent « Sole mio » et les marchands : il n'échappe pas aux voya-

geurs que Venise est une « ville de marchands », créée, commandée, administrée par eux. La ville est étouffée dans un encombrement de boutiques qui cachent la perspective des monuments. Et les remarques s'en suivent : « les canaux sont trop étroits [...] les palais privés [...] trop hauts, plus hauts [...] que ne l'impliquerait leur largeur [...] Le blason de la ville, [...] - la firme - c'est un lion, [...] qui n'a pas de griffes, mais qui possède des ailes », car dans une ville marchande « la maison livre vite et partout » (p. 31-34). Naturellement, les canaux exhalent une odeur fétide, pour eux aussi dans la ville circulent trop d'allemands « et de la plus vulgaire espèce ! », une photo sur la Place Saint-Marc avec les pigeons coûte 20 lire. La cathédrale est « trop parée, [...] trop d'or dans les décorations, trop de surcharges, trop de macarons, trop de " rappels d'art byzantin " (p. 79) » ; le Palais des Doges est « un énorme gâteau de Savoie » et les toiles à l'intérieur sont « trop grandes » : le *Paradis* de Tintoret est « gris, triste, confus, lugubre, décourageant ! » (p. 97). La visite dans l'une des synagogues confirme l'atmosphère qu'ils ont respirée « dans tant d'églises vénitienes [...] ; rien de spécifiquement hébraïque ». De plus, ils précisent que c'est Napoléon qui a emporté les deux portes en argent massif du sanctuaire. En conclusion, ils rapportent l'« inéluctable » prophétie d'un ingénieur, pour qui l'avenir de Venise est désormais « sous l'eau [...] lié à une mise en chantier du Métro ».

#### **FLORANE**

Au pays du Poverello. Adriatique. Ombrie. Toscane. 30 dessins rapportés d'Italie, par Florane. Préfacés par André Gervais. - Paris : édité par les Éditions du Cerf-Volant 1931. (17 janvier 1932.). - 6 p. et 50 planches ; in-4°.

[Paris, BnF, Richelieu - Estampes et photographie - VF-127-4]

#### **FONTAGNÈRES André**

La Maddalena, retraite. - Paris : J. Gabalda, libr.-éditeur, 1925. - 107 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, D-92021]

L'histoire de Marie-Madeleine est venue à l'esprit de l'auteur pendant sa visite de l'église de la Madeleine, à Rome. Ici, sur les piliers de la nef se trouvent six statues, symboles des vertus féminines que Marie-Madeleine aurait voulu respecter et qu'elle veut rappeler aux autres femmes : la Modestie (Verecunda), l'Humilité (Humilis), la Fidélité (Fidelis), la Discrétion (Secreta), la Compassion (Lacrymabilis), la Simplicité (Simplex). Chaque chapitre est dédié à une statue, point de départ pour l'auteur pour parler de la vertu correspondante. Par exemple, à propos de Verecunda, il dit « Soyez modeste dans l'usage des plaisirs mondains » et ainsi de suite.

**FONTAINE E.**

Alpinisme et volcanisme. L'Eruption du Vésuve en 1906. - Tours : impr. René et Paul Deslis, 1928. - 91 p. et planches ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-S-18228]

La première partie de ce livre, *Alpinisme*, comprend une liste des cimes des Alpes, avec une fiche qui en indique la situation, l'altitude, l'histoire du nom et la bibliographie principale. Dans la seconde partie, *Volcanisme*, l'auteur relate son excursion au Vésuve en avril 1906, à l'occasion de l'éruption, en compagnie d'un volcanologue, le Dr A. Brun. C'est donc en alpinistes et non pas en voyageurs que les deux amis partent du Vésuve. Après un petit *Abrégé historique sur le Vésuve*, l'auteur rend compte de leur arrivée à Naples, où ils découvrent la ville « sous une couche [...] de fines cendres volcaniques d'un gris pâle très clair » de cinq à six centimètres d'épaisseur qui deviennent vingt-cinq à Torre del Greco. Près de là ils rencontrent quelqu'un qui leur offre des « empreintes de monnaies obtenues dans de la lave pâteuse ». Ayant compris qu'il s'agit d'une tentative d'escroquerie, ils le définissent « un pauvre bougre » en le désignant entre eux comme « l'indigène ». Ils lui proposent par contre de les accompagner en portant leurs sacs à dos, mais peu après, lorsqu'il leur demande une avance sur la petite somme négociée, ils le congédient aussitôt. L'étape successive les conduit à Pompéi et ils commencent l'escalade du Vésuve sur le versant ouest pour arriver à l'Osservatorio Eremo. Les relevés photographiques de l'état des lieux, effectués pour la plupart par l'auteur, montrent nos intrépides savants, armés d'un piolet, qui s'enfoncent jusqu'à mi-jambe dans les cendres. Il avait été nécessaire de trouver des souliers résistants à la chaleur. Celle-ci est telle qu'ils sont contraints de s'arrêter souvent en imitant « la position de certains oiseaux posés sur une seule patte » pour faire reposer et rafraîchir l'autre. Tout couverts de fine poudre, gris eux-mêmes, ils apparaissent au gardien de l'observatoire comme des visions sortant du cratère. Ils redescendent ensuite par des parcours déjà tracés et, après avoir bu de la limonade, « d'énormes verres de liquide glacé, un assaut [...] lancé contre la sécheresse », ils arrivent enfin à Pompéi les yeux, le nez, les oreilles bouchés par « les perfides cendres ». De Pompéi, ils essaient d'arriver à Ottajano (sic, pour Ottaviano) où « la route devient plus difficile » parce que « à peine, entre les masses de lapilli relevés sur les côtés du chemin, peut-on trouver le passage d'un véhicule ». Ils vont évidemment dans la direction opposée à tous les autres qui cherchent à s'éloigner de ces lieux dangereux. Enfin, l'auteur conclut en donnant de sages conseils sur l'ascension du Vésuve, qu'il convient de faire « en temps ordinaire, c'est-à-dire lorsque le volcan n'est pas en grande effervescence ».

**FOSSEYEUX Marcel**

Souvenirs médicaux d'Italie. - Le Mans : impr. de Monnoyer, 1931. - 24 p., fig. ; in-8°.

Note : Extrait du « Bulletin de la Soc. d'histoire de la médecine », septembre-octobre 1930.  
[Paris, BnF, 8-T PIECE-6362]

Ces quelques pages de M. Fosseyeux sont extraites du « Bulletin de la Soc. d'histoire de la médecine », société dont il était le secrétaire, et sont consacrées à des sujets du domaine médical, tels les traités d'hygiène, les hôpitaux des siècles passés et, enfin, les tableaux qui représentent des maladies, comme la *Purification du lépreux* de Botticelli.

**FRANCE**

Service géographique de l'Armée. Notice géographique et descriptive des Alpes italiennes, Piémont et Ligurie. - Paris, 1934. - XIV-411 p., cartes ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-7740]

L'ouvrage, strictement militaire, qui comprend 33 cartes, croquis et plans et prend en considération les provinces d'Aoste, Turin, Coni, Imperia et la majeure partie de celle de Savone, est une description très précise et détaillée 1) des passages 2) des défenses.

**FRÉVILLE Ernest**

Choses vues. I : A Marrakeck. II : A Naples. III : A Stamboul. IV : A Moscou. V : A Thèbes. - Reims : impr. Monce et Cie, 1923. - 20 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-G PIECE-1512]

Seul le deuxième chapitre de ce petit recueil – où l'auteur décrit les nuits folles et les lieux de plaisir visités à Marrakech, à Istanbul, à Moscou ou à Thèbes – est consacré à Naples. Là, l'auteur et un ami, après plusieurs verres d'« Asti spumante » et un copieux repas, se laissent convaincre de finir la soirée dans un club fréquenté seulement par les hommes. Là, des éphèbes masqués, aux visages lourdement fardés, dansent avec des mouvements sensuels et l'on a l'impression que l'auteur a pris part lui aussi à cette « orgie païenne ».

## G

**GEORGES-MICHEL Michel (1883-1985)**

La Vie mondaine sur la Riviera et en Italie : Nice, Cannes, Monte-Carlo, Rome, Florence, Venise. - Paris : E. Flammarion, 1925. - 273 p. ; in-18.

[Paris, BnF, 8-G-11433]

La première partie de ce récit de voyage est consacrée à la description de la vie à Rome pendant la guerre « pour avoir Trente et Trieste » : le pain noir, la saccharine, la farine de châtaignier. Le séjour dans la ville est l'occasion de rencontrer des personnages illustres : Georges-Michel fait la connaissance de Mascagni et est conduit au Vatican par Picasso, « un bon petit vivant bien simple ».

Le ton de la chronique change dans la partie qui parle de l'après guerre : à Venise il décrit surtout la vie mondaine et ses fêtes, le Lido est pour lui « l'un des plus beaux endroits de la terre », où l'aristocratie décadente du début du siècle mène une vie « extravagante » : tout ce qui reste « de grands ducs slaves et de princesses allemandes ».

L'auteur français visite aussi le reste de la Vénétie pour dresser le constat des fêtes dans les autres villes : à Milan, après une brève allusion à la cathédrale et à la galerie, il s'intéresse encore à la vie mondaine, de même qu'à Florence, où il note des fêtes « avec les belles dames » et pour son séjour à Bologne il fait le commentaire de la pièce de Matilde Serao, *Italianissime*, qu'il a vue au théâtre.

Lors de son séjour à Rome, en 1922, il a l'occasion de voir Mussolini, mais ce sont les bals qui comptent dans sa chronique. Après la visite d'Assise, Sienna et Florence il retourne à Venise : lors des déjeuners avec les milliardaires qui y séjournent, il note la rencontre avec Rubinstein, l'enfant prodige du piano.

Nouvelle Riviera, des fêtes de Séville aux fêtes du Lido, par Barcelone, Madrid, Biarritz, Aix-les-Bains, Cannes, Nice, Venise. - Paris : L. Querelle, 1928. - 268 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-G-12032]

C'est un ouvrage qui développe certains aspects du précédent du même auteur : axé sur plusieurs étapes européennes, celle qui est réservée à l'Italie commence par Venise et la « Nouvelle Venise », le Lido. L'auteur, en citant des illustres poètes comme Byron, Musset, D'Annunzio et Marinetti, n'est pas avare en commentaires admiratifs pour la ville qu'il visite pour la vingt-neuvième fois : « ce pays est, à chaque voyage, un nouvel enchantement. [...] Ce golfe recourbé comme un tiède bras de déesse et qui porte à sa saignée ce diamant : Venise » (p. 137). Il y est arrivé par la route qui vient de Bologne, Ferrare, Rovigo, Padoue, des noms qui sont pour lui « évocateurs des actes de Hugo ». L'ambiance vénitienne et le compte rendu des lieux visités sont restitués par Georges-Michel surtout à travers la chronique mondaine : les fêtes dans les palais fréquentés par l'aristocratie, comme le mariage chez le ministre Volpi, la musique à la terrasse du Florian, les spectacles joués dans les théâtres Goldoni et la Fenice, la compagnie de cinématographe qui passe des projections violettes. L'auteur signale que l'arrivée au Lido ne se fait plus en gondole noire, mais par un « immense motoscaff » [sic] blanc et cuivre, avec deux mécaniciens, « cabines avant, arrière » ; ce lieu est pour lui « un paradis terrestre en Europe » et la traversée aquatique pour s'y rendre réserve d'autres merveilles : la Salute, Saint-Georges, l'Arsenale, à gauche le canal de la Giudecca avec ses églises anciennes. Il décrit aussi le chapelet des îles reliées par les fils téléphoniques : l'île de la Grâce, l'île Saint Clément, l'île des Arméniens. Les vénitiens vont chercher au Lido l'air, le sel, l'iode et surtout la mer Adriatique, l'« Amaris-sima », à l'eau plus bleue que celle de Sorrente ou de Papeete et plus tiède. Même pour ce qui est des « stabilimenti di bagni », il dit qu'il y en a pour toutes les bourses.

L'itinéraire continue par Torcello et San Michele, le cimetière de Venise. Les premières photographies d'une Venise « à l'échelle » circulent.

De Venise le déplacement est facile pour se rendre à « une grande fête » à Gardone, chez D'Annunzio et pour la représentation de la *Fille de Jorio* : le Français raconte le véritable pèlerinage au Vittoriale que lui-même et l'énorme foule font vers la demeure du poète, guidés par le mât du *Puglia*.

Le séjour au Nord, sur un ton plus mesuré, continue avec les visites du Lac de Côme et du Lac Majeur. Les autres étapes italiennes obligées seront Rome, le Vésuve, les Thermes de Saturnia et Naples.

Italia... Italia. - Paris : éd. Baudinière, 1934. - 253 p. : couv. ill. en coul.

[Paris, BnF, 8-Z-25952(42)]

**GIDE André (1869-1951)**

Journal (1889-1939) I Tome. - Paris : Nouvelle Revue Française, 1939. - 1356 p. Cart. ; in-16.

[Paris, BnF, 16-LN27-81817(E,1)]

Exemple de liberté intellectuelle, le *Journal* d'André Gide, publié à plusieurs reprises, est une importante œuvre autobiographique dans laquelle l'individu s'ouvre à l'expression de nouveaux horizons liés à ses déplacements. Parmi les notes prises dans son journal selon une fréquence qui respecte plus la pulsion personnelle que la ponctualité journalière, Gide consacre aussi des pages à son passage en Italie. Il arrive à Syracuse le 1<sup>er</sup> février 1934, après être passé par Marseille, Rome et Naples. La Ville éternelle l'a frappé plus que dans le passé : il la trouve splendide, exaltante, mais du même coup elle a perdu beaucoup de cet attrait qui l'avait charmé autrefois. A présent « tout s'étale et tout se pavane au grand jour [...], tout est propre, net [...], scintillant », mais on a perdu les traces du souvenir des grands poètes qui y ont séjourné. Il ne manque pas de visiter la Mostra Fascista dans un grand bâtiment d'exposition momentanée qu'il trouve ridicule, affreux et dont l'atmosphère est peu adaptée aux œuvres d'art, puisqu'à présent, souligne-t-il, « c'est le temps de l'action ».

Son impression de Naples et de ses habitants n'est pas très flatteuse : il les trouve sordides, grouillants et le pittoresque saisi autrefois n'exerce plus sur lui le même attrait. Le 21 février il est encore à Syracuse où il se plaît bien : le temps est splendide et le confort lui permet de travailler comme il n'arrivait plus à le faire depuis des mois, ce qui lui permet d'achever le troisième chapitre de *Geneviève*. Il critique la campagne sicilienne trop fractionnée et enfermée entre de hauts murs : par les parties effondrées il peut tout de même apercevoir les vergers, les asphodèles, les amandiers en fleurs et les autres arbres fruitiers.

C'est avec admiration qu'il parle de son séjour à Sorrente, en août 1937 ; il exalte la noblesse de cette terre, sa grâce, sa volupté et surtout les efforts de l'homme : le mariage « de la végétation et d'une architecture audacieuse » est des plus heureux. Comme en Sicile, il fait des remarques concernant la terre de tuf volcanique et les profondes crevasses dont il ignore le nom, mais qui l'ont beaucoup frappé.

Parfois l'écrivain ponctue les pages de son *journal* de mots italiens qui lui offrent l'occasion de s'arrêter pour des réflexions d'ordre esthétique ou politique ; c'est le cas du mot *noblesse*, mais surtout de *croire*, *obéir*, *combattre* dont sont couverts tous les bâtiments et les murs des rues et qui résument l'esprit de la doctrine du fascisme. Ces slogans, selon lui, risquent de créer une confusion avec le communisme qui lui aussi demande aux inscrits du parti la même adhésion qui, sans un examen critique, pourrait refléter une soumission aveugle.

**GILLET Louis** (1876-1943)

Sur les pas de saint François d'Assise. - Paris : Plon, 1926. - 253 p. [Don 80-1863 (5348)] ; in-16.

Note : Envoi autographe de l'auteur à Mme Maurice Barrès.

[Paris, BnF, Z BARRES-19833 ; 8-K-6584

La dédicace à Maurice Denis « peintre des Fioretti de saint François d'Assise » introduit le lecteur dans ce recueil dédié à « une petite ville

d'autrefois ». Les trois parties dans lesquelles Gillet a réparti ses impressions suivent le parcours classique dans ces lieux sacrés et tant aimés par les pèlerins-voyageurs : l'auteur unit la saveur historique des endroits liés à la vie de François au mystère révélé par la légende merveilleuse de sa sainteté. Mais ce qui permet à l'esprit du narrateur de s'exprimer, ce sont surtout les touches descriptives : il fait le portrait d'Assise et de son charme tout particulier en égrenant les impressions ressenties devant des monuments qu'il connaît bien mais qui n'ont plus le même charme qu'autrefois. Les échafaudages couverts, « à la mode du pays », de la façade du Palais des Prieurs le bouleversent profondément : le responsable de ce désordre profond est le sept centième anniversaire de la mort du Santo et la ville attend, à cause de cela, des masses de pèlerins, des *forestieri* pour lesquels il faut faire de la place, percer ses remparts pour y faire des portes car, sans faire concurrence à saint Pierre, « saint François aussi est un grand saint » (p. 13). Gillet en habits de guide informe le lecteur que des hôtels de luxe de dernier cri vont surgir « en haut » et qu'ils remplaceront les bonnes vieilles auberges « en bas » : toutes ces transformations, précise l'auteur, sont projetées par cette municipalité agricole avec beaucoup de goût, puisqu'Assise sait qu'elle appartient au monde et qu'elle ne doit pas compromettre son héritage historique. La ville a gardé une empreinte archaïque : pas d'usines, pas de théâtre, rien qu'un cinéma qui ne fonctionne pas tous les jours, pas de monuments du Risorgimento. En escaladant la Rocca, il retrouve la même ambiance, le même silence et il revoit les mêmes bonnes femmes qui filent et qu'il avait rencontrées l'année précédente. Les fresques récemment dégagées à sainte Claire ne sont pas retouchées, pas plus que les autres monuments : au contraire, nous rassure l'auteur satisfait, « on efface partout les traces du XIX<sup>e</sup> siècle » (p. 15). Tout de même, pour bien honorer cette récurrence solennelle, M. Mussolini a eu le bon sens de rendre aux franciscains le couvent de saint François, qui était devenu le siège d'un orphelinat national.

Dans les montagnes sacrées. Orta. Varallo. Varese. - Paris : impr. et libr. Plon, 1928. -247 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6704

Cet ouvrage singulier est dédié à Antoine Bourdelle. Sous l'influence de l'écrivain Butler, épris de l'*Odyssée* et de Nausicaë, l'auteur se retrouve en route sur les chemins de la Haute Italie, le « vrai séjour de l'alcyon des brumes » : il y savoure d'abord la fascination de la descente des Alpes et de la découverte de ces abris si « chers à l'âme anglaise », les contrastes tourmentés propres à ces régions dont se nourrissent les âmes spleenétiques. En parcourant les contrées du Monte Rosa et de la Sesia, l'auteur est frappé par les chapelles rustiques qui les couvrent, des sortes d'oratoires sans nom édifiés pour la courte prière du passant ; le parcours du voyageur se fait donc sous la vive impression suscitée par « ces musées d'un nouveau genre » qui transforment la montagne en « grain de chapelet » et lui confèrent un caractère *sacré* : voilà donc ce qui donne le

titre à l'ouvrage. Le voyageur cite les sanctuaires d'Oropa, de Locarno, de *Domo d'Ossola* et les plus fameux de tous, placés un peu en retrait sur une seconde ligne, de Varese, Varallo et Orta : ils constituent pour lui une sorte de rempart qui couvre l'Italie et qui la défend de la Suisse protestante. Son itinéraire est tracé par la curiosité que suscitent les mémoires de Butler, *Sanctuaires des Alpes, Ex-voto* et surtout *Erewhon*, à la suite desquels il va vérifier les descriptions et leurs lacunes : de Novara, il descend ensuite à Orta où il admire « une vie » de Saint François d'Assise qui n'est ni la première ni la plus importante des stations qui l'attirent, mais qui est la dernière étape de son pèlerinage franciscain. Il remonte donc à Varallo pour rejoindre le célèbre couvent Sainte-Marie-des-Grâces, un monument banal en apparence qui pousse sur « un mamelon isolé » dominant la vallée et qui va constituer l'étape la plus importante de son voyage. Le visiteur retrace en particulier les mémorables entreprises du fondateur du couvent, Bernardino Caimi, qui reçut deux fois, à quinze ans d'intervalle, la mission d'aller remettre sur pied les maisons de Palestine puisque là-bas, l'ordre franciscain avait l'honneur de monter la garde au Saint-Sépulcre. L'histoire du couvent prend son sens à la suite de celle des trésors de la chrétienté, des reliques de la vie et de la mort de Jésus : après avoir parcouru dans tous les sens les monts de Biella, ceux du Val d'Ossola et de la Valsesia, c'est à Varallo au pied de cette montagne isolée que le père Caimi conçut la reproduction complète de la Ville Sainte. L'écrivain donne un aperçu très détaillé de la montagne selon la progression de son ascension qui la transforme en spirale, « en rocher angélique » le long de ses degrés verticaux abritant les repositoires de Bernasconi, l'architecte de Varèse qui conçut ces chapelles. Le reste de l'ouvrage poursuit la chronique d'un séjour italien fait dans des circonstances plutôt variées : l'auteur cite Saint Charles Borromée dont la mémoire est conservée sur le Sacro-Monte, il raconte la soirée à la Scala pour assister à la représentation de l'opéra *Nerone*, tiré d'un drame d'Arrigo Boito, dont il raconte les phases créatrices. Le parcours se termine à Paris, dans les salles du Musée Grévin où l'auteur exprime le vœu bizarre d'y chercher le dernier aboutissement d'un système et n'y trouve que le « progrès de vulgarité » (p. 234).

Rome et Naples. - Paris : Éditions des Portiques, 1933. - 175 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7082 ; 8-K-7148

A l'activité d'écrivain – il collaborait à la « Revue des Deux-Mondes » – Gillet joignait celle de traducteur. Il avait traduit de l'anglais des livres d'Edith Wharton, de R. Kipling et, en collaboration avec la comtesse de Rohan-Chabot, les 4 volumes des *Peintres Italiens de la Renaissance* de B. Berenson. Après une brève préface à une « paresseuse amie » inconnue, l'auteur commence le chapitre sur Rome, qui porte en tête la date de novembre 1932, en remarquant la transformation du quartier qui environne le Capitole, jadis peuplé par une foule grouillante et presque étouffé

au milieu d'édifices d'époques différentes, maintenant libéré et visible grâce aux travaux voulus par le Duce. Il apprécie beaucoup l'effet de « mise en scène » que les nouvelles perspectives ouvrent d'un côté sur le Colisée et de l'autre sur le théâtre de Marcellus, deux monuments qu'il croyait « si éloignés » l'un de l'autre. L'ouverture de la Via dell'Impero a donné du souffle au centre ville, les autos roulent vite dans cette grande artère : « Tout respire [...] l'énergie, la santé, la confiance ». Il commente : « la vitesse et le bruit, le changement de rythme, cette accélération sont des traits saisissants de la nouvelle Rome ». Au milieu des travaux que l'on exécute sur les nouvelles fouilles, il remarque des mots répétés continuellement : « sistemare, sistemazione, leit-motiv assez nouveau dans ce pays qui était surtout, semble-t-il, le pays du compromis, de ce qu'on appelait la *combinazione* ». L'auteur réfléchit aussi sur le nouvel usage qu'on fait du terme « sistemare », dans le sens de faire « un effort d'organisation », alors qu'avant, quand il était employé pour un jeune homme – « s'è sistemato » –, on entendait par là « qu'il se rangeait, qu'il régularisait une vieille liaison ». Enthousiasmé par la nouvelle atmosphère romaine, il se rend à l'exposition fasciste « la Mostra de la Révolution » et participe à l'inauguration du « nouveau forum Mussolini », ouvrage du « commandeur » Renato Ricci. Il profite de ce voyage pour rencontrer des personnages fameux et obtient enfin un rendez-vous avec Mussolini, dont la forte personnalité ne manque pas de le frapper. L'entretien avec Croce à Naples, deuxième volet du livre, lui laisse une tout autre impression. Le philosophe, qu'il rencontre au palais Filomarino, lui apparaît comme l'héritier d'une « tradition autochtone, d'une école de libéralisme ». A Naples, il remarque quelques changements, mais moins nombreux qu'à Rome, tels l'ouverture du tunnel de la Victoire après deux années de travaux (1925-26), la nouvelle voie ferrée qui a mis Rome à 2 heures de Naples, le métro réalisé avant celui de la capitale.

La Rome de Mussolini, « La Revue hebdomadaire », n° 9, 4 mars 1933, pp. 32-53.

[Paris, BnF, FOL-Z-580

L'auteur, revenu à Rome après six ou sept ans d'absence, est tout d'abord frappé par le bruit des voitures, des autobus et de leurs klaxons. Il trouve « un changement d'allure et de rythme », une vitesse nouvelle qui fait regretter « l'aimable laisser-aller de l'ancienne vie romaine ». Tout en critiquant le projet d'un métro – « Aller en métro à Saint-Pierre, quelle profanation ! », il est frappé par les changements autour du Capitole et par les travaux qui ont mis au jour les vestiges de l'époque romaine, qu'il décrit longuement et avec admiration : « on a devant les yeux un spectacle émouvant, cette chaîne de quatre Forums qui se développent entre le vieux Forum romain et la hauteur de l'Esquilin ». Il regrette pourtant la disparition de certains coins charmants : « Nous ne verrons plus ce village perdu aux flancs du Capitole, *via del monte Caprino*, pas plus que nous ne verrons le *Campo Vaccino* [...] qui était le

Forum du temps de Claude Lorrain. C'est une poésie du passé qu'il faut chercher dans Piranèse ». Il nomme le comte Primoli, son ami de promenade, « intarissable en anecdotes » qui ne reconnaîtrait plus son quartier de Tor di Nona parce que « ce peuple de femmes qui [...] exerçaient paisiblement leur commerce vénérable » a disparu... En conclusion, tout en admirant les nouveautés qui font de Rome une ville moderne, l'auteur voudrait conserver « la ville patricienne et ecclésiastique d'autrefois ».

### GODFRIN Jean

Les Contrastes de Rome. - Paris : Nouvelles Éditions Argo, 1934. - 255 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7136]

En ouverture, l'auteur, en tant que « catholique romain », dédie son ouvrage « A la Rome de nos pères / De nos pères dans la foi / Aux apôtres et aux martyrs, aux saints » et ensuite « Au Maître de Rome, Au DUCE », avec « l'admiration d'un Gallo-Romain ». C'est donc animé de ce double esprit que « le Gallo-Romain, modernisé et motorisé, s'est engagé sur la grande avenue rhodanienne » pour atteindre Rome. Mais il ne veut pas s'y rendre « pour y célébrer seulement le X<sup>e</sup> anniversaire du fascisme et dédaigner les cérémonies pontificales du XIX<sup>e</sup> centenaire de la Rédemption », il désire aussi « s'agenouiller le front penché entre deux des quatre-vingt-treize lampes qui veillent perpétuellement autour de la Confession de Saint-Pierre ». Après cette déclaration préliminaire, Godfrin conduit le lecteur à travers un itinéraire traditionnel des lieux romains illustrés avec une grande fougue oratoire. Les premiers chapitres se terminent sur une invocation passionnée : « Roma-Amor » et « O Rome! Sainte Rome ». Il décrit d'une façon très détaillée toutes les cérémonies de l'année sainte, l'ouverture de la Porte Sainte et « l'apothéose de Pentecôte ». Par contre, il est défavorablement frappé par l'arrivée de plusieurs chefs et diplomates allemands, parmi lesquels il a remarqué Gœhring dans une voiture qui affiche « la croix gammée, le svastika [...] comme une parodie ou une caricature satanique de la Croix de Jésus ». Il critique le fait qu'ils ont été reçus au Vatican et que leurs hymnes évoquent « un Rédempteur plus près du Jéhovah tonnant du peuple juif et du vieux germanique que du Dieu de miséricorde des Béatitudes ». Il met au contraire en évidence les liens existant entre le Pape et les chrétiens français. Il commente aussi les pactes du Latran. Ses *Flâneries* dans la ville lui permettent d'exprimer son avis sur la réorganisation des transports, sur la restauration de quelques églises et sur le « square récemment créé sur la Roche Tarpéenne grâce à la « belle audace » de Mussolini ». Magasins, pâtisseries, cafés, catacombes, églises, villas, il enregistre toutes les nouveautés jusqu'aux « nouvelles pièces frappées » à l'effigie de Pie XI, en témoignage des accords du Latran. A la fin, il avoue que, malgré sa « romanophilie » qui lui fait accepter aussi la Rome de Néron ou de Benoît IX, il « préfère encore celle de Mussolini et de Pie XI ». A Mussolini, « l'homme providentiel », est consacré un chapitre tout entier, avec la des-

cription de son apparition à la tête des « légions fascistes ». C'est donc avec un grand regret qu'il retourne en France, en avril 1934.

### GODOY Armand (1880-1964)

Rome. - Paris : Bernard Grasset, 1936, 3<sup>e</sup> éd. - 25 p. ; in-8<sup>o</sup>.

[Paris, BnF, 8-YE PIECE 10532]

L'un des deux directeurs de la revue post-symboliste « La Phalange » qu'il dirigeait avec Jean Royère, Godoy exprime souvent son admiration culturelle pour l'Italie en essayant aussi de renforcer l'amitié politique entre la France et l'Italie que l'attitude anti-française de Mussolini avait affaiblie. Dédiés à Benito Mussolini, ces quatre sonnets ont élu Rome comme inspiratrice et lieu de célébration de la gloire du personnage dédicataire. Pour mieux exalter les beautés romaines, imposantes et solennelles, le poète trouve des références à l'histoire et au mysticisme : dans cette « ville unique », où fleurit la douce poésie, comparée au rosier béni par Saint François, les dômes sacrés sont le lien entre la terre et le ciel. L'auteur fait aux hauts lieux de la ville et à ses habitants, de véritables déclarations d'amour : il s'adresse en particulier à « son » Saint Père et à « son » « grand Roi paternel », mais surtout au « Duce au cœur immense qui brave les puissants et défend les petits ». La définition de ville « choisie par le Seigneur » lui permet de renouer et d'établir aisément un parallèle avec le Duce et le Fascisme, en leur réservant les mêmes louanges : à Rome, dans les accents du « verbe enflammé » du Duce, il a reconnu la trajectoire vers le seuil ancestral que la ville croyait perdu. Défini par les traits messianiques propres de beaucoup d'admirateurs, comme « l'Archange envoyé par le ciel pour sauver de la fange la Patrie et l'Autel, l'Amour et la Beauté », « vibre le flambeau de [l'] éternité » : même si la magnificence de la ville fait ressortir encore plus la misère du poète, celui-ci se plaît à décrire les beautés des monuments qui constituent la richesse de la capitale et le complément au régime politique qui s'y trouve.

### GOUBLET Juliette (1904-...)

La Sicile en auto. Illustrations de M. Fontenay. - Paris : Larousse, 1933. - In-16.

Notes(s) : Les Livres roses pour la jeunesse (collection Stead).

[Paris, BnF, 8-Z-17800(576)]

C'est un livre pour la jeunesse qui contient, outre le texte, des illustrations, des mots croisés et des publicités des éditions Larousse. C'est un guide, mais sous l'apparence d'un conte, l'histoire de deux enfants qui, dans une agence de tourisme, aperçoivent un fascicule sur la Sicile, région que leurs parents ont décidé de visiter. Une fois arrivés tous ensemble à Palerme par avion, ils sont charmés surtout « par les jolis jardins d'orangers, de fleurs et de palmiers » qu'ils voient un peu partout. On leur raconte des histoires sur les lieux, comme *l'Histoire de Carmosine*,



dans le III<sup>ème</sup> chapitre. Les chapitres successifs parlent de leur visite aux temples d'Agrigente, à Syracuse, ville « au charme étrange » où ils visitent l'Oreille de Denys. Tous les sites sont expliqués à l'aide de contes mythologiques, et ainsi la visite à l'Etna est l'occasion de parler de Vulcain et des Cyclopes.

### GRANGIÉ Eugène

Deux semaines en Italie. - Cahors : impr. de Coueslant, 1934. - 191 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7141]

S'il veut parcourir en peu de temps un vaste territoire, « le voyageur moyen agit sagement en se confiant aux soins d'une agence » : c'est ce que Grangié conseille, car il a doublement raison de se laisser ainsi conduire « quand son goût de la bougeotte va l'entraîner en un pays dont il ignore la langue, les habitudes, les ressources » (p. 5-6). Ayant décidé de voyager de Vintimille à Amalfi et de voir l'Italie occidentale mais ne disposant que d'un laps de temps assez bref, il a recouru au « coup de voyage en commun » : en moins de deux semaines, avec son groupe, il a visité les plus beaux endroits de la Ligurie, de la Toscane, de l'Ombrie, du Latium et de la Campanie. Il s'est donc plu à fixer le souvenir de « cette course [...] à des clochers illustres » (p. 7), de cette randonnée en commun de 2.800 kilomètres dont ni lui ni ses compagnons de fortune n'ont gardé aucun détail fâcheux, malgré quelques correctifs apportés au programme, dus aux imprévus. Il exalte aussi les avantages du moyen de transport choisi : si en chemin de fer on subit à tout moment le supplice des tunnels, en auto on pénètre mieux dans l'intimité des contrées parcourues et, à la révélation des paysages et des monuments, s'ajoute celle des mœurs, plus intéressante en Italie, peut-être, qu'ailleurs. L'Italie, en effet, est une nation comblée par la nature et par ses artistes.

Mais les évaluations touristiques laissent, bientôt et souvent, la place à des estimations de tous ordres : depuis dix ans, remarque-t-il, l'Italie est soumise à une autorité qui prétend, « en exaltant la splendeur romaine, la renouveler, plus pompeuse encore ». Lors des visites dans chaque ville il ne manque pas d'orienter ses notes sur la situation politique : l'arrivée à Rome a lieu à la veille de l'élection législative qui aura été la dernière du régime et qui sera, pour Mussolini, le moyen de se faire plébisciter. Grangié décrit les mécanismes de la propagande directe ou indirecte, malgré les dispositifs défensifs mis en œuvre par les journaux : tout au long du chemin, jusqu'à Rome et ensuite à Naples, les murs sont placardés, « chacun entend voter ostensiblement sur son mur avant de jeter son bulletin dans l'urne » (p. 12). La même conformité massive se retrouve dans les formules, « adulateurs » des affiches : « Si Duce », « Viva il Duce », « Viva Mussolini », « Viva il fascismo ».

Si à propos de la visite de Gênes, La Spezia et Pise il fait des descriptions ponctuelles, mais assez communes, ses remarques en parallèle sur

la situation politique sont beaucoup plus intéressantes : arrivés à Pise le dimanche des Rameaux, les voyageurs trouvent la ville – comme tout le pays – en effervescence pour le plébiscite. Le groupe est dispensé de visiter les églises, mais a l'occasion de participer à ce tourbillon social : il se sent d'ailleurs concerné, car selon lui, l'un des mots d'ordre fascistes se consiste à « montrer visage avenant et accueil empressé à l'étranger reconstruit ». Après le résultat du plébiscite qui provoque un tumulte de clameur massive qui unit Pise des deux côtés du fleuve, il trouve que chez les jeunes gens et les hommes « la dévotion fasciste revêt [...] la forme quelque peu effrayante du délire » (p. 35), comme le confirme la procession frénétique de plusieurs milliers de participants à laquelle il assiste : après les manifestants, qui défilent en poussant des vivats ou en scandant le pas militaire de leur marche par des chants à pleine voix, succède le défilé des chars, toujours au milieu d'hymnes et de chansons qui acclament le Duce. A Sienne aussi, en maints endroits et en lettres capitales, des affiches proclament le triomphe du fascio : Mussolini se trouve plébiscité par 98 pour cent des électeurs du royaume. L'enthousiasme remplit la rue. Grangié tente de laisser de Rome une « esquisse » de son visage aux mille expressions (p. 57), puisqu'il l'a parcourue en touriste frénétique. Après quelques données techniques, il abonde en considérations sur le gouvernement fasciste : une de ses plus belles réalisations est l'établissement, sur la lisière du forum romain, de l'avenue qui réunit en ligne droite la place de Venise au Colisée, encore sans nom selon la volonté de Mussolini, mais dont le choix n'est pas difficile à deviner. Cette percée a permis aussi de mettre au jour d'autres forums, d'autres marchés antiques extrêmement importants : ces ruines lui rappellent les ouvrages inspirés de l'Italie de voyageurs passionnés comme Chateaubriand et Madame de Staël. Cette ambiance l'amène à faire d'autres considérations sur le régime de Mussolini, quant à sa politique de censure de la presse, exception faite pour les journaux étrangers, et à décrire l'exposition de la Révolution Fasciste, organisée pour célébrer le 10<sup>e</sup> anniversaire du régime ; c'est une manifestation qui se veut complète, « de volonté et de force ». Pour accomplir ce dessein, le Duce a fait appel aux ressources du futurisme : le jugement sur ce qu'il voit dans les vingt salles est plutôt froid, on y suit tous les épisodes de la révolution fasciste. Cette ascension se termine en apothéose à la pénultième station dans la salle Mussolini ; il s'est dispensé de voir « la mostra » que contient l'étage supérieur, consacrée aux réalisations intérieures du régime et à « la grande œuvre poursuivie par le Fascisme au-delà des frontières » (p. 97).

Par les marais pontins, règne autrefois de la malaria et des broussailles et aujourd'hui, grâce à la méthode et à la vigueur de Mussolini qui a triomphé là où Napoléon I<sup>er</sup> avait échoué, une des réussites du régime, ils descendent vers la Campanie, où ils passent par Naples, Pompéi, Amalfi, Salerne. La route qu'ils suivent avec sa végétation magnifique est « à coup sûr la plus belle qu'ait empruntée » leur voyage (p. 128) : le panorama des bourgs est pour Grangié une splendeur continue. De plus, le narrateur fait indirectement apparaître, par ses remarques ponctuelles, un

fort contraste nord/sud. Sur le chemin de Gênes, il se réjouit des routes très fleuries et du « respect de l'espace collectif » ; à Rome, il note les balayeurs au travail « dès le fin matin » et la « propreté sans défaut » ; à Naples, il reste frappé par « la pouillerie » des quartiers périphériques, le « guenilleux bariolage » des linges aux fenêtres et des murs dont le crépi s'effrite, le sol jonché des détritiques en fin de marché. A propos de la Terre de Labour capouane, il écrit : « Qui prodigue ses soins à la glèbe ? Non pas, comme chez nous, la partie masculine de la population. Les hommes palabrent dans les rues... Les femmes semblent chargées ici de toutes les besognes ».

La remontée de la Péninsule s'effectue par Tivoli, Terni, Assise et Pérouse, mais c'est surtout la visite de Florence qui laisse à ce voyageur le souvenir le plus précieux et le plus durable des biens que lui a accordés l'Italie.

### GRIFÉO Aniel

Naples et le Vésuve. Aquarelles de N. Ramorino. - Paris : Éditions Alpina, 1931. - 132 p. et gravures dans le texte et hors texte. - In-folio.

[Paris, BnF, FOL-K-511(3)]

Aniello Grifeo, dont le nom francisé en Aniel Griféo nous avait d'abord trompés sur sa nationalité, a consacré un volume à *Naples et le Vésuve* (1931) et un autre à *Capri et Sorrente* (1932).

Au début de chaque chapitre du livre sur Naples et ses alentours, la première lettre est ornée d'une image reproduisant des figurines en porcelaine du musée de Capodimonte. La vue du Château Neuf (aujourd'hui plus connu sous le nom de Maschio Angioino) ouvre le 1<sup>er</sup> chapitre. Dès son arrivée à Naples, l'auteur ressent « une impression d'éblouissement » et il en perçoit aussitôt la « vie agitée, riche en surprises et en contrastes ». Attentif à l'histoire de la ville, il la raconte à l'aide de tableaux célèbres : par ex. ceux de la famille du Roi Ferdinand 1<sup>er</sup> de Bourbon, conservés au musée de Capodimonte, ou celui d'Éléonore Pimentel au supplice (par J. Boschetto, à l'Hôtel de Ville) ou de Carlo Poerio au bain (par F. Parisi, au musée de Saint Martin). Les détails artistiques sont relatés avec précision : à propos de l'église Santa Chiara, l'auteur n'oublie pas le célèbre cloître : « Son cloître de majolique (fin du dix-septième siècle), parmi les jeux de lumière et d'ombre d'un beau parc, est une merveille de grâce décorative ». Il n'oublie pas non plus de mentionner la Sainte Crèche du XVIII<sup>e</sup> siècle, au musée de Saint Martin et le boudoir de porcelaine du musée de Capodimonte. Sensible aussi aux détails de la vie quotidienne, il remarque, à l'intérieur de la Villa Comunale, un groupe de « nutrici », de nourrices, aux fichus blancs, réunies à bavarder près des berceaux des enfants qu'on leur a confiés. D'autres notices renseignent le lecteur sur l'œuvre d'assainissement des vieux quartiers, commencée en 1884 après une épidémie de choléra, et sur la construction de la Galerie Humbert 1<sup>er</sup>, des quartiers du Vomero, du Parc Margherita et de la place Amedeo. Les photos, de l'Istituto De Agostini, d'Anderson, du Bureau National, des

Alinari et de G. Parisio, nous permettent également de saisir des détails intéressants, par ex. le coût de la vie à l'époque : le prix des moules et des huîtres offertes par une vendeuse de fruits de mer était de 2,50 / 3 lires le kilo. Les derniers chapitres décrivent Pouzzole, les thermes d'Agnano – qui existent encore aujourd'hui – le temple de Sérapis, les lacs de Lucrin et d'Averne, les temples de Baïa et la région autour du Vésuve. Parmi les 12 aquarelles on signale *Santa Lucia, Nocturne, Le petit port de Mergellina, Chapelle de Saint Janvier, Jardins de la Villa Floridiana, Marechiaro et Ischia : l'Eglise du Secours à Forio*.

Capri et Sorrente. Aquarelles de François Galante. - Paris : Éditions Alpina, 1932. - 132 p. ; - In-folio.

[Paris, BnF, FOL-K-511(4)]

Comme pour l'autre volume sur Naples, l'intérêt de celui-ci consiste à comparer le paysage d'autrefois avec celui d'aujourd'hui : la péninsule de Sorrente, très verte à l'époque avec très peu de constructions, ou l'île de Capri, alors âpre et sauvage, maintenant belle et mondaine. L'auteur décrit d'abord la côte de Sorrente et rapporte l'histoire de ses villages, de Castellammare à Torre del Greco, à Agerola, à Gragnano, à Vico Equense. De même, pour Capri, il montre une connaissance approfondie des lieux lorsqu'il fait allusion aux sites préhistoriques et aux invasions grecques et phéniciennes. De très belles photos (Istituto De Agostini, Anderson, Bureau National, G. Mira) nous montrent le petit funiculaire, qui monte du port vers le centre, la tour de l'horloge et l'église de la Place Humbert 1<sup>er</sup>, plus connue comme la piazzetta tout court. Les jardins d'Auguste, toujours luxuriants, apparaissent à l'état sauvage par rapport à ceux qui sont maintenant ordonnés et entretenus par des jardiniers. A Marina Piccola on voit la Grotte aux sirènes avec des barques et des nasses et une modeste construction qui affiche l'enseigne « Bagni delle Sirene », premier établissement balnéaire où l'on a ensuite nivelé ci et là les écueils pour faire place aux chaises longues et aux parasols. Pour arriver à l'« étroit belvédère qui domine les Faraglioni », on devait suivre « le sentier, à peine tracé » qui s'ouvrait « à travers les éboulements et les saillies des rochers [...] couverts d'une végétation sauvage où prédominent l'euphorbe, le lupin, le lentisque, l'absinthe ». L'« étroit belvédère » est aujourd'hui une large esplanade au pied de l'Hôtel Tragara, à laquelle on arrive à travers un chemin orné de buissons bien soignés de jasmin et de pittosporum. Parmi les aquarelles de F. Galante, on signale : *Sorrente, Falaises* (en couverture), *Capri, Marine, Vers Anacapri, L'Arc Naturel, Ravello, Tour de la villa Rufolo*.

### GROMORT Georges

Jardins d'Italie. 148 planches donnant plus de 170 vues des vil-  
las de la campagne romaine de la Toscane et de la Haute-Italie,  
accompagnées de 25 plans, d'une préface et d'un texte explica-  
tif. - Paris : A. Vincent, éditeur, 1922. (5 juin 1926) 2 volumes

in-folio, Volume 1 ; Volume 2. - Paris, A. Vincent, éditeur, 1922. (5 juin 1926.) 2 volumes in-folio. Volume 1, 20 p. et planches 1 à 74. Volume 2, 36 p. et planches 75 à 147. [6128] ; 3<sup>e</sup> volume. 52 planches donnant 77 vues de villas de la Toscane et de la haute Italie. Accompagnées de 9 plans et d'un texte explicatif. - 1931. - 6 p., 52 pl.

[Paris, BnF, 712.094 GROM j1 < 1 > ; 712.094 GROM j2 < 2 >; Richelieu, Hd-300

L'étude traite du jardin à l'italienne dont l'auteur, dans la courte préface, met très clairement en évidence les traits distinctifs, la « légèreté lumineuse » de l'air qu'on y respire, et « ce charme si spécial et si pénétrant » qu'à son avis, les jardins français n'ont pas. Le jardin italien est « accidenté », la nature est « très inégale, exubérante ou âpre, grasse [...] ou rocheuse ».

Comme indiqué dans le descriptif, le livre présente grand nombre des principaux jardins des villas de Rome, des environs de Rome, de la Toscane et de l'Italie septentrionale, comme, par exemple, ceux de la Villa Médicis, du Vatican, de la Villa Borghese, de la Villa d'Este, de la Villa Aldobrandini, des Villas Médicéennes près de Florence, de la Cipressaia du Val di Pesa. Chaque jardin est illustré grâce à un plan détaillé et à des planches photographiques de très grand format (dues à Anderson, Alinari, Brogi etc.) qui montrent l'extérieur des villas, les statues, les terrasses, les allées, les pavillons de chasse, les fontaines etc. Ces planches sont précédées d'un texte assez bref de commentaire sur l'histoire de la villa et de ses propriétaires et sont présentées à l'intérieur de trois grands cartons à dessin formant 3 volumes.

**GUÉRY Charles**, *chanoine, officier de l'Instruction publique*  
En auto-car, par les Alpes, la Toscane, l'Ombrie, Rome, les Salines, la Riviera, etc., du 7 au 27 septembre 1925. - Evreux : impr. de l'Eure, 1926. - 48 p. avec gravures. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-G PIECE-1616

Il s'agit d'une chronique bien détaillée et pleine d'enthousiasme que le chanoine Guéry fait de cette randonnée d'une semaine, en *auto-car*, organisée par un industriel d'Amiens ayant l'habitude de conduire à Rome de nombreux pèlerins et qui a voulu y retourner à l'occasion du Jubilé. Partis de Lyon le matin du 7 septembre, Turin marque le début de la descente du versant italien, le 9 septembre. Toutes les étapes, sources d'enrichissements artistiques et culturels, sont surtout l'occasion pour respecter les devoirs des pèlerins et pour connaître, de l'intérieur, les activités d'assistance des congrégations religieuses : à Turin ils visitent un hôpital et les œuvres de don Bosco ; à Milan, le soin « religieux » avec lequel est entretenu l'ossuaire de Magenta est digne de leurs éloges. Ils arrivent

aussi à l'Université Catholique du Sacré-Cœur, dirigée par le R. P. Gemelli, franciscain, qu'ils ne peuvent pas rencontrer, à leur grand regret. Le dîner est servi dans l'une des salles à manger de l'Opera Cardinal Ferrari.

Le 11 septembre ils arrivent à Parme, Reggio, Modène, Bologne, où l'arrêt au couvent des Dominicains leur offre l'occasion de visiter le tombeau de Saint-Dominique accompagnés par un frère dominicain qui leur fournit de nombreuses explications, mais... en italien ! ; au couvent des Clarisses, par une faveur spéciale ils entrent dans le sanctuaire où est conservée la dépouille de Sainte Catherine de Bologne. C'est ensuite Faenza, Ravenne, Ancône et Lorette : là, dès le matin, la foule envahit la Basilique, à tel point que les pèlerins ont des problèmes pour suivre avec recueillement la Sainte Messe. Le tour de l'Ombrie leur permet aussi de visiter Assise, Sainte-Marie-des-Anges en s'arrêtant à la Sacristie et à la grotte du Saint. Enfin à Rome, capitale du monde chrétien, pendant les trois jours de permanence, leur seule pensée est d'accomplir les visites prescrites pour le Jubilé. Ils vont visiter les églises jubilaires, mais aussi rencontrer les militants du Parti Populaire et déjeuner avec eux. Le dernier jour est leur grande journée jubilaire, qu'ils célèbrent d'abord avec la messe du Saint Père, dans le recueillement : ils vont en garder une impression inoubliable, surtout de la rencontre avec le Pape qui s'informe de l'identité du groupe et passe devant chaque pèlerin. Le groupe, qui constitue le 21<sup>e</sup> pèlerinage franciscain de l'Année Sainte, quitte cette Rome tant aimée en parcourant la campagne romaine si triste et dénudée en direction du couvent de Monte-Oliveto ; après Sienne et les messes célébrées à Saint-Dominique c'est le tour d'Avenza, Spezia, Rapallo, Nervi, Gênes, Savone et de l'incomparable Riviera, tant de fois décrite et chantée par les poètes.

Dans les conclusions, le chanoine tisse les louanges de cette Italie « rêvé[e] des touristes » (p. 47), qu'il exhorte à visiter car sur elle est lisible encore partout son passé historique et ses richesses artistiques n'ont d'égaux dans nul autre pays : les participants ne vont garder que d'excellents souvenirs du voyage-pèlerinage, même si c'est toujours à la « douce France » qu'ils reviennent.

**GUSMAN Pierre** (1862-1942)

Rome. Pastels de Pierre Gusman. - Grenoble : Arthaud, 1934. 2 volumes. - 170 +162 p., fig., pl. jointes et couv. en coul. - In-folio.

[Paris, BnF, RES-K-199

Pierre Gusman, qui avait fait plusieurs séjours à Rome et en Italie, a écrit beaucoup d'ouvrages, couronnés par l'Académie Française, sur la gravure française depuis le XIV<sup>e</sup> jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, sur l'art décoratif et sur quelques villes italiennes de l'antiquité romaine, comme *Pompéi, la ville, les mœurs, les arts, La Villa impériale de Tibur, La Villa d'Hadrien. Ce*

livre sur Rome, dédié à Pierre de Nolhac, comprend 2 volumes. Le premier sur *La Rome antique* et le deuxième sur *La Rome du Moyen-Age et de la Renaissance et la Rome moderne*. Comme il le dit lui-même dans l'Avant-Propos : « L'ouvrage peut être considéré comme un raccourci de l'histoire et de l'archéologie de la ville, envisagées surtout dans leur cadre artistique ». Le premier volume comprend 4 plans – de Rome antique, du Palatin, du forum romain, des forums impériaux – et est orné de 260 héliogravures, de beaucoup de relevés photographiques (Alinari, Anderson, Istituto nazionale Luce, Bulloz etc.). L'auteur parle de Rome en historien, sans d'autres commentaires. Par exemple, à propos des travaux des fouilles du forum, entrepris par le gouvernement de Mussolini et cités par presque tous les voyageurs de cette période, il se borne à dire : « Enfin, le gouvernement italien conçut les fouilles d'une façon méthodique. [...] le Forum romain est arrivé à son point maximum de déblaiement et la floraison charmante des vestiges retrouvés indique assez la solution définitive ». Le chapitre XI<sup>e</sup>, en particulier, consacré aux arts de Rome antique, est divisé en plusieurs sections (Architecture, Statuaire, Peinture, Mosaïque, etc.) et le dernier parle des Murailles de Rome. Le second volume, qui comprend 1 plan, 4 pastels de Gusman hors texte et 223 héliogravures, arrive jusqu'à l'époque de la conquête napoléonienne et à la proclamation de Victor-Emmanuel II comme roi d'Italie. C'est seulement dans la conclusion que l'auteur fait allusion à son époque lorsqu'il dit que, selon la parole du Duce, « les monuments de l'histoire doivent être entourés d'une zone de respect ». Il poursuit en disant que c'est pour cette raison qu'autour du château Saint-Ange on voit pousser aujourd'hui des pins, des cyprès et des lauriers-roses. Il mentionne aussi « la nouvelle station Adrienne, inaugurée le 21 avril 1934 » qui « compte parmi les plus suggestives résurrections de la Rome du Fascisme ».

Rome. La Cité du Vatican. Rome italienne et contemporaine. Pastels de Pierre Gusman. - Bellegarde (Ain) : Impr. Sadag ; Grenoble : Arthaud, 1935. - 162 p., fig., pl. jointes et couv. en coul. - In-folio.

[Paris, BnF, RES-K-199]

C'est la suite des deux volumes précédents. Dans les quatre premiers chapitres, Gusman retrace l'histoire de la Cité du Vatican depuis Néron jusqu'à son époque. Il s'arrête longuement sur la description des appartements officiels, des salles du musée, de la bibliothèque et des jardins. Dans les dernières pages de cette première partie, il parle du pape Pie XI et du nouveau statut, le traité du Latran, dont il donne une reproduction en fac-similé avec les signatures du cardinal Gasparri et de Mussolini (Rome, 11 février 1929). Il décrit aussi la cérémonie de l'ouverture de la Porte de Bronze qui était fermée depuis 1870 et la procession du Pape qui sortait sur le Podium avec le Saint-Sacrement. La II<sup>e</sup> partie concerne

la *Rome italienne et contemporaine*, où l'auteur parle de l'extension de la Cité de 1870 à 1935, des fouilles et de l'urbanisme périphérique. Vers 1880, à Rome, deux quartiers ont reçu de nouvelles dispositions : le premier est celui délimité par le Pincio, la porte Salaria et la piazza Barberini, que l'ouverture de la via Vittorio Veneto a reliée à la porte Pinciana. Le second est celui des Prati, entre Saint-Pierre et le Château Saint-Ange, où « sur ce terrain plat, voisin du Tibre, furent établies, en série, des constructions pour les classes laborieuses ». L'auteur fait allusion à la construction du Palais de Justice, « palais monstrueux » qui « ne semble guère harmonieux avec ses détails de tous les styles ». Au contraire, il semble plutôt apprécier le Vittoriano, sauf « sa pierre blanche qui [...] apporte une froideur que le soleil ne peut réchauffer ». Ce monument, commencé en 1885 et terminé en 1911, est décrit longuement. Comme les autres volumes de Gusman, celui-ci aussi est orné de très belles photos, qui illustrent de façon intéressante la situation urbaniste de l'époque.

#### GUY Noël

Rome. Illustrations en couleurs de Marilac. - Paris : Impr. moderne ; Fernand Nathan, 1934. - 159 p., fig., pl. et couv. en coul. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-7114]

Dans les treize chapitres qui constituent ce livre, l'auteur trace l'histoire de la ville de Rome en partant de la légende de Rémus et Romulus. Chaque chapitre est donc consacré à une période de l'histoire romaine : du « trône renversé » des Tarquins à la république rétablie par Cincinnatus et triomphante contre Carthage, à l'établissement de l'Empire, à son épanouissement avec César et Auguste jusqu'à sa décadence. L'Empire détruit par les barbares se relève de ses ruines grâce aux papes dont le pouvoir devient de plus en plus grand. Selon l'auteur « Alexandre VII est un Néron couronné de la tiare », mais il reconnaît toutefois que parmi des papes ambitieux ou rapaces s'en détachent des saints ou des artistes, comme Jules II, le pape mécène protecteur de peintres et de sculpteurs. L'auteur s'arrête à cette époque, en laissant dans l'ombre les 400 ans postérieurs à la Renaissance, la période de la « ville des papes ». Le XIII<sup>e</sup> chapitre, l'épilogue, résume en quelques pages les faits récents, à partir de l'entrée à Rome du roi du Piémont qui a rendu à la ville sa fonction de capitale.

A côté des clichés des maisons Alinari ou Brogi, on trouve aussi des photos en couleur qui illustrent des faits célèbres de l'histoire de Rome, comme « Le Breno [sic] jette dans la balance son glaive et son lourd baudrier », « Tandis que Rome brûle, Néron chante, soutenant de sa lyre les vers d'Homère » ; « Le poison des Borgia leur permet de recueillir les héritages de maints cardinaux », et enfin « Rome acclame avec ivresse le roi du Piémont, le 'Galantuomo' ».

## H

**HANOTAUX Gabriel Albert Auguste** (1853-1944), *diplomate, Ministre des Affaires Étrangères*  
 En Méditerranée. (La Paix latine) - Paris : Ancienne Libr. Furne Boivin e C. Ed (s.d.). - XXXVIII - 336 p.

[Venise, BnM, TURSII : HAN. 1

Ce ne sont pas seulement sa formation d'historien, sa carrière diplomatique et sa charge de Ministre des Affaires Étrangères de 1894 à 1898 qui expliquent l'intérêt de Gabriel Hanotaux pour l'Italie : délégué de la France en 1919 à la Société des Nations et ambassadeur extraordinaire à Rome en 1920, en tant que chef de cabinet de Jules Ferry il continue sa politique coloniale ce qui lui permet de vivre en profondeur son expérience de voyageur et d'admirateur passionné de l'Italie et de la civilisation latine. L'ouvrage, explique l'auteur dans l'*Introduction*, « s'est écrit » (I) depuis quatre ans au cours de ses études et de ses voyages le long des grands chemins du monde : c'est là la méthode qui l'a inspiré, ainsi que la volonté de « voir », car ses réflexions sont issues des impressions et de l'émotion éprouvées face la vie. De plus, puisque la mode était de crier à la décadence des races latines et d'exalter la supériorité des autres, y compris de la race jaune, le sous-titre, *La Paix latine*, révèle ses objections face à ce dogme, qu'il avait annoncées d'ailleurs dans l'*Energie française* : maintenant son champ d'observation s'est élargi. Grande est la valeur qu'il assigne à ces races à tel point qu'il dédie beaucoup de pages au compte-rendu de leurs nobles aspirations de civilisation : il a cru remarquer aussi qu'elles ont été mal comprises se comprenant mal entre elles et que leur faiblesse relative tient à l'habitude funeste des querelles intestines. Au moment où il a été nommé Ministre, les relations entre la France et plusieurs des nations latines étaient difficiles et les frontières étaient serrées par une mauvaise humeur évidente ; en réunissant dans ce volume les notations qui avaient déjà paru au fur et à mesure de ses voyages, groupées en un tableau d'ensemble, son but a été d'abord la poursuite d'une double enquête sur les origines de la politique française et sur les mobiles de la politique contemporaine, ensuite la « recherche loyale de la vérité » (VIII). C'est à la Méditerranée qu'est consacrée la deuxième partie de cette section. Les séductions des lieux touchés par cette mer sont innombrables : ces pays ont été et sont encore

les lieux d'élection de l'humanité. Il souligne aussi le rôle joué par les peuples qui ont civilisé l'Europe, par Rome en particulier, depuis les siècles : « un mot dit à Rome, retentit dans l'Univers : qu'un vieillard prisonnier volontaire lève la main pour bénir, et, par toute la terre, des milliers d'hommes sont en prière » (IX). Tout le troisième chapitre est dominé par la Méditerranée, sève et forme des conflits des races, mais aussi de leurs civilisations. Hanotaux parcourt les étapes de l'histoire des empires qui se sont développés sur les rivages, tous inclinés vers le dédain du matériel et la passion du spirituel : le vénitien, en particulier, a hérité de l'Empire byzantin. La découverte de l'Amérique, pourtant, a détruit la splendeur italienne en ouvrant l'avenir aux puissances occidentales.

Dans le volume trouve place aussi le chapitre *La Renaissance latine*, écrit à Palerme et qui avait déjà paru en 1902 en tête du premier numéro de la revue éponyme. Cette insertion donne la relève à l'écrivain pour continuer la célébration de la Sicile. C'est du golfe de Tunis qu'il rejoint les rivages en faisant escale à Trapani : la statue de Garibaldi sur le quai l'amène à se souvenir de l'expédition des Mille, mais le Mont Eryx aussi sollicite ses regards. C'est « la montagne sainte » (p. 135) où, pendant des siècles, on adora la fameuse Vénus érycienne ; lui et ses accompagnateurs, ils empruntent donc le chemin de la ville d'Egeste, frissonnant à l'approche de ce passé lointain. La terre sicilienne est pour lui une terre illustre, nœud et nombril de la Méditerranée. Le parcours inclut la visite de Ségeste, pour se rendre ensuite en chemin de fer à Calatafimi : parfois, ils sont escortés par deux « carabiniers » qu'ils rencontrent dans les postes échelonnés sur la route, car « la contrée n'est pas sûre » (p. 138). Ils sont approchés aussi des habitants de la ville, qui veulent voir les étrangers : il est touché par leur aspect, par leurs « yeux singuliers et luisants sous la capuce [sic] noire qui les enveloppe et qui leur donne, à tous, un aspect monastique ». Les enfants pullulent. En route vers le Temple, il remarque que l'ensemble du paysage est grandiose : mais c'est Palerme qui est le musée de la Méditerranée. Il l'admire en commençant de l'amphithéâtre majestueux qui se développe du Monte Pellegrino au monte Griffone. Il traverse la ville, ne délaissant aucun endroit pittoresque ni aucun de ses chefs-d'œuvre, se perdant dans les ruelles étroites et pleines d'animation : selon lui, Palerme renferme toutes les beautés de l'île, qui l'ont aussi transformée en proie de différents conquérants, mais aussi tous les contrastes de son passé tourmenté. Palerme est baroque, « dans tous les sens du mot », recouverte de la détestable architecture espagnole, prétentieuse et croulante. Les pèlerinages du voyageur à la recherche de l'émotion artistique se font aussi des considérations sur « cette étrange mafia » qui pour lui, « n'est peut-être que le gouvernement occulte des races vaincues subsistant près du gouvernement public de la race momentanément victorieuse » (p. 155). Le sol volcanique explique le caractère des populations mélangées et toujours rebelles.

Il traverse ensuite l'île de part en part pour aller à Agrigente, ce qui lui permet d'établir sa vue d'ensemble : Palerme est au nord, elle regarde l'Europe, tandis qu'Agrigente est au sud et regarde l'Afrique. Le reste du

voyage est ponctué d'appréciations sur l'intérieur du paysage, âpre et dénudé, jusqu'à la région du soufre, jaune et étincelante sous le soleil, avec les usines qui révèlent la présence de l'homme. En train, l'auteur se rend ensuite à Syracuse. La position de la ville, qui regarde la Grèce, déclenche une autre conclusion : « la Trinacrie réalise sa formule complète, sa triple orientation et sa triple destinée ». Après Ortygie, l'Etna est la fin naturelle d'un voyage en Sicile : de tous les points qu'on vienne, on aperçoit sa masse qui encombre l'horizon, énorme mais isolée qui se transforme et se déforme par ses propres forces. La montagne n'est pas immobile, elle se déplace s'arrachant au sol : l'Etna se supporte, se projette et se dépose où il lui plaît ; considéré autrefois comme un dieu, tout autour des sanctuaires s'élevaient pour l'adorer et le contempler. Le Val del Bove où s'élève la « Montagne Pelée » est une immense coulée de lave où tout est noir. Mais ce volcan il faut le voir des gradins de Taormine : c'est cette terrasse le balcon incomparable que les Grecs choisirent pour y tailler, à même le rocher, l'édifice destiné au spectacle. Au petit matin, en bateau, l'étape est Naples ; les protagonistes deviennent alors le Volcan, dont la pyramide élégante et fine se découpe sur l'horizon et la baie. La ville pourtant est délaissée au profit de Pompéi : pour y aller, en voiture, il suit de longs faubourgs, des quartiers où la laideur l'emporte. Beaucoup de pages sont dédiées à la visite des restes de Pompéi, ville « sous terre » (p. 212) dont il retrace l'histoire de la population et l'évènement de la catastrophe. Après cela, toutefois, elle s'est reproduite d'elle-même « comme une plante qui repousse, sur le tas de cendres refroidies où elle était cachée ».

A la moitié de l'ouvrage il parvient à d'autres considérations sur le rôle de la Méditerranée : jusqu'à l'acte qui reconnut à la France son autorité sur la Tunisie, point de départ du rapprochement franco-italien, l'axe de la question méditerranéenne fut déplacé.

Dans un vaste tableau de Gentile Bellini, vu à Brera, il avait déjà aperçu les profondes dynamiques culturelles surgies dans les rapports avec le monde islamique : à Venise, où ses déplacements l'ont amené, le diplomate souligne que les deux mondes sont en présence. Autrefois dominatrice de la mer et des Turcs, le souvenir de ces grandeurs passées n'est pas oublié : plus d'un vénitien continue à rêver aux grandeurs prochaines de l'Adriatique renaissante. Au moment où l'Adriatique devient le pivot de la politique méditerranéenne, tous les intérêts réclament leur part : les trois races pétries des vagues de cette mer, la latine, la germanique, la slave, les trois familles européennes, se heurtent et leur réalité rend encore plus problématique la complexité des rapports qui vient du contact de l'Occident et de l'Orient.

La visite de Venise est très soignée et à la découverte des quartiers authentiques : Madonna dell'Orto, l'Arsenal et même le cimetière, île suprême et éloignée. La ville semble morte elle aussi, mais elle n'est peut-être qu'assoupie et l'avenir qui s'approche va la réveiller.

Trieste clôt la remontée de la péninsule. Le château de Miramar se profile sur les eaux et surveille l'entrée du port. L'histoire de la ville. que

l'auteur retrace, suit de pair celle de la maison d'Autriche. Mais il se pousse aussi dans l'établissement des raisons de la *Querelle adriatique* en faisant la confrontation de Trieste avec Venise, axée sur plusieurs points : si Trieste est une ouvrière robuste et laborieuse où la mer arrive largement et communique avec elle, Venise est une très haute dame qui s'abandonne à l'écoulement des jours et où la mer arrive en hésitant. Derrière la première s'étend le vaste continent, la Germanie et l'Empire : il remarque aussi que la ville n'est autre chose que le port d'attache du Lloyd autrichien et d'ailleurs la seule grande manifestation architecturale qu'il signale c'est le palais de la Compagnie. A nouveau, l'auteur parle de la rencontre des trois races que l'on remarque ici, ce qui peut expliquer le conflit qui se complique si l'on envisage l'ensemble de la question adriatique et balkanique. Mais surtout il y a une autre question grave qui guette le Pays : c'est l'irréductibilité, qui va balloter Trieste entre deux solutions alternatives et contradictoires. Outre le conflit des races, il va s'affirmer celui des chemins. Trieste est menacée par l'ouverture prochaine et par la concurrence éventuelle des voies nouvelles : tous les peuples de l'Europe se pressent pour créer des routes internationales. Si les conclusions de l'ouvrage commencent avec une considération à la Méditerranée, qui va peut-être devenir la matrice nouvelle des querelles européennes, la véritable figure « pressentie » par l'auteur à la suite de l'angoisse universelle à la fin, et que l'on a pas de mal à identifier, est celle d'un homme d'Etat capable de diriger les événements et de les délivrer : « il saurait grouper et rapprocher les âmes attentives autour de la leçon divine et son génie, vraiment humain, scellerait la paix de l'Europe en fondant, par la paix adriatique et latine, la paix méditerranéenne » (p. 333).

**HAZARD, Paul** (1878-1944)

*L'Italie vivante*. - Paris : Perrin et Cie, 1923. - 285 p. ; in-16.

Note : Carte de visite de l'auteur, portant quelques mots d'homage, jointe.

[Paris, BnF, Z BARRES-20573

L'ouvrage a été rédigé sur un arc temporel étendu, car l'auteur date ses premières considérations en 1921, lorsque des « nouvelles étranges » lui sont arrivées d'Italie à tel point qu'il se demande : « les ouvriers se sont emparés des usines et les paysans des terres ? ». Il craint qu'aux vieux Dieux qu'on a fait tomber on n'ait substitué « le dieu Lénine » (VI) : il pressent un changement dans cette Italie que les Français croient « indolente et légère » (VII) et il faut donc qu'il aille voir sur place. Des amis vont lui expliquer ce qui se passe, ils seront ses guides « à travers l'âme renouvelée de leur pays » (VIII). Il a donc voulu commencer cette vérification d'un nouvel esprit italien par Florence en revoyant le vieux couvent de San Marco : il donne tous les renseignements au lecteur pour ne rater aucun des meilleurs coins de l'église, de la ville et c'est de la même

manière qu'il raconte sa visite de San Gimignano où il se rend en chemin de fer. En Toscane, il a l'occasion d'assister à une manifestation fasciste dont il écrit en détail l'organisation et l'aspect des rangs et des participants ; en particulier, à travers l'expédient d'un colloque avec un jeune homme – personnage vrai ou fictif – il peut saisir des éléments sur le parti fasciste et sur son affirmation et élaborer sa théorie sur le phénomène. Selon lui, les jeunes gens sont les plus redoutables, car ils sont trop « sûrs de réformer le monde, qui sans leur venue courait grand risque de périliter ». Le jeune homme est descendu à Florence pour participer à la manifestation et il se prête, sans le savoir, à son enquête : il « est fasciste naturellement ; la grande majorité des étudiants en droit, ses amis, sont fascistes » (p. 5). Cet étudiant va aussi expliquer à Hazard les notions qui lui permettent de savoir « au juste, ce que sont les fascistes » : le résultat que l'auteur en tire met en valeur le système plutôt « expéditif » et « vigoureux » avec lequel les fascistes interviennent pour résoudre les problèmes de la réalité, mais c'est ainsi, pour le jeune homme, que l'on a « sauvé l'Italie » : ils ajoutent que les fascistes « jurent par deux divinités : d'Annunzio, qui est l'inspirateur idéal du mouvement, et Mussolini, leur chef ».

Dans la deuxième partie du volume, sous le titre *Socialistes et populaires* l'écrivain insère une série de chapitres rédigés à Milan, ville présentée dans plusieurs situations : au congrès socialiste, autour d'une table milanaise, lors d'une visite à Brescia, au congrès des populaires ou pour peindre les silhouettes de personnages connus comme Don Sturzo, le Cardinal Ratti, Mussolini, Gabriele d'Annunzio. C'est à ce moment de son séjour qu'il se rend à Venise qui a souffert de la guerre « plus qu'aucune autre ville au monde » (p. 87) et où une église a même été démolie : personne ne peut se figurer comment était Venise une fois la nuit venue, sans lumières. « On aurait dit un tombeau ». Après deux mois de séjour, la grande appréhension qu'il avait en arrivant s'est calmée : il a eu bientôt le sentiment que la vie nationale renaissait, après des secousses. La guerre a bouleversé la vie économique du pays et elle a « brusquement arrêté les progrès matériels d'une nation ». Selon lui, pourtant, il s'agit d'un arrêt provisoire, car la guerre a substitué à une carte politique assez confuse, des plans plus nets et a réduit le nombre des partis politiques.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, *L'Italie et l'étranger*, c'est de Rome qu'il recommence son analyse du Pays, en dressant le bilan de la situation de la ville après la guerre : il croyait que la France était le Pays qui avait particulièrement souffert de la guerre, ravagé sur une bonne partie de son territoire, appauvri et chargé de dettes. Mais il a aussi entendu des jugements portés sur les Français, « d'une indifférence révoltante à l'égard de l'Italie » (p. 116) dont ils s'occupent sans cesse et toujours avec l'esprit le plus malveillant. Toute cette partie est consacrée à la Capitale, tandis que la quatrième est conçue *Autour du Vatican* où les appréciations pour cet état se mêlent à d'autres images de la Capitale. La cinquième partie se déroule à Naples en suivant un itinéraire plutôt habituel : la partie vieille de la ville, la visite de Pompéi, mais aussi des

considérations sur l'état de la ville dans l'après-guerre. Sous le titre *Les forces vives*, l'auteur place son voyage à Civitavecchia et à Turin, avant de prendre le chemin du retour par Modane.

La dernière partie, comme le titre l'indique, *Un an après : le fascisme au pouvoir*, est consacrée à des considérations de portée politique et sociale : c'est en particulier un épisode qui est arrivé à l'auteur sur la route du retour qui l'amène à parler du parti populaire. En maître de la région, à cause d'une procession, l'organisation du parti a bloqué la route et des « carabinieri » sont chargés de régler le trafic routier. Sur la suggestion de son ami, cet épisode l'amène à faire un nouveau bilan de la situation italienne : « en Italie, tout le monde commande. [...] Seulement, cela ne durera plus très longtemps » car « c'est un régime qui touche à sa fin » (p. 244). Dans un nouveau chapitre intitulé *1922*, l'écrivain ajoute d'autres considérations : « en une seule année – court espace dans la vie d'une nation – les fascistes ont affirmé leurs principes, renforcé leur organisation, et fait éclater leur puissance ; désormais toute la scène leur appartient » (p. 247). Ce régime a effacé tout autre parti dont l'organisation n'était pas à la hauteur de la situation italienne : en effet, cela s'est produit car l'organisme du Pays ne fonctionnait plus. La majorité des ministres étaient séniles et ne comprenaient rien aux nécessités des temps nouveaux : Hazard en conclut que l'Italie « est gravement malade » et que pour la guérir il faut « balayer les hommes au pouvoir » (p. 248). Il insère aussi dans le volume une statistique faite auprès d'un certain nombre d'Italiens interviewés à propos de leur foi politique : ils ne sont pas fascistes, mais ils voient dans la violence même du mouvement, une promesse d'énergie qui les amène à être « pour le fascisme. [...] Le fascisme a sauvé l'Italie » (p. 252) est la phrase qu'il entend bien souvent « et qui est vraie ». Il ne manque pas non plus de faire aussi le portrait de Mussolini, un homme « au nombre des idoles populaires » (p. 262) qui passe au rang des demi-dieux car il personnifie la foi qui transporte les montagnes et a su la communiquer à des fidèles qui croient, comme lui, en leur patrie. Les considérations de l'auteur se tournent à l'union difficile entre les masses ouvrières, leur syndicat et le fascisme qui reflète, de quelque manière, la formation de Mussolini, « bourgeois, mais avec un dédain marqué pour la bourgeoisie ». L'écrivain résume le désir impétueux de rendre l'Italie prospère et respectée dans le monde par le mot qui identifie l'âme du fascisme : c'est l'« italianité ».

**HENRIOT, Emile (1889-1961)**

Promenades italiennes. - Paris : édition d'art H. Piazza, 1930. - 189 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6824

Ce livre comprend trois sections divisées en plusieurs chapitres écrits entre 1921 et 1928 : *Des lacs à Venise*, *Journal romain* et *Lettres de Rome*. Dans la première section, qui débute par *Le soir sur le lac*, avec la date

de composition : Baveno, juin 1921, on trouve des descriptions lyriques des lieux, des fleurs et des parfums du mois de juin sur la vague du souvenir de Barrès : « Syllabes chantantes, Terrasses parfumées ». Au milieu de détails personnels – le « long virginia » que l'auteur fume « en buvant de fort bon turin qui sent le miel, la fleur et le raisin » – il décrit ses impressions sur les lieux visités depuis les îles du lac Majeur à celles qui entourent Venise. Mais les observations les plus intéressantes concernent certains événements auxquels l'auteur a assisté. Une manifestation fasciste place Saint-Marc avec « une foule hurlante » qui chantait et qui acclamait D'Annunzio en brandissant « d'énormes gourdins », un jeune orateur sur une chaise haranguant la foule, l'arrivée dans la place d'une cinquantaine de communistes enchaînés, forcés de chanter l'hymne fasciste au pied « d'un monumental faisceau surmonté de la hache romaine, et de la devise dannunzienne : *Me ne frego!* ». Leur drapeau rouge est brûlé et deux d'entre eux, accusés d'avoir tué un *ardito*, sont consignés aux carabinieri. Les autres chapitres dédiés à Venise restent dans la tradition du stéréotype, liés au souvenir d'autres écrivains, de Casanova à Régnier, lorsque l'auteur rend compte d'une visite au « casino de la procuratessa » et à des boutiques d'antiquaires qui étaient jadis « charmantes, fourmillantes de bibelots, de menus meubles » mais qui n'ont plus rien d'authentique ! Dans le *Journal romain*, l'auteur assiste à une revue des milices fascistes à Arezzo, avec des Balillas et des Petites Italiennes, qui le charment par leur beauté et par une « étonnante démonstration de force et d'orgueil juvénile ». C'était la journée de l'inauguration d'une statue de Pétrarque, à laquelle assistaient d'autres français, parmi lesquels le comte de Mougins Roquefort qui en donne lui aussi le compte rendu. Dans la dernière section, *Lettres de Rome* (1928), l'auteur remarque, comme Octave Homberg, la différence entre l'Italie connue dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle et celle de la période de Mussolini, qui le pousse à s'exclamer : « Rome a bien changé ! ». Il admire d'abord la propreté des rues, l'élégance des magasins, les nouveaux quartiers, mais il s'aperçoit ensuite que le silence, l'ordre, « la police partout présente », le respect des règlements diffusent « une pesante et morne tristesse » unie à « une sensation d'étouffement ». La partie consacrée aux « dernières fouilles » est aussi intéressante car, après avoir parlé des méthodes des archéologues qu'il ne partage pas toujours, il décrit les plus récentes découvertes : les fouilles nouvelles au Palatin, à Ostie, la visite, en compagnie du savant P. Wuilleumie, de l'Ecole française, du chantier près du forum de Trajan qui a remis au jour les boutiques voûtées retrouvées au pied de la Tour des Milices.

#### HEREDIA José Maria de (1842-1905)

La Grèce et la Sicile. Texte intégral illustré de cent deux compositions originales dont vingt hors texte en pleine page gravés à l'eau-forte en couleur au repérage, par Maurice de Becque. - Argen-teuil, Paris, Leblanc et Trautmann (pour les tailles-douces) ;

Daniel Jacomet (pour la décoration typographique). Chez Maurice de Becque, peintre-graveur, 1926. (17 février 1927.). - 91 p. ; grand in-4<sup>o</sup>.

[Paris, BnF, RES M-YE-139]

L'écrivain ouvre ce recueil de poèmes avec une dédicace à sa mère : « Manibus carissimae et amatissimae matris filius memor ». La plupart de ces poèmes, ornés de très belles illustrations, tirent leur inspiration de la Grèce ou de la mythologie grecque, tels *La naissance d'Aphrodite*, *Nessus*, *La Centauresse* etc. Quelques-uns seulement sont inspirés de la Sicile, région qui rentre dans notre étude, et il est très difficile d'en démêler la source d'inspiration, comme par exemple pour *Epigrammes et Bucoliques*, qui sembleraient consacrées à la Sicile, malgré leur inspiration mythologique. Le protagoniste de *L'Esclave*, par contre, est né à Syracuse, mais, devenu esclave, il quitta la Sicile. Il parle avec nostalgie de la femme aimée qui l'attend encore et de son île « heureuse » qu'il regrette : « Je suis né libre au fond du golfe aux belles lignes / où l'Hybla plein de miel mire ses bleus sonnets ».

#### HERFORT Paule

Chez les Romains fascistes. Préface de M. Henry Bérenger (1867-1952). - Paris : éditions de la « Revue mondiale », 1934. - 264 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7073]

Ce livre s'ouvre sur une photo du bronze de Mussolini œuvre de l'artiste futuriste Ernesto Thyaht, qui porte en exergue les mots : « Quel è Benito Mussolini / Così come piace a Mussolini ». Cette photo nous fait déjà comprendre le ton du livre. Dans la Préface, Henry Bérenger explique très bien le but du livre : « Guidée par ses antennes d'observatrice politique et sociale, Mme Paule Herfort a franchi quatre fois de suite la route des Alpes et s'est mise en contact direct avec Rome, avec le Palais de Venise, avec les principaux dirigeants et les principales réalisations du régime nouveau ». Dans l'introduction, la journaliste précise bien les finalités de ses voyages successifs, le désir de connaître le nouveau mode de vie des Italiens sous « le Conquérant qui avait triomphé de la Révolution » et qui « demeurait le Maître du pays malgré toutes les tentatives occultes ou affichées pour le supprimer ». Ce n'est pas donc en touriste qu'elle a visité l'Italie, mais pour vivre « en Italienne » l'expérience du fascisme. Son admiration pour le Duce s'exprime à tout moment de façon spontanée, et même, semble-t-il, excessive : « Je déclare tout de suite que je dis *Mussolini* comme on dit *Napoléon* ou *César* ». Dès son premier séjour, après avoir connu les ministres Bottai et Ricci, elle obtient une audience avec Mussolini pendant laquelle elle éprouve une « fulgurance magique » et ressent « ce magnétisme qui rend esclave et



soumet toutes les résistances ». Elle rencontre ensuite le frère du dictateur, Arnaldo, le général de Bono et Italo Balbo qu'elle définit « un aviateur, un chef ». Elle parcourt toute la péninsule en exprimant de l'enthousiasme pour l'administration fasciste. A Lipari, elle rencontre les déportés politiques qu'elle trouve peu intéressants : « Ils ne débitent que de pauvres choses sans le moindre intérêt ». De plus, elle s'inquiète de la large amnistie accordée par Mussolini et elle le lui dit au cours de sa troisième audience avec lui. Elle montre aussi qu'elle est au courant des goûts de son idole dans le domaine féminin : « Le Duce n'aime pas les femmes trop maigres, les "femmes crise" ». Enfin, dans l'un des derniers chapitres de la IV<sup>e</sup> partie, *Dictateur. Surhomme. Père*, au comble de l'admiration, elle trace une brève histoire du Duce, de son éducation et de ses lectures depuis Nietzsche jusqu'à Machiavel.

**HOMBERG Octave**, *attaché d'Ambassade*

Rome d'autrefois, d'aujourd'hui et de toujours. - Paris : impr. Lahure ; Louis Conard, (S.M.), 1935. - 71 p. avec ill. ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-K-1502

De retour à Rome trente ans après son premier voyage, Octave Homberg, attaché d'ambassade, montre un grand intérêt pour les événements politiques et remarque tout de suite que « l'attitude des Romains, sous la discipline fasciste, diffère grandement du laisser aller d'autrefois ». S'il ressent le même parfum et la même atmosphère en contemplant du Janicule le panorama de la ville, il s'aperçoit vite que « la jeunesse fasciste montre quelque impatience, parfois même une sorte de dépit, que les étrangers se rendent en Italie plus en touristes qu'en visiteurs ».

Dans la I<sup>re</sup> partie du livre, l'auteur observe qu'à toutes les époques ceux qui ont régné à Rome ont imposé leur empreinte : des papes « bâtisseurs » aux barbares envahisseurs jusqu'au « maître actuel de l'Italie », et que « le triomphe de la religion chrétienne » s'est exprimé en construisant des églises sur les ruines des temples païens. Si l'on ne peut considérer Mussolini comme responsable « du monument exagéré qui a le mauvais goût de dominer le Capitole », c'est-à-dire le Vittoriano, il a voulu lui aussi laisser sa trace en faisant édifier « aux approches du Ponte Milvio » une enfilade de « statues géantes » réalisées « par des sculpteurs dont le moins qu'on puisse dire est que leurs titres fascistes devaient assurément l'emporter sur leurs mérites artistiques ». La partie la plus intéressante de cet ouvrage est donc celle qui est consacrée à l'époque contemporaine et au portrait de Mussolini qui en ressort. L'auteur apprécie l'intervention du Duce pour définir les accords du Latran car « il n'est pas douteux que M. Mussolini sort comme le grand gagnant d'une négociation déclarée si longtemps impossible et dont le projet même apparaissait coupable ». Il critique en même temps l'Eglise catholique parce qu'elle a toujours eu dans son administration une prépondérance de prélats italiens alors qu'elle s'adresse aux fidèles du monde entier. Dans le chapitre final qui porte en ouverture un beau portrait de profil du Duce, l'auteur semble frappé par

« celui qui a su l'arracher [l'Italie] au désordre où elle allait tomber, et la mener à un ordre nouveau », celui qu'il appelle 'le Dictateur'. Dans les cafés, dans les restaurants, plus de « palabres animées », car « la vie romaine est devenue respectueuse et grave », mais, avoue l'auteur, elle est « triste » aussi. Certes, l'auteur ne peut s'empêcher de remarquer par ailleurs « la liberté politique perdue », les « consultations populaires [...] illusoires » et « les élections très rares et tout à fait certaines à l'avance », car tout le pouvoir est désormais aux mains du Dictateur. Mais, malgré le terme employé, l'auteur conclut en parlant avec admiration de ce que Mussolini a réalisé dans le domaine économique, de ses initiatives dans le domaine social, tel « le dessèchement des marais Pontins, l'assainissement d'une terre meurtrière où surgissent désormais les blondes moissons ». Il a aussi des mots d'éloges pour les entreprises coloniales du Duce et l'effort accompli pour rendre fertiles les terres arides de l'Erythrée, de la Somalie et de la Libye.

La Sicile, l'île des Dieux. - Paris : Conard, 1937. - 39 p., fig., couv. ill. ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-K-1542

Deux ans après la parution de *Rome d'autrefois, d'aujourd'hui et de toujours*, l'auteur publie ce petit livre sur la Sicile. Les photos qui l'ouvrent, faites par l'auteur, retracent l'itinéraire qui va de Syracuse à Agrigente, en passant par Taormina, Palerme, Monreale et Marsala. Tous ces lieux charment Homberg qui dresse un bref tableau des villes à l'aide de souvenirs d'illustres voyageurs et de citations tirées de Pindare et de Platon. La Sicile, l'île des Dieux, est encore pleine des mythes anciens que l'auteur perçoit un peu partout, ainsi que les signes des civilisations qui se sont succédé dans l'île. A Palerme, il admire les palais en style arabe et normand, à Messine il fait allusion au terrible tremblement de terre et aux éruptions de l'Etna, et à Marsala il parle du débarquement des Mille garibaldiens.

**HOURTICQ Louis** (1875-1944), *membre de l'Institut*

La Chapelle Sixtine. Rome. - Paris : Henri Laurens, éditeur, 1930. 1931.- 64 p. avec gravures ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6864

Dans ces 24 pages, l'auteur parle du chef-d'œuvre de Michel-Ange, depuis la commande du pape Jules II « qui a fait de lui un peintre à fresque » jusqu'à l'œuvre terminée. Celle-ci laissait pourtant voir des « nudités » qui n'étaient pas permises dans ce lieu sacré. L'auteur raconte que le peintre dut donc charger un de ses disciples, Daniel de Volterra, de les couvrir avec des « draperies », des « braghe », opération qui lui valut le surnom de « braghettonne ». 40 planches (cliché Alinari) illustrent tous les tableaux de la Chapelle.

Les Chambres du Vatican. Rome. - Paris : Henri Laurens, éditeur, 1931. (1932).- 64 p. avec gravures ; in-16.

[Paris, BnF, 8-V-49760]

L'auteur a écrit d'autres essais sur la peinture, le Louvre, l'art et la littérature. Dans *Les Chambres du Vatican*, il retrace l'histoire de la décoration de ces chambres, voulue par le pape Jules II dont la photo ouvre l'ouvrage illustré par 38 pages de planches. Il décrit le travail de Raphaël et sa croissance artistique dans les années pendant lesquelles il travailla à cette œuvre, en mettant en évidence sa grandeur par rapport aux peintres qui l'avaient précédé et à ceux qui travaillaient dans sa « brigata ».

#### **HUOT Antonio**

France et Italie : impressions de voyage, préf. de M. l'abbé Camille Roy. - Éd. Augm. de la conférence donnée par l'auteur à l'Université Laval le 20 janvier 1925. - Québec : [s.n.], 1925. - 207 p. ; 20 cm.

[Paris, BnF, 16-G-5783]

## I - J

#### **JOUBE Pierre Jean (1887-1976)**

Toscane. - Genève : impr. de A. Kundig, 1921. - 91 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-YE-10614]

P. J. Jouve revit au passé son itinéraire dans une Toscane « plurielle » : le regard du poète pénètre la surface des choses, déchiffre l'expression des gens, prête l'âme et la parole à la terre et aux marbres des monuments florentins qui cachent « un pays brûlant ». Des élégies amères et inquiètes se muent en chronique de voyage dans un « pays peuplé » où fermente encore la guerre : « placé sous le signe de la démence » le voyageur est un « errant » inconscient qui « piétine ses morts », voué à une destinée tragique. Les dômes et les palais sont enveloppés par l'effort de ce peuple qui souffre et prend conscience d'être « endormi dans la prison » : il lui manque « une Europe et l'art simple comme la paix ». Le souvenir du voyage devient invocation au siècle « à jamais changé », « bas » et en perdition, sillonné par des tranchées qui suppurent comme des plaies et par où s'épanche la substance du pays et de ses hommes : si Florence « cruelle et suave » a répandu beaucoup de sang, les plaies de ses hommes tourmentés – parmi lesquels le poète trouve aussi sa place inscrite – sont sans guérison et recouvrent l'univers : leur douleur est gravée à jamais dans le Dôme, le Palais Vieux, la Loggia, dans la ville entière. Le tourment mortel s'empare même de la campagne où les oliviers semblent griffer et tirer à eux la terre sèche. En exergue à la partie dédiée à La Villa Gioconda, la strophe tirée de l'*Invitation au voyage* de Charles Baudelaire « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté » donne une lueur d'espoir : dans un univers si beau, dans cette terre de rêve « inouïe de douceur », le poète voit se consumer « toute la fureur humaine »

## K

**KOCHNITZKY Léon**

L'Ermite entouré de feux, avec un dessein de G. de Chirico. - Paris : G.L.M., 1936. - 47 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Y PIECE 10548]

C'est un recueil de poèmes, en vers libres, rédigé sur l'axe Paris-Turin-Rome : sous le titre *Les Naufragés Industriels*, ce poète-voyageur qui avait suivi D'Annunzio lors de sa traversée aérienne à Fiume, également ami de Pierre Daye, encadre les plus importantes villes d'Italie dans des médaillons qui célèbrent leurs beautés artistiques, mais qui esquissent aussi leur portrait tiré de leurs émanations spirituelles. A Florence « le pont, suspendu gémit » et Rome est un « grand pâté doré » écaillé ; imprégnée du souvenir d'un amour passé et de regrets aux senteurs mortelles, Venise pour lui n'est plus qu'une cloche fêlée, une ampoule vide dont seulement la boutique du photographe « retient une image captive ». Sienne, « ombre étoilée où tournent les chevaux de bois », est suspendue au milieu de fleurs et dans un ciel orange qui rejoint « la dormante naufragée, Syracuse, île en forme d'aile ». Les conclusions sont en forme de plainte : ces villes ne sont plus pour lui que des « ruines, des gravats, des coupes vidées » qui lui inspirent l'invocation d'une jeunesse refermée sur elle-même. Les surprises qu'il recherchait lors des voyages « viennent d'un souffle et les découvertes du cœur ».

## L

**LACRETELLE Jacques de (1888-1985)**

Album napolitain. Portrait par Chasaborde. - Paris : E. Hazan, 1928, portr. ; 20 cm.

Collection : Un chapitre de ma vie ; 5 (Un chapitre de ma vie, Paris, 1927).

[Paris, BnF, 8-G-11837(5)]

Le voyage décrit par J. de Lacretelle comprend, ainsi que l'indique la table des matières, Naples et le Vésuve, Pompéi, Paestum, Sorrente et la Corniche, Capri. Ce que l'auteur aime dans le voyage, comme il l'avoue lui-même dans ses considérations conclusives, « ce n'est pas tant voir et découvrir », mais « imaginer sur des thèmes nouveaux [...], raisonner sur une matière belle ». Il privilégie donc les suggestions personnelles que la vision des lieux lui inspire : la baie de Naples lui apparaît comme « un vrai dessin d'Ingres au trait fort et moelleux », Margellina (sic) fait jaillir un souvenir de *Graziella* de Lamartine. Les souvenirs des livres se mêlent aux histoires racontées et aux inventions fantastiques. La foule et le brouhaha de Chiaja, « la rue la plus animée de Naples, crierde autant que son nom », lieu de danger et d'aventures amoureuses, l'amènent à conclure que « Dieu n'est ici qu'une tireuse de cartes, et les saints, les figures du-jeu ». Pompéi lui apparaît « comme une vaste briqueterie abandonnée » où, mal conduit par un guide médiocre, il ne trouve « rien de beau », sauf les couleurs des fresques. Le Vésuve lui rappelle les descriptions faites par Chateaubriand et par Stendhal et il avoue que l'ascension du volcan a quelque chose de fantastique « malgré le groupe banal de touristes » dont il a fait partie. La beauté d'Amalfi est « un spectacle sensuel », alors que Sorrente lui donne l'impression d'« une copie, bien léchée, de ce qui passe pour beau ». La première impression qu'il reçoit de Capri est d'une espèce d'iceberg, d'« une masse ensellée, découpée brutalement, sans équilibre dans ses parties ». Mais, peu à peu, il découvre les couleurs de l'île, « le bleu le plus bleu, le vert le plus vert ». Les ruines romaines, la villa et les bains de Tibère lui semblent peu de choses, alors que les perspectives de l'île lui suggèrent un lieu de théâtre, « une suite de décors bien machinés » dont on ne réussit pourtant pas à découvrir le mécanisme. Sa visite se prolonge jusqu'à Anaca-

pri, « un petit village blanc, poudreux et chaud, situé sur un plateau ». Assis à la terrasse d'un restaurant – qui pourrait être celui de la villa San Michele – il embrasse du regard Naples, Ischia et une partie de la corniche, tandis qu'un pianiste joue *Les collines d'Anacapri* de Debussy. Les considérations de Lacretelle sur ces lieux célèbres sont donc le résultat de l'effet qu'ils produisent sur lui : le titre de son ouvrage est bien choisi, *Album napolitain*, car ce sont les couleurs et les jeux des perspectives qui déterminent ses jugements.

#### LAMY M.

Assise. Guide du pèlerin et de l'artiste. - Paris : Libr. de l'Art catholique, 1926. - 114 p. avec figures. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6565]

Selon les intentions de l'auteur, ce livre doit guider les pèlerins et les artistes parmi les monuments franciscains. Lamy parcourt donc les étapes fondamentales de la vie de Saint François avec la liste des livres essentiels pour mieux comprendre l'idéal de la vie des frères mineurs d'Assise et d'Ombrie ; parallèlement aux dates fondamentales de la vie du Saint et aux épisodes qui l'ont marquée, il fait la description détaillée de la Basilique inférieure et supérieure de San Francesco, de Santa Chiara et du couvent de Saint-Damien, en s'arrêtant de manière minutieuse sur le décor, sur les tableaux et sur tous les ouvrages qui les embellissent ainsi que sur les moments essentiels de l'édification de ces lieux de culte. Il n'oublie pas les autres endroits religieux, comme la Chiesa Nova, Saint Rufin, la maison de Bernard de Quintavalle, le premier disciple de François, et Sainte-Marie Majeure. Il inclut aussi, dans sa description de la région, les environs d'Assise, comme Rivo Torto, Bevagna et Sainte-Marie des Anges de la Portioncule, reconstruite après le tremblement de terre de 1832, autant d'endroits où la beauté artistique est défigurée par la profonde spiritualité qui se dégage des lieux et qui doit constituer le véritable but des pèlerinages.

#### LARBAUD Valery (1881-1957)

Lettre d'Italie. - Liège : A la Lampe d'Aladdin, 1926. - 87 p., fac-similé, couv. ill. ; in-16. (La lettre est datée : Bologne, août 1924. - Ex. sur japon)

[Paris, BnF, RES P-Z-1781(5) ; 8-Z-24764(5)]

Sous forme d'une lettre envoyée de Bologne datée d'août 1924 Valéry Larbaud écrit à Madame Marguerite Caetani, Princesse de Bassano, moins pour lui répondre et renouer les liens avec sa vie en France que pour lui faire la chronique de son séjour italien. Avant d'aborder son but principal, celui de lui faire le récit de sa visite à Recanati, il griffonne son souvenir d'un repas d'anniversaire dans une ville de Toscane, mêlé à l'évolution de la vie italienne : dans les cuisines, « marmitons et garçons

s'encourageant aux cris dannunziens et fascistes de Eja, eja, eja, alalà ! ». Il met au premier plan la joie ressentie en se retrouvant dans cette région car il a « la superstition du Toscan. L'italien, en général, et quel que soit son dialecte » est pour lui un frère aîné. Il a passé les trois mois écoulés depuis qu'il a quitté la France en partie sur la côte tyrrhénienne, près de l'embouchure de l'Arno et six semaines sur la côte adriatique entre Rimini et Ancône, entre promenades et lectures, des plaisirs goûtés en silence. Après le séjour de vingt jours à Saint-Marin, une halte au Sanctuaire de Loreto confirme chez lui le conseil que Rimbaud s'était donné à lui-même : « Gardons notre silence ». C'est pour cela qu'il fait seulement allusion aux émotions vécues et que l'Italie réserve plus que d'autres Pays. Il tient surtout à se rendre dans la Capitale pour participer à une belle fête garibaldienne et fasciste.

Mais la majeure partie du livre est réservée à son séjour à Recanati et aux réflexions suscitées par ce bourg et par sa « gente » en gardant toujours le texte du *Zibaldone* de Leopardi en filigrane et l'image détestée de l'endroit et de ses habitants donnée par le poète, « des provinciaux rudes ». Il imagine ce que c'est que d'être obligé de vivre sans jamais en sortir : c'est une écrasante tristesse, « la descente dans l'égout ». Il décrit ensuite Recanati telle qu'elle est en *réalité* : elle lui apparaît comme une glorieuse vision, de l'azur à n'en plus finir qui relie le bleu de l'Adriatique au bleu de l'Apennin et aux bleus des fonds de la campagne.

La description du palais Leopardi, dont les fenêtres sans horizons tournent le dos à la mer, le portrait du père et de la mère du poète vont de pair avec les références sur la vie de Leopardi et sur les citations de ses ouvrages, de *L'Infini* en particulier.

Il achève donc à Bologne cette lettre commencée dix jours auparavant, dans sa chambre d'hôtel également : il avait songé à résumer à son amie les « dernières nouvelles » sous la forme des fameux *Appunti* du poète, mais la rédaction est moins bien venue que l'autre ouvrage plus célèbre. Larbaud conclut ses réflexions et salue son amie pendant le défilé des vétérans de toutes les villes de la province italienne, dans un triomphe de couleurs variées des villes, des écussons, des inscriptions brodées.

#### LAURENT Louis

Une promenade botanique aux îles du Frioul. - Marseille : Académie des sciences, 1922. - 17 p. [Don 218715] -IVc3 ; in-8° (235 x 150).

Note : Académie de Marseille. Séance publique, 26 mai 1921.

[Paris, BnF, 8-S PIECE-18095]

#### LAURENT-CHAT

Impressions d'Italie, le voyage aérien, Rome, Florence, Venise, France et Italie, conférence prononcée par M. Laurent-Chat, ... le

26 juin 1930. - Tunis : Impr. de A. Hadida (s. d.). - 24 p. ; in-8° (245 x 160).

[Paris, BnF, 8-G PIECE-2540]

L'auteur fait d'abord un éloge du « voyage aérien » et de la compagnie « Aerea Mediterranea » qui lui a permis de l'accomplir. Parti le 6 juin de la Tunisie vers 9 heures du matin, il a mis « le pied sur le sol italien » à 13 h. à Ostie, après avoir décrit le panorama admiré du ciel. Après avoir visité Rome, il se rend à Florence et à Venise qui ne manquent pas de le charmer. Tout en niant vouloir s'« immiscer dans les questions de politique intérieure de l'étranger », il ne peut éviter, en tant que journaliste, de « tâter le pouls de l'opinion publique » sur la question du régime de Mussolini. A ce propos, il parle avec le chef de l'Office de la Presse à la Présidence du Conseil, M. Lando Ferretti, et lui pose un grand nombre de questions, sur le droit d'asile et sur d'autres problèmes épineux. Mais, à la fin, il finit par démentir « les bruits tendancieux qui veulent faire de l'Italie fasciste un pays aussi fermé à la liberté que revêche aux Etrangers et notamment aux Français ».

#### **LAUTIER Eugène**

Choses vues, écrits réunis par Paul Lombard, Paris, Editions de France, 1937. - 415 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-Z-28287]

#### **LECLÈRE Paul**

Venise seuil des eaux. Aquarelles de Van Dongen. - Paris : à la Cité des livres, 1925. - 45 p., pl. en coul., couv. ill. ; in-fol.

[Paris, BnF, RES G-YE-38]

**LEFEBVRE Louis** (pseud. Jean Deuzèle et Évelyne Moncœur)  
Poulot en Italie. - Paris : La Renaissance du livre, 1921. - 229 p. ; in-16.

[Paris, BnF, Z BARRES-21734 <1> ; 8-Y2-67921]

Le texte appartient au genre romanesque et traite de la Grande Guerre : ce roman oublié est loin d'être dépourvu d'intérêt, y compris du point de vue de l'imaginaire français touchant l'Italie dont la structure présente des éléments concernant cette recherche sur le voyage. Le texte commence sur le mode humoristique : Poulot, un Limousin tiré de sa région natale par la guerre, part en 1918 avec son régiment pour une Italie inconnue de lui comme de ses compagnons où ils vont aller appuyer les troupes italiennes sur le Piave. Tout, dans cette première partie où ces hommes découvrent l'Italie, est saisi du point de vue de Poulot, assez peu féru d'histoire et de littérature, non totalement dépourvu de préjugés ni exempt d'esprit cocardier, et raconté, comme raconterait Poulot, en un style très parlé.

puis le récit bascule dans le pathétique et le tragique avec l'histoire individuelle d'un très jeune paysan italien illettré de la plaine (« enfant simple, timide et droit »), envoyé au front, blessé, soigné et guéri, renvoyé au front, bien plus grièvement re-blessé, puis achevé par un dernier obus. Il se poursuit enfin par un flash back qui ramène à la France : Lorraine (1915), Nord (hiver 1915/1916), Verdun (avril-mai 1916), Soissons (juillet 1916), Somme (décembre 1916), Champagne (1917). Le ton se fait grave et de plus en plus emprunt de tristesse (A propos de la Champagne pouilleuse, alors que les combats durent depuis 3 ans : « vieille et triste et demi-nue, elle ne rejette pas son rôle. Vers les frontières, il y a des pays-soldats qui sont préparés pour se battre. Elle, n'était faite que pour vivre. Et c'est toujours près de sa chaumière qu'on se bat. Cette fois encore, elle fera ce qu'il faut.

Enfin, le récit s'achève sur un retour à l'Italie : l'armistice vécu à Altipiano d'Asiago. Et cette conclusion : « Douce terre d'Italie, trop belle et faite pour l'amour, ce sang versé, cette magnifique horreur, non, ce n'était pas pour toi. Ta lumière l'élève de toi et t'en délivre. Toi, sois heureuse, sois belle, et sois douce aux amants » (juin 1918).

#### **LEMONON Ernest**

L'Italie d'après-guerre (1914-1921). - Paris : Librairie Alcan, 1922. - VIII-262 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, RES M-J-1848]

Ce livre, une reconstruction historique ainsi qu'un panorama détaillé de la situation sociale et culturelle de l'Italie, s'ouvre sur, la tourmente de 1911 et se termine sur les traités de paix de 1920. L'auteur souligne que ces accords restent pour l'Italie de grandes dates car ils ont assuré définitivement son unité nationale. En sept chapitres Lémonon reconstruit la situation de l'Italie entre 1914 et 1921 pendant la guerre et les deux premières années de l'après-guerre, en faisant aussi le bilan de l'état du Pays en 1922, parvenu dans une « ère nouvelle » comme toutes les grandes nations. Après avoir retracé les aspects de la politique intérieure, avec le giolittisme d'avant-guerre et ses différentes phases, l'auteur se penche sur la politique extérieure, de la phase de neutralité jusqu'à la poussée nationaliste et aux accords avec l'Albanie et la Grèce. Un chapitre est consacré à la situation économique de l'Italie, avant, pendant et après la guerre : en analysant les différents secteurs, Lémonon souligne de quelle manière la guerre a modifié l'orientation du commerce extérieur et a mis en pleine lumière l'importance de l'agriculture pour le Pays. Avec la paix, l'Italie connaît une période de stagnation, avec une tendance vers la reprise : pourtant, le mouvement d'émigration reprend. Selon l'auteur, la situation financière précaire de l'après-guerre révèle que les Ministres des Finances qui se sont succédé ne se sont pas préoccupés de comprimer les dépenses ; en outre, le problème du change est l'un des plus délicats qui se soient posés et qui n'ont pas été résolus.

Le mouvement social, de l'organisation ouvrière aux lois sociales, au fas-

cisme et à l'avenir social de l'Italie, occupe également une partie ainsi que la politique du Saint Siège et l'attitude du Pape pendant les différents moments de la guerre. Dans ses conclusions, Lémonon trouve que, malgré la crise qu'elle traverse, l'Italie demeure dans le monde une grande force qui saura montrer au monde qu'elle a conservé « toutes les traditions de son glorieux passé ».

**LHERMET J.**

Autour du Mont-Milan. (Mémoire approuvé par le Congrès des sociétés savantes.), Aurillac : impr. de R. Lescure, 1922. - 80 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LK7-41082

**LE CARDONNEL Louis (1862-1936)**

Œuvres. - Paris, Mercure de France, 1928.

Comprend : I. Poèmes. Chants d'Ombrie et de Toscane (Carmina sacra). - 1928 - 254 p. ; in-8°. II. Orphica. Epigrammes. Élégies chrétiennes. Méditations et cantiques (Carmina sacra). De l'une à l'autre aurore. - 1929. - 237 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-YE-12223(1)

La production poétique, toute en alexandrins, de Le Cardonnel occupe deux volumes ; la section italienne clôt le premier. Comme son titre l'indique ('chants d'Ombrie et de Toscane'), la section italienne constituée de 24 poèmes est consacrée à deux régions de l'Italie centrale avec la part belle faite certes à Florence, mais surtout à Assise. L'auteur avoue dans l'avant-dernier poème, dédié à sa ville natale, Valence, ne pas avoir vu Naples où il espère « aller songer » un jour et avoir séjourné à Rome, ville « un peu triste » dont, plus que l'hôte, il se sentit, « de cœur, le citoyen », sans pourtant qu'il lui ait consacré une seule poésie. Dans ces poèmes de forme et de conception assez traditionnelles, la Toscane et l'Ombrie sont évoquées aux diverses saisons et aux différentes heures du jour. A de nombreux textes d'inspiration pour ainsi dire franciscaine (Au Printemps d'Assise, Près du cloître, Saint François à la cigale, Au lac de Trasimène, Assisum), répondent quelques textes centrés sur la figure du poète. Se dégage de l'ensemble, la vision de campagnes claires, baignées d'une lumière sans pareille, une atmosphère sereine, quasi monacale où l'être trouve l'apaisement : « O vent mélancolique ... laisse-moi, laisse-moi, cas c'est ici la terre où je veux longtemps vivre, et mourir consolé ».

- Poèmes autographes : Florence-Ravenne-Assise-Valence / avec un dessin inédit de Paul Audra ; préf. d'Emile Ripert. - Macon : Impr. Protat frères, 1938. - 29 p. : ill. ; 33 cm.

Note : La page de titre porte en plus « Collections du palais du Roure, Avignon, Manuscrits ».

[Paris, BnF, 2000-63410 ; Richelieu, Manuscrits occidentaux, 4-FAC SIM-512

**LE GRAND JACQUES, docteur**

L'Odyssée du « De Grasse ». Sicile-Côtes albanaises et dalmates-Venise-Tunis. - Rouen : Imp. Lecerf, 1935. - 113 p., fig., pl. ; in folio.

[Paris, BnF, RES-G-720

Dans ce livre, le docteur Le Grand décrit sa croisière en Méditerranée en 1933. Dans le titre, le mot Odyssée rappelle le voyage d'Ulysse mais l'auteur suit surtout la thèse de V. Bérard qui avait nié l'existence d'Homère et qui considérait ce poème comme un récit des voyages du peuple phénicien. Tout en décrivant les beautés des îles Eoliennes et des côtes de la Sicile, l'auteur fait allusion aussi à des événements de la période fasciste qui le frappent particulièrement, telle la colonie d'antifascistes exilés à Lipari. A Taormina, en admirant la beauté du théâtre grec, il remarque un groupe de touristes allemands qui exhibent des croix gammées et à Agrigente la foule qui célèbre l'anniversaire de la fondation de Rome. A Syracuse, il décrit les colonnes doriques de la cathédrale et est charmé par l'atmosphère du théâtre grec où il assiste aux répétitions d'une tragédie d'Euripide. La croisière se poursuit vers les côtes albanaises.

**LUYS Georges, docteur**

Croisière dans l'archipel toscan à bord du Caducée. - Orléans : Impr. du Loiret, (1935). - 24 p., fig., carte ; in-4°.

Note : Extrait du « Bulletin officiel du Yacht club de France », octobre 1934

[Paris, BnF, 4-G PIECE-419

L'auteur fait la description géographique et des techniques nautiques de son voyage et de ses mésaventures autour des sept îles de l'archipel Toscan, Elbe, Pianosa, Gorgone, Giglio, Gianutri, Capraia, Monte Cristo, au bord du Caducée, son yacht ancré à Monaco. Le bateau prend la mer le soir du 10 juillet et arrive dans le port de Calvi au petit matin. Le voyageur tient un véritable journal de bord : le 12 juillet il fait une brève halte sur l'île de Capraia, la deuxième après l'île de la Gorgone, la plus septentrionale de l'archipel toscan. Ensuite Bastia qu'il visite en compagnie de son ami, le docteur Zucatelli. Le voyage continue à travers l'île de Pianosa où le yacht est envahi par une troupe de soldats en armes pour une inspection complète du bateau. Le Caducée se dirige vers l'île du Giglio où les voyageurs connaissent de véritables moments de tension car

la Capitainerie de Port se refuse de rendre les papiers. Le 15 juillet l'île de Gianutri, célèbre pour ses antiquités romaines, est découverte avec le régisseur M. Vaccarino, un ami de l'auteur. Une forte tempête empêche la continuation du voyage : les voyageurs sont contraints à mettre le cap à Civitavecchia. Ils en profitent pour rejoindre Rome et rencontrer M. Chambrun, l'ambassadeur de France et aussi pour visiter les églises célèbres et le Musée Vatican, le Colysée, la Basilique de Saint-Pierre. Le parcours continue à Porto Pongone et à Porto Ferrario, pour goûter « le provolone et le moscato » (p. 16) et pour visiter la Villa San Martino, l'ancienne résidence de Napoléon I<sup>er</sup> ainsi que la maison qu'il occupait en hiver. Assez déçus, ils se dirigent vers les belles plages de Viareggio, de Gênes et de Sestri Levante, où il est absolument interdit de prendre des photos. L'auteur décrit le port, la petite ville et s'arrête sur l'épisode de la pêche d'une « énorme lune de 50 kg ». Le bateau continue par Portofino et Santa Margherita pour la découverte de la maison de Christophe Colomb. Avant de rentrer à Monaco, encore un arrêt à Rapallo et au Royal Yacht Club d'Italie à Gênes où est amarré le Comte de Savoie, le transatlantique splendide qui assure le transport des Italiens en Amérique. Dans ses conclusions, l'auteur se souvient avec émotion de sa visite à l'île d'Elbe, « vraiment pittoresque, pleine de souvenirs et agréable à habiter » (p. 23), et de Gianutri, « bien curieuse en raison des antiquités romaines qu'elle contient », ainsi que de celle de Portofino, « qui constitue un séjour idéal et charmant pour les yachts ». A côté des appréciations touristiques, l'auteur est frappé par « la discipline admirable qui règne dans toute l'Italie, du reste librement consentie et à laquelle semblent collaborer tous les Italiens » (p. 24). En définitive, remarque Luys, « cette description est parfois un peu rude aux yachtsman étrangers ; mais l'on s'y souvient volontiers quand on songe à la volonté supérieure qui domine tout le pays ; à la haute personnalité du Duce, au grand homme d'État toujours invisible, mais partout présent, qui préside si heureusement aux brillantes destinées de notre grande sœur latine » (p. 24).

## M

**MABILLE DE PONCHEVILLE André**

*Le Chemin de Rome*, feuilles de route. - Paris : Bloud et Gay, 1926. - 229 p. ; in-16.

[Paris, BnF, Z BARRES-28664 < Ex. 1 > ; 8-Z-23648(4)]

L'originalité de ce livre apparaît dans la première phrase : « A Rome, à pied ». R. Bazin, dans la Préface, nous donne des renseignements sur l'auteur qui a fait ce voyage en pèlerin en s'arrêtant dans des villes qui ne font pas partie des itinéraires traditionnels. Une citation tirée d'un écrit de Paul Morand, *Atlantique-Pacifique*, souligne la volonté de retrouver les voyages d'autrefois, sans être conduit par les indications du Touring Club : « *Chutes du Niagara : lorsque nos missionnaires sulpiciens, guidés par les Indiens, les aperçurent, ils tombèrent à genoux et entonnèrent le Magnificat. Aujourd'hui le nègre du wagon-restaurant dit seulement : " Niagara falls, mister "* ». Mabile est donc d'accord avec Morand, qui souligne l'étonnement des missionnaires devant la beauté et la majesté des chutes et leurs louanges au Créateur, et critique l'indifférence standardisée des tours d'aujourd'hui. La première partie de ce livre, *De Paris à Melun*, décrit les étapes françaises de ce voyageur qui part de Notre-Dame de Paris le 12 mars 1925 sur les pas des anciens pèlerins, des « roumieux ». La deuxième partie concerne les étapes italiennes. Du val de Suze, du Mont-Cenis, l'auteur gagne Turin « ville tentaculaire » où il arrive le jour du jeudi saint : « Le dimanche de Pâques à Turin » – dit-il – « m'est resté présent à l'esprit comme l'une des plus radieuses journées de ce voyage ». Il marque rarement les dates de son voyage, il fait halte dans des couvents et ne craint pas le mauvais temps car « la rosée du matin n'arrête pas le pèlerin ». Arrivé à Rome tout « crotté », tout « trempé », il découvre la coupole de Saint-Pierre du Monte Mario, le « Montjoie (Mons Gaudii) des pèlerins » et commente : « ici converge la Chrétienté et d'ici elle rayonne ». Il reste peu à Rome, juste le temps de visiter les sept basiliques et d'admirer la ville du haut des sept collines à la recherche de la pureté de la foi des premiers chrétiens.

*Collines de Rome*. Préface de Pierre de Nolhac (1859-1936). - Paris : Bloud et Gay, 1935. - 260 p., fig., couv. en coul. ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-K-1490]

André Mabilley de Poncheville a été l'auteur de poèmes, de livres d'art, comme, par exemple, *Louis et François Watteau* et *La Cathédrale d'Amiens*, d'essais et de pèlerinages, tels *Le Chemin de Rome* et *Le Chemin de Saint-Jacques* entre autres. Dans la Préface de *Collines de Rome*, Pierre de Nolhac présente l'auteur, son ami, comme « un grand garçon blond, souriant, de kaki tout vêtu, solidement guêtré, une musette de toile au côté » qui arriva un jour de mai à la Villa Médicis venant de Paris à pied. Dans *Le Chemin de Rome*, il avait décrit son long voyage fait en pèlerin d'autrefois. Ici, dans les quinze chapitres de son livre, il a choisi de décrire la Rome des sept collines et des monts qui l'entourent hors de la ville. « Chaque colline » – dit-il – « a son signe distinctif : jaune palais du Quirinal, tour trapue des Milices sur le Viminal, campanile de Sainte-Marie-Majeure sur l'Esquilin, blanche façade du Latran sur le Cœlius, Saint-Anselme en brique rose sur l'Aventin, marbres éclatants du Vittoriano sur le Capitole, cyprès du Palatin, pins du Janicule ». Ce sont donc des vues d'en haut que l'auteur privilégie, tout comme les photos qui ornent le livre, prises par l'abbé Pierre Pfister, directeur au grand séminaire de Besançon. Ce ne sont donc pas des clichés de maisons spécialisées ou d'archives, mais des photos d'un amateur qui les a prises d'en haut, comme *Rome et Saint-Pierre vus du Monte Mario* qui ouvre le 1<sup>er</sup> chapitre, *D'un Belvédère*, ou *Le Forum de César et le Colisée vus du Monument Victor-Emmanuel*. Des sept collines il descend pour visiter d'abord les sept églises sacrées et ensuite les lieux célèbres de la ville.

**MAC ORLAN Pierre** (pseudonyme de **DUMARCHEY Pierre**) (1883-1970)

Villes : Rouen, Montmartre, Brest, Londres, villes rhénanes, Rome. 13<sup>e</sup> édition. - Paris : Gallimard, 1929. - 265 p. ; in-16.  
[Paris, BnF, 8-G-12187]

Dans ce livre, la seule ville italienne mentionnée en très peu de pages est Rome, que l'auteur avait déjà visitée en 1906. Comme il avait déjà vu tous les musées, il se promet donc « de les éviter » cette fois en leur préférant des promenades sans but. Et c'est au cours d'une de ces randonnées qu'il rencontre un de ses amis, l'écrivain Massimo Bontempelli avec qui il passe une agréable soirée dans un music-hall de la capitale, La Bonbonnière.

**MADAME PHILIBERT**

L'Etna, notes d'excursion, « Revue de Géographie physique et de Géologie dynamique », décembre 1928, pp. 336-352.  
[Paris, BnF, 4-G-1780]

Mme Philibert est une savante qui se rend en Sicile pour examiner les caractéristiques géologiques de l'Etna. Après le trajet d'Agrigente à Catane, à travers une campagne plate, le volcan lui apparaît tout d'un coup

comme le « Géant ». En compagnie d'autres collègues, elle entreprend l'ascension du volcan et en décrit, de façon technique, le cratère et les laves. Les rochers basaltiques de la côte entre Catane et Acireale lui suggèrent, au-delà des considérations d'ordre scientifique, des souvenirs mythologiques : « Les noms eux-mêmes d'Acireale, d'Acic-Castello conservent, dans la forme poétique, le souvenir vivant d'Acis et Galatée ». De Taormina, du centre du théâtre grec, c'est encore la vue du volcan qui suscite son admiration.

**MAETERLINCK Maurice** (1862-1949)

En Sicile et en Calabre. - Paris : Kra, 1927. - 77 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6660]

La chronique du voyage en Italie de ce poète belge, collaborateur de la Jeune Belgique et auteur d'ouvrages fondamentaux au sein du mouvement symboliste se fait, dans ce petit format, sous l'enseigne d'une vision toute particulière. Établi depuis plus de vingt ans sur la Côte d'Azur, selon lui l'un des plus beaux lieux de la terre, il a visité plusieurs des plus beaux endroits du monde : mais depuis les jours les plus lointains de sa jeunesse, la Sicile hante toujours ses rêves de bonheur, lui semblant infiniment plus désirable ; puisque, selon lui, quand on détruit les rêves on approche de la vérité, il va la visiter avec des amis, sans avoir la prétention de révéler le Pays au lecteur, mais de jeter sur le papier au jour le jour des notes de voyage. La descente se fait en longeant la Riviera italienne, d'abord la côte du Ponant, ensuite celle du Levant, beaucoup plus éclatante que l'autre. L'arrivée à Naples se fait sans incidents ; là, ils constatent que la guerre et l'influence de Mussolini n'ont pas laissé de traces. Selon lui, la ville est exactement ce qu'elle fut et ce qu'elle sera probablement toujours : « plus voleuse que jamais » (p. 9). Il narre, à ce propos, un incident qui lui est arrivé sur la route de Naples à Pompéi : le long du chemin, avec la complicité de la foule, on lui « subtilisa » sa valise du toit de la voiture. Pour le bonheur du lecteur, l'écrivain relate le dialogue avec la police. De Naples, ils embarquent l'auto sur le bateau qui les amènera en Sicile et l'occasion du pourboire offre le prétexte pour critiquer « le Sicilien » qui est « aussi indiscret, aussi quémandeur, aussi agaçant que le Napolitain ». L'arrivée à Palerme est annoncée par la magnificence de son nom, aux échos somptueux : en réalité, il la trouve assez banale, assez vulgaire, grisâtre sous le soleil ardent et mal tenue, n'offrant que des curiosités de second et de troisième ordre. Les marques de l'ancienne capitale de la Trinacrie ne restent que dans l'imagination. La campagne des alentours n'offre pas de meilleurs coins, à part le cloître de Monreale, pour lui une merveille incroyable. Mais la découverte de cette campagne va se faire en parcourant les routes moins fréquentées ; ils passent par Alcamo, où ils séjournent dans une auberge crasseuse comme « tous les hôtels de Sicile » (p. 14) et se dirigent vers Ségeste pour découvrir un temple introuvable, qu'ils n'aiment pas le trouvant lourd, massif, plus bas que ne le prévoyait leur rêve



de grâce et de beauté. Pendant ce trajet, une panne de l'auto est l'occasion pour eux de prendre contact « avec le Sicilien à l'état natif » : des gamins, « sortis de terre », assaillent la voiture au point qu'« on se croirait dans un village de l'Afrique centrale ». L'arrivée à Sélinunte est sous le signe d'une émotion profonde, car ils perçoivent le tremblement de terre qui acheva la rivale de Ségeste comme un désastre immense, un cataclysme sans mesure, une catastrophe lunaire. Les Temples d'Agrigente ne les satisfont pas non plus car « il y en a trop [...] ils se ressemblent tous », mais il en fait tout de même la description. Des splendeurs de l'antique Girgenti, il ne reste qu'une pauvre rue, étroite et sombre. Après Licata, ils reprennent la route de Syracuse que Maeterlinck décrit d'abord du balcon de sa chambre d'hôtel. Les impressions de Catane et de la région de l'Etna sont empreintes de la même insatisfaction. Seule Taormine lui arrache des compliments, car le site « est magnifique », mais la réputation du théâtre semble un peu « surfaite ». Après le compte rendu des nombreux désagréments de la Sicile, y compris de sa cuisine, car « partout [...] la nourriture est franchement exécration », ils vont enfin s'embarquer à Messine, ville laide, déprimante et aussi sinistre « qu'une ville du Far-West américain », pour se rendre à Villa San Giovanni en Calabre et remonter à travers la Basilicate et les confins de la Campanie, jusqu'à Naples.

Son impression de la Calabre est positive, selon Maeterlinck on ne lui rend pas justice : si les villes et les monuments ne sont pas remarquables, la nature « y est d'une splendeur incomparable ». Nulle part il n'a vu d'aussi beaux oliviers que ceux qui forment ici d'immenses vergers et bordent les routes. En plus, « aujourd'hui il n'y a plus de brigands sur les routes ». La traversée, en passant par Nicastro dans la Calabre montagneuse où ces visiteurs suscitent une curiosité encore plus avide qu'en Sicile, ne va pas contredire cette opinion. La région qui s'étend de Catanzaro à Nicastro est à peu près la seule, en Italie, où se soient conservées les coutumes d'autrefois. Le voyage se poursuit par Castrovillari, Cosenza, Sala Consilina jusqu'à la Basilicate. Si les jugements sont moins négatifs qu'avant, il trouve que la région n'offre pas beaucoup à voir et que la route est fort mauvaise. Ils arrivent enfin à Eboli où ils trouvent un hôtel convenable. La dernière étape est Paestum où les trois temples leur laissent une impression plutôt modeste, comparée à celle des Temples siciliens : mais le paysage est des plus tragiques qu'on puisse voir. Arrivés à Naples, ils peuvent enfin s'embarquer pour Marseille et c'est sur le bateau qu'ils passeront « les meilleures heures du voyage ».

En conclusion de son ouvrage, Maeterlinck justifie ses accents souvent très durs en expliquant que l'Italie reste « notre sainte mère » qu'il n'a pas voulu dénigrer, du moment qu'elle lui a fait un accueil touchant pendant la guerre, en 1914 et en 1915. Il affirme que la descente jusqu'à Naples reste agréable et il espère, quant à l'accueil des hôtels siciliens, que le Touring Club Italien fera ce que son homologue a déjà fait dans les villes françaises de province.

L'Araignée de verre, suivi de Sicilides Musæ. Le royaume des morts. - Paris : Fasquelle éd., 1932. - 223 p. ; in-16°.

[Paris, BnF, 8-Z-25887

La partie *Sicilides musæ*. Le royaume des morts reprend *En Sicile et en Calabre*.

**MANTEYER Georges-Barthélemy-Marie Pinet de** (1867-1948)

Marseille-Turin, par Briançon-Oulx. Les Origines de la route nationale n° 94, d'Espagne en Italie. - Gap : L. Jean et Peyrot, 1922. - 11 p. ; in-8°.

(Extrait du « Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes », 1921).

[Paris, BnF, 8-L2697

C'est le rapport de la Commission d'intérêt général du Congrès de Marseille, de Briançon et de Turin qui établit d'oublier les rivalités des vallées alpines, françaises et italiennes : cette décision a permis un accord complet sur le tracé Marseille-Turin par Briançon-Oulx. Le rédacteur parcourt les origines de la route nationale n° 94 : en dehors des voies maritimes, depuis que le commerce international existe, c'est le chemin primitif, marqué par la nature le long du cours de la Dora Riparia, en Piémont, et de la Durance, en Provence, qui relie de la manière la plus directe le bassin du Pô aux Pyrénées, c'est-à-dire l'Adriatique à l'Atlantique. C'est par le littoral, assurément, que la domination de Rome pénétra dans la Gaule transalpine, vers l'an 120 avant J. C. ; le rédacteur informe que César avait traité avec le roi Donnus, qui régnait en Suse et détenait l'accès de la Durance comme celui de la Drôme, pour obtenir de passer librement le Mont Genève. A son tour Auguste, son neveu, engage le fils et successeur du roi à construire, entre Turin et Arles, une voie côtoyant la Durance : c'est la voie Cottienne à laquelle celui-ci donne son nom. La voie du Rhône au Pô relie la voie Cottienne à Gap. C'est là qu'on établit le point de départ de la première route ouverte par les fondateurs de la civilisation moderne sur la trace des sentiers primitifs : les pèlerins se rendant de Bordeaux à Jérusalem passent ainsi par le col du Mont-Genève.

Peu à peu, sur le col, la voie pavée romaine s'était réduite à un simple chemin muletier et il faudra que Napoléon vienne rouvrir les traces d'Auguste. Pendant la période du Directoire et du Consulat recommencent les hostilités pour l'ouverture d'une route aux voitures par le Mont-Genève : cette route pourtant est aussi nécessaire au midi de la France et à l'Espagne, qu'au Mont-Cenis au nord. Mais ceci appartient désormais au passé. Aujourd'hui c'est la voie ferrée qui doit se superposer à la route de Napoléon comme jadis celle-ci élargissait le chemin muletier, reste modeste de la voie romaine.

Sans demander l'impossible à l'administration actuelle, le Rédacteur souhaite qu'elle considère successivement l'une et l'autre, car le passé, souvent, peut éclairer l'avenir.

#### MARANGET Pierre

Les Catacombes de Rome. - Paris : libr. Bloud et Gay, 1935. - 48 p., fig., portr., plan, couv. Ill. ; in-8° à 2 col.

[Paris, BnF, RES - K-1377 ; 8-J PIECE-2476

Sur la page de titre de cette brochure on trouve la reproduction d'une inscription tombale du cimetière de Domitille : « Cerontiu ibas in Deo », dont est donnée l'explication suivante : « 'Gerontius, que tu vives en Dieu'. Le Bon Pasteur est assis sur une pierre à l'ombre d'un olivier : à ses pieds est couchée une brebis qui tourne la tête vers lui ». Ce livre est donc un guide aux catacombes de Rome « qui encerclent la Ville Eternelle d'une glorieuse auréole de sanctuaires » et qui « ne sont pas des ruines mortes, mais des ruines qui vivent, parlent au chrétien de nos jours avec une éloquence toute particulière ». Les quatre chapitres montrent l'itinéraire : 1 Rome souterraine ; 2 Les Tombes des Martyrs ; 3 Au cours des âges ; 4 Pie XI et les catacombes. En ouverture, on trouve un plan des catacombes et chaque chapitre est orné de photos des tombeaux, des galeries et des inscriptions. Le commentaire ne néglige aucun détail, depuis les peintures jusqu'aux graffiti, « ces invocations [...] ardentes, naïves, débordantes de foi et d'amour ». Le dernier chapitre est consacré à l'œuvre du pape Pie XI « promoteur éclairé et bienfaiteur insigne de l'archéologie chrétienne, glorieux mécène des catacombes ». Parmi « Les Amis des catacombes romaines » on remarque la photo du jeune cardinal Pacelli (futur pape Pie XII), avec ce commentaire : Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté Pie XI, Chancelier de l'Institut Pontifical d'Archéologie chrétienne.

#### MARCEL Jean-Etienne, docteur

Le IX<sup>e</sup> voyage d'études médicales aux stations hydrominérales et climatiques d'Italie. - Paris : Masson, 1932. - 8 p.

[Paris, BnF, 8-T PIECE-9727

Chronique enthousiaste d'un voyage de groupe, communément appelé « Nord-Sud », qui commence à Turin, « ville d'allure et de vie éminemment françaises » ; après avoir fait les éloges du « magnifique *treno speciale* », aussi confortable qu'un salon et d'une exactitude remarquable qui amènera le groupe à travers les monts et les vaux du Pays, le narrateur divise son récit selon les étapes de la « région nord » et de la « région sud ». Dans les Alpes occidentales, avec leurs deux grandes vallées, ils se sont arrêtés à Courmayeur, centre d'alpinisme et de sport et ils ont visité, d'autre part, le lac Majeur et ses environs : le narrateur a été tellement touché par la beauté de cet endroit, fixé par des peintres et chanté par des poètes, qu'il se déclare incapable de traduire l'impression de

beauté et de calme qui s'en dégage. La visite de la « région sud » se fait d'abord par les Thermes d'Acqui, gracieuse cité du Piémont, la reine de la boue et de l'eau bouillante qui répand ses bienfaits dans plusieurs établissements. Le voyage a continué par la riviera, en partant de Gênes le long de la côte enchantée où s'alternent de gracieuses petites villes comme Santa Margherita Ligure, Portofino, Rapallo, Viareggio. Le retour à Paris s'est effectué par « le chemin des écoliers », c'est-à-dire par Pise, Florence, Venise, Milan et la Suisse, en gardant l'espoir d'y retourner. Le narrateur ne manque pas de noter que la visite transalpine du groupe a été favorisée par la nature et par le passé du Pays et il n'oublie pas de souligner la « francophilie » des Italiens qui se manifeste par l'usage courant de la langue française ainsi que par l'hospitalité des gens.

#### MARTIN Paul

Avec la France du travail à Rome. [Signé : M. Peregrin]. - Epinal : Impr. coopérative, 1931. - 12 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1872

Encore la chronique de voyage d'un groupe de pèlerins appartenant à la formation de la « France du Travail ». Le compte rendu, marqué souvent par des considérations personnelles, commence lorsque le groupe se trouve à Rome depuis trois jours, « les yeux éblouis par toutes les beautés qu'ils ont contemplées ». En résumé, M. Pérégrin, l'auteur de ce texte, décrit les visites de Gênes, de la Riviera, de Pise jusqu'à leur arrivée dans la Ville Éternelle : le tour des monuments accompli et après dix-huit jours de voyage, c'est le temps de l'audience accordée par le Souverain Pontife et des quatre messes auxquelles ils assistent qui leur laissent une impression particulièrement vive. Le texte regroupe en chapitres plus les émotions de voyage que la description des lieux visités : ainsi dans *Visions antiques*, l'auteur donne son commentaire sur Rome, « terre arrosée du sang de milliers de martyrs » et sur Pompéi, où l'on peut « étudier l'existence privée » des Romains.

Selon la tradition, le groupe continue le voyage en se dirigeant vers Assise, pour atteindre ensuite Venise : celle-ci, insérée dans le chapitre *Trois villes d'art*, avec Florence et Sienne, est décrite dans ses détails artistiques et à travers ses souvenirs religieux. A Venise, où ils séjournent deux jours, ils vivent dans une sorte de féerie, tantôt dans les ruelles grouillantes d'une foule de piétons que nul véhicule ne dérange, tantôt sur la Place St-Marc, semblable à un immense salon. L'auteur ajoute des commentaires sur la foule des étrangers, sur les vénitiennes qui circulent sans bruit au milieu d'eux et sur les souvenirs littéraires et artistiques qui surgissent au cours de la promenade en vaporetto. En conclusion, dans le chapitre *Audiences et réceptions*, l'auteur relate les impressions ressenties pendant l'audience papale et pendant la participation à trois réceptions profanes en présence de l'Ambassadeur de France. Il ne cache pas que la richesse des émotions de tout genre qui ont caractérisé ce voyage ne s'effacera jamais de leur mémoire.

**MASSERON Alexandre** (1880-1959)

Assise, ouvrage orné de 115 gravures. - Paris : H. Laurens, 1926. — 171 p. ; in-4.

[Paris, BnF, 4-K-1366 ; 4-K-1370

C'est la célébration d'Assise en tant que patrie de Saint François : l'ouvrage, enrichi du commentaire de plusieurs gravures distribuées dans toutes les pages, retrace l'histoire du bourg « avant le Poverello », depuis ses premiers habitants, les Ombrions d'abord, les Etrusques ensuite jusqu'à prendre en considération les quelques vestiges romaines. Masseron reconstruit la vie du Saint en mettant l'accent sur son rôle de *capovolgitore*, de « bouleverseur » de l'ordre des valeurs puisque son originalité était dans la découverte que la pauvreté était le chemin de l'amour. Saint François a aussi exercé sur l'art une influence prépondérante : l'auteur fait une description minutieuse de l'histoire de la basilique d'Assise et de son emplacement, nommant les architectes, les diverses phases de la construction et tous les chefs-d'œuvre à l'intérieur. La description de la basilique supérieure est l'occasion pour recomposer l'histoire des miracles opérés par le Saint après sa mort. Un chapitre est réservé aux autres églises d'Assise, aux couvents et aux nombreuses confréries, tant du point de vue artistique que de leur histoire spirituelle. L'aspect du bourg est aussi pris en considération : pour le voyageur français, chaque coin de cette « rocca défensive » en haut est pittoresque et riche en détails imprévus qui révèlent des coins d'une beauté éclatante. Tous ces aspects sont soulignés pour rendre la paix, le silence et les souvenirs qui règnent dans la ville. La campagne environnante prolonge cet enchantement « franciscain », les paysages dégagent une beauté spirituelle source de paix inattendue pour le pèlerin moderne qui y retrouve les traces du plus poète d'entre les Saints.

**MASSIS Henri** (1886-1970)

De Lorette à Jérusalem. - Paris : la Cité des livres, 1924. - 74 p. ; in-16.

[Paris, BnF, Z BARRES- 22672 < Ex. 1 > ; 2006-125668

**MASSON Paul-Marie** (1882-1954)

L'Institut français de Naples. - Paris : impr. de P. Renouard, 1922. - 12 p. ; in-8°.

Note : Extrait de la « Revue internationale de l'enseignement », 15 nov. et 15 déc. 1922.

[Paris, BnF, 8-R PIECE-18432

Dans ces quelques pages consacrées à l'Institut français de Naples, le directeur P.-M. Masson trace l'histoire de cette institution prestigieuse, à partir des cours de vacances tenus dans des salles de l'Université, jusqu'à

son installation définitive, en 1919, au Palais Corigliano, place San Domenico Maggiore, tout près de l'Université. Il conclut en illustrant l'organisation de l'Institut et l'importance des relations culturelles franco-italiennes.

**MAUCLAIR Camille Faust, dit Camille** (1872-1945)

Venise. 30 planches d'après les tableaux du peintre [J.-F. Bouchor]. - Paris : H. Laurens, 1921. - 173 p., ill. en noir et en coul., couv. ill. ; in-8°.

[Paris, BnF, Z BARRES-22788 < Ex. 1 >

L'Italie a offert à cet éclectique homme de lettres qui côtoyait les milieux symbolistes, critique d'art et fondateur du Théâtre de l'Œuvre avec Lugné-Poe, plusieurs sujets où il a refondu – sous une forme narrative – les lignes d'une beauté idéale tirée de paysages très diversifiés. Dans ce très bel ouvrage, enrichi des planches de Bouchor, Camille Mauclair déverse son admiration sans bornes pour Venise : comme il le déclare en ouverture, son histoire est moins celle d'une ville que celle « d'une princesse ou d'une fée ». De même donc qu'il le ferait pour une femme aimée, il retrace d'abord l'histoire du sort et de la constitution « physique » de Venise au *Rivo Alto*, où le premier doge installe les bases du futur palais ducal, siège du génie politique de l'État nouveau : ainsi, se forme l'âme laborieuse et voluptueuse de la cité future que Mauclair décrit dans tous ses aspects, en donnant voix à chaque pierre, en la pénétrant par des quartiers normalement peu fréquentés par les visiteurs étrangers, en se plaçant – pour chaque monuments ou chaque vue pris en considération – sous plusieurs perspectives possibles pour suivre la ville et partager sa vie au rythme de son existence recomposée au fil du temps et des espaces. Voilà donc que cette « princesse » est suivie et vécue dans différents moments de sa journée : c'est le cas, par exemple, de la Place Saint-Marc dominée du haut de la Basilique par les chevaux, encadrée le soir lorsqu'elle vit dans la magie de la lumière sur ses mosaïques d'or ou ses coupes, une sorte de Byzance ressuscitée au cœur du trésor colossal de la princesse Venise ou encore vue de la Piazzetta qu'il anime au temps de la *Serenissime* et du supplice du « povero fornaretto » ou bien balcon privilégié sur l'île de San Giorgio Maggiore, fascinante comme un vaisseau, décrite aussi bien le matin après la pluie. Différents aspects qui ont créé cette œuvre d'art qui est la ville, la mer comme rempart en même temps que route de richesse et de gloire vers l'Orient parcourue par de grands hommes qui ont préparé son avenir. Le poète déclare voir en elle la réunion extraordinaire des motifs de rêve où respire partout l'arôme de la langueur féminine, épars dans l'orgueil de la souveraineté : il imagine donc la scène de la première rencontre du romantique à l'imagination enfiévrée qui arrivait, autrefois, par mer, lorsque le pont n'existait pas. Venise naissait lentement des eaux magiques « en un mirage des mille et une nuit ». Dans ce livre, les commentaires romanesques du poète sont renforcés par la touche du peintre qui fonde en couleurs et dessins

les lignes extasiées griffonnées par l'écrivain : 30 planches, tirées des tableaux de Bouchor, ajoutent un charme incalculable à tous les seuils évoqués. Si Mauclair pénètre la ville en investiguant tous ses moments du Grand Canal, la grande avenue d'eau vénitienne qui respire comme une personne ou recompose ses aspects les plus glorieux de la Dogana, il n'oublie pas non plus les quartiers plus « périphériques » comme Campo des SS. Giovanni e Paolo vu de la statue de Colleoni, de l'Ospedale, du Ponte del Cavallo d'où l'on aperçoit le cimetière. Mais il y a aussi la découverte des zones périphériques comme le traghetto à San Marcuola, le Palais Van Axel, le Campo Santa Maria Formosa et de beaucoup d'autres coins que l'écrivain révèle au lecteur avec leur cortège de souvenirs historiques et de magie artistique : la complexité et la richesse de cet ouvrage sont justifiées par l'intérêt d'un voyageur qui se fait historien, moraliste, poète, philosophe : toutes ces identités en abordant cette ville, peuvent méditer « sur un mystère italien différent des autres mystères de l'âme italienne ».

(voir BOUCHOR Jean-François)

Assise, trente planches en couleurs d'après les tableaux du peintre. - Paris : H. Laurens, éd., 1923. - 171 p.

[Strasbourg, BnU, Magasins, EF.101.914

Les séjours de Camille Mauclair dans les sites italiens les plus importants sont rendus en entier, dans leur profondeur chronologique et spatiale, dans les volumes où l'écrivain décrit selon une perspective physique l'emplacement des monuments, revit le charme secret et décrit les richesses artistiques les plus connues de ces endroits. Le cas de la ville d'Assise est exemplaire : en exaltant sa position, car de l'éperon du Mont Subasio la ville domine la vallée du Topino « comme une nef mystique », Mauclair dit avoir l'impression de s'acheminer vers la patrie du songe, du silence et de la sérénité. Il retrace alors l'histoire de ce bourg ancien, source de paix ineffable, mais dont l'histoire est faite de querelles intestines, de fluctuations politiques et de la fondation d'églises et de monastères. Grâce aussi aux trente planches en couleur d'après les tableaux de Jean-François Bouchor qui, par leurs nuances et leur gravité solennelle, ont saisi la poésie et les aspects qui touchent le plus le cœur, l'écrivain recrée la majesté des églises, comme celle de Sainte-Marie-des-Anges, en décrivant la Portioncule et les fresques de Giotto qui unissent la figure de S. François et de Sainte Chiara, leur inspiration et leur légende au terme religieux qui ordonne toute « la symphonie » des paysages. Chaque monument, chaque vue sont pris en considération de toutes les perspectives possibles : toutes les églises et leurs intérieurs y défilent, ainsi que les portes et les portails, les arcades des places, les couvents, les réfectoires et les colonnes de la Minerva : le bourg d'Assise est encadré tantôt vu de la Rocca tantôt de la plaine, selon ses traditions culturelles racontées, par exemple, à l'occasion de la foire, du marché aux volailles ou au temps des vendanges, sous le charme de la fresque de Giotto inspirée par l'épi-

sode de la Prédication aux oiseaux de S. Francesco ou en venant de la gare le long d'un sentier qui monte à Assise ou encore de l'église Supérieure au soleil couchant. Même si le voyageur n'est pas un pèlerin, selon Mauclair dans ce bourg – « cœur mystique ouvert inépuisablement » – il retrouvera le bien physique et le bien moral, car il a été la patrie et il garde encore la tombe « du plus aimant des hommes de Dieu ».

Florence : l'histoire, les arts, les lettres, les sanctuaires, l'âme de la cité. - Paris : E. de Boccard, 1923. - V-265 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6200

L'art et le ciel vénitiens, Grenoble : éd. Rey, 1925. - 104 p. ; [14] f.de pl. à coul. : ill.couv. ill. en couleur.

[Paris, BnF, FOL-K-729

Parler de la joie physique et mentale de vivre dans un des très rares asiles de beauté qui restent au monde, est le but de cet ouvrage. Mauclair exalte Venise où le progrès, la civilisation, le modernisme industriel et mécanique n'ont pas encore pris le dessus en effaçant les nobles traits du passé : c'est pourquoi il célèbre la splendeur de l'art de la ville, la féerie de ses ciels, de ses monuments, de ses sites, de ses eaux « en poète et en amant, en artiste et en songeur » (*Avant-propos*) souhaitant ajouter des notes nouvelles à tant d'ouvrages déjà dédiés à cette ville par des visiteurs illustres. L'écrivain rappelle les conditions historiques et sociales qui ont composé le passé et sont responsables de l'état présent de la ville, au destin particulièrement éclatant malgré des débuts misérables. Sa formation politique et sociale explique aussi la particularité des créations artistiques issues de cette réalité : le caractère unique de l'art est dû à sa situation géographique, à la nature de son sol, à la qualité de sa lumière, à son destin insulaire. Après avoir passé en revue les peintres fameux, l'écrivain analyse les traits de l'architecture vénitienne en y repérant l'empreinte byzantine tissée du style arabe, roman et gothique. Mauclair rend compte des visites dans tous les coins les plus pittoresques de la cité en saisissant la féerie somptueuse et étrange de Venise, les fastes de son passé, surtout en participant aux célébrations religieuses, encore tant senties chez le peuple. En visitant les îles il ne manque pas de citer Mallarmé qui a exprimé magnifiquement l'impression qui naît de la contemplation de ces eaux « où Venise tout entière se double de son mirage » : le voyageur français souligne le charme et l'importance des industries d'art, en particulier l'évolution de la verrerie transférée à Murano pour des raisons de sécurité, sans oublier le développement de l'imprimerie. Le séjour de Mauclair n'ignore pas non plus la situation de la terre ferme que la République ne négligeait pas dans tout son domaine : en parcourant le Vénétie, il note aussi que dans le Frioul le génie vénitien est partout attesté.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la situation de Venise

« devant l'art moderne » : après la chute de la République, la cité a joué un autre rôle sur la scène du monde devenant surtout un symbole de beauté couronnée par l'admiration universelle. Ses importants visiteurs romantiques ont exalté notamment les caractères liés au pittoresque, à la fantasmagorie et à l'ambiance qui mieux s'adaptaient à leur état d'âme ; en particulier Maurice Barrès, souligne Mauclair, a tiré des aspects de Venise « de multiples méditations conformes à son pessimisme hautain » et qui mieux réfléchissaient son *moi*. Les peintres anglais et français qui ont séjourné au XIX<sup>e</sup> siècle ont mesuré aussi la grandeur et l'importance de l'apport technique des ouvrages des peintres romantiques. Dans les conclusions, Mauclair souligne l'indépendance morale et la physionomie intellectuelle que cette ville a gardées malgré qu'elle soit unie à l'Italie, en possédant « une des formes les plus enviables du bonheur » élargi au visiteur par l'art et le ciel vénitien.

(voir BOUCHOR Jean-François)

- Sous le ciel de Florence. 30 planches en couleur d'après les tableaux du peintre. Ornementation de David Burnand. - Évreux : impr. de C. Hérissey, 1925. - 173 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, RES-K-1377]

(voir BOUCHOR Jean-François)

Naples et son golfe. 30 planches en couleur d'après les tableaux du peintre. Ornementations de David Burnand. - Paris : Henri Laurens, éditeur, 1928. - 173 p., pl. en couleurs tirées par G. Kador ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-6678]

Ecrivain et critique d'art, C. Mauclair a écrit plusieurs livres sur l'Italie. *Naples et son golfe*, paru la même année que *Naples l'éclatante*, traite un peu le même sujet. Seul le premier chapitre est consacré exclusivement à Naples, trois sont dédiés à Ravello et les autres mêlent la description des lieux de Naples – le Palais de Donna Anna, le Castel Nuovo, la Colonne de San Domenico etc. – à celle des localités du golfe. Dans l'Avant-propos, l'auteur retrace l'histoire de Naples qui, comme une femme, a été « malheureuse pour avoir été trop belle ». Après une vue aérienne de la ville, de la colline du Pausilippe, il s'arrête sur quelques détails pittoresques de la ville, tels le marché aux *cocomeri* où le « melonaro », c'est-à-dire le vendeur de pastèques, fait résonner son cri : « Pe' 'no sordo, magni, bevi, e te lav' à faccia » traduit par la phrase « Pour un sou, tu peux manger, boire, et te laver la figure ». Chaque chapitre est illustré par une belle photo en couleur et des dessins qui renvoient au sujet traité. Dans le chapitre sur le Palais de Donna Anna, par exemple, on voit ce palais en ruines, des pêcheurs qui tirent la corde pour prendre des poissons et des « frutti di mare », qu'ils vendront ensuite aux « trattorie », et

des baigneuses qui prennent le soleil sur des passerelles dressées sur des palafittes. Un chapitre entier est consacré à la gloire du « macaroni », des pâtes qu'on voit sécher au soleil comme des « rubans » ou des « étranges chevelures » devant un « pastificio » [sic pour pastificio] du village de Minori. Encore à Naples, sous de vastes parasols des cuisines « en plein vent » sont installées pour cuire des « calamai » [sic pour calamari] et des « polpi », beaux à voir, qui font venir l'eau à la bouche. Mais l'auteur résiste à la tentation pour des raisons d'hygiène car il redoute « les cuillers et les assiettes qu'on voit laver en hâte, et laver comment... ». Vers la fin du livre, plusieurs chapitres sont consacrés à Capri, où l'auteur s'arrête surtout sur l'histoire de Tibère, représenté selon l'iconographie de l'époque comme un être sinistre, « sorte de fauve humain », et sur la beauté de l'île, depuis l'« extraordinaire grotte bleue » jusqu'aux « blocs abrupts des Faraglioni ».

Naples l'éclatante, Capri, Amalfi, Sorrente, Paestum, Pompéi, Herculaneum. Aquarelles de Pierre Vignal. - Grenoble : B. Artaud, 1928. - 174 p. ; in-fol.

[Paris, BnF, FOL-K-496]

Ce livre consiste en 3 beaux volumes, grand format, avec des aquarelles de P. Vignal et beaucoup de relevés photographiques de l'Istituto Luce (Rome), d'Henry Bertault (Paris) et des Alinari (Florence). Plus que pour les textes, ce livre est intéressant pour les nombreuses photos qui l'illustrent à chaque page et qui montrent la ville comme elle était il y a 80 ans avec des détails qui existent encore aujourd'hui – tel le linge qui sèche aux balcons – et d'autres qui ont disparu, telle la colline du Pausilippe pleine d'espaces verts, maintenant complètement bétonnée. Après une brève histoire de la ville, l'auteur décrit les vieux quartiers du centre et le peuple napolitain avec une certaine bienveillance en déclarant que « cette race a été sauvée par son soleil et par sa foi ». Il fait ensuite une description très détaillée des musées, des vieilles églises de Naples – depuis San Giovanni à Carbonara à Santa Chiara, à la chapelle S. Severo avec la statue du Christ voilé –, des rues dites « decumani » qui coupent les vieux quartiers du centre historique. Il s'arrête longuement sur les fouilles de Pompéi, dont il retrace l'histoire en décrivant les lieux les plus intéressants, tels la maison des Vettii et ses décorations, la maison de Lucrèce Frontone et celle d'Adonis. Une rapide description des alentours de Naples et des îles du golfe mêle l'histoire à la légende. Le livre se termine par cette affirmation : « Napoli, c'est la première fleur de l'Orient mythique, et c'est la statuaire grecque redevenue vivante, dominée par la fatalité silencieuse du Vésuve ».

(voir BOUCHOR Jean-François)

Vérone et le lac de Garde. 30 planches en couleurs d'après les tableaux du peintre, ornementations de David Burnand. - Paris :

H. Laurens, 1930. - 173 p., fig. en noir, pl. en coul., couv. ill. ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-K-1432]

En voyageur amoureux de nature et d'art italiens, Mauclair livre ses impressions lors d'une « promenade » dans la région qui s'étend de Novare aux confins de la Vénétie ; l'écrivain introduit son compte-rendu par des réflexions articulées par l'histoire gravée sur cette terre même, sur son passé prêt à y être saisi : « l'aspect du paysage révèle tout ce que le climat et le sol ont commandé aux hommes » (p. 1). C'est par ce bagage culturel que l'écrivain présente son itinéraire dans ces « villes-musées » et dans Vérone en particulier, en scandant d'abord le tracé historique et en soulignant que les routes qui conduisent à ces villes « ont été des routes d'invasions piétinées par d'innombrables armées » : la route de Milan à Vérone « enseigne plus d'histoire que les manuels ». Plus heureuse que Milan, Vérone n'a pas été le théâtre de tragédies farouches ; Mauclair fixe les étapes formatrices du passé de cette ville qui demeure une place de guerre très importante : de la ligue lombarde contre Frédéric Barberousse en passant par les « armes parlantes » des Scaligeri, les Vénitiens ensuite et les Autrichiens à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette empreinte historique on la retrouve dans l'architecture urbaine : comme d'autres visiteurs illustres l'ont fait, Mauclair aussi donne d'abord une vue d'ensemble de la ville du haut de ses terrasses et il la décrit donc comme une « cité rouge, couleur d'ocre et de sang caillé, avec d'innombrables toits plats recouverts de toiles décolorées et dominés par des campaniles », comprise presque entièrement dans une large boucle du fleuve. Il inspecte ensuite sa vie citadine : toute l'animation se concentre autour de la célèbre Piazza delle Erbe, d'un côté, et de l'autre sur la grande place moderne Vittorio Emanuele. Mais c'est dans la première qu'il faut chercher l'âme médiévale de Vérone : pour Mauclair « nul lieu de la péninsule ne laisse une impression plus vive de la vie italienne ». Ainsi que dans les ouvrages précédents, Mauclair recoupe-t-il la ville en trente « médaillons » dédiés à ses monuments distinctifs saisis souvent sous différentes perspectives et dont les planches en couleurs de Bouchor constituent un commentaire parlant. L'écrivain cite les beaux palais du Corso Cavour attestant la puissance des seigneurs, le Théâtre Romain, le pont des Scaliger, le tombeau de Can Grande I<sup>er</sup> et celui de Juliette, l'Arena, mais aussi le groupe des édifices religieux : Mauclair s'arrête sur le Duomo, mais surtout sur les beautés des églises, comme San Zeno Maggiore qu'il admire pour son attrait spécial et les tableaux de Mantegna. L'écrivain élargit ensuite son itinéraire en se dirigeant vers le lac de Garde dont il fait le périple entier. C'est le promontoire de San Vigilio qui tout de suite l'attire, pour se concentrer ensuite sur les innombrables et magnifiques villas, sans négliger le Château de Lazise, témoignages des temps de guerre, ceux de Malcesine et de Sirmione, ainsi que les vestiges romaines comme la grotte de Catulle. En s'arrêtant sur le panorama des montagnes du Benaco, une image d'une telle beauté qu'on a du mal à la

considérer comme réelle, l'écrivain déclare qu'elle est « peut-être, de toutes, celle où l'artiste a pu le mieux saisir et le mieux exprimer le sentiment de suavité qui naît [...], pénètre l'âme et embaume le souvenir ».

(voir BOUCHOR Jean-François)

Le Charme de Venise. Illustrations en couleurs de Henri Casiers. - Paris : H. Piazza, 1930. - 148 p., fig., pl. et couv. en coul. ; in-8°, ex. sur japon.

[Paris, BnF, RES-K-1381]

Venise inspire à Mauclair un autre ouvrage, dédié à ses amis Henriette et Mariano Fortuny, à moitié entre la relation de voyage et le livre d'art, grâce surtout aux illustrations qui en enrichissent les pages. Pour ce qui est du compte rendu de l'évolution historique et artistique de la ville, des temps où elle était une République resplendissante et triomphante à son apogée et déclinante enfin, pour devenir un « cliché romantique » au XIX<sup>e</sup> siècle, Mauclair respecte le plan des ouvrages précédents de même pour ce qui est des aperçus touristiques. Dès l'ouverture on aperçoit des traits originaux : dans le chapitre *L'arrivée à Venise*, il relate les impressions du voyageur chargé d'émotion au fur et à mesure qu'il s'approche de la ville. Bien que la gare de Mestre, gros bourg industriel, soit dans la campagne on sait aussi qu'on est au bord de l'Adriatique, mais rien ne décèle encore Venise. Une fois sur le pont interminable qui conduit dans la ville, on aperçoit à droite et à gauche l'eau qui clapote et qui s'étend à perte de vue et on voit au large quelques pêcheurs qui émergent à micorps. Ce n'est donc que la lagune, mais Venise n'apparaît pas encore. L'imagination « espère obstinément un coup de théâtre, l'apparition d'une cité merveilleuse dans une gloire solaire » (p. 13-14) : le voyageur déçu se retrouve au contraire dans une gare banale parmi une cohue de touristes et « descendu » dans une gondole car « tout se fait par eau ici ». L'écrivain français compare cette arrivée banale par rails qui prive du « coup de foudre » à l'autre, infiniment plus belle, de la mer : après avoir franchi les passes de Malamocco et du Lido il voyait « se préciser peu à peu dans le brouillard d'argent ou d'or la cité de rêve, d'une beauté toute orientale [...] et l'on abordait devant la Piazzetta [...], devant le Palais et la Basilique » (p. 15). Les conclusions, qui se veulent aussi une sorte de dénonciation et une exhortation adressée à l'individualité intacte de chaque voyageur, confirment l'originalité et la singularité de cette ville qui ne ressemble à nulle autre et qui, pour l'écrivain français, « constitue une sorte de protestation silencieuse contre la banalité et la laideur qui étendent leur lèpre sur le monde moderne, ivre de vitesse et en proie à l'affreuse superstition du progrès matériel » (p. 141).

(voir BOUCHOR Jean-François)

Rome, 30 planches en couleur d'après les tableaux du peintre.

Ornements de David Burnand. - Paris : H. Laurens, 1932. - 171 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 4-K-1480

C'est le premier des trois livres de Mauclair consacrés à Rome. Dans son introduction, l'auteur esquisse l'histoire de Rome, une « Histoire de marbre, ouverte sous le soleil italien ». Il passe ensuite à la description de la ville vivante et invite le voyageur à se promener dans ce « musée [...] en plein air ». Comme dans les autres livres de cet auteur, chaque chapitre illustre un lieu célèbre de la capitale avec un dessin qui l'évoque, une photo en couleur au milieu et une petite image à la fin. Le III<sup>e</sup> chapitre, par exemple, *La Villa Médicis*, contient l'image d'un lion en ouverture, une photo en couleur du bassin et du jardin et un dessin de Mercure à la fin. Le IV<sup>e</sup> chap., *Piazza Navona. La Fontaine du Bernin* montre en ouverture de page une esquisse de la statue du fleuve, la petite image qui entoure la première lettre représente un quadrigé, souvenir du « vrai nom de cette belle place [...], le Circo Agonale », ancien stade de Domitien ; à droite, la reproduction en couleur de la fontaine du Bernin, peintre auquel est consacrée la plupart du petit chapitre ; à la fin, un dessin montre une jeune maman avec deux enfants, allusion probable à la fonction actuelle de la place. Dans le chap. sur *Le Forum, L'Arc de Titus, Le Colisée*, on trouve en haut de la page une esquisse des ruines du forum et une autre du Colisée à la lettre L qui ouvre le chapitre, une photo en couleur du lieu et, à la fin, un profil d'empereur romain, la tête ceinte de laurier. Nous signalons enfin l'avant-dernier chapitre qui montre une belle *Vue de Rome du Palais Primoli*, hommage à Joseph Primoli « ce grand seigneur lettré, affable, délicat, ami des artistes », dont le palais est à quelques pas de la vieille et célèbre hôtellerie « *Albergo dell'Orso* » (maintenant restaurant renommé), où logèrent tant d'illustres voyageurs, tels Rabelais, Montaigne, Montesquieu et le Président de Brosses.

La Majesté de Rome. - Paris : Bernard Grasset, 1932. - 277 p.

[Paris, BnF, 8-J-9545

Ce livre de Mauclair sur Rome « ne veut être que le témoignage spontané, frémissant d'un admirateur de Rome » dont il propose des itinéraires à l'intérieur de la ville et dans ses alentours. Onze chapitres composent ce livre, regroupés sous différents titres, et d'après cette liste on comprend que ce n'est pas seulement un guide pour les touristes que l'auteur écrit, mais surtout une découverte qu'il invite à faire à l'intérieur de la ville de Rome, de ses splendeurs et de ses misères, à travers un itinéraire qui part de « l'écroulement païen » pour arriver à « l'ascension chrétienne ». C'est une descente aux enfers, en passant par l'appel lumineux du Forum – « Au Forum, je viens [...] d'entendre des voix malgré le mutisme » – aux pierres du Palatin qui « ne parlent plus ». Il descend dans les catacombes de Saint-Calixte où le « silence et l'opacité » l'enveloppent,

alors qu'au-dessus, il retrouve la vie en regardant des bœufs qui labourent un champ « dans le soleil, sous un azur traversé par les oiseaux ». En parcourant l'Aventin, il remarque que l'on commence à lotir des terrains et à construire des villas. C'était l'époque où, sur cette colline, la campagne commençait à disparaître devant la brique. Il entreprend un « long pèlerinage » en visitant les églises dont Sainte-Sabine le charme en particulier avec « les magnifiques restes de mosaïques, bleu et or ». Il visitera ensuite Sainte Marie in Cosmedin, Sainte-Marie du Transtévère, Sainte Marie in Domnica, dite l'église « della Navicella » et bien d'autres dont il retrace l'histoire en décrivant le style architectural, mais aussi les émotions qu'elles lui ont données. A la fin de ce pèlerinage qui a porté l'auteur des églises aux musées, il se sent presque accablé par tant d'œuvres d'art et s'exclame : « Assez de basiliques, assez de temples, assez de fresques, assez de statues et de tableaux, assez de culture, assez d'art ! Maintenant, la divine flânerie ! ».

Images romaines. - Grenoble : B. Arthaud, 1933. Ouvrage orné de 13 aquarelles de Migueline d'Attanoux, tiré en 50 exemplaires. - 156 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-7038

L'auteur se pose d'abord cette question : « Dans quels sentiments un voyageur peut-il aujourd'hui aborder Rome ? » et il essaie d'y répondre, en s'adressant au « touriste plus au moins curieux d'art et d'archéologie ». Il commence par rappeler que Rome a été, pendant des siècles, « la Mecque des amateurs et des artistes », mais qu'à son époque la ville a perdu cette « primauté si longtemps déclarée intangible ». En réalité Mauclair, qui en France avait défendu les peintres impressionnistes et symbolistes, se propose de « réhabiliter » l'image de Rome dans l'esprit de ses contemporains en les invitant à séjourner dans cette ville et à goûter le plaisir des promenades et des jardins qu'elle offre sans obligation de visiter ses monuments. Petit à petit cependant « ce seront les monuments eux-mêmes qui, par une magique et muette attirance » attireront le promeneur à connaître leur histoire. L'auteur propose donc des flâneries dans les plus beaux endroits de la ville, qui forment la matière des douze chapitres du livre. Le premier est consacré au Forum « cœur et symbole de la Ville éternelle » où l'on commençait à réaliser les travaux du « plan grandiose élaboré par le gouvernement, tendant à relier le Forum à ceux de Trajan et de Nerva ». Son œil de critique d'art lui permet déjà d'apercevoir ce travail terminé, quand « de la place Venise au Colisée on aura un ensemble de ruines dégagées sous le soleil qui sera une véritable ville antique au milieu de la cité moderne », le Forum que l'on peut admirer aujourd'hui. Dans le deuxième chapitre, l'auteur décrit Saint-Pierre, monument de l'« apothéose du catholicisme triomphant ». S'il s'incline devant « l'impression de puissance et de majesté extérieure de l'édifice » et devant la « coupole due au génie de Michel-Ange », il ne craint pas de définir « contestable » l'ouvrage de Bernini et ses réali-

sations à l'intérieur de l'église où « les deux seules œuvres réellement émouvantes et profondes » sont, à son avis, « la sublime Pietà de Michel-Ange [...] et la vieille statue de saint Pierre en bronze ».

A la fin, l'auteur propose des excursions : dans l'« Agro Romano », vers Albano et Castelgandolfo au « paysage enchanteur » ou vers Ostie et Viterbe. Ensuite vers la Villa Adriana où « à l'entrée, il y a une trattoria » dans laquelle l'auteur ne conseille cependant pas à ses lecteurs de s'arrêter déjeuner.

L'ardente Sicile. - Paris : B. Grasset, 1937. - 265 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7305]

Les accents descriptifs de Mauclair mélangent la dimension onirique aux données géographiques, historiques et surtout géologiques de la terre sicilienne. L'apparition des îles Lipari, dans le « rêve bleu de la mer Tyrrhénienne » inaugure le périple du touriste « comme un étrange présage » : elles sont nées du feu, d'ailleurs *Les Filles du Feu* est le dénomination que leur donne Mauclair et qu'il place comme titre du premier chapitre. Il informe le lecteur de leur nature volcanique, de la pierre ponce qu'on y trouve, des eaux chaudes et de vastes coulées d'obsidiane, le verre volcanique. Vulcano et Capo Peloso sont exaltés pour la magnificence du paysage et l'étendue des coteaux : mais cette beauté paradisiaque contraste avec les ruines sépulcrales qui se profilent. Du tremblement de terre qui anéantit Messina et Reggio, Mauclair dit qu'« entrer en Sicile par Messine, après l'enchanteuse Campanie, c'est aborder subitement une beauté qui [...] a connu l'une des grandes catastrophes de l'Histoire ». Il souligne pourtant que l'ère mussolinienne a contribué à la résurrection de cette terre, bien que l'impression reste désolante. Et il dégage tout le pathétique de Messina et des cicatrices laissées par les calamités qui ont frappé la ville, en gravissant les pentes qui conduisent à « une vision suprême », au cimetière d'où l'on découvre un luxuriant jardin, déjà presque africain, qui est pour lui l'un des plus nobles paysages maritimes de la Méditerranée (p. 14). D'ailleurs, le binôme « Inferno et Paradiso », qui est aussi le sous-titre du volume, est pour lui la devise de cette Trinacria antique, cette île aux trois pointes convoitée par l'Europe et l'Afrique. Doublee Taormine l'*enchanteuse*, nulle part le contraste n'est plus saisissant entre la mort et la vie que sur la route qui conduit à Catane, témoignage de la royauté de l'Etna et de la présence « souterraine du feu » : la lave est l'une des ressources de l'île, car la plupart des petites maisons sont faites en ce matériau. L'écrivain décrit les bourgs délicieux disposés autour du cône. Catane est apprécié pour le baroque, qui pour lui « ne se comprend que sous le ciel italien » : son souvenir touristique décrit les monuments de Syracuse, les grands temples d'Agrigente, Sélinunte et Ségeste, pour arriver enfin à Palerme. Le voyageur se plaint du trajet qui traverse le centre de l'île, ponctué de souffrières au milieu d'une terre désertique, abrupte, étouffante, qui conduit jusqu'à Termini Imerese. Ce panorama qui stigmatise l'ancien « royaume des Deux Siciles » le

pousse à faire le bilan avec regret de la production artistique de cette terre et de sa race, inférieure par rapport à la production du nord et du centre de l'Italie. À Palerme, il ne reste plus aucune trace des Carthaginois, ni des Romains : mais les édifices y racontent les phases pour la possession de l'île, surtout de l'influence persistante des Islamiques. Après la description de la ville, surtout de ses larges places et des artères principales qui contrastent avec les petites rues qui descendent vers la mer, il ne manque pas de relever qu'on y trouve « cette saleté méridionale dont tous les efforts d'urbanisme et les sévères règlements du fascisme n'ont encore pu réussir à corriger la populace », alors que l'Italie septentrionale et centrale est devenue, sous le régime, étonnamment policée. La splendide Monreale conclut le séjour en Sicile.

Pour atteindre la Campanie, il va remonter le littoral tyrrhénien en suivant toujours les « traces du feu » et en côtoyant les Lipari et Stromboli. De l'Etna au Vésuve, l'itinéraire suit les étapes connues : passée Eboli et sa triste plaine, définie le « cimetière des Dieux », c'est le tour de Paestum où le temple de Neptune et la pureté des lignes du sévère style dorique, le comblent d'émotion. La visite d'Amalfi, Ravello et Pompéi, qu'il avait déjà vu, l'amène à faire quelques considérations sur les touristes allemands, qu'il a souvent rencontrés sur le lac de Garde où ils se rendent « pour se répandre dans toute l'Italie ». Son jugement n'est pas flatteur : « j'imagine que les Vandales de Genséric et les Lombards d'Agilulfe, qui les précédèrent il y a quelque onze siècles sur cette terre divine, ne devaient pas être accoutrés comme ces Tedeschi devenus hitlériens, et sans doute étaient-ils moins laids, féroces, mais non risibles. Mais ce sont toujours les Barbares » (p. 228). Sa critique, inspirée par un ressentiment qui n'est pas seulement culturel ou esthétique, n'épargne pas leur style vestimentaire qu'il trouve « saugrenu » et laid : il contraste face au latin qui éprouve une sorte de « besoin de beauté : l'homme du Reich n'y voit que superstition welche, et il ne désire que le muscle ».

Sorrente et Capri, des enclaves purement grecques, l'introduisent à Naples ; pour cette ville il n'a que des mots flatteurs qui placent ses beautés artistiques par-dessus tout : il remarque les églises baroques même dans les quartiers les plus malpropres. Il ne manque pas Cumes, entre les monts campaniens et la Tyrrhénienne, cet immense champ de ruines dont le nom, comme celui d'autres localités, évoque un trait fameux de l'histoire. Il quitte la Campanie, pour lui une enclave grecque au flanc italien, avec le sentiment que cette terre continue à enfanter Ulysse, les Sirènes et la fable mythologique.

Le Charme des petites cités d'Italie. Pavie, Crémone, Plaisance, Parme, Mantoue, Sirmione, Vérone, Vicence, Padoue. Peintures de Marcel Proudhomme. Photos de Jean Roubier. - Paris : Éditions Alpina, (S.M.) (1939). - 160 p., fig., pl. et couv. en coul ; gr. in-8°.

[Paris, BnF, 4-K-1565]



Après avoir décrit les grandes villes, Rome, Venise, Naples, Florence, dans les ouvrages précédents, Mauclair se consacre cette fois aux petites, celles qui, à son avis, « reflètent plus fidèlement que les grandes, trop modernisées, la vraie vie italienne » et qui ont « un charme spécial fait de grâce, de recueillement, de douceur et de mélancolie ». Il propose donc ici des itinéraires moins connus qui permettent d'apprécier des villes qui étaient hors des circuits traditionnels. Une dizaine de pages est consacrée à chaque ville, qui est désignée par son caractère distinctif : Pavie et sa Chartreuse, Parme, la ville des Corrèges, Vérone la Ville des Scaliger et ainsi de suite. Comme il l'avait fait dans ses ouvrages précédents, Mauclair retrace l'histoire de chaque ville depuis sa fondation, en présente les monuments et les églises célèbres en s'arrêtant longuement sur les traits les plus importants ou les plus curieux. Par exemple, après avoir décrit minutieusement la Chartreuse de Pavie, il souligne que le polyptyque de Baldo degli Embriachi, taillé dans l'ivoire de dents d'hippopotame, est « fameux à juste titre ». La deuxième ville est Crémone, patrie de Ponchielli et de Monteverdi et pour cela définie « la musicienne », dont il nomme la place des Communes « un ensemble monumental [...] des plus nobles [...], un chef-d'œuvre gothique digne de Pise et de Florence ». Ensuite Parme, la ville des Corrèges, donne à l'auteur la possibilité de parler de ces peintres et de la Chartreuse de Parme de Stendhal en précisant qu'elle ne correspond pas à une église de cette ville mais que l'on peut en retrouver quelques traces dans le palais de Colorno, à une quinzaine de kilomètres de là. Les beautés de Mantoue, le Palais ducal qui garde intact la splendeur des Gonzague, le Palais Te invitent le lecteur à s'y rendre. Les autres villes visitées sont : La Douce Sirmione, Vienne la Ville de Palladio et Padoue la Ville de Saint Antoine.

La Sicile. Trente planches en couleur d'après les tableaux de Paul Bret. Ornementations du peintre. - Paris : H. Laurens, 1939. - 173 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-7425]

#### MAUGUIN A.

Ligne de Nice à Coni, avec embranchement de Breil vers Vintimille. - Paris : Dunod, 1928. - 15 p., fig. ; in-4°.

Note : Extrait de la « Revue générale des chemins de fer », novembre 1928

[Paris, BnF, 4 - V PIECE- 8043]

#### MAUREL André (1863- 1943)

Un mois en Italie. - Paris : Hachette, 1921 - 208 p., ouvrage illustré de soixante-deux gravures et de onze cartes ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-5933]

C'est à ses descriptions de voyage, nombreuses et détaillées, que l'auteur doit sa renommée plus qu'à celle de journaliste ou d'homme de lettres. Cet ouvrage, qu'il définit dans l'*Avertissement* un « compendium », veut fournir « quelques indications à ceux qui ne jouissent pas de longs loisirs », particulièrement aux jeunes gens. Le volume guide « les couples en voyage de nocces » ou les amis en signalant, dans une sorte d'« initiation générale » ou de « course d'exploration » les lieux strictement nécessaires, le mieux possible et dans un temps restreint. Pour ce style et en vue du programme frénétique tracé c'est surtout aux automobilistes qu'il adresse cet ouvrage sous forme de « dictionnaire qui contient la substance de la langue ». Les visites suivent la succession des villes italiennes les plus importantes dont il fournit des notes historiques, artistiques, architecturales et culturelles : en partant de Turin, il passe par Milan où il décrit, entre autres, l'église Santa Maria delle Grazie et le tableau de Léonard de Vinci « L'Ultima Cena » qui s'y trouve. À Venise, à son charme naturel et à ses richesses artistiques, à ses musées, à sa peinture, il dédie un chapitre entier avant de descendre, via Ravenne, Bologne, Parme et Modène, en Toscane : de son séjour à Florence et à Pise il garde une impression profonde de la Renaissance, un « prodigieux enfantement » qui ne s'est pas borné qu'à l'art mais qui, selon lui, a « concurremment fécondé l'esprit humain » aussi. Après Sienne, Pérouse, San Gimignano, des villes encadrées par les descriptions des beautés de la campagne toscane et ombrienne, l'étape obligatoire est Rome. Aucun des vestiges latins n'est délaissé : du Forum à Trastevere, en passant par le Palatin, le Musée des Thermes, le Vatican, les Thermes de Caracalla, et toutes les églises, le voyageur ne peut pas rater la campagne romane non plus, visitant surtout Tivoli et Frascati. De Naples, à laquelle il dédie un autre chapitre, il décrit les restes grecs et les traces modernes, avant de s'arrêter obligatoirement à Cumès, Pompéi et Herculaneum. Le tour de la Sicile conclut son parcours : à lui seul il vaut le voyage entier car, en parcourant l'héritage artistique, il met en pleine lumière les civilisations grecque et normande qui ont laissé tant de chefs-d'œuvres ; le spectacle incomparable de Syracuse, Palerme, Segeste, Selinunte, Girgenti, Taormine favorise chez lui le déploiement de la description archéologique doublée du scénario animé des réminiscences mythologiques, menacées par le baroque, qu'il critique durement.

Paysages d'Italie. - Paris : Hachette, 4 vol.

Comprend : Vol. III. De Trente à Trieste, 1921 ; IV. De Trieste à Cattaro, 1923. - In-16.

[Paris, BnF, 8-K-4612]

Vol. III. De Trente à Trieste

Le titre de cet ouvrage en indique la structure et ses différents niveaux de composition : la nature physique des lieux, la situation des hommes, les conséquences topographiques de l'après-guerre. André Maurel prend comme prétexte ce retour sur le sol italien, après avoir prononcé un triste

et courageux adieu auparavant : c'est la guerre qui l'a obligé à y retourner, mais encore plus l'envie irrésistible de connaître l'Italie délimitée par ses frontières naturelles, « celles que la géographie et le sang des hommes lui ont données ». Trente, Trieste et la région tyrolienne sont enfin assises à la « table de famille » et elles s'offrent, enfin, à ses yeux. C'est avec des accents émus que Maurel se réjouit de pouvoir ajouter à son itinéraire, comme l'a fait l'Italie incomplète à son territoire, ces exilées, « ces deux couronnes » : c'est donc avec un enthousiasme renouvelé qu'il va visiter ces lieux encore résonnants des canons et meurtris, après ses vingt années de voyages studieux et les deux fois où il les avait parcourues pendant la guerre. Son regard maintenant va leur être exclusivement réservé. En opposant le sens de la culture latine à l'esprit germanique qui dominait pendant la guerre, son voyage va commencer par Brescia, qu'il sent profondément latine, malgré la frontière sur les cimes proches que l'écrivain interprète comme une dimension étrangère et imposée que le Pays a su surmonter. Le livre se compose de 14 chapitres qui égrènent et mélangent la vision de la précarité et de la solitude des soldats défendant cette terre avec l'esprit renouvelé de la libération. La traversée des Sette Comuni se transfigure dans la description des soldats à la frontière, qu'il juge « la plus belle en Europe et au monde » (p. 9), fixée sur des régions libérées ; cette situation l'amène à considérer avec regret patriotique la France encore incomplète et à exalter la raison géographique qui s'est imposée sur la race et le peuple italien. Si la visite de Brescia et du Lac de Garde est racontée selon un style touristique, l'approche du Trentin est très différente ; guidé par un fort sens critique, il parcourt l'histoire controversée de cette région depuis toujours confrontée à son problème d'autonomie et d'annexion. Mais l'inévitable géographie a brisé tout obstacle et il va rentrer dans cette région par le nord, « à la façon des conquérants » : d'ailleurs, selon ce qu'on dit, les Italiens veulent remplacer leur villégiature helvétique d'autrefois par un séjour dans ces régions « rédentes ». Et l'histoire lui donnera raison. En traversant la vallée des monts Brenta, il n'entend résonner partout que le « si » : l'italien est la seule langue pratiquée sur cette terre qui vient d'être allemande. L'impression que le panorama de Madonna di Campiglio et de la Val di Sole suscite en lui est inoubliable. L'approche de Trente lui inspire beaucoup de souvenirs et lui donne le prétexte de narrer l'histoire de cette ville, des vicissitudes de son peuple et de sa région ; en particulier, il prend en considération la pression économique allemande, son capital qui s'était introduit partout dans ce pays maintenu dans la pauvreté, ses industries étouffées, sa main-d'œuvre locale inexploitée et l'exploitation technologique intelligente de ses vallées inexistante. Il prévoit, par contre pour cette région, un essor magnifique, surtout dans l'industrie, grâce à l'allégresse laborieuse de ses enfants rapatriés. Il se rend donc à Bolzano, il visite Merano, Bressanone, Brunico et Dobbiaco : il ne manque pas de signaler la nouvelle route des Dolomites, à travers Canazei, Cortina et Bressanone, lorsque l'Isarco reçoit l'Egger, le col Pordoi et le Karersee, le Cadore : viaducs, galeries, tunnels se succèdent à l'envie, conquis sur

le porphyre des versants perpendiculaires. Il parcourt les vallées prospères de Fassa et ses villages étagés.

Ces traversées donnent lieu à des descriptions architecturales et panoramiques, mais suggèrent aussi des impressions sur le mélange des caractères allemands et italiens. Maurel pose le problème si délicat des nationalités, dans le Tyrol et le Haut-Adige occupés depuis un millier d'années par les Allemands, situation qui ne peut pas être comparée à l'occupation de l'Alsace-Lorraine : « tant que le monde sera exposé aux convoitises, aux passions guerrières, aux jalousies nationales, le devoir de chaque Etat est de s'assurer une barrière infranchissable » (p. 76). Pour l'Italie, ce sont les Alpes et l'on a vu ce qu'il lui en a coûté de ne pas posséder cette barrière : le désastre de Caporetto. En passant le Piave, il se souvient du passage du Mincio par Bonaparte qui pénétra en Vénétie et par Cadorna qui imita l'Empereur. La position de Bellune, sur son haut plateau au pied des Alpes, commande la route des Alpes ; le tour continue par la Grappa, Bassano, la ville de Trévise qu'il avait vue couverte de plaies pendant la guerre, évacuée et sinistre et qu'il revoit rajeunie et grouillante d'une population animée. Il revoit aussi des lieux visités pendant la guerre, Castelfranco, Maser, Montebelluna.

Après avoir passé les deux grands fleuves, le Piave et le Tagliamento, il change de province et se retrouve de la Vénétie en Frioul ; après Conegliano et Vittorio Veneto, la visite d'Udine lui fait reconnaître des aspects de la domination vénétienne. Il n'oublie pas non plus les Illyriens qui ont fondé Aquileia et les Romains qui l'ont occupée jusqu'aux Lombards ; il chante la Basilique comme l'une des plus belles d'Italie et le musée parmi les plus riches. Les Autrichiens pourtant ne se souciaient pas d'attirer des touristes. Il visite ensuite Gorizia où il était déjà venu pendant la guerre et qu'il trouve plus ravagé que Trévise.

Ce séjour vécu avec tant d'émotion se conclut à Trieste. La visite est des plus approfondies : il est frappé en particulier par San Giovanni al Timavo et le château de Duino, vieux souvenir romantique cher à ceux qui lisent encore Charles Nodier. En descendant le long des roches à pic du Carso, Trieste apparaît tout d'un coup déployé, le long d'une baie ouverte. De la ville, qu'il compare à Marseille et à Gênes, port de l'Autriche et seul point de contact de l'Europe centrale avec la Méditerranée, il note son penchant pour le travail, les ressources qu'elle a su développer sur un train de vie moderne, ses cafés regorgeant de monde et ses hôtels bondés. Ce qui le frappe c'est surtout le fait que « le regard n'enfile jamais un espace, il est toujours arrêté par quelque colonne ou angle imprévu ». Il ne manque pas de rappeler l'histoire de la ville, les péripéties de sa lutte avec Vienne et les manifestations d'italianité exprimées avant de redevenir italienne : nulle plus que Trieste ne ressent l'injustice commise par les frères du Quarnero.

Avant de quitter cette ville il pousse jusqu'à San Canziano où il est saisi par une impression profonde qu'il ne peut pas analyser à cause de la violence impérieuse des sites naturels qui annule tout sentiment et qu'il compare à des lieux mythiques.

- vol. IV De Trieste à Cattaro.

[Paris, BnF, 8-K-4612

Maurel commence son seizième volume sur l'Italie en déclarant qu'il veut témoigner avec ses livres de son italianité : son œuvre italienne a été divisée, fortuitement, en quatre tétralogies : *Petites villes, Paysages, Grandes villes* et *Hors séries*. Mais l'Italie et Trieste, dans ce volume, n'offrent que le lieu-prétexte d'un nouveau départ, cette fois pour l'Istrie et après pour la côte dalmate en bateau : de là s'égrène un chapelet de villes qui ne sont pas politiquement et « ethniquement » italiennes, mais qui le sont d'abord géographiquement, puisque adriatiques, ensuite par leur civilisation. Il souligne que ces terres ont été marquées du sceau de Rome et de Venise et pour cela il ne veut pas les négliger.

Avant de partir, il fait un tour dans Trieste qu'il trouve moins fébrile qu'elle ne l'était deux années auparavant : selon lui « comme toute l'Italie, comme l'Europe, comme le monde entier, Trieste souffre aujourd'hui d'un malaise, d'anémie » (p. 18). Enfin libérée du joug de l'Autriche et « du Slave », cette ville-carrefour jouit de bénéfices inestimables qu'une Rome ne peut pas évaluer avec exactitude. Il relate aussi la visite du roi et l'accueil vibrant de la ville.

Les Délices du pays des Doges (Vénétie). Illustrations de Georges Loukouski, Préface d'Henri de Régnier. - Paris : éditions Peyronnet, 1929. (1er février 1935.). - 71 p., pl. ; in-folio. Auteur : Régnier, Henri de (1864-1936). Auteur du texte

[Paris, BnF, RES-K-198

**MAURRAS Charles** (1868-1952)

Promenade italienne. - Paris : E. Flammarion, 1929. - 171 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6784

Ces souvenirs, qui remontent à 1897, ont été déjà recueillis en 1901 dans le volume *Anthinéa*. Dans cet ouvrage, divisé en chapitres et sous-chapitres écrits dans un style qui unit la narration à l'anthropologie politique, l'écrivain interprète de manière très personnelle son séjour italien qui commence en Toscane, comme s'il voulait découvrir, enfin, un mystère caché trop longtemps. L'approche de Florence a lieu graduellement, la nuit, moment de recueillement mystique qui lui permet de distinguer le langage des choses ; il donne une description toute intimiste de la ville, comme s'il avait voulu parcourir son histoire et apprécier ses artistes en sectionnant d'abord les lieux où ils ont vécu et qui dégagent une essence très spéciale : en entrant dans Florence il a ressenti, comme en un coup au cœur, sa gravité, sa force et sa majesté. De plus, il saisit du génie toscan « les traits sévères, durs, aux traits anguleux et profonds » (p. 10).

C'est avec le même regard qu'il fait la description minutieuse des façades, des portes épaisses des bâtiments dont il inspecte le goût sévère et violent : en particulier, il établit un contraste entre l'impression de prison ou de tombeau qui se dégage du bas de l'édifice avec le sentiment tout nouveau qui se forme au fur et à mesure que le regard s'élève. Il fait la comparaison avec les Toscans modernes : ce peuple d'artisans exceptionnels dans tous les domaines a connu « la passion presque fiévreuse, le génie presque maladif de l'art ornemental ». Cet avis concerne également la société florentine. Il trouve que cette race « n'est pas belle » : ni éclat ni finesse « dans la nuance de la peau », nulle régularité dans les traits du visage du corps osseux. La comparaison est faite avec les figures des maîtres du passé, peintres et ciseleurs, comme Cellini, Botticelli, Lippi, mais aussi avec leur représentation de la laideur. Leurs ouvrages sont d'un réalisme puissant peignant des passions brûlantes, des intelligences trop vives : ce « trop sentir, trop penser les dessèche » (p. 35-36). Le reste des chapitres consacrés à Florence décrit, sur le même style, les alentours et les monuments en essayant de trouver le lieu d'où partir pour « mettre de l'ordre chez moi ». En particulier il tisse les louanges de cette ville par rapport à Pise, Pistoia, Lucques, des rivales ou des sujettes dangereuses.

Dans le chapitre « L'Italie nouvelle », datée de 1926, après avoir connu l'Italie démocrate et parlementaire, il analyse l'Italie fasciste : l'admirable vitalité du Pays n'avait jamais dissimulé aux étrangers le désordre. Grâce au régime, les bienfaits de la discipline s'imposent avec évidence. Jadis, la royauté et l'armée semblaient parfois les seules capables de maintenir un sentiment national et la papauté veillait à faire respecter les règles de la moralité : maintenant, pourtant, de Modane à Palerme, un vigoureux sursaut général répand l'enthousiasme des passions nationales et la fermeté de la foi civique. Tous les services, chemins de fer, bateaux, voitures, guichets postaux « tout se ressent du coup de baguette de l'Enchanteur » (p. 59). L'anarchie et la décadence des races latines ont été vaincues : à leur place, il note la régénération et le renouveau qui va influencer aussi les habitants des Pays limitrophes. Avec une pointe de sarcasme il conclut qu'il leur faudra « cesser de vivre comme des morts ou [se] résigner à servir de pâture et de combustible à la vie ». Ces considérations continuent dans le chapitre suivant « Italiens et Français » où la figure de Mussolini l'amène à comparer les deux cultures, qui ont un patrimoine commun admirable, avec les autres races. Dans le chapitre suivant, « L'Étatisme en deçà et au delà des Alpes », il exprime des réserves quant à la façon dont le fascisme abuse des interventions de l'État. Les impressions de la visite de Gênes datent de 1902 : la Riviera et ses paysages ont gardé les signes des civilisations passées, notamment l'action de la France. C'est l'occasion aussi de sa rencontre avec le Duc d'Orléans, qui lui inspire des réflexions sur le royalisme et l'Action Française. Le dernier chapitre est encore consacré à Florence et à ses artistes, animés d'un sens du sublime et vivant de passions qui les ont poussés à concevoir des chefs-d'œuvre d'une beauté extrême.

**MENTHON François de**

Le Pèlerinage français des jeunes à Rome. [Signé : Francisque Gay.] - Vers Rome. [Signé : François de Menthon.] Paris, 1928. - In-fol. Plano.

[Paris, BnF, FOL-K PIECE-78]

**MERCIER Armand, docteur**

Adriatique - Paris : Éditions des Portiques, 1934. (8 février 1935.). - 62 p., pl., couv. ill. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-G-13139]

L'auteur déclare avec conviction en ouverture que « la meilleure façon de voyager c'est de faire une croisière » : on s'installe une fois pour toutes dans la chambre qu'on a louée sur un Palace flottant et au retour des excursions dans les pays les plus divers on retrouve son « home » temporaire sans avoir à déboucler et à reboucler chaque jour ses valises. Selon l'auteur, les paquebots de la « Transatlantique » éviteront aux voyageurs « maintes désillusions des hôtels albanais ou de la cuisine grecque ». Voilà donc qu'il va décrire une croisière en commençant par le départ des six cents passagers escaladant la passerelle qui relie le *de Grasse* au quai de Marseille pour quitter la France. Le premier trajet italien va de Catane à Taormina : la nuit, ils passent au pied du sombre Stromboli et au réveil c'est l'Etna qui barre l'horizon ; ensuite, ils se mesurent avec la traversée de Taormine qui s'effectue sans encombre. L'ordre et la discipline que les voyageurs vont retrouver à toutes leurs escales en Italie imposent aux chauffeurs le respect des règlements ; après avoir « examiné » les charrettes siciliennes, ils retournent par Acireale en passant par Catane. Cette première étape sicilienne se termine à Syracuse où ils visitent le théâtre grec, inférieur pour Mercier à celui de Taormine. L'auteur ne fait pas référence à la vie à bord, mais donne beaucoup de renseignements sur la route suivie par le navire et sur les endroits visités.

Après avoir quitté les côtes albanaises, la croisière touche les côtes dalmatiques pour pointer ensuite vers Venise : c'est le Lido qui les accueille d'abord et l'auteur espère retrouver ensuite une Venise « ville de fêtes et d'amour, le paradis des amants ». Mais selon lui, les gondoliers sont fûnés et silencieux, « perpétuant le souvenir de l'épidémie de peste qui ravagea la cité » et surtout sont « syndiqués » et conduisent souvent des « rapides canots à moteurs ». Une fois les visites des monuments du centre accomplies, l'auteur conclut que « Venise n'est plus qu'une ville de tourisme parée d'incalculables bijoux dont elle cherche avidement à tirer profit », en dépit de son charme (p. 44). Il leur reste une dernière épreuve à tenter : la classique promenade nocturne en gondole en espérant vivre des moments romantiques. Mais les émanations fétides qui montent des eaux noires effacent définitivement des esprits les dernières velléités poétiques ; et l'auteur conclut que le romantisme, même à Venise, son dernière refuge, est bien mort.

La croisière fait une dernière escale en Sicile : débarqués à Port-Empédocle, ils gagnent Girgenti, bâti à côté des ruines de l'antique Agrigente que Pindare appelait « la plus belle ville des mortels ». L'auteur s'intéresse à l'histoire de la ville et décrit ses monuments, surtout la célèbre vallée des Temples. Mais ils y arrivent le jour anniversaire de la fondation de Rome si bien que la ville est en pleine mobilisation fasciste : sur la route, une foule de chemises noires déferle « comme une sombre marée » (p. 52). Mercier décrit les « balillas » partout, entourant les Temples et les saluant au passage de leur bras levé. En conclusion, une fois le rythme de la croisière oublié, il garde de ces régions une vision « trop moderne d'un peuple militarisé dès l'enfance qui empêche d'évoquer, devant ces ruines mutilées, la splendeur passée d'Agrigente », une ville qui avait été la favorite des dieux et la sirène du monde ancien.

**MEUNIER Dauphin (1868-19..)**

Paysages d'Italie. Ligurie. Toscane. Émilie. - Paris : à la Jeune Parque, 1928. - 107 p., fig. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6752]

C'est sous forme d'une longue liste que l'auteur passe en revue les différents motifs qui peuvent pousser quelqu'un à partir : en dehors des raisons d'instruction, d'affaires, d'intérêt, si on n'échappe pas à des soucis, à des amours ou à soi-même, si « on ne part que pour partir », ou mieux, si l'on ne veut que « rejeter la lourde enveloppe des habitudes quotidiennes » (*Introduction*) en se débarrassant des préventions, des doutes, des ambitions, si l'on plie bagage en tenant l'âme ouverte et libre, l'auteur invite le lecteur à partir avec lui. L'expérience permettra de se renouveler « tout entier », surtout si l'on part en Italie « parce qu'elle est quelque part ailleurs qu'où nous sommes, que son climat est plus heureux, ses villes plus belles et qu'on aimerait à y vivre, qu'on voudrait y mourir ».

Allant en Italie pour la première fois, c'est par Gênes la Superbe qu'il commence et, de plus, on lui avait aussi déconseillé de s'y arrêter plus d'un jour : fort de ses connaissances littéraires, il suit la leçon de Barrès selon qui « on ne connaît pas un homme si on l'isole de sa terre et de ses morts » (p. 6). Il va faire la connaissance de la ville en visitant le Campo-Santo, tellement éloigné au point de lui offrir une charmante promenade dans la campagne : l'aperçu du plan du Staglieno, simple et religieux, est si notable que l'esprit en est renouvelé sans être ni païen, ni chrétien. En côtoyant les innombrables tombeaux, il relève que « les morts font figure de vivants » (p. 23) à cause de la puissante statuaire qui a interprété le cri de l'*Éclésiaste* que l'humanité tout entière répercute de génération en génération. Cette vue amène l'auteur à faire des considérations sur la sculpture italienne, car le marbre est partout présent en Italie ; après des jugements négatifs sur Gênes qu'il rehausse en citant les avis d'autres voyageurs, comme le président de Brosses, il part pour Pise par l'express de l'après-midi. Le voyage lui réserve d'agréables sur-

prises, car la voie ferrée court en bordure de mer : c'est le plaisir, la surprise et l'éblouissement des yeux. Après les nombreux tunnels, il est enchanté par la vue, à droite, des ports de plaisance, des plages et des golfes bleus. Il ne néglige pas la Chaînes des Apuanes et les renseignements de l'exploitation du marbre de Carrare que les statues du Campo-Santo « avilissent avec tant d'adresse ». Il est donc en Toscane, terre à laquelle il sent appartenir. A Pise il s'intéresse surtout à son art, qui ne prétend pas rivaliser avec la nature qui l'environne, mais « il en exprime l'harmonie [...] et il la complète » ; la ville lui fait un accueil silencieux et s'impose avec la retenue des émotions vraies et délicates par ses belles places reliées par des voies larges et par l'église Santo Stephano [sic], le lieu de méditation préféré des Pisans. Toutefois, l'impiété et l'ingratitude de Pise à l'égard de son passé ne sont pas pour lui les seules causes de l'abandon de ses reliquaires et de ses églises : cela est dû, pour lui, à la diminution du nombre des habitants, qui se sont réduits à moins du tiers. La cité, qui était autrefois florissante, vit maintenant pauvrement et les monuments sont en trop grand nombre. Son Campo-Santo contient les quatre merveilles fameuses dans l'univers, qu'il compare à une couronne, à un sceptre, à une croix auprès d'un cercueil. Son cimetière, « lieu incomparable », va confirmer l'attrait que ces lieux exercent sur lui : « les cimetières d'Italie sont à la fois des temples, des musées et des jardins. [...] La vie illustre et magnifique et la mort lente [...] de Pise y sont racontées, pour l'œil qui sait lire ». Et il ne manque pas de citer la légende liée à la Terre Sainte que les Pisans rapportèrent de Palestine. Ces entreprises sont malheureusement liées au passé : à Florence, après Lorenzaccio auquel il dédie un chapitre, il ne remarque ni l'action ni le caractère d'autrefois. Selon lui, le crime de ce Médicis lui a conféré le prestige d'un modèle de régicides. Seule la Rome voluptueuse et décadente des poètes et des esclaves, « seul le pervers et brillant prestige de sa félicité » obtenaient de l'écrivain un soupir et un vœu : mais cette félicité n'y est plus. L'auteur avoue avec amertume qu'on ne va plus à Rome avec le cœur lâche d'un élégiaque.

Mais si l'on tient à l'évocation d'une Florence turbulente, factieuse et assassine, il faut quitter la ville et aller à Sienne. Il parcourt ses ruelles, il visite la « merveilleuse » Tour del Mangia, il cite le Palio, avec des mots enthousiastes : pourtant, il regrette d'avoir trouvé les Siennois « moins ressemblants aux Français qu'aux Espagnols ». La Toscane et la Castille offrent, selon lui, des similitudes.

Ravenne représente une autre étape troublante : malgré son effrayante décadence la ville ne s'est point fardée et ravalée au goût moderne. A cause de la magie ravissante du lieu, Taine s'y est cru tombé en plein VI<sup>e</sup> siècle et transporté à Constantinople. Mais Meunier remarque l'agonie latente des lieux : Ravenne « effraie au premier abord par son inertie, sa solitude et son silence » (p. 89) car l'amour et la mort cohabitent. Il ne manque pas de donner ses impressions sur la basilique de San Vitale, le mausolée de Théodoric et la basilique délaissée de S. Apollinaire en Classe. Son emplacement au milieu des marais inspire des considérations

sur l'eau croupissante où il y a des nuées de moustiques et un singulier parfum ; la « pineta » émane aussi un charme piquant et sauvage et l'on croit y fouler le silence lui-même. L'auteur traverse ces lieux, enfin libéré des fantômes du passé.

#### MINASSE Iskoui (Madame)

Clairs-obscur d'Italie (Poèmes). - Paris : E. Figuière, Imprimé en Belgique, Bruxelles, 1928. - 187 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-Z-24913]

Ce recueil que cette femme-poète a dédié à l'Italie s'ajoute à d'autres recueils, *Voix dans la nuit* et *Flore Attique* qui ont eu un bon accueil de presse. Dans cet ouvrage, l'auteur fixe en une série d'instantanées en vers des impressions et des émotions éprouvées lors de ses visites et de son séjour dans les endroits les plus importants et les plus caractéristiques : pourtant pas de succession suivie selon un itinéraire établi le long du nord ou du sud d'Italie. Les *Soirs sur Pausilippe* et *Caprée de Sirène* sont imbus des parfums des fleurs en fêtes sur les chemins des Fraglionni où la mer ressort de volupté hardie : ils introduisent l'odeur « de siècles brûlés de peuple et de pourpre » du *Soir au Colisée* pour passer subitement à Murano et à Venise. L'auteur puise dans la palette des couleurs et des émotions pour dessiner les lieux dans les lignes de croquis de vers, pour dire la fascination des vases en verre d'une fragilité aérienne ou pour rendre la couleur des palais ou le son des cloches dans les campaniles le long du Grand Canal. La suite du recueil mélange encore Rome et Venise : le ghetto romain, « faubourg d'Orient au cœur de l'Occident » rappelle *Fluorescences*, un poème inspiré par l'île de la lagune vénitienne Saint-François-du-Désert, nécropole d'Orient, et Torcello. Tous les endroits italiens les plus envoûtants, Ca' d'Oro, Castel dell'Ovo, Pompéi, Villa Borghese et ses lauriers-roses se superposent les uns aux autres, fixés et défigurés, en même temps, par l'inspiration du poète qui tend à leur restituer forme, chaleur, couleurs, parfums, bref, leur âme. Le *Dernier rayon*, à Venise, clôt ce suggestif recueil.

#### MOINARD L., missionnaire diocésain de Luçon

Pèlerinage français à Rome. Du 23 avril au 12 mai 1923, à l'occasion de la béatification de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus du Carmel de Lisieux. Notes d'un pèlerin. - Fontenay-le-Comte : Impr. Henri Lussaud, 1924. - 37 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN27-66253]

Chaque page du livre du prêtre missionnaire L. Moinard est dédiée à une étape de ce voyage/pèlerinage, depuis Nantes jusqu'à Rome, Naples et Pompéi. A Rome, après la visite des catacombes et des églises, les pèlerins assistent à Saint-Pierre à la cérémonie, accompagnée de « chants merveilleux », de la béatification de sœur Thérèse – principal but du

voyage. A Naples, après la visite de la cathédrale de Saint-Janvier, on emmène les pèlerins en voiture à travers les quartiers les plus peuplés et populaires qui ne manquent pas de susciter des remarques consternées sur les conditions de vie des habitants des 'bassi' : « Des enfants dépenaillés – qui se roulent dans la poussière ou les immondices de la rue, des femmes [qui] font leur toilette " coram populo ", à côté des marchands des quatre saisons ». Le retour passe par Assise, Florence, Bologne, Venise, Padoue et Milan.

**MOINEVILLE L., général**

Heures siciliennes. - Paris : F. Sorlot, 1940. - 235 p. ; in-16°.

[Paris, BnF, 16-K-26]

Dans l'*Introduction*, le Général Moineville explique que le sujet du livre est constitué par des lettres d'un de ses amis. L'expédition auquel il a recours a été, pendant des siècles, celui que beaucoup d'auteurs de romans par lettres ont utilisé pour masquer leur identité. Par ce stratagème, les auteurs essayaient de présenter les textes comme un document vrai et non comme une œuvre de fiction, ou de se soustraire aux censures. Cette dernière motivation semble avoir poussé Moineville à choisir cet escamotage. Dans le livre, en effet, parmi les descriptions du voyage qui s'effectua sur une très grande partie de l'île – de Catane à Syracuse, en passant par Agrigente, Trapani, Palerme et Taormina – et les souvenirs artistiques et littéraires suscités par les lieux, il y a aussi des allusions au régime fasciste et des critiques sur les relations de l'Italie avec l'Allemagne nazie. L'auteur a ainsi essayé de se cacher sous l'identité d'un inconnu, d'autant plus que souvent, dans le volume, il souligne l'importance de la domination normande et de la présence française dans la Méditerranée. Tous les lieux siciliens visités semblent d'ailleurs racontés comme dans une rêverie de l'auteur qui imagine rencontrer de siciliens illustres, tels Empédocle et Pirandello.

**MONTET Charles-Émile, abbé**

Naples et le drame du Vésuve. - Paris : l'auteur, 1929. - 259 p., fig. ; in-8°.

[Paris, BnF, 4-K-1400]

**MORAND Paul (1888-1976)**

Méditerranée, mer des surprises. - Tours : Mame, 1938. - 240 p., fig., couv. ill. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-G-13868]

Diplomate, écrivain et grand voyageur, toujours lancé à la découverte du monde, Morand parle de ses vagabondages en Méditerranée, mer qui représente pour lui le centre de l'histoire des civilisations. En 1938, il pré-

voit qu'elle va devenir le centre du conflit imminent : « C'est en Méditerranée que se jouera certainement le sort du monde occidental ». Les souvenirs historiques se mêlent à ceux des voyages que l'auteur a faits précédemment. Les villes de la Côte d'Azur miroitent dans la splendeur du printemps ; de la Corse où il a pris « les bains les plus bleus », il s'arrête à Barcelone, ensuite aux îles Baléares et sur la côte africaine. Les étapes italiennes sont peu nombreuses : à Taormina il s'enivre de « toutes les odeurs du printemps sicilien » en regardant le panorama du haut du théâtre gréco-romain ; Syracuse, « demeurée grecque en dépit des invasions normandes ou africaines », le plonge dans une atmosphère de mythe hors du temps. Naples, qu'il sait reconnaître derrière l'image-cliché du golfe avec le pin du Pausilippe et « les danseuses de tarentelle », offre encore des surprises à ceux qui flânent « au hasard des rues et des ruelles » en découvrant les antiquaires qui exposent « leur fausse vaisselle pompéienne » et « leurs fausses façences de Capo di Monte ». Mais au moins à Naples « l'on trompe en souriant, en chantant ». Les deux autres lieux italiens cités sont la Riviera ligure – Menton, Vintimille, S. Remo – et Gênes, que l'auteur compare à Marseille. A chaque ville visitée est consacré un beau chapitre, qui a presque la valeur d'une épitaphe, comme si Morand craignait de ne plus les revoir avec l'imminence de la guerre sur la Méditerranée.

**MOREL-JOURNAL Henry**

Journal d'un officier de la 74<sup>e</sup> division d'infanterie et de l'armée française d'Italie (1914-1918). - Montbrison : impr. de E. Bras-sart, 1922. - II-565 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LH4-4074]

C'est le recueil d'impressions notées au jour le jour par un officier de complément et qui offre un certain intérêt à côté des études publiées par les historiens et les généraux. L'auteur rend compte de tous les changements d'installation de la 10<sup>e</sup> armée française en Italie, à partir de Vérone : en notant la position des poilus au bord du lac de Garde, il souligne l'attitude de la population et ses manifestations francophiles. En Vénétie l'auteur signale la position de l'armée qui protège le flanc droit du Monte Grappa, sur la Piave, l'Altipiano d'Asiago, le plateau des Sept Communes mais il ne délaisse pas d'animer les impressions vécues dans les lieux par des liens littéraires : voilà donc le souvenir du jardin de Fogazzaro ou, lors de la dramatique retraite de Caporetto « mont sacré », la citation de D'Annunzio à propos des « sentinelles du Grappa ». Lors de l'installation à Vicence, c'est sur le fleuve Piave, sur les racines philologiques du nom, sur la légende de sa défense qu'il s'arrête. La visite en voiture au champ d'aviation française pour voir le Roi, lui offre l'occasion de remarquer les routes ombreuses qui filent à travers la plaine vénitienne et même à l'occasion du spectacle en plein air par la section cinématographique de l'armée française du haut de la galerie de la Basilique Palladienne, il n'oublie pas de faire des considérations sur l'illustre archi-

tecte. Les réflexions sur l'Italie et sa mobilisation au moment de l'offensive finale et de l'armistice ont pour cadre Conegliano, la rive orientale de la Piave et Feltre, une ville qui s'offre à lui quand il effectue une excursion à travers le champ de bataille du Haut Plateau. Après l'armistice avec l'Allemagne, l'auteur est envoyé en mission à Trieste et dans le Carso. Mais cette deuxième phase du séjour italien est rehaussée par la descente vers le sud du Pays : Morel-Journel va séjourner à Rome et il visitera Naples, Pompéi, la baie de Sorrente et Capri, doublant dans sa chronique le commentaire enchanté des beautés des lieux visités du plaisir pour la vie de société qu'il continue à mener à l'Ambassade de France. Le retour dans sa patrie s'effectue après une visite de deux jours à Milan.

**MOUGINS ROQUEFORT Charles de, comte de**

La riviera vue par Louis Bernard : lecture faite à l'Académie d'Aix le 12 décembre 1933. - [S.I.] : [s.n.], [s.d.] - 10 p.

[Paris, BnF, 8-LK1-736

C'est le sujet d'une lecture faite à l'Académie d'Aix le 12 décembre 1933 par son secrétaire, le comte de Mougins Roquefort. Il s'agit d'un compte rendu du livre de Bertrand *La Riviera que j'ai connue* (Fayard), où l'auteur décrit la Côte d'Azur et les lieux pour lesquels il a une prédilection, comme Grasse, par exemple. Cette ville est chère aussi au comte de Mougins car elle a été « le berceau de [sa] famille ». Bertrand décrit en particulier les lieux dans lesquels il a vécu, Nice et Antibes, et les personnages qu'il y a rencontrés tels Jean Lorrain qu'il n'aimait pas d'abord mais dont il est devenu l'ami ensuite. Mougins Roquefort conclut sa conférence en résumant ainsi le livre de Bertrand : « C'est le récit d'un témoin, récit dont la simplicité n'est pas le moindre charme. Le poète s'y révèle dans la description [...] de ce panorama féérique que l'on embrasse des hauteurs de Nice et de cette villa des Collinettes qu'il a tant aimée ».

Haltes littéraires en Italie. - Aix-en-Provence : F. Chauvet, 1937. - 32 p.

[Paris, BnF, 8-Z PIECE-2953

Ce petit livre s'ouvre sur une phrase de Victor Hugo à propos de l'amour mutuel qui lie la France et l'Italie. L'auteur rend compte de trois rencontres franco-italiennes. La première a eu lieu à Arezzo en 1928, à l'occasion d'une journée de fête dédiée à Pétrarque, où, sur les notes de la Marseillaise, on a honoré les représentants français, en particulier ceux de la Provence parmi lesquels l'auteur, secrétaire de l'Académie d'Aix. La deuxième a eu lieu à Pise, en octobre 1929, à l'occasion d'un congrès et la dernière, en 1934, à Rome, pour une cérémonie en l'honneur de Chateaubriand. De ce séjour romain, l'auteur raconte avec vivacité sa

rencontre avec Mussolini qui lui est apparu comme « l'homme de génie » et qui avait été aussi présent à l'inauguration de la stèle de Chateaubriand à la Villa Médicis. L'auteur, invité successivement dans le salon de Mme Sarfatti, auteur de la *Vie de Mussolini*, a gardé un très beau souvenir de la soirée et des milieux politiques qu'il a connus. Ce qui l'amène à souhaiter que l'amitié franco-italienne puisse demeurer toujours plus solide « sur la crainte qu'inspirent les armements allemands ». Le dernier éloge à l'Italie concerne « l'atmosphère de calme » ressentie par l'auteur pendant une séance au Parlement à laquelle il avait assisté, calme dû, à son avis, à la personnalité de celui qui « a sauvé de l'anarchie l'Italie, et peut-être l'Europe avec elle ». L'admiration de l'auteur pour Mussolini est telle qu'il en arrive à la fin à le comparer à Léonard de Vinci, « par le travail gigantesque » qu'il a accompli en assainissant les marais Pontins!

**MURY Léon, chanoine**

Relation des fêtes du vingt-sixième Congrès eucharistique international tenu à Rome du 24 au 29 mai 1922. - Autun : impr. de L. Taverne et C. Chandieux, 1922. - 31 p. ; in-8°.

Note : Extrait de la « Semaine religieuse d'Autun ».

[Paris, BnF, 8-H PIECE-1332

C'est une relation détaillée de ce congrès qui comprend toutes les manifestations religieuses et tous les sujets abordés par le Pape et par les évêques. On décrit les processions « dans la poussière », poussière soulevée par les pas de 30.000 personnes environ, qui deviendront 40.000 au cours de la procession « du triomphe » : « Il était quatre heures quand l'envol de deux aéroplanes et un lâcher de pigeons donna à Saint-Jean-de-Latran le signal du départ ». L'itinéraire de la procession se déroule jusqu'à Saint-Pierre, où l'on chante le Te Deum. Après l'« ascension religieuse », les Français écoutent l'audience qui leur est réservée et discutent des congrès à venir.

**MUTTERER Maurice, docteur**

Près du tombeau de Cestius, lettres d'Italie à un ami d'Alsace. 1<sup>e</sup> édition. - Nancy-Paris-Strasbourg : impr.-libr. Berger-Levrault, 1921. - 274 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6409 ; Z BARRES-23432 < Ex. 1 > ; 8-K-5934

Œuvre d'imagination transformée par une donnée fictive : à l'aide de souvenirs vécus, ces lettres ont été écrites pendant la guerre, dans une grande ville d'Alsace tout près du front. L'auteur, qui exerçait la profession de médecin, précise qu'il ne s'agit pas d'un simple voyage d'agrément qu'il entreprend, mais qu'il a bien l'intention de se fixer en Italie.

L'itinéraire est des plus classiques : les Lac de Garde et Torbole marquent les débuts de l'itinéraire sur les traces de Montaigne et de Goethe dont l'auteur relit en même temps les relations de voyage. À Venise il se promène à pied et en gondole et il révisé l'histoire de la ville ; ensuite, c'est le tour de Ravenne d'abord et de Bologne ensuite, la ville qui, selon lui, traduit le mieux l'âme italienne moderne, bien qu'on y sente moins qu'à Milan ou à Turin l'influence de la grande industrie « qui tend à effacer le caractère particulier des endroits où elle domine ». L'itinéraire continue en Toscane, à Florence, Pise, San Gimignano, Sienne. Rome, avec les visites dans les sites archéologiques fondamentaux, lui laisse des impressions fortes pétries de références historiques. Le voyage s'interrompt à Capri.

Près du tombeau de Cestius, lettres d'Italie à un ami d'Alsace. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix J. Weiss). 2<sup>e</sup> édition. - Nancy-Paris-Strasbourg : impr.-libr. Berger-Levrault, 1924. - 274 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7226

Cette édition porte en ouverture l'ajout suivant : « Ouvrage couronné par l'Académie Française (Prix J.-J. Weiss) ». Préface datée Mulhouse 1920.

## N

**NOBLET A.**, *chef de section au ministère du Commerce extérieur*

Poèmes d'Italie. Poèmes vécus. - Paris : Libr. des lettres, 1923. - 118 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-YE-10816

La permanence en Italie de l'auteur au moment de la Première Guerre Mondiale revit dans cette série de poèmes qui scandent les souvenirs des moments passés dans les hauts-lieux du conflit en Vénétie. *Sous le ciel d'Italie, Revue, Civil, A la victoire ! A la paix !* fixent certaines étapes de la vie sur le front et de la conclusion de la guerre. Toutefois, il n'y a pas que des souvenirs dramatiques : l'Altipiano d'Asiago, Monte di Malo, Nanto, Costabissara, Oné di Fonte ont fourni la toile de fond à l'auteur pour exprimer ses émotions, pour raconter ses sentiments et sa solitude comme dans *Regina, Chagrin d'amour, Mon cœur souffre !, Regrets*, pour lier les impressions suscitées par le paysage, la nature et son cycle à ses inclinations spirituelles comme dans *Un serment sur la grève* et *Ronde des moissonneurs*. La partie finale du recueil est formée par des poèmes inspirés par la guerre en France, de 1916 à 1917.

**NOLANT Eugène**

Impressions d'Italie. [Préface de J. Leroy.]. - Le Havre : impr. du journal « Le Petit Havre », 1926. - 15 p. ; in-4°.

[Paris, BnF, 4-K PIECE-328

Dans l'introduction, M. Leroy, membre de la Société Préhistorique française, nous donne des renseignements sur cette brochure et sur son auteur qui avait exprimé le désir qu'après sa mort « un ami se chargeât de réunir [...] quelques lettres et quelques notes » afin de laisser « un souvenir vivant ». Comme Nolant le fait remarquer sur la couverture de son livre, ce sont des impressions tirées de *Lettres écrites à sa mère, lors d'un voyage en Italie (Septembre 1907)*. De courts chapitres, mais très denses, échelonnent ces notes qui sont très synthétiques là où les mots seraient inutiles, comme devant la beauté de Saint-Pierre. Par contre, dans la partie intitulée *La Rome matérielle*, l'auteur n'épargne pas ses re-



marques critiques sur l'étroitesse des rues, l'impression « de laisser-aller, de négligence », la « laideur du ménage » qui, au lieu de se concentrer dans les cours, « s'étale aux fenêtres, avec les tristes et pittoresques dessous des Romaines qui sèchent sur les rues ». En somme, Rome lui apparaît comme une ville aussi grande que Lyon, mais « infiniment moins bien tenue et moins brillante » avec un grand nombre de défauts : « un infâme pavé », « pas de macadam, pas de pavés de bois », « moyens de communication insuffisants », « prix des denrées, impossible de les fixer ». Un fiacre coûte 2 f 25 au lieu de 2 f comme à Paris. Un chapitre est consacré à Venise où également l'auteur reçoit des impressions « multiples et fortes » : « Le spectacle est unique [...] de grandeur mêlée et de misère, loques qui pendent à côté des rideaux de soie d'or ». Saint-Marc lui semble « trop bas » par rapport au Palais Royal, à Paris, qui a « plus de noblesse », mais il reconnaît enfin que Venise « est à la fois belle, charmante, mystérieuse et humaine ». Les autres lieux visités – Bologne, Ancône, Turin, Milan et les lacs, Parme – sont décrits dans une alternance de beauté et de misère.

## O

(Les) Œuvres libres, n° 111, septembre 1930. - Paris, 1930.- In-16

Comprend : Ramel-Cals, Jeanne (1883-1976), La Découverte de l'Italie.

[Paris, BnF, 8-Z-21438(111)]

**OMBRIEN Ludovic**

Rome. - Paris : Editions Alpina, 1928. - 192 p., fig., pl. en coul. ; in-4°.

[Paris, BnF, FOL-K-488]

Tout comme les livres de Mauclair et de Gusman, ce gros ouvrage se laisse feuilleter surtout pour ses photos. L'auteur parcourt en six chapitres les étapes traditionnelles de ce type de publication, depuis la Rome antique à celle du Moyen-Age, de la Renaissance, de l'époque moderne et contemporaine. Dans chaque chapitre, il montre ce qui reste des monuments appartenant à l'époque dont il parle. Par exemple, dans le II<sup>ème</sup> chapitre, l'auteur explique que sur la place du Capitole, au lieu de l'église d'Araceli, se trouvait le temple de Junon Monéta, et qu'en bas, dans la partie sud, s'élevait le temple de Jupiter. Il explique donc dans le détail les transformations et les restes des monuments que l'on voit encore aujourd'hui. A chaque page, on voit apparaître l'amour de l'auteur pour la beauté et la grandeur anciennes et son regret pour l'état présent : « La Rome du Moyen-Age est sous certains aspects encore plus complètement disparue que la ville païenne parce qu'à la destruction du temps se sont ajoutées les transformations radicales des hommes ».

## P

**PAILLON Maurice**, voir **CALOU Maurice**

**PERATÉ André** (1862-1947)

Assise. Gravures à l'eau-forte de P.-A. Bouroux. - Paris : A. Morancé, 1926. -133 p., fig. et pl. grav. ; in-fol.

[Paris, Richelieu, Dép. des Est.

L'auteur explique avoir refait le voyage d'Assise en compagnie d'un ami peintre qui a saisi sur son carnet de dessin ce qu'il allait par la suite porter « à ses planches de cuivre », 40 ans après avoir découvert la ville en compagnie d'un autre de ses amis, philosophe, et après l'avoir revue dans l'intervalle en toutes saisons. Au cours de ce nouveau séjour, réalisé à l'occasion du centenaire franciscain, dans cette Ombrie « qui ne change pas », les deux hommes logent dans le couvent qu'y fondèrent les Colettines de Paray-le-Monial, arrivées à Assise 20 ans plus tôt : « le beau couvent qui contemple, par toutes les paupières baissées de son visage austère, la joie de l'Ombrie éparsée dans l'immensité ». Pératé est critique d'art et c'est en critique d'art qu'il décrit la ville et ses monuments avec de longs développements sur l'histoire de la ville depuis sa fondation, l'histoire de la tombe de saint François, l'importance des confréries. Si l'auteur rappelle au passage l'histoire souvent tourmentée de la ville et de la région, la vision qui l'emporte, comme chez tant et tant d'auteurs français, est celle d'un pays lumineux et suave marqué à jamais par le Poverello : « ce ciel immense et pur comme une bénédiction, ces églises toutes voisines et cette ville enfin, fortement étagée au flanc de sa montagne, c'est l'Ombrie et c'est Assise, le pays et la ville de saint François, Assise dont le nom seul met sur les lèvres une douceur de miel, et dans l'âme l'essor d'une prière ». Ce volume illustré par des gravures de Bouroux s'accompagne d'un second volume, tiré en nombre très limité, tout entier consacré aux gravures de l'artiste : « suite des premiers états et des états définitifs des eaux-fortes gravées par P.A. Bouroux pour le livre Assise d'André Pératé ».

**PERNOT Hubert** (1870-1946)

Tsakonii, Italie méridionale, Péloponèse. - Paris : E. Leroux, 1933. - paginé 13-20 ; in-16 (19 cm).

Note : Sur le « dialecte tsakonien ». - Extrait de la « Revue des études grecques », janvier-mars 1933.

[Paris, BnF, 4-X PIECE-388

Il s'agit du transfert linguistique du tsakonien, de l'aoriste sur une aire plus étendue : cette étude analyse la construction périphrastique dont les parlars de l'Italie méridionale ont gardé quelques vestiges.

**PERRIER Georges** (1872-1946), *général*.

Le Congrès et l'exposition internationaux de photogrammétrie, Rome, 24 septembre-10 octobre 1938. - Paris : Publications du journal « Le Génie civil », 1935. - 16 p. [D. L. 1939.] -IVa-VIc ; in-8°.

Note : Extrait du Génie civil, du 21 janvier 1939.

Autre auteur : Congrès international de photogrammétrie. [5°. 1938, 24 septembre-10 octobre. Rome.]. Editeur scientifique. Exposition internationale de photogrammétrie. [5°. 1938. Rome.]. Editeur scientifique.

[Paris, BnF, 8-V PIECE-26175

C'est le compte rendu de l'exposition de photogrammétrie, organisée à Rome dans les bâtiments du Palais des Mathématiques de la Cité Universitaire. Le stand de l'Italie était très étendu et comprenait le premier appareil photographique réalisé par Paganini en 1878 et le modèle de 1897 « servi à l'expédition du duc des Abruzzes au Karakoram ». L'auteur souligne que l'Italie a été le seul pays qui ait aussi exposé un « avion photographique », c'est-à-dire un avion duquel on pouvait faire des levés photographiques.

**PERROT Emile** (1867-1951).

Un voyage d'études en Italie à l'Institut international d'agriculture et aux pays des agrumes. - Paris : Impr. de A. Maretheux et L. Pactat, 1932. - 81 p. ; in-8°.

Note : Ministère du commerce et de l'industrie. Travaux de l'Office national des matières premières végétales. Notice n° 38, septembre 1932.

[Paris, BnF, 8-S-16151(38)

Perrot s'est rendu à Rome en qualité de premier Président de la Fédération Internationale pour le développement de l'herboristerie médicinale, aromatique et des plantes similaires. Cela lui a fourni l'occasion inespérée de se livrer à une enquête technologique sur les productions du midi de l'Italie : la Calabre méridionale et la Sicile, car depuis longtemps ces régions exerçaient un véritable monopole de la culture des agrumes. Vu le temps limité dont il disposait, il a organisé à l'avance tous les détails

de son séjour. À Palerme il a pu visiter une exploitation dans la banlieue de la ville pour voir sur place une installation hydraulique récente, des champs d'expérience et de culture des citronniers et d'orangers, aussi bien que la station expérimentale des agrumes d'Acireale, au pied de l'Etna. La visite à cette station et aux environs a représenté pour l'auteur l'occasion de pénétrer un peu plus avant dans l'organisation agricole remarquable de ce pays et de recueillir une documentation précieuse. À Reggio il a visité la station d'expérience de la *bergamote* puisque l'Italie possède le monopole de cette production et de la culture. Selon lui, l'Italie s'est orientée avec la plus rigoureuse méthode dans la voie des réalisations agricoles et peut « concurrencer pour certaines productions, d'autres pays qui paraissent jouir d'une situation inexpugnable » (p. 73). L'auteur ajoute que les mesures douanières, qui tendent à fermer les frontières aux échanges internationaux, sont des palliatifs dangereux, dont il faut souhaiter la disparition rapide, car la guerre économique génère la haine et la suspicion parmi les peuples : puisque aucune nation ne peut se suffire à elle-même, tant si elle est agricole que si elle est industrielle, pour Perrot, en tant que membre de la Fédération, il faut étudier en commun les difficultés à résoudre.

« Phalange (La) », 1937, 15 septembre-15 décembre, n° 22-25.  
[Paris, BnF, 8-Z-17732]

A l'occasion du voyage en Sicile de Mussolini en 1937, cette revue post-symboliste consacre un numéro spécial quadruple à l'événement et à l'île même, célébrée par une centaine de textes d'auteurs de nationalités différentes, mais surtout des Italiens et des Français. Parmi ceux-ci Camille Mauclair avec *Taormine*, Claude Farrère et sa *Lettre*, Gabriel Faure et ses *Trois terrasses de Sicile* : *Monreale*, *Agrigente*, *Taormine* insèrent des morceaux appartenant à des ouvrages déjà publiés à part. Mais il faut citer d'autres auteurs qui ont dédié pour l'occasion à cette terre un souvenir ou une réflexion originaux : Saint-Pol-Roux avec *Syracuse* ; Gaston Rabeau avec sa *Méditation au Théâtre de Syracuse* ; Gabriel Hanotaux avec *La Sicile, vue de Palerme* ; Charles-André Grouas avec *Tanagra* ; Emile Ripert qui dresse le parallèle entre *Sicile et Provence* ; Georges Migot avec *Message* ; A. Mugnier dans son bref *Message* fait la synthèse des souvenirs d'un voyage dans cette île, en 1924, par ces trois mots : nature, histoire, ruines. La vue de Ségeste lui inspire une prière de remerciement ; René Gouère, dans *Palerme*, célèbre surtout le passé français de la ville, qui vit encore dans ses palais et ses églises ; Robert Chabré, *Sicile, berceau pontifical* ; André Devaux dans *Sicile* interprète l'île, comparée à une reine, sur les traces de son passé mythologique ; Edouard Schneider avec son *Retour de la Sicile à sa destinée* ; Christian Dédéyan, *Message* ; Edouard Kaiser dédie un long poème à *L'Etna*, qu'il peint dans la duplicité de sa nature de feu et de terre fertile, synthèse parfaite de la vie et de la mort ; Léon Riotor, *Message et poème* ; Elie Ménaut, *Pages provençales de l'album sicilien* ; Yves Bescou, *Sicile !* ; Pierre Lhemier, *Aquarelles* ;

Georges Normandy, *Un artiste sicilien* ; Adolphe de Falgairolle, *Suite sicilienne* ; André Blanchard, *Bucolique* ; Jacques Faneuse, *Visage de la Sicile* ; Louis Duchesne, *Amour de la Sicile* ; Jean Royère, *Le Syrinx*. Armand Godoy, l'un des deux directeurs de la revue conclut cette parade littéraire avec son sonnet *Sicile* où il tient à souligner que la connaissance de cette terre remontait à une époque antérieure, grâce aux descriptions d'un de ses amis, et qu'il avait voulu ensuite vérifier lui-même. Dans le *Discours de Palerme*, en ouverture du volume, Mussolini exalte d'abord les inépuisables richesses de l'île et propose des solutions pour le problème du manque d'eau qui l'accable. Il prend en considération le régime de la grande propriété et de la culture au moyen d'une population active, mais qui n'a pas encore obtenu les avantages dérivant d'une terre fertile ; après ces considérations sur la situation intérieure, il se tourne vers la politique extérieure, en traçant un bilan sur les Pays qui entravent la politique fasciste et en soulignant que la Sicile est « fasciste jusqu'aux moelles » (p. 7). En raison d'une « politique concrète de paix » (p. 8) menée par l'Italie, les relations avec les Etats voisins ne pourront que s'améliorer : tous les peuples que la Méditerranée baigne, les trois continents qui ont concentré leur civilisation autour de cette mer, jouiront de cette condition qui ne tolère pas, de la façon la plus catégorique, le bolchévisme ou quoi que ce soit de semblable en Méditerranée. La Direction tire la *Conclusion* et John-Antoine Nau conclut le numéro avec *La Phalange rétrospective* : l'île pâle.

PHILIBERT Madame, voir MADAME PHILIBERT

PIERREFEU Jean de (1881-1940)

La Saison diplomatique. Gênes (avril-mai 1922). - Paris : F. Aubier, 1926. - 263 p. ; in-16. (La couverture porte : « 4e mille »).  
[Paris, BnF, 8-G-11953]

Au moment où la face de l'Europe s'est modifiée, dans une ère de détente et de paix retrouvées, l'auteur se fait emporter par un flash-back au 10 avril 1922 lorsqu'il s'est ouvert à Gênes, sous la présidence de M. Lloyd George, une conférence économique à laquelle ont participé trente-quatre nations. De la Côte d'Azur où il se trouvait, il rejoignit aussitôt Gênes pour ne pas rater un pareil événement dont il va raconter, dans ces notes d'un intérêt rétrospectif certain, tant les phases d'importance politique, que les autres moments de détente et d'intérêt touristiques. Rien n'échappe à la plume de l'écrivain de l'imposante troupe internationale composée de chefs d'États, d'hommes politiques, de diplomates, d'experts, de journalistes et de policiers qui vont prendre leurs quartiers diplomatiques dans la ville en vue d'une campagne de négociations qui sera difficile, longue et embrouillée. Pendant cet événement qui durera jusqu'au 20 mai, il résistera à la tentation de fuir vers Florence et Rome, pour vivre à fond ce scénario. Le peuple italien n'échappe pas à sa loupe : il en exalte la courtoisie, la politesse – en particulier envers les Français – l'hospita-

lité, même la discipline des files, l'ordonnance des rues, bref un « rigorisme » qui lui fait regretter le charme des belles filles dans certains quartiers du Port. Pour l'occasion, la ville de Gênes s'est habillée de neuf, « l'Italie pittoresque et pouilleuse de Stendhal n'est plus » : en touriste, de Pierrefeu donne la vue d'ensemble des palais, des églises, du Campo-Santo, du terrain de football des sportifs, des boulevards et des artères de communication ainsi que des circuits de tramways « a Monte » et « a Mare ». L'industrie hôtelière, de l'hôtel Savoia en particulier, est aussi prise en considération. Mais la plupart de l'ouvrage est dédiée à la conférence : une suite de petits comptes rendus donnés au jour le jour, en un style de roman-chronique, décrit l'étoffe solide des hommes politiques français tels Briand, Poincaré, Honnorat et Barthou, mais aussi les répliques de Lloyd George et la rupture entre la France et l'Angleterre qui mettra fin, au moins pour un temps, à ce que l'on nomma l'entente franco-britannique. Il note aussi l'attitude et la résistance des russes.

Certaines séances sont glosées par les visites aux alentours : en traversant l'un des plus beaux paysages du monde par la route étroite et sinueuse, il décrit Rapallo devenu un centre d'excursions très fréquenté, Santa-Margherita et Porto-Fino, la perle de cette côte, un coin ravissant de rochers où l'eau paisible a la nuance d'émeraude d'un fjord norvégien et où l'auberge sur le port embaume la friture.

Ce petit livre permet au lecteur, outre que de mesurer le chemin parcouru depuis six ans par les rapports entre les Nations européennes après le traité de Versailles, d'avoir aussi un intéressant aperçu de la ville de Gênes qui a réalisé « l'unité dans la fantaisie », exemple d'un Pays et d'un peuple en pleine évolution sociale et culturelle.

**PIÉTU A., curé de Neuvy-Saint-Sépulcre - Indre**

Un pèlerinage à Rome... Lettre-préface de Son Excellence Mgr Izart. - Châteauroux : Impr. centrale, 1934. - 92 p., fig. et portr. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7146

L'exemplaire conservé à la Bibliothèque du Vatican est un hommage de l'auteur qui en fit cadeau au pape Pie XI en signe de « vénération profonde ». La photo du pape apparaît au début du livre, suivie par une lettre-préface de l'archevêque de Bourges, qui a des mots très élogieux sur l'ouvrage, et par un rapport du censeur diocésain qui résume la brochure en donnant son autorisation à l'imprimer. En considération de ces appréciations, l'auteur s'est donc décidé à publier les quelques notes de son pèlerinage à Rome. Les 12 chapitres illustrent le tour classique de ce type de voyage, fait à l'occasion des jubilés. Partis de Paris le soir du 2 octobre 1933 de la gare de Lyon, 600 pèlerins arrivent d'abord à Turin, où ils visitent le Saint-Suaire, exposé « à la vénération des fidèles » pendant un mois. Trois jours plus tard le groupe est à Rome, « ville incomparable » et à Saint-Pierre. La table des matières indique les cathédrales visitées, de Saint-Paul-hors-les-murs à Sainte-Marie-Majeure, les musées

et les lieux historiques. L'audience pontificale et le discours du Saint Père suscitent l'admiration du prélat : « quelle grande chose que la Papauté ! Quelle institution bienfaisante ! ». Le VI<sup>e</sup> chap. est entièrement consacré au Pape et à ses encycliques. Le VII<sup>e</sup> aux catacombes. Dans le VIII<sup>e</sup> chap. l'auteur, en abordant un argument nouveau : *Les Bailias et le fascisme*. *Le Duce*, pose une question importante : « Que penser de cette organisation ? ». S'il est favorable à la pratique d'entraîner les jeunes aux exercices physiques, il craint aussi qu'« à force d'exciter une idée on n'en fasse une idole ». Et si, se demande-t-il encore, en nourrissant ces jeunes du lait de la Louve, on allait développer chez eux « des instincts et des appétits de loups ? ». De même, s'il juge légitime de réveiller « des énergies endormies » et de mettre en valeur « des ressources matérielles et morales du pays », il ne faut pas franchir les limites imposées par le Pontife. Presque à la fin de son séjour, l'auteur assiste à un discours du Duce et témoigne son admiration pour lui surtout parce qu'il lui apparaît « comme un de ces hommes providentiels que Dieu se plaît à susciter en vue d'une mission déterminée ». Cette mission était de « barrer le passage, le torrent du bolchevisme déchaîné ». Mais, à la fin, la visite au Musée fasciste où les murs sont tapissés d'« appels aux armes », d'« images de guerre et de mort », où l'on voit « l'emblème de la force portée aux excès de la violence », pousse le pèlerin à sortir en toute hâte de ce lieu à l'« atmosphère lourde d'orage ». Le dernier chapitre est consacré à une brève excursion à Naples et à Pompéi, avant le retour en France, le 10 octobre.

**POIX Georges, docteur**

Le Congrès de Palerme et la lutte antituberculeuse en Italie. - Paris : Masson, 1930. - 16 p. ; in-8°.

Note : Extrait de « La Presse médicale », n° 33, 1930.

[Paris, BnF, 8-T PIECE-4888 ; 8-T PIECE-8066

L'auteur de cet extrait de « la Presse médicale » du 23 avril 1930 est un médecin qui prit part au Congrès de Palerme, organisé par le Président de la Fédération italienne fasciste pour la lutte antituberculeuse. A part l'importance du sujet, l'auteur avoue avoir été tenté d'y participer « par le désir de visiter la plus belle et la plus grande des îles méditerranéennes ». Citant Cicéron et des souvenirs tirés de l'Odyssée, il dit que dès l'antiquité, l'île était considérée comme « un pays de merveilles ». En revenant à son époque, il loue le gouvernement italien qui a investi en Sicile « d'importants crédits pour créer des routes, favoriser le reboisement, améliorer les méthodes de culture, combattre le paludisme ». Il l'apprecie également pour avoir développé la lutte antituberculeuse en faisant approuver par le Parlement, en 1927, la loi de l'assurance obligatoire contre cette maladie.

**POUZIN-COFFIN A.**

Le plus beau des voyages. Palestine Egypte. Syrie. Sicile. - Paris : Ed. « Alsatia », sm, 7 avril 1938. - 219 p., pl. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-G-13761

C'est la chronique d'un religieux qui s'embarque à Marseille avec un groupe de pèlerins pour rejoindre la Terre Sainte après un voyage de 31 jours. Après la Messe, les chants religieux et la séparation des familles parmi les larmes de circonstance, le navire gagne la mer. Le narrateur fait allusion au mal de mer dont certains souffrent, à la pureté et au parfum de l'air respiré sur le pont le matin : mais ce qui le frappe surtout, pendant la traversée jusqu'Alexandrie, c'est la beauté de la mer orientale qu'il compare à la beauté et aux caprices d'une femme pour le changement de ses couleurs et pour ses vagues, ondoyantes comme une chevelure, selon la leçon baudelairienne. Il raconte aussi, pendant sa vie à bord, les messes célébrées avec des moyens de fortune, où les valises font fonction d'autel. Après ce paisible trajet agrémenté aussi par les conversations avec le père Poidebard, jésuite, aviateur et génie scientifique qui explique à l'écrivain les liens entre la vie scientifique et la religion, le groupe visite l'Égypte et la Palestine. L'Italie occupe la partie finale du voyage : le retour se fait par Palerme que Pouzin-Coffin définit « la ville fleurie, la cité heureuse », rayonnante dans la beauté de ses arbres de citrons et ses glycines. Il décrit les petits oratoires où les angles cachent des Madones peintes ; il est frappé par les hautes charrettes anglaises, avec des panneaux décorés, traînées par des ânes décorés en beauté avec des plumes colorées ; mais il parle aussi des catacombes construites à la suite d'une épidémie de choléra qui frappa la ville au XVI<sup>e</sup> siècle en provoquant huit cents morts, de l'église de Saint-Jean-des-Ermites et de la beauté de la Cathédrale de Montréal avec ses mosaïques, son jardin et son cloître. Le groupe visite le Palais Royal avec son escalier impressionnant en marbre, la sacristie et ses mosaïques, le Monte Pellegrino qui garde les restes de Sainte Rosalie, la protectrice de Palerme, « incrustés » dans le rocher, mais il admire surtout l'église de la Martorana, un bijou de l'art byzantin qu'il compare à la basilique Saint-Marc de Venise. Les côtes de la Sardaigne sont la dernière partie italienne que le groupe peut admirer : ils voient les maisons témérairement accrochées au rocher et les pêcheurs qui, de leurs bateaux, font leur provision d'eau. La Sémillante s'érigeant avec sa croix, comme une pyramide, rappelle la mort de 750 soldats en 1888 dans un accident de mer pour une tempête et qu'Alphonse Daudet a décrit. Le groupe gagne enfin Marseille à travers les Bouches de Bonifacio et la Corse.

**PRIMOLI Joseph, comte**

Une promenade dans Rome sur les traces de Stendhal. Inédits de Stendhal, in *Les Amis d'Édouard*. 45. - Abbeville : impr. de F. Paillart, (1911) - In-16.

Note : Collection hors commerce dont les divers fascicules sont catalogués individuellement.

[Paris, BnF, RES P-Z-581 ; Z BARRES-24409 < Ex. 1 >

Le comte Giuseppe Primoli était un Italien, qui avait vécu plusieurs an-

nées en France car sa mère Carlotta était une des nièces de Napoléon I<sup>er</sup>. Très lié à sa tante, la Princesse Mathilde, il avait fréquenté son salon et avait connu tous les écrivains qui y étaient invités ; entre autres, Théophile Gautier, Flaubert, les Goncourt, Daudet. Passionné de littérature et de Stendhal en particulier, il a recueilli durant sa vie une énorme quantité de livres, dont plusieurs dans l'édition originale ou avec dédicace de l'auteur. Le livre, dont nous allons parler, réunit des croquis de Rome que le comte esquisse à la manière de Stendhal. Une promenade à travers son quartier, compris entre le pont Coelius et la rue des Coronari, fréquentée à l'époque par des femmes « qui grouillent à travers ce labyrinthe sordide » à la recherche de clients et par des « joueurs de morra » qui finissent souvent par se disputer. L'auteur se promène près de son habitation, rue Zanardelli, vers la *piazza Fiammetta*, la *Tor Sanguigna*, « aujourd'hui profanée par un vulgaire charcutier qui attache ses jambons et ses saucisses aux clous où l'on accrochait les têtes des pirates barbaresques » et les *vie delle cinque lune* (aujourd'hui Piazza et Passetto del Cinque lune). Il espère qu'au moins ces noms suggestifs des rues romaines ne seront pas remplacés par d'autres, imposés par « des édiles opportunistes ». On pourrait le rassurer sur ce point, car jusqu'à maintenant ces noms n'ont pas été modifiés ! Il mentionne le magnifique Palais des Orsini qui se dressait sur le Monte Giordano, le Palais Gabrielli devenu Bonaparte – après le mariage d'Augusta Bonaparte avec son cousin Placido, le dernier prince Gabrielli –, avec les bustes de Lætitia et de Pauline, exécutés par Canova. Le comte raconte enfin qu'à l'occasion d'une loterie de bienfaisance chez une de ses amies, parmi des camées et d'autres bijoux, il avait remarqué quatre volumes dont le titre était : *Mémoires d'un Touriste, par l'auteur de Rouge et noir*. Paris, A. Dupont, 1838. En les feuilletant, l'auteur y remarque des notes écrites à la main et se rend compte qu'il s'agit de « l'exemplaire personnel » de Stendhal. « Hypnotisé par ces pattes de mouches », l'auteur s'empare des volumes, tout en proposant à son amie 10 beaux albums en échange pour la loterie. La deuxième partie de ce livre présente des inédits, tirés de quelques œuvres de Stendhal, tels *Mémoires d'un touriste* et *Vies de Haydn, Mozart et Métaïstase*, avec des annotations autographes.

## R

**RÉGNIER Henri de (1864-1936)**

L'Altana, ou la Vie vénitienne, 1899-1924. - Paris : Mercure de France, 1928. 2 vol. - 278-290 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, RES-K-867

C'est en ces deux denses volumes, dont le premier date de septembre 1899 et le deuxième 1899-1924, que Henri de Régnier essaye d'écrire les « mémoires » de sa vie vénitienne en redisant son passé et ses heures « si vivantes » (p. 9) dans la « cité marine ». Ces deux ouvrages prennent le titre de ces « belvédères en bois » (p. 14) si particuliers que l'on peut voir sur le sommet des toits des palais vénitiens : en admirateur passionné de la ville pourtant ce n'est pas en esthète qu'il est resté regarder Venise du haut. En réalité il a fréquemment erré de « calle en calle, de campo en campo » ou « s'est fait promener en gondole » le long des canaux ou de la lagune de Venise pour saisir « les secrets de son silence et de sa beauté ». Mais il a inclus aussi dans ses visites de découverte Chioggia, Sottomarina et la vue de l'Adriatique du haut des *murazzi*, attentif aussi aux gens du peuple croisés dans les calli et aux cérémonies religieuses, rares selon lui, maintenues par la population. Le premier volume est aussi dédié aux êtres qu'il a connus, à tous ces amis et artistes rencontrés à Venise, comme Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux qui logeaient fidèlement à la Casa Zuliani et en particulier ceux qu'il a connus chez les propriétaires du Palais Dario. Même s'il trouve que la « Venise d'aujourd'hui n'est plus la Venise d'autrefois, la Venise des grands Doges du XV<sup>e</sup> siècle » (p. 53), imprégné d'esthétique symboliste, l'écrivain associe toutefois l'évocation élégante et voluptueuse à la description romanesque, aidé dans cela, surtout dans le deuxième volume, par les « promenades » dans la ville : les visites des quartiers de l'Arsenale ou de Cannaregio sont l'occasion pour visiter les églises des Scalzi, de Sant'Alvise, de la Fava, de Santi Apostoli et des Gesuiti qui leur offrent des parcours qu'il définit « tiépolesques » à cause des œuvres immortelles que le peintre y a laissées. Mais il n'a pas négligé non plus les importants alentours vénitiens dont il a laissé des médaillons descriptifs pleins de grâce stylistique, palpitante mais discrète : il décrit la Brenta et les villas magnifiques qui l'enrichissent, il a grimpé sur le Monte Berico et a visité Vicence. Mais l'ouvrage a aussi offert à l'écrivain l'occasion

pour raconter, comme il avait d'ailleurs déjà fait dans d'autres ouvrages, dans les chapitres *Venise menacée* l'anxiété éprouvée pendant la guerre, lorsque à Paris de 1915 à 1918 il franchissait la distance qui le séparait de cette ville bien-aimée, chargée de tant de beautés et menacée, « en attendant l'heure où elle serait enfin Venise sauvée ». C'est donc dans le chapitre *Venise retrouvée* qu'il raconte son retour par le train : la ville l'accueille par son odeur inoubliable de lagune qui s'insinue dans le wagon et où il retrouve « tout un passé » qui va enfin revivre.

Escales en Méditerranée. - Paris : E. Flammarion, 1931. - 250 p. ; in-12.

[Paris, BnF, 8-G-12456

Sur le double registre de l'écoulement temporel et de la fluence aquatique, en de chapitres bien distincts, Henri de Régnier décrit en flash-back évocateurs pleins de confidences affectives et d'accents lyriques les souvenirs liés à deux croisières en Méditerranée : la première en 1904 au bord du blanc yacht *Velleda* en direction du sud de la France, précisément vers Marseille, la deuxième en 1906, sur le blanc yacht *Nirvana*, vers le sud de l'Italie. C'est ainsi que, profondément attiré par la mer et par son éclat, il dresse un parallèle entre sa maison, sa ville normande natale et sa vie parisienne et ses expériences de croisières imbues de substance onirique.

En quittant Rome, où il avait goûté les nobles charmes du printemps, il descend au sud : c'est par la mer qu'il recommande d'arriver à Naples, qu'il avait déjà visitée, pour que la ville offre au voyageur « dans un seul regard le spectacle de la beauté » (p. 53) entre les versants de son Vésuve et les pentes de son Pausillipe, étagée sur ses collines, « dans la lumière où elle semble être sous le regard des dieux ». Les saisons et les différences climatiques sont mélangées. Dans la lumière printanière ou sous la pluie, il revoit toujours Naples avec plaisir : cette dernière fois, en été, il ne restera pas très longtemps à cause de la chaleur extrême, qui ne l'empêche pourtant pas de visiter le quartier du port avec ses boutiques où l'on vend de l'écaille et du corail et d'entrer donc dans les églises de Santa-Chiara, de se rendre à San-Domenico, au Duomo, pour chercher un peu de fraîcheur et pour visiter l'Aquarium. En quittant ainsi les rues poussiéreuses où il a remarqué que les larges percées opérées n'ont pas enlevé leurs aspects pittoresques, il monte jusqu'à la Chartreuse de San-Martino mené par de rudes chemins, sur une vieille « carozella » : malgré le but de cette excursion, le cloître de la Chartreuse, il ne peut pas s'empêcher de remarquer le long de la route « la populace misérable » et les figures singulières qui habitent ce quartier. En des moments tournants de sa reconstruction, l'écrivain rapporte ses *Colloques avec le Magicien* : ce personnage est une sorte de génie inspirateur, « le maître des beaux voyages et des beaux souvenirs » (p. 220) qui lui a confié dans un ordre affranchi du temps, les deux différentes expériences, réunifiées d'escales en escales, en une seule route marine.

C'est ainsi qu'en naviguant lentement sur une eau unie, comme entourées d'une douceur silencieuse, des îles lui sont apparues et sont devenues des campaniles, des coupoles se détachant sur un ciel doucement lumineux « en une sorte de vapeur dorée » : la douceur de Venise s'est unie en un accord physique parfait à l'envoûtement du souvenir. La lagune leur a offert en matinale bienvenue, la prodigieuse ascension de la ville marine : ainsi, ils ont ancré le Nirvana dans le bassin de Saint-Marc, non loin de la Dogana de Marc.

La *Dernière visite du Magicien* clôt cette célébration onirique qui a permis à l'écrivain de revivre simultanément et d'accomplir en un seul voyage un double et richissime parcours marin.

**REMOND Georges** (1877-1965)

Venise, neuf lithographies de Georges Dufrénoy. - Lourmarin-de-Provence : Les Amis de Lourmarin, 1932. - Paris : Impr. du Luxembourg. - 49 p. : ill., couv. ill. ; 38 cm.

Autre auteur : Dufrénoy, Georges (1870-194...). - Illustrateur. (En feuilles).

[Paris, BnF, 8-K-6007 ; Arsenal, FOL-Z-3401

**RENAN Henriette** (1811-1861)

Souvenirs et impressions, Pologne, Rome, Allemagne, voyage en Syrie. Publié avec des notes par Henri Moncel. Introduction par Mary Duclaux (1857-1944). - Paris : la Renaissance du livre, 1930. - 268 p. et portraits ; in-12.

Note : Nouvelle Bibliothèque romantique, publiée sous la direction de Henri Girard. N° 1.

[Paris, BnF, 8-Z-25125(1)

Ces pages restées pendant 60 ans inédites sont les notes jetées sur le papier par Henriette Renan soit au cours des séjours à l'étranger (1842-1850) liés à sa fonction d'institutrice française des filles du comte Zamoyski, soit au cours du voyage (1860-1861) où elle trouva la mort, en accompagnant son frère Ernest dans la mission qu'il lui avait été confiée dans l'ancienne Phénicie. De Trieste, Venise, Padoue, Ferrare, Bologne, Florence, Livourne, Civitavecchia par lesquels elle gagne Rome en 1846 avec les Zamoyski, Henriette ne dit mot. En fait, seule Gênes, vue au retour, semble l'avoir charmée par sa beauté, par « l'air laborieux, probe et aisé des habitants », par le costume gracieux des femmes, « propre, soigné, bien mis et bien porté ». Sa conclusion d'ensemble ? « Comme toute l'Italie, mais bien plus encore que tout le reste, Rome m'a donné des déceptions cruelles ».

De la route qui mène de CivitaVecchia à Rome, elle écrit : « Lorsqu'on

s'éloigne de la mer, la vue s'attriste de toutes parts : les campagnes sont désertes, tout a un aspect de misère et de délabrement qui serre le cœur ». De la Rome antique : « Heureux qui ne connaît de Rome que les récits de Tite Live », « Le forum romain (...) porte aujourd'hui le nom de campo Vaccino et est obstrué de malpropres et misérables petites maisons qui servent, je crois, de cabaret, par une allée d'arbres très peu prospères, et par le triste bétail qu'on vient y vendre »... « Il ne reste au Capitole aucune trace d'antiquité, si ce n'est les musées ».

De la Rome papale : « Dans une ville où l'on a voulu donner à tous les monuments un caractère religieux, on trouve à chaque instant un déploiement de force militaire qui rappelle une ville en guerre ou une forteresse ». De Saint Pierre : « Tout se perd dans cette immensité et, par la perfection même du travail, l'homme apparaît trop dans ce qui vous environne ». De la musique de la chapelle papale : « cette musique est admirable sous le rapport de l'art, mais ce n'est point religieux ». Mais surtout, ce qui l'ulcère, c'est le contraste entre le luxe ostentatoire des hauts dignitaires de l'Église et l'état du peuple « dont la misère ne saurait être ni décrite, ni comprise ».

Evoquant la multitude des mendiants, elle note : c'est « pour beaucoup une sorte de spéculation lucrative. L'un se tenant à la Trinité-des-Monts aura donné 121.000 écus romains en mariage à sa fille ».

Enfin elle voit un rapport direct entre « la populace romaine » de son temps et les Romains dégénérés du temps de l'Empire : l'horreur du travail, une espèce de féodalité, la superstition, le goût violent pour les jeux d'argent.

**RICHAUD Paul** (1887-1968), *monseigneur, chanoine*

Chemin de croix des jeunes, au Colisée (Vendredi saint 1929). - Paris : P. Téqui, 1929. - 26 p. ; in-16.

[Paris, BnF, D-92968

Tout petit livre, destiné à accompagner les jeunes qui suivent les fonctions religieuses de la Via Crucis le vendredi saint. Chaque chapitre est consacré à l'histoire des stations, de la première : *Jésus est condamné à mort*, à la dernière, la quatorzième : *Jésus est enfermé dans le tombeau*.

**RIGOTARD Laurent**

Étude de quelques sols volcaniques d'Italie. - Paris : Dunod, 1935. - 12 p., fig. et carte ; in-8°.

Note : Extrait des « Annales agronomiques », novembre-décembre 1934.

[Paris, BnF, 8-S PIECE-15988

M. Rigotard est un ingénieur agronome qui a examiné les sols de la région de Rome et de Naples en technicien. Son attention se porte en particulier sur les anciens volcans du Latium, sur le Monte-Cavo dont les

laves « sont devenues spongieuses et friables » et sur les sols de la région du Vésuve où l'on comprend que « l'élément volcanique joue encore un grand rôle ». Il en présente des échantillons avec leur composition chimique en donnant l'explication de la fertilité du sol des terres dans le voisinage du Vésuve.

**RIOTOR Léon-Eugène-Emmanuel**

Locarno et les îles Borromées. - Paris : P. Roger, 1929. - 209 p., fig., pl., cartes ; in-8°.

Note : Voyages de jadis et d'aujourd'hui.

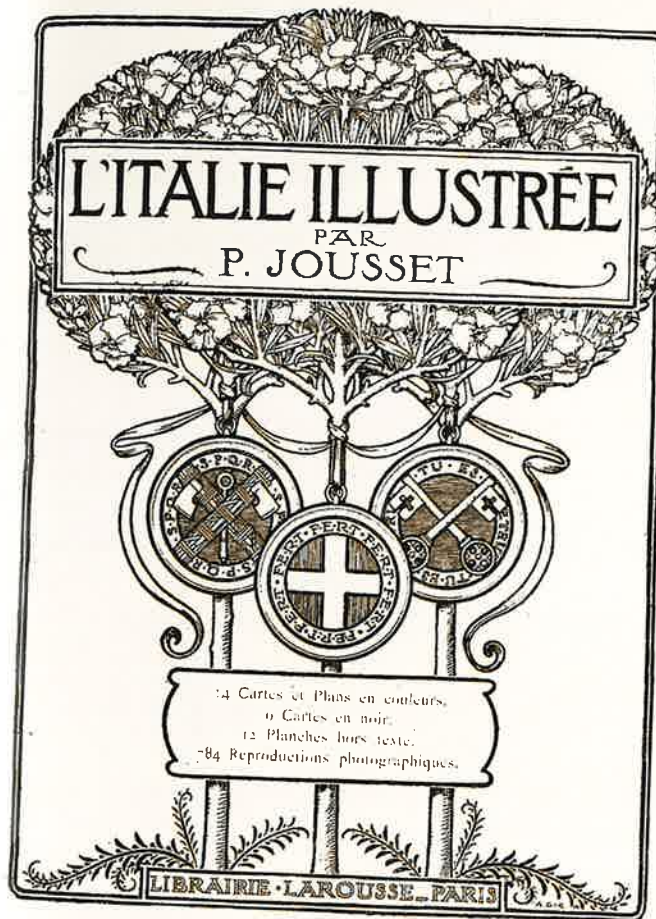
[Paris, BnF, 8-K-6794

Le narrateur explique avoir voulu revoir les lacs de la Haute Italie au printemps. Il avait sur place un correspondant, ancien officier alpin et professeur de l'Institut géographique de Novare qui le reçoit chez lui, à Arona, et, accompagné de sa fille et assistante, lui sert de guide. Partant du sud du lac Majeur, toujours désigné dans le texte sous son autre appellatif, le Verbano, les trois personnages remontent, de localité en localité, vers le nord, jusqu'à Locarno, avant de visiter la zone du petit lac d'Orla, à l'ouest du lac Majeur, et, toujours à l'ouest, l'Ossola.

Ce périple donne lieu à des descriptions très détaillées tant du point de vue de la nature que de l'œuvre bâtie des hommes, le tout accompagné de très amples références historiques concernant les cités aussi bien que les monuments singuliers.

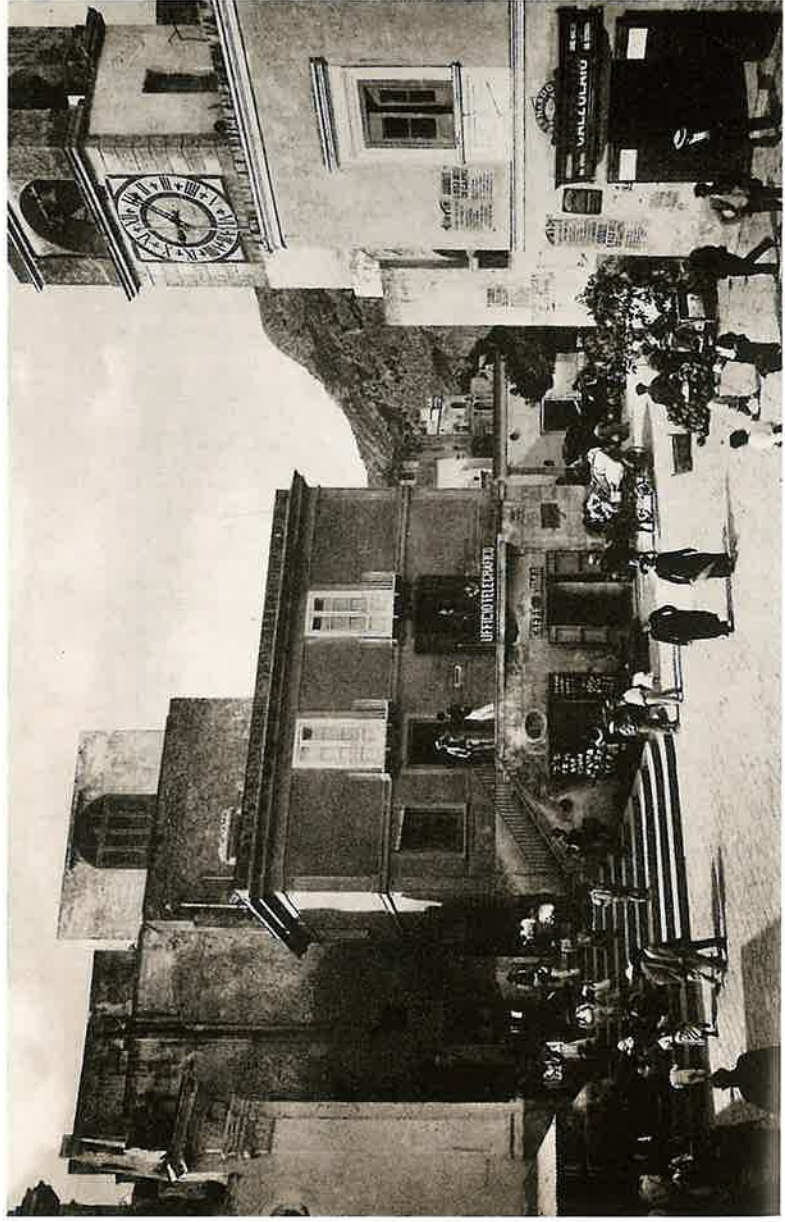
Les trois premières parties sont consacrées au lac Majeur sur lequel l'auteur porte le jugement générique qui suit : « Le Verbano est partout une admirable harmonie d'unité, non seulement par sa structure physique, mais encore par la physionomie des peuples qui habitent ses rives, par les événements historiques qui se sont succédés dans les siècles, par le génie artistique qui a conçu les monuments ». Parvenu aux îles Borromées, sa préférence va à l'île des pêcheurs et à « la discrète harmonie de ses maisons blanches », plutôt qu'à l'isola Bella, défigurée, à son sens, par le « monstrueux et bouffon » abus du baroque et du rococo. Mais le plus précieux reste, pour lui, la majesté et la « poétique sérénité » de la nature chantée par Manzoni et Carducci. Jamais il n'en goûte mieux lui-même et n'en fait mieux goûter le romantisme que lors d'une promenade nocturne en bateau sur le lac au moment où, dans le silence, s'élève, en patois piémontais, une romance « d'une langueur incomparable ».

Du lac d'Orla, qui fait le contenu de la 4<sup>e</sup> partie, il souligne le contraste entre la côte méridionale et le centre, doucement ondulés, et la rive septentrionale aride et sévère. Objet de la 5<sup>e</sup> partie, l'Ossola, « une des principales productrices de houille blanche de l'Italie », est explorée dans ses quatre vallées principales qui rayonnent, autour de sa capitale, Domodossola : la Vigezza avec ses pâturages et ses bois, la Fornazza torrentueuse, la Bognanca et la sauvage Divedra. Le voyageur est particulièrement laudatif envers sa population aux « séduisants » costumes paysans et au dia-

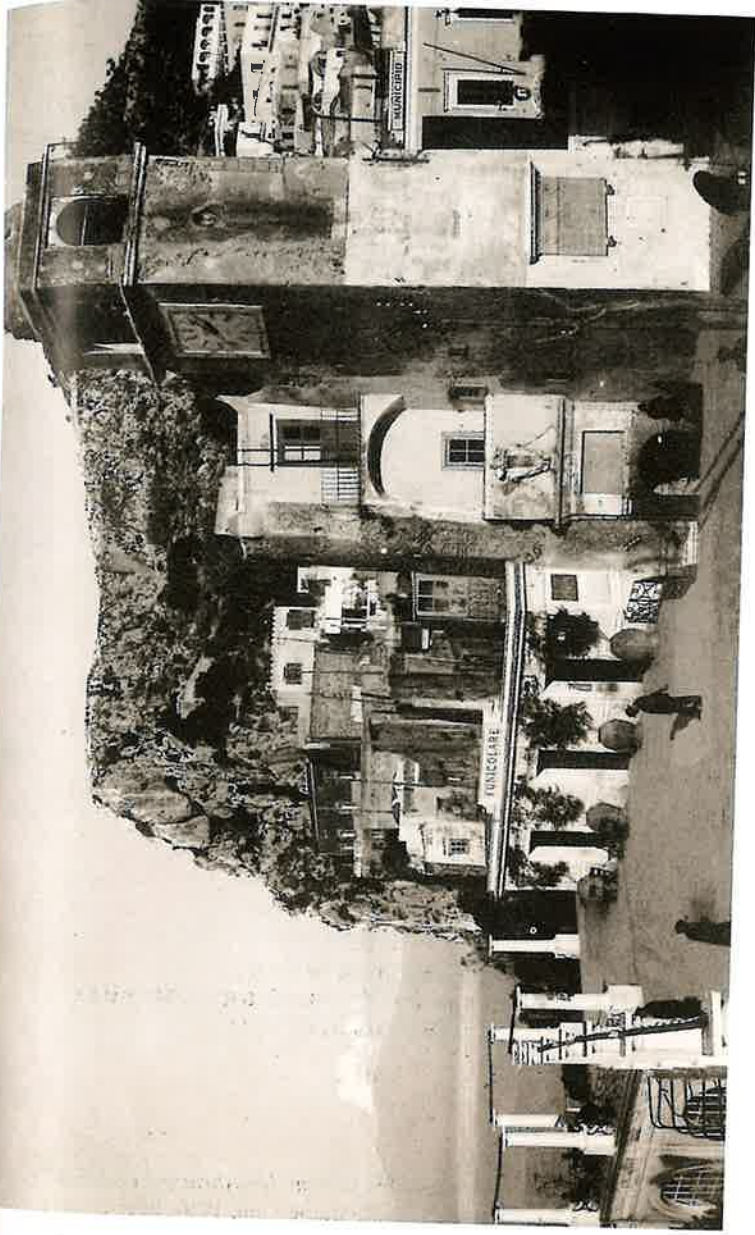


1. PAUL JOUSSET, *L'Italie illustrée*, Paris, Larousse, 1904. Page de titre.





2. Capri. La Piazzetta. Début XX<sup>e</sup> siècle.



3. Capri. Le Vésuve vu de la terrasse du funiculaire. Début XX<sup>e</sup> siècle.

MEMBRE DE L'INSTITUT

VOYAGE  
DANS  
LES ABRUZZES  
ET  
LES POUILLES  
(3-17 MAI 1914)

*Avec gravures dans le texte*



PARIS  
LIBRAIRIE PLON  
PLON-NOURRIT ET C<sup>o</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

1916

4. GUSTAVE SCHLUMBERGER, *Voyage dans les Abruzzes et dans les Pouilles (3-17 mai 1914)*, Paris, Librairie Plon, 1916. Page de titre.

ANDRÉ MAUREL  
○○○  
PETITES  
VILLES D'ITALIE

III

ABRUZZES — POUILLES — CAMPANIE

AQUILA — FOGGIA — LUCERA — BARLETTA —  
TRANI — CASTEL DEL MONTE — BARI — LECCE —  
TARENTE — PAESTUM — SALERNE — RAVELLO —  
AMALFI — SORRENTE — CAPRI — POMPEI —  
CASERTE — CAPOUE — MONT-CASSIN, ETC., ETC.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79  
1910

Droits de traduction et de reproduction réservés.

5. ANDRÉ MAUREL, *Petites villes d'Italie, III. Abruzzes, Pouilles, Campanie*, Paris, Hachette, 1910, deuxième édition. Page de titre.



6. *André Maurel.*

# Le VISAGE de l'ITALIE

publié sous la direction littéraire de GABRIEL FAURE

Préface de BENITO MUSSOLINI

PAUL BOURGET, HENRI DE RÉGNIER,  
HENRY BORDEAUX, GEORGES GOYAU, PIERRE DE NOLHAC,  
*de l'Académie Française*

GÉRARD D'HOVILLE et MARCELLE VIOUX,  
MARCEL BOULENGER, GABRIEL FAURE, PAUL GUITON,  
ERNEST LÉMONON, EUGÈNE MARRAS,  
MAURICE MIGNON, ED. SCHNEIDER, J.-L. VAUDOYER.



A PARIS  
Aux  
HORIZONS DE FRANCE  
Sp. Rue de Clugnot-Foy  
MCMXXIX

7. *Le visage de l'Italie*, publié sous la direction de Gabriel Faure, préface de Benito Mussolini, Paris, Aux Horizons de France, 1929. Page de titre.

**HENRI DAVID**

---

**EN GRANDE  
GRÈCE**

---

ALÉNIENNES  
DEUX FIGIERS



**ÉDITIONS EUGÈNE FIGUIÈRE**

PARIS - 166, Boulevard Montparnasse, 166 - PARIS

8. HENRI DAVID, *En Grande-Grèce*, Paris, Figuière, 1935.

PIERRE SEBILLEAU

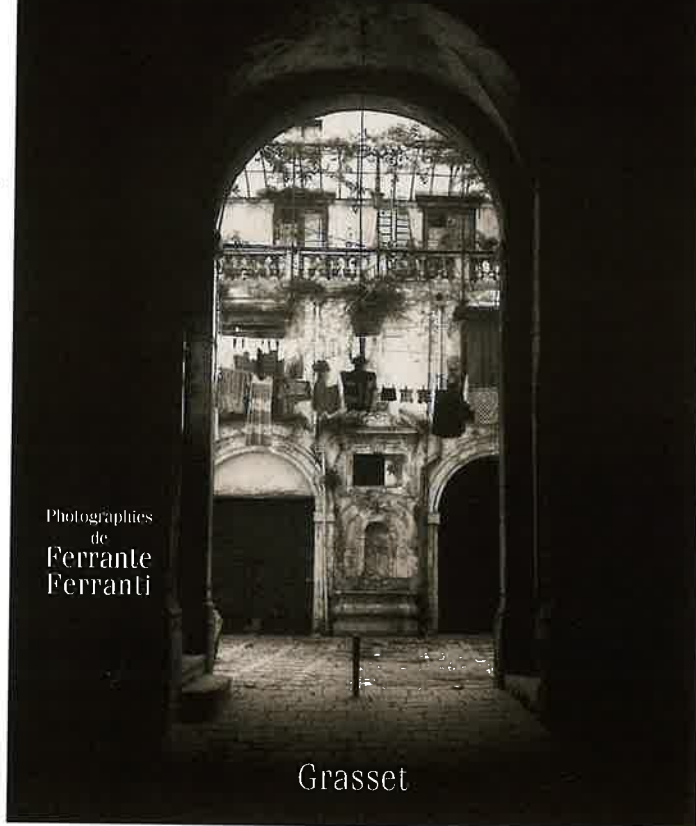
**ITALIE  
DES  
CONTRASTES**

*Calabre, Pouilles, Lucanie*

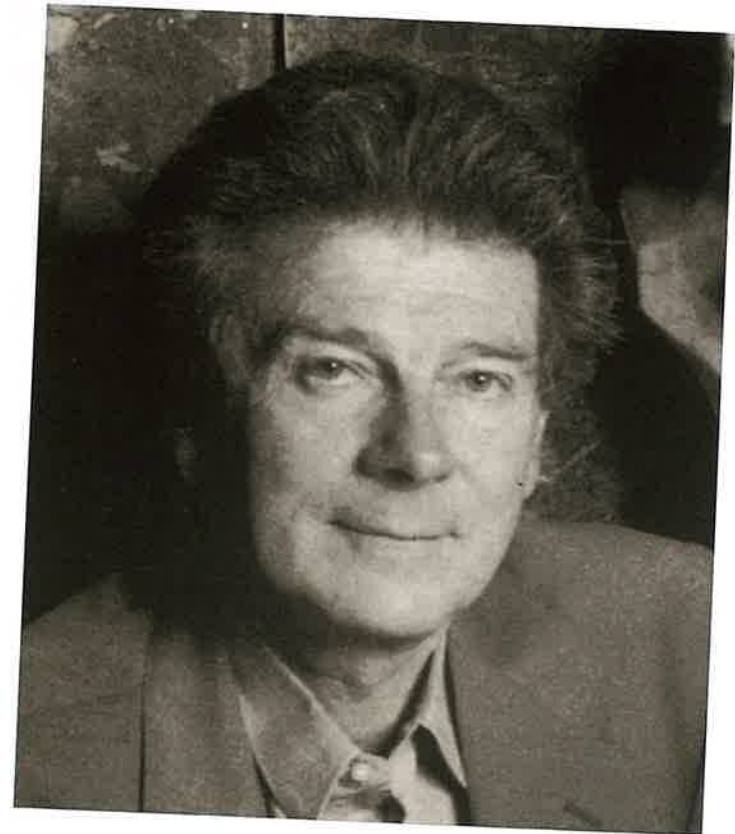
ARTHAUD

9. PIERRE SÉBILLEAU, *L'Italie des contrastes. Calabre, Pouilles, Lucanie*, Paris, Arthaud, 1961. Page de titre.

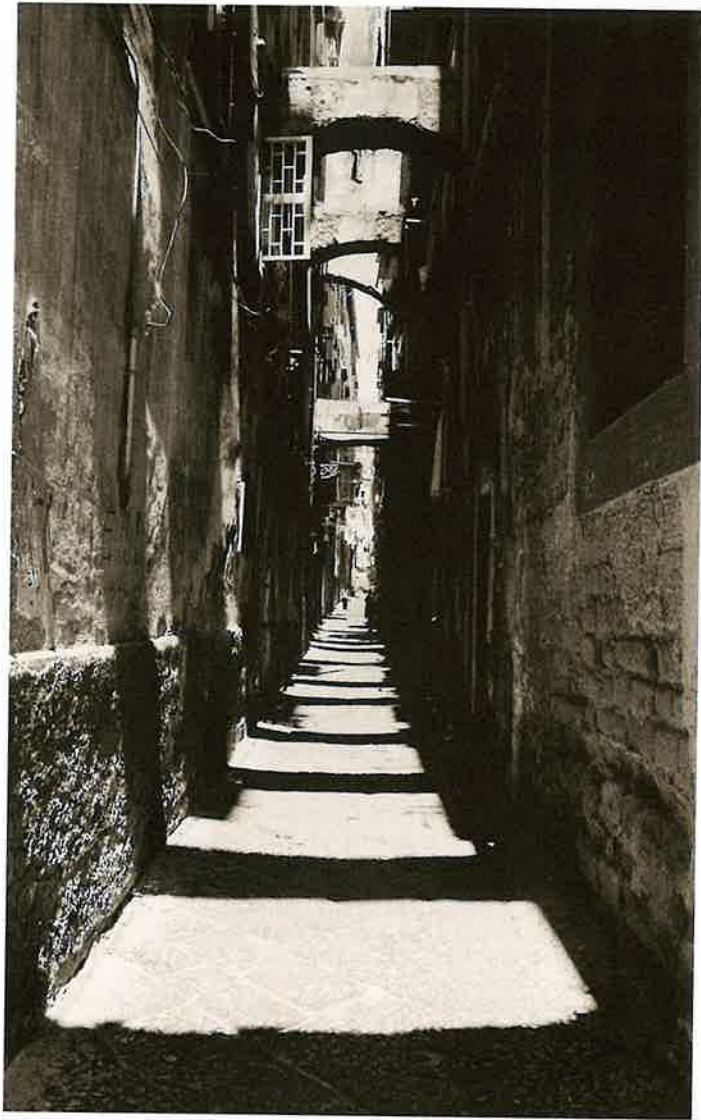
Dominique Fernandez  
Mère  
Méditerranée



10. DOMINIQUE FERNANDEZ, *Mère Méditerranée*, photographies de Ferrante Ferranti, Paris, Grasset, 2000. Nouvelle édition. Couverture.



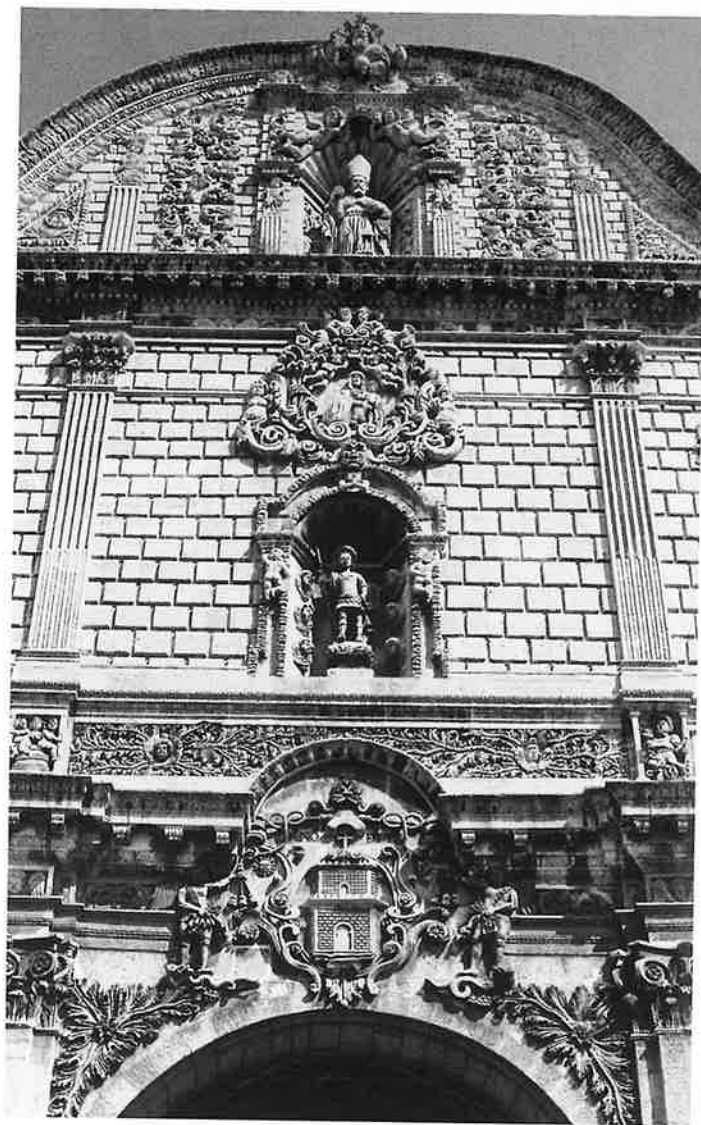
11. *Dominique Fernandez.*



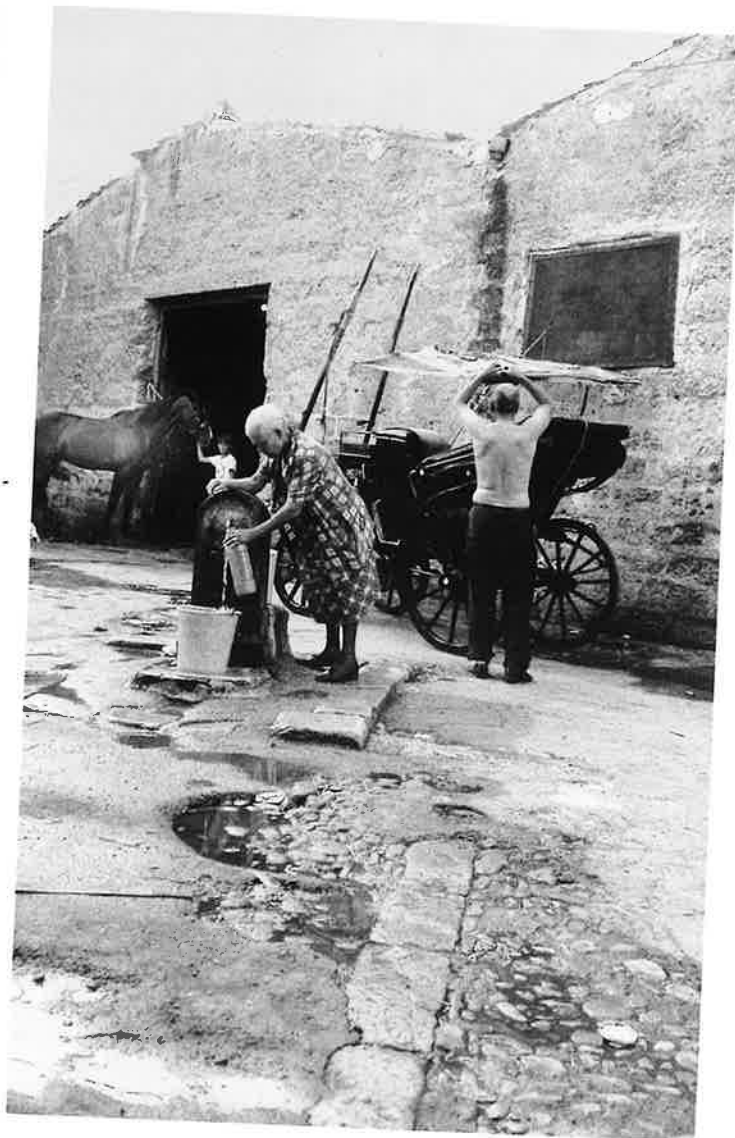
12. FERRANTE FERRANTI, *Naples*. " *Vicolo* " dans *Spaccanapoli*, photographie, in Dominique Fernandez, *Mère Méditerranée*, photographies de Ferrante Ferranti, Paris, Grasset, 2000.



13. FERRANTE FERRANTI, *Naples*. *Escalier d'accès au couvent San Gregorio Armeno*, photographie, in Dominique Fernandez, *Mère Méditerranée*, photographies de Ferrante Ferranti, Paris, Grasset, 2000.



14. FERRANTE FERRANTI, *Sassari. Façade du Duomo*, photographie, in Dominique Fernandez, *Mère Méditerranée*, photographies de Ferrante Ferranti, Paris, Grasset, 2000.



15. FERRANTE FERRANTI, *Quartier populaire de Palermo*, photographie, in Dominique Fernandez, *Mère Méditerranée*, photographies de Ferrante Ferranti, Paris, Grasset, 2000.

Paul Morand  
de l'Académie française

# Venises

Gallimard

16. PAUL MORAND, *Venises*, Paris, Gallimard, 1971. Page de titre.

1921-1940 353

lecte fait de « rauques consonances », qu'il qualifie de « saine » et de « solide, sobre et laborieuse ».

**RIPERT Émile (Louis-Marie-Adrien-Émile)** (1882-1948)  
Le Train bleu, poèmes. Provence, Languedoc, Italie, Corse, Algérie, États-Unis. - Paris : E. Flammarion, 1928. - 294 p. ; in-18.

[Paris, BnF, 8-YE-12394

L'auteur, ainsi qu'il l'énonce dans l'introduction, se proposait grâce à ce petit recueil de poésies de faire voyager qui ne le pouvait par manque d'argent, de faire voyager « sans quitter le ciel gris de Paris ». Après quelques sections dédiées à la France d'alors, en deçà (Provence, Languedoc, Corse) et au-delà (Algérie) de la Méditerranée, vient la section consacrée à l'Italie : l'une des plus brèves avec « Languedoc » et « La Demeure de soleil ». Un poème est inspiré par Parme, un autre par Florence dont sont décrits les jardins, le Dôme, le Palais Vieux. Rome, en se plaçant face aux ruines d'un empire, est l'occasion de traiter de la caducité des choses matérielles et de la survivance de la poésie. Assise, revue en l'absence d'un ami cher, est évoquée le jour du dimanche des Rameaux (10 avril 1927) ; « De longs cortèges de bergers sont venus de plus petits hameaux. Dans la cité mystique, au son des belles cloches. Des rameaux d'oliviers tremblent à tous les doigts et naïves, des mains sortent des grandes poches, montrant des chapelets bénis par saint François ». Le cycle se ferme par un poème intitulé « Départ » où l'auteur dit son attachement profond à l'Italie « alors que les côtes toscanes n'étaient plus qu'une brume bleue à l'horizon Je sentis tout à coup un terrible frisson qui secouait mes os et mon âme meurtrie Comme si je venais de quitter ma patrie ... ».

Le poème d'Assise, couronné par l'Académie Française, prix St Cricq-Théis. - Paris : La Renaissance du livre, 1921. - p. 208.

[Paris, BnF, 2000-63652

**ROTHÉ Edmond** (1873-1942)

Comptes rendus des séances de la 1ère conférence réunie à Rome du 2 au 10 mai 1922. - Toulouse : impr. de E. Privat, 1922. - 94 p. ; in-8°.

Autre auteur : Association internationale de séismologie et de physique de l'intérieur de la terre. Conférence. [1° 1922, 2.10 mai. Rome.]. Editeur scientifique.

[Paris, BnF, 8-S-16701(1)

L'auteur écrit le compte rendu des séances tenues par les membres de l'Association internationale de séismologie et de physique de l'intérieur



de la terre, réunis à Rome en mai 1922. Les relations des participants des travaux ne rentrent pas dans notre sujet, alors qu'il peut nous intéresser leur visite à l'Observatoire de Rocca di Papa, où l'on emmène en voiture les intervenants à la fin du colloque. Après le dîner, ils ont gravé les pentes du rocher jusqu'à l'Observatoire pour admirer la collection d'appareils historiques qui y sont conservés.

### ROUSSEAU Christiane

Assise. - Paris : Bloud et Gay, 1927. - 56 p., fig., couv. ill. ; in-8°.

Note : Bibliothèque catholique illustrée.

[Paris, BnF, 8-K-6681]

Le VII<sup>e</sup> centenaire de la mort de Saint François offre le prétexte aux fidèles de se rendre en foule dans la ville d'Assise. Voilà donc encore un ouvrage inspiré plus de la figure du Saint que du lieu où il vécut : le « Poverello » y a laissé une empreinte profonde et a rendu impérissable son nom. L'auteur souligne la profonde sainteté que la ville dégage. Évocatrice du passé, à Assise tout parle de Saint François. Christiane Rousseau trace donc les étapes historiques fondamentales de la ville en partant de la période romaine, pour continuer avec la période médiévale en situant, parallèlement, l'édification des églises principales et des Saints qui les inspirèrent : c'est le cas de l'église de Sainte Claire, par exemple, édifiée au XIII<sup>e</sup> siècle « intra-muros », de Saint Rufin, du nom de l'évêque tué par Dioclétien, dont le corps fut récupéré par les Chrétiens et placé dans la crypte de la Cathédrale érigée en son nom. Les invasions barbares ont suivi ces périodes. Le chapitre *Sur le pas de Saint François* contient tant l'histoire du personnage que l'histoire des lieux : pour suivre ses pas, en effet, « il nous faut quitter Assise et entreprendre un pèlerinage aux lieux où l'ascète aimait se retirer » (p. 17-18). L'auteur décrit l'ermitage de Rivo Torto, les cavernes des Carceri et la chapelle de la Portioncule, où Saint François et ses disciples venaient chaque soir après les durs travaux de leurs journées : elle ne se limite pas à décrire le panorama, mais elle s'essaye à reproduire l'ambiance dégagée. Aux Carceri, par exemple, tout est silence et prière : « de cette austère Thébaïde des premiers Franciscains, s'exhale un parfum de sacrifice, et si intense est la joie qui enveloppe le pèlerin, si profonde est la paix qui le pénètre, que nul lieu n'évoque plus suavement la parole chère à tout cœur franciscain : " o beata solitudo, o sola beatitudo ! " » (p. 21-22). Les derniers chapitres de l'ouvrage sont encore dédiés au tombeau de Saint François et à Sainte Claire pour faire ensuite le bilan de l'évolution des institutions religieuses liées aux temps modernes, aux Musées et aux Palais qu'on trouve dans la ville et dans ses environs.

## S

### SAINT-OLIVE Pierre

Relation du voyage de l'Académie delphinale à la frontière delphino-bugiste. Aoste, Saint-Benoît, Grolée, Lhuis, Portes, Saint-Sorlin, La Balme, Amblérieu, Quirieu, Mérieu. - Grenoble : Impr. Saint-Bruno, 1922. - 50 p. ; in-8°.

Note : Extrait du « Bulletin de l'Académie delphinale », 1920.

[Paris, BnF, 8-LK1-494]

A neuf heures le corps expéditionnaire de l'Académie Delphinale mettait pied à terre devant la fontaine « rustique et mousseuse » (p. 4) qui orne la place d'Aoste. Les représentants de l'Académie ont ensuite visité le Musée, défini comme un « grand bazar » de poterie gallo-romaine. Ce bref séjour dans la ville s'est conclu par la comparaison avec les localités dauphinoises qui recèlent un « plus grand nombre de débris ».

### SCHAUB-KOCH Émile

Le Voyage de Venise. - Paris : la Nouvelle revue, 1934. - 48 p. ; in-8°.

Note : Extrait de la « Nouvelle revue », 1<sup>er</sup> et 15 octobre 1933.

[Paris, BnF, 8-K-PIECE-1942]

Dans l'*Introduction* l'auteur exalte Venise, qu'il encadre tout de suite dans son histoire, son art et ses mœurs en soulignant les différences qui constituent la spécificité et la différence de cette ville par rapport à d'autres villes, comme Florence. Tandis que dans cette dernière on y trouve à chaque coin de rue quelque chose de neuf, d'inconnu, à Venise tout y est aménagé, repéré, rendu praticable : « tout est couleur » (p. 4), le ciel, l'eau et cela communique des sensations violentes, car « à Venise tout flatte les sens directement ». En s'appuyant sur des réminiscences littéraires, comme le *Marchand de Venise*, l'auteur trouve que pour un vénitien il n'existe que la richesse et les patriciens, ce qui différencie profondément la vie des étrangers de la vie des vrais citoyens. L'auteur continue les comparaisons entre les deux villes : Florence est la ville des fiançailles et des tombeaux fameux, Venise celle des amants où la vie est éternelle tant pour l'artiste, isolé dans son rêve, que pour les amants cé-

lèbres. L'art de Venise, né à Padoue, n'est pas un besoin comme à Florence, mais un désir de richesse : « l'argent crée le luxe parce que les Vénitiens sont à l'origine des commerçants et des armateurs » (p. 6). En plus, l'art enrichit leur besoin d'extériorisation comme les portraits destinés aux décorations murales des édifices privés ou publics. Cette ambiance s'impose sur le voyageur par la souveraineté de son ton : c'est une ambiance qui excelle à transposer les visiteurs dans une époque mystérieuse ; c'est pour cela que Venise « est la poésie elle-même, matérialisée, tangible » (p. 7). L'auteur décrit l'aspect général et complexe de la ville, composé de quatre parties bien différentes : il décrit minutieusement le Grand Canal et les monuments qu'on admire en le remontant, la place Saint Marc et ses environs, les monuments et les places de l'intérieur et les îles. Pour mieux situer ses descriptions, l'auteur fait un petit excursus historique, de l'invasion d'Attila et de la victoire maritime de Chioggia de 1380, suivie par la paix de Turin, qui assure la prépondérance de Venise sur la Méditerranée et sa domination sur l'Adriatique. Inexorable pendant six cents ans, la ville connaît la décadence au 18<sup>e</sup> siècle.

Cette étude continue par l'histoire de la grande peinture vénitienne, en évoquant, à côté de Carpaccio, de Titien, de Giorgione, de Véronèse, de Tintoret, de Canaletto le génie de la ville par son climat, sa lumière, sa situation maritime, son rôle historique et ses coutumes de vie ordinaire : la peinture des mœurs joue un rôle important dans l'art local. Jusqu'à la fin de l'ouvrage, l'auteur analyse l'histoire de Venise toujours à travers les ouvrages d'autres artistes et de personnages célèbres, comme Marco Polo qui, par ses voyages, a permis à la ville d'être l'écrin des arts décoratifs.

#### SCHNEIDER Edouard (1880-19...)

Le Petit pauvre au pays d'Assise : sur les traces de Saint-François. - Paris : Grasset, 1926. - X-260 p.

[Paris, BnF, 8-Z R ROLLAND-11998

Promenades d'Italie. L'esprit des visages et des sites. 10<sup>e</sup> édition. - Paris : B. Grasset, 1926. - 335 p., couv. ill. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6555

Après une prise en compte rapide de la révolution politique et sociale dont l'Italie a été le théâtre depuis la guerre et l'avertissement à se tenir à l'écart des ouvrages trop idéologiques dédiés à cette situation, dans le *Préambule* l'auteur précise quel est le but de cet ouvrage : celui « de rapporter avec fidélité des expériences précises, des impressions vécues, telles rêveries ou telles minutes de recueillement provoquées par l'inépuisable spectacle de la terre latine » (p. 5). Il tient à souligner son étrangeté face à toute préoccupation ayant le goût de l'analyse sociale ou doctrinaire : cela ne pourrait pas aider à discerner objectivement « entre une Italie actuelle et une Italie défunte » car pour bien comprendre la vie italienne de l'heure présente, il faut une « connaissance sérieuse du passé et des

liens qui s'y rattachent » (p. 6). Avant de se dédier aux promenades romaines, première étape de son voyage, Schneider veut dresser un parallèle sur le sens du rapport franco-italien que la guerre semble avoir remis en discussion : sur la vague du souvenir de sa vie à Modane, où il était fixé pour ses fonctions, il revoit les trains qui ramenaient dans leur patrie les milliers d'ouvriers italiens quittant la France qui les avait accueillis jusque-là dans les provinces françaises de l'est et du nord. Leur sincère émotion ainsi que l'opposition des intellectuels italiens à la guerre ont été la confirmation « de cette existence spirituelle que représentait la France à leurs yeux » (p. 11). En des jours où les français redoutaient de voir compromise cette entente il confirme un changement dans l'élan italien : « l'actuelle conception de [...] l'*Italia più grande* » s'oppose aux réminiscences de son éducation classique. Expliquant l'événement du fascisme par la volonté de la conscience nationale de remonter « l'infériorité économique » (p. 16) d'autrefois, il affirme sa volonté de rester attaché à « l'Italie des musées » (p. 19), à cette civilisation responsable de la « formation culturelle achevée et d'une réalisation vraiment civilisée de l'homme » ; la fidélité de l'auteur au passé italien est confirmée par son choix des lieux visités : après Rome, s'en suivent les *Aspects florentins* et les réminiscences suscitées par le couvent de San Francesco, visité avant de se rendre à Florence. La succession des chapitres confirme la prédilection de l'auteur pour les musées, les palais et tous les témoignages artistiques : sa visite romaine offre des vues des « ruines du Colisée » et du *Te Deum dans Saint-Pierre* pendant que de son séjour campanien il donne la description de sa *Noce à Marechiaro*, mais surtout du tour à Pompéi, Capri, Ravello et Paestum.

Regards sur Florence. Dessins en couleurs de Pierre Laprade. - Paris : A. Delpeuch, 1928. - 132 p., fig. en coul. - VIIIId-XcE- ; in-8°.

[Paris, BnF, RES-K-1392

« Ainsi que deux mesures d'une musique entre toutes aimée / nous poursuivent au long des jours / avec l'acuité tendre du plus tendre amour / de même je porte en moi ton image, ô Florence, / pareille à la flamme qui jamais ne décline... ». Voici comme s'ouvre un livre qui, de bout en bout, n'est qu'une longue déclaration d'amour faite, en une suite de petits textes en prose rythmée ou en vers, à Florence et à la Toscane.

Si quelques hauts lieux de l'art ou de l'histoire donnent leur nom à plusieurs de ces textes, on ne trouve pas là de ces descriptions consciencieuses, mille fois répétées, de monuments incontournables.

L'ouvrage nous restitue une Florence et une Toscane résonnante certes des échos du passé, mais vécue au quotidien dans ces scènes de rue et de marché, goûtée en ces différentes heures, accueillie en soi à travers le flot des impressions visuelles et sonores.

Point d'image d'Epinal d'où serait gommée toute violence : la vision des palais s'alimente de mémoire livresque et les façades disent l'âpreté des

anciennes luttes florentines (« Lourdes comme l'orgueil, de pierre dure, trapues et nues, leurs masses dressent leurs remparts ») ; la vue de la jeunesse fait passer un soupçon d'inquiétude (« par les rues saoules de cris, sur les places boxées d'orphéons, la jeune Italie arde les yeux, cambre les reins. Ivre d'une foi en la puissance dont elle rêve... »). Mais entre ondes sonores au crépuscule (« S'éveillent les cloches dont les bourdonnantes lames moutonnent par l'espace en un concert à la majesté triste »), image emblématique des campagnes toscanes (« les beaux cyprès toscans, cierges sveltes et graves... ») et palette de coloriste de l'habitat mineur (« une ombreuse *casa* dont le mur est jauni/par les soleils trop lourds et les âges trop vieux/un mur d'ocre crépi avec ses volets verts/ sa fenêtre mi-close à demi sommeillante/ et son balconnet gris qui sur l'espace songe... »), la note dominante est celle du bonheur et « ce souffle sans heurt qu'est la douceur de vivre ».

Assise, illustré de 8 gravures hors texte en héliogravure - Paris : E. Flammarion, 1933. - 213 p., fig. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-G-3665(13)]

Dans cet ouvrage signé d'Assise, le 22 janvier 1933, le voyage ou pèlerinage dans la cité de saint François apparaît comme une quête de la paix et sérénité au milieu d'un monde en folie. Le livre qui s'ouvre sur une note claire – « je ne connais pas de nature plus manifestement désignée pour les félicités du recueillement et de l'adoration que cette vallée spoliétane dont la perle a nom Assise » – s'achève, de fait, sur une vision plus sombre : celle d'un monde sur lequel s'étend l'ombre portée de la 1<sup>re</sup> guerre mondiale et de son carnage, d'un présent à l'atmosphère lourde, entièrement dominé par les préoccupations matérielles.

Après un premier chapitre sur la vie du Poverello, l'auteur passe à la ville elle-même traitée en deux volets : son histoire depuis les origines ; sa description physique, monument par monument selon un premier itinéraire (en entrant dans la ville), puis selon deux itinéraires complémentaires. Le troisième chapitre est consacré à la basilique saint François – construction de l'édifice (avec plans de l'église supérieure et de l'église inférieure), fresques qui en ornent les murs – le quatrième aux proches environs, avec Sainte-Marie-des-Anges, et aux ermitages : Saint Damien et les Carceri que l'on découvre après une heure de marche « non pas tels qu'au temps où François » les hantait « mais sous la forme d'un blanc petit couvent ancré parmi son enceinte de roc qui surplombe l'abîme ».

Les informations historiques et artistiques sont entrecoupées de tendres annotations sur les habitants : « ces charmantes gens du petit peuple italien qui, pour un geste, une parole de gentillesse à leur endroit, ont si vite fait de vous adopter comme un ami ». Voici, le jour de la Toussaint, Assise « montant au pas lent d'une procession » fleurir les sépultures de ses morts. « Dames et popolanes font la toilette des tombes. A travers les carrés de buis, cette population courbée sur les pierres funéraires évoque

un monde de travailleurs aux champs ». La voici encore, la nuit du 3 au 4 octobre 1929, 7<sup>e</sup> centenaire de la mort de saint François. Dans les rues pavées aux couleurs citadines, azur et carmin, « où s'enlèvent si joliment ses armes, le lion d'or tendant ses griffes », affluent aussi les étrangers : Belges, Suisses, Tchèques guidés par leurs prêtres ou leurs moines ; Allemands « qui eurent toujours le goût des chœurs » et, la pente à peine gravie, sans reprendre souffle, entonnent puissamment leurs chants en l'église.

Dans Rome vivante. - Paris : Plon, 1936. - 275 p ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7269]

Dix ans après son premier ouvrage, l'auteur propose à nouveau ses impressions lors d'un nouveau séjour dans la réalité romaine du présent, transfigurées par les images d'hier, ressuscitées par les pensées et les sentiments qui agitent son âme : il précise que « tout dessein strictement politique en est écarté ». Si dans l'*Avant-propos* Mussolini n'est pas nommé mais est défini comme « le grand homme qui préside aujourd'hui aux destinées » du Pays, sa figure est encore évoquée par l'allusion à « la force nouvelle » qui anime avec ferveur l'esprit populaire et la vie romaine unissant les citoyens « sous le signe du Licteur lié à celui de l'Aigle et de la Louve ». L'homme politique n'est pas seulement fréquemment évoqué, mais il inspire le ton de la première partie de l'ouvrage : chaque chapitre est scandé par l'épopée du fascisme, de son début avec la citation à l'ouvrage précédent dans le chapitre *Entente franco-italienne* en passant par l'entrée en guerre de l'Italie, le *Premier départ pour l'Éthiopie*. Plusieurs chapitres sont dédiés aux *Images et paroles du Duce* : l'auteur se fait le chroniqueur de l'activité de ce personnage, il souligne les traits saillants qui l'ont créé, ses discours de la célèbre fenêtre du Palais de Venise, l'œuvre d'assainissement entreprise dans la région, les fêtes instaurées, en cueillant l'image triomphatrice, l'« Esprit guerrier », la volonté de puissance, la grandeur, mais aussi les servitudes et les ennemis de cet homme politique.

La deuxième partie de l'ouvrage est la célébration de la *Rome éternelle* : Schneider y déploie tant un itinéraire « des Césars » qu'un itinéraire « catholique » en ajoutant à la fin de cet excursus à l'inspiration composite des chapitres dédiés aux divertissements, aux *Fêtes et coutumes*, d'autres plus culturels comme *Musique, Théâtre et Beaux-Arts* laissant aux *Commémorations* l'observation d'aspects liés à la vie nationale.

SÉRIN Ed.

L'Amélioration des blés, par sélection généalogique. Une visite aux centres italiens de génétique de Bologne et de Riéti. - Toulouse : chemins de fer du Midi, 1924. - 23 p. ; in-8°. (Publications agricoles de la Compagnie des chemins de fer du Midi).

[Paris, BnF, 8-S-PIECE-13576]

Les blés d'origine italienne, récemment importés dans les cultures du sud-ouest de la France, y donnent, en général, des résultats encourageants. Cet ouvrage relate la visite des centres de Bologne et de Rieti où se réalisent très activement et très rapidement les conceptions grandioses de son éminent directeur, M. Strampelli, qui doit sa renommée mondiale aux succès retentissants de ses hybridations. Les experts doivent décider dans quelle mesure il serait intéressant, pour la région, d'y propager soit les blés eux-mêmes soit le produit des hybridations où les blés italiens et notamment celui de Rieti interviennent comme « géniteurs ». C'est la question que la Compagnie des Chemins de Fer a voulu, dans l'intérêt des agriculteurs de son réseau, faire instruire sur place en organisant un voyage d'études dans les centres italiens de génétique où, depuis une quinzaine d'années, se poursuivent des travaux remarquables d'épuration et d'amélioration des semences par sélection généalogique. L'adaptation du « Carlotta Strampelli » au climat du sud-ouest de la France et sa résistance à l'échaudage dans la région ont été essayées en 1922. Jusqu'à présent, les établissements de Bologne et de Rieti sont à peine entrés dans l'ère des réalisations ; c'est maintenant que vont se réaliser les résultats attendus des travaux en cours, toujours en progression.

#### SIBIEUDES Sylvain

Pèlerinage franciscain en Italie. Impressions de voyage. - Aix-en-Provence : Impr. universitaire de Provence, 1925. - 22 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1746

Ces quelques pages racontent le pèlerinage franciscain organisé par les pères de cet ordre en septembre 1923. Comme le dit l'auteur, un des participants, « l'esprit de ce pèlerinage était foncièrement pieux », mais « comme la piété n'exclut point la science et l'art, la Direction [...] avait donné à ce groupement un caractère d'utilité au point de vue intellectuel et artistique ». A Florence, par exemple, on avait organisé une ascension au mont Alverne, à 80 km de la ville, en auto. Mais les pèlerins avaient continué à pied, lorsque la route était devenue trop abrupte. L'auteur commente qu'il se garde « de qualifier de 'fâcheux' ces contre-temps » car ils fournissent l'occasion de mieux sanctifier l'ascension « par ce surcroît d'efforts ». Après une brève étape à Assise, ils arrivent à Rome, où ils logent dans une « hôtellerie-couvent » tenue par des sœurs françaises de Saint Vincent de Paul, près du Vatican. Pendant le séjour romain, du 15 au 20 septembre, ils visitent des églises et des monuments, comme dans la tradition de ce genre de voyage. Les pèlerins montent à genoux la Scala Santa et assistent à l'audience du pape Pie XI. Durant le voyage de retour, le train spécial s'arrête à Pise où ils ont le temps d'admirer la Tour penchée, le Dôme et le Baptistère. Le soir ils retournent en France « gardant au cœur, en un inoubliable souvenir, la douce vision de la terre et du ciel d'Italie ».

#### SUARÈS André (1868-1948)

Voyage du condottière. - Paris : Émile-Paul frères, 1932. - 3 vol., 6<sup>e</sup> éd. ; in-16.

Comprend : Vol. II : Fiorenza. - Paris : Émile-Paul frères, 1924. - 249 p. ; in-16. Vol. III : Sienne la bien-aimée. - Paris : Émile-Paul frères, 1932. - 391 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6007

Vol. II. Fiorenza.

[Paris, BnF, 8-K-6007 ; 8-Z R. ROLLAND-12486

Les racines familiales et la culture classique de cet écrivain prolifique expliquent peut-être son attraction passionnée pour l'Italie. Cet ouvrage représente le troisième et dernier « Chant » de ce voyageur-condottière. Dans cet ouvrage, marqué par la présence de ce personnage, faudrait-il y lire entre les lignes une imposition imagée et romanesque de l'autre condottière italien son contemporain ? Ces mémoires de voyages sont chargés d'une forte connotation épique : l'action, la soif de conquête, la passion bouleversante et débridée de connaissance sans limites de temps ou de lieu conduisent ce protagoniste aux traits quasi-mythologiques dans ses découvertes. Toujours seul, en vingt-cinq ans il a parcouru toute l'Italie à travers les siècles et a connu tous ses visages, des Alpes à l'éperon de la Sicile, « tourné contre l'Afrique obtuse » (p. 14). Ce qui le pousse à visiter cette terre c'est surtout sa hâte de vivre dans la seule réalité qui dure, de passer dans les lieux les plus illustres. Bien que les étapes fondamentales de ce voyage soient l'Ombrie et la Toscane, il ne peut pas s'empêcher de s'arrêter maintes fois le long de son parcours. Il remémore les étapes du premier livre pour établir celles du présent ouvrage : visiter de Rome à Venise et d'Ostie à Ravenne. Dans le chapitre intitulé *Force et superbe* il décrit sa découverte de Gênes, qui constitue sans aucun doute un moment particulier dans le cadre des descriptions touristiques : pour un homme de mer comme lui, c'est de la mer splendide qu'il veut arriver dans cette ville qui escalade le ciel, fendue au milieu, « énorme et bondissante sur un espace étroit » (p. 21). La figure de Gênes est « incohérente et bizarre » (p. 36) : un tas de maisons jetées dans un creux de montagne au bord de la mer, étalées sur différents niveaux et dominant le golfe. La chronique de son séjour mêle les itinéraires à travers les monuments, les quartiers, les pâtés pourris des maisons de la vieille ville à une connaissance qui déploie toute la palette sensorielle du visuel et de l'olfactif pour décrire ainsi les habitudes de la foule active, de la « plèbe » de ces endroits et leurs existences : rien ne lui échappe des habitants qui ont tous du « marin » violent dans le sang. Avec un goût quasi-morbide, il note avec avidité les mouvements sexuels des hommes et des femmes, leurs regards, l'intérieur de leurs maisons, les odeurs de la nourriture et les goûts alimentaires. En rappelant que « tous les chefs de la révolte et de la guerre sont nés dans ce peuple » (27), il cite les fils illustres de cette ville comme Mazzini, Garibaldi et Mameli, sans oublier les garçons « balilla » révoltés contre les

autrichiens : le caractère « métallique » de ce peuple est à l'image du dialecte gènois si difficile à saisir. De Gênes il célèbre aussi son sérieux sans précédent par rapport aux autres villes d'Italie. Le condottière n'a pas manqué de visiter « les petits ports de Vénus » en soulignant le caractère aimable et courtois des italiens chez eux : « ils seraient plus hospitaliers s'ils n'avaient pas longtemps été pauvres ». Il remarque aussi leur génie de la rue et du spectacle : toutes leurs assemblées, de joie ou de deuil, sont l'occasion pour exprimer leur goût du théâtre et de l'opéra. Selon lui, cette passion on la retrouve dans l'attachement du peuple italien à l'idée nationale : chacun a l'amour jaloux de sa ville. Les deux cents villes d'Italie sont aux Italiens une occasion inépuisable d'orgueil et de louanges. De l'autre côté, il ridiculise les bourgeois italiens qui – ayant hérité des Romains l'illusion d'être maîtres du monde – aiment souligner leur métier à travers la vanité des titres comme « *Illustrissimo Signore Professore, Illustrissimo Dottore, Eminentissimo* » et même « *Issimissimo Signore Coglione* » (p. 56) ; d'ailleurs, remarque-t-il encore, moins l'Italie a été romaine, plus elle a eu des vertus, dans tous les ordres (p. 56).

En descendant, il s'arrête à Pise qui est pour son plateau et ses quatre plus beaux édifices avec les canaux de Venise, le Vésuve sur le golfe de Naples et Saint Pierre du Vatican, l'un des lieux les plus fameux : la ville de la « *Sapienza* » pour son université et ses étudiants bruyants, est surtout la ville qui a « le don de l'irréel » et le « culte des morts » pour son cimetière, son Dôme, son Baptistère et sa Tour qui penche, des monuments au ban de la ville vivante. À Lucques, le Condottière rend ses devoirs au dernier neveu des tyrans qui ont régné : ils sont plutôt deux, Castruccio Castracane chanté par Dante et Machiavel et Paolo Guinigi, l'un ayant régné au quatorzième siècle, l'autre au quinzième. Aujourd'hui, note-t-il, personne n'a le courage de parler des banquiers despotes et des tyrans en Italie, en Europe ou ailleurs, bien que les esprits et les peuples soient libres. En Toscane, il ne manque pas de visiter *Firenza* « immortelle capitale de l'esprit italien » (p. 145) et de remémorer ses Seigneurs et Tyrans ainsi que ses génies artistiques de la peinture, de la sculpture et de la littérature. Toute la ville est chargée de souvenirs et d'émotions et l'on a remarqué combien le condottière aime pénétrer dans ces aspects, désincruster derrière les murs des endroits visités et porter à la surface les élans presque divins et se faire posséder par l'amour intellectuel. Le séjour dans cette partie d'Italie se termine par l'immanquable visite aux alentours et par un dramatique et passionné « adieu » à Florence, le plus beau des musées.

Vol. III. Sienne la bien aimée.

[Paris, BnF, 8-K-6007 ; 8-Z R. ROLLAND-12528

Un petit poème dédié à Bourdelle introduit à cet ouvrage inspiré par la visite aux autres villes de Toscane et d'Ombrie ; un peu différent est le ton, moins charnel que celui qui animait l'ouvrage dédié à Florence, mais l'itinéraire est plus varié et ponctué d'observations. Arezzo est la

première étape : le Condottière, qui ne trône pas ici comme avant, ne manque pas de décrire les beautés artistiques, le génie des peintres et la sensible action littéraire. Le bourg de Gubbio est valorisé dans l'enchevêtrement de ses ruelles, plus escarpées que les sentiers en montagne et ses palais juchés l'un sur l'autre. De la ville d'Urbino, « charme de l'Italie » (p. 47), patrie de Raphaël et de Bramante, est saisi d'abord son paysage « d'une aménité délicieuse et toutefois pleine de grâce ». Ensuite c'est le tour de son architecture qui règne sur toute plastique. La visite d'Assise respecte la perspective classique des visites aux églises, aux monuments, aux lieux sacrés stigmatisés par San Francesco et à ceux d'où émane une « profondeur de l'unique », une étrange tristesse. Pérouse est « âpre et dure, cruelle et acharnée » (p. 103) : du pic d'où un hôtel surplombant la vallée s'érige, la vue sur l'Ombrie, toute plantée de vignes, est immense. Toutefois, rappelle le voyageur, la chronique de cette ville est la plus sauvage de toutes : il a fallu que « le doux Petit Pauvre de Dieu naquit sur la hauteur qui fait face à Pérouse pour racheter les violences et les carnages de ce peuple ». Le parcours embrasse ensuite la Source du Clitumne, Spolète, Todi, Orvieto, « ville d'ocre charrie sur un socle de sang caillé », le village du Pape, le plus beau de l'Italie avec son magnifique Dôme qui ne peut se comparer qu'à celui de Milan.

Toute la descente a été la préparation à l'entrée dans la ville tant aimée par le Condottière : « *Ecce Dea* » est le titre du chapitre qui célèbre l'arrivée dans Sienne « tant cherchée », pour lui « une fiancée toute vierge et toute passion » (p. 165). Là il retrouve les accents charnels exhibés dans les autres ouvrages : il erre dans cette ville en la possédant et en se faisant posséder par elle, animé par une envie effrénée de connaissance et de découverte, par le souci de retrouver le passé qui transpire de partout : il s'attarde devant les Palais, il parcourt l'histoire de Saint-Dominique, de Pia de' Tolomei, de Lorenzetti et de Sodoma, mais c'est surtout avec le condottière Guido Riccio da Fogliano qu'il noue un colloque animé par la même anxiété de chevaucher le destin. Un chapitre est aussi dédié à Catherine, la « Sainte Terrible » aux deux vies fort diverses et presque contraires. L'itinéraire continue à San Gimignano, « peut-être la plus originale parmi les villes italiennes » (p. 273), du passé vivant, la plus étrange et la plus étrusque, qui lance ses tours comme des bras. Volterre il l'a déjà visitée trois fois : c'est un pays plein de spectres, vraiment la capitale de la funèbre Étrurie. Le voyageur retourne à Sienne pour boucler la boucle : le Condottière, qui a voulu toute l'Italie, « couronne la ville » et veut que sa vie « se prête à celle de tout l'Univers ». En parsemant des considérations politiques dont se nourrit le Condottière, il quitte Sienne en lui faisant une ardente déclaration d'amour : il ne sera jamais loin d'elle car il la possède et l'emporte pour qu'elle soit toujours avec lui.

Temples grecs, maisons des dieux, illustré de 14 eaux-fortes originales par Pierre Matosy. - Paris : impr. de A. Dantan, 1937. - 44 p. fig. et pl., couv. ill. ; in-fol.

[Paris, BnF, FOL-J-438

## T

**TAINTURIER Jean**, élève de l'École supérieure de commerce de Dijon

Rapport sur l'industrie italienne et le commerce de la soie. - Dijon : impr. de R. de Thorey, 1924. - 32 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-V PIECE-21554

Alors que tant et tant de Français n'allant chercher en Italie que leur passé, n'y voyant que son passé, réduisent en leurs récits de voyage la péninsule à un immense musée artistique ou, plus rarement, à un musée ethnographique, l'auteur met en avant la modernité du pays voisin et sa transformation rapide. Un visage peut-être un peu inattendu de lui-même, ainsi qu'il l'avoue dans son avant-propos.

C'est dans ce même avant-propos qu'il résume la leçon tirée de la découverte concrète du pays : « Le voyage que j'ai fait en Italie au cours de ces vacances a profondément modifié la conception que j'avais de ce pays. Au cours des quelques semaines passées là-bas, j'ai été à même de me rendre compte que l'Italie actuelle, surtout l'Italie d'après-guerre, n'est pas connue en France comme le commanderait notre intérêt économique et politique. Pour trop de Français, l'Italie n'est que le berceau de la Rome antique, la Patrie des arts, le pays qui vit naître les plus grands maîtres ... le pays que la nature d'une part, l'esprit et la main des hommes d'autre part, se sont plus à embellir. Mais, à côté de cette Italie archéologique et artistique, il en est une autre plus jeune, et déjà florissante. C'est l'Italie industrielle et commerciale, celle qu'on ne connaît pas, celle qu'il faudrait connaître ». Les impressions rapportées viennent de visites d'usines, de lectures, de conversations. Selon l'auteur, l'Italie a réalisé en quelques années des progrès rapides auxquels les nécessités de la guerre firent beaucoup : l'industrie italienne d'avant-guerre ne pouvait soutenir la concurrence par insuffisance de matières premières et de combustibles, mais l'impossibilité d'importer et la nécessité de produire de l'armement ont poussé au développement, tandis qu'était exploitée la houille blanche. C'est donc une erreur en 1924 de croire que l'Italie n'est pas un pays métallurgique, tout comme c'est une erreur d'ignorer son industrie automobile ou sa chimie dont l'essor fut rapide pendant les années du conflit.

**TANI Aristide-D**

Les Églises de Rome. Églises stationnelles. Guide historique et artistique. - Paris : éditions « Rome chrétienne », 1931.- VIII-248 p., pl. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6945

L'auteur, qui avait déjà écrit des guides de Rome, présente ici un « guide historique et artistique des églises de Rome » dans un style simple et précis. Chaque chapitre est consacré à une église, depuis la première, Sainte-Sabine, jusqu'à Saint-Pierre et aux catacombes du Vatican qui terminent cette brochure. Pour chaque église, l'auteur décrit l'histoire, l'architecture en passant de l'extérieur à l'intérieur, les trésors d'art qu'elle renferme. Ainsi, il trace brièvement l'histoire de Sainte-Praxède sur l'Esquilin, nomme les fêtes et décrit les stations, l'intérieur, le pavement, le plafond, les chapelles du collatéral de droite et de gauche, l'arc triomphal, les confessionnaux, le maître-autel, la sacristie, le clocher et le monastère, sans négliger aucun élément. Il souligne en particulier que la chapelle du collatéral de droite est « l'une des plus belles et plus intéressantes de Rome » et que « ses mosaïques ainsi que les autres qui ornent cette église sont un rare monument du IX<sup>e</sup> siècle ».

**TOUDOUZE Georges Gustave (1877-1974)**

La Grèce au visage d'énigme. De Pæstum à Mycènes, d'Agrigente à Troie, de Ségeste à Knossos, avec trente-sept photographies hors texte. Avant-propos de Maurice Leloir, 2<sup>e</sup> édition. - Paris : Berger-Levrault Editeurs, 1923. - VII-171 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-J-9079

Dans son *Avant-propos* d'ouverture, Maurice Leloir, Président de la Société des Aquarellistes français, souligne qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage d'archéologie, ni d'un carnet de voyage ou d'un guide, mais plutôt d'un « album de peintre » transporté en écriture. Cela puisque Georges-Gustave Toudouze fait partie d'une famille d'artistes formés à la seule exclusive conception artistique : en suivant les traces de son grand-père et de son père, qui avaient déjà visité l'Italie auparavant en tirant inspiration pour des eaux-fortes et des romans, ce pays offre à Georges Toudouze matière à sujet de plusieurs formes d'art, tant romanesques que théâtrales, aussi bien que de récits de voyage. Durant des mois, à plusieurs reprises, il a parcouru l'Italie, la Sicile et l'Orient : en artiste émotif, ses descriptions sont rehaussées de références culturelles qui donnent une suggestive profondeur historique, doublées des vibrations à la mode impressionniste inspirées par les « pays de lumière » visités. C'est d'Amalfi qu'il définit *La Terre des Dieux et des Héros*, qu'il inaugure son album. Avant de partir de là pour la Grèce il dresse un « bilan des cultures » : en soulignant que « derrière nous, vers le nord, nous laissons les Italies, celle de l'Antiquité et celle de la Renaissance » Toudouze égrène des

villes italiennes comme Venise, Gênes, Bologne, Pise, Florence, Assise, Rome, Naples : pour lui ce sont des villes modernes et européennes, voisines des cerveaux et des existences actuelles. Captivé par le besoin de trouver des histoires plus sauvages, des hommes plus anciens et de retrouver les frissons des épouvantes primitives, il invoque – par une parfaite citation baudelairienne – le souhait d'aller « plus loin ! [...] pour trouver du nouveau ». Le but du voyage sera la Grèce, mais avant, à quelques lieues au sud de Capri, en train de Salerne vers *Reggio de Calabria*, il va découvrir encore des coins italiens riches en suggestion, comme *Pæstum*. Les temples l'appellent de loin et le frappent profondément : ils se dressent dans le paysage âpre et sauvage « comme se montreraient des squelettes intacts de géants antédiluviens » (p. 13) et ils contrastent avec la plaine autour, nue et désolée. Après quelques notations d'histoire romaine et de références archéologiques, enrichies aussi par des planches, il entreprend la deuxième partie de l'ouvrage qu'il définit le deuxième degré de cette initiation dont *Pæstum* a été le premier. Mais c'est par analepse qu'il raconte son séjour en Sicile, une nuit splendide de novembre méditerranéen. Il était arrivé à Messine en train et en navire, ou mieux, par un bateau « porte-train » (p. 24) ; son compte rendu est immédiatement enrichi de nombreuses et inévitables références à la mythologie. Pour lui, Poséidon et Héphaïstos existent encore et c'est en leur hommage que les Hellènes ont installé leurs cités autour de l'Etna, la forge divine. En homme de culture hanté par des visions éclatantes et lumineuses, il est pressé de visiter ces villes « splendides et géantes », aujourd'hui mortes, en cette Sicile « hors des temps » (p. 27). Chacune d'elles est assortie d'une qualification funèbre qui réfléchit la situation archéologique portée à la surface : Ségeste c'est « la ruine dans le désert », Sélinunte ou « la malédiction sur la ruine » qu'il compare à Gomorrhe. De Sélinunte à Agrigente c'est un chemin presque dramatique : Agrigente est représentée par ses « ruines d'or » et Syracuse, sur la Mer Ionienne, c'est « la désolation », « une tombe vide », la réduction de la cité antique. Taormine ou « la place de la sûreté intellectuelle » est la dernière étape de cette Sicile grecque, où elle a la figure de forteresse armée : selon lui c'est à cause de sa position qui a séduit les grecs qu'elle leur a donné l'originalité d'y creuser un théâtre.

Dans un nouveau « wagon sur le bateau » par Brindisi et le canal d'Otranto, Toudouze, « initié », laissera le fin bout de l'Italie vers la Grèce véritable.

La Sicile, île d'or, île de feu. - Paris : Berger-Levrault, 1927. - 203 p., pl., couv. ill. en coul. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-K-6590

Auteur de plusieurs romans historiques, d'ouvrages pour le théâtre et de relations de voyage, Toudouze avait déjà été en Sicile au début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans ce livre, il raconte ses souvenirs du deuxième séjour dans l'île qu'il visite avec l'intention d'en comprendre l'unité. Il constate que

la Sicile contient les vestiges de trois terres sans s'identifier pourtant avec aucune d'elles : « Ce n'est déjà plus l'Italie [...]. Ce n'est pas tout à fait la Grèce [...]. Ce n'est point encore l'Afrique ». Elle est « un monde à part » où la civilisation arabe a laissé ses traces dans les églises et les monuments, la civilisation grecque dans les ruines de ses théâtres et de ses temples où flottent encore les mythes. Le paysage aride de l'intérieur rappelle l'Afrique, mais cette terre de forme triangulaire, tout en évoquant ces trois civilisations, reste isolée en gardant sa propre physionomie. L'auteur est donc contraire à l'idée de construire un pont qui relierait l'île à l'Italie car le détroit de Messine doit demeurer tel car il « sépare la Sicile du reste de l'univers ».

**TOURNIER Clément**, *monseigneur, prélat de la Maison de Sa Sainteté, protonotaire apostolique surnuméraire, chanoine honoraire de la Métropole d'Udine, curé-doyen de Saint-Servin de Toulouse, mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux*

Un voyage en Frioul sur les pas d'un géant [ : Bertrand de Saint-Geniès]. - Paris : Nouvelles éditions latines, 1935. - 412 p., portr., pl., couv. ill. ; in-16.

Note : La couverture porte : « Pour la fraternité franco-italienne... Un voyage en Frioul, paysages, histoire, langue ».

[Paris, BnF, 8-K-7361

Présenté par une *Préface* tirée des *Heures d'Italie* de Gabriel Faure, d'où l'auteur emprunte les appréciations faites à la délicate, mais peu connue, ville d'Udine, l'ouvrage réunit trois thèmes différents : il s'ouvre par la référence à la « Société Dante Alighieri » de Toulouse qui a pour but de propager la langue et la culture italiennes et qui sert de prétexte au prélat pour évoquer l'existence du « Bienheureux Bertrand de Saint-Geniès, professeur à l'Université de Toulouse, patriarche d'Aquilée ». Sur les pas de ce personnage, le troisième volet concerne, par conséquent, le voyage au Frioul du prélat et de sa suite.

La Société Dante Alighieri a mis en évidence le lien fraternel d'origine et de langage existant entre la France et l'Italie : les deux Pays partagent aussi les beautés du même idéal et ont été les « chevaliers » de la civilisation latine et chrétienne qu'elles ont défendue. L'auteur met pourtant les deux Pays en garde afin qu'ils évitent « les dissentiments que créent les méconnaissances des réalités ou l'exaltation trop chauvine » (p. 11) : de plus, Monseigneur Tournier trouve que le salut de ces Pays dépend de la reprise et de la sincérité de leurs rapports qu'il exhorte à garder de façon durable pour le progrès de leur avenir et la paix de l'Europe. L'évocation de l'existence de Bertrand de Saint-Geniès sert à ce propos : en mai 1929 a paru un livre qui a révélé aux Français son admirable existence et aux Italiens, informés seulement de sa carrière patrilienne par des documents frioulans, sa carrière de professeur, d'auditeur du Sacré Palais et de nonce. L'auteur décrit les actions de l'Archevêque d'Udine et leur

répercussion sur plusieurs chapitres, en relatant aussi la cérémonie du don des reliques, la réception et l'apothéose pour accueillir le Bienheureux et toutes les solennités mémorables qui ont marqué cette date historique et surtout l'image et la vie du héros providentiel du Centenaire.

La partie « En route vers le Frioul » scande les étapes qui se font à Turin, avec la visite à la Maison Mère des œuvres de Don Bosco, Milan, Vérone, appréciée pour son paysage enchanteur et Padoue, ville plusieurs fois visitée par le patriarche Bertrand : selon lui, l'âme de la cité vivait toujours de la pensée du *Santo*. Là, il croit respirer les effluves de la mer et, s'il ne peut pas faire une véritable visite à la cité des Doges, avec ses accompagnateurs il ne résiste pas au plaisir « pour emplir les yeux d'un spectacle qu'ils ne sauraient se lasser d'admirer, d'aller, par le pont-viaduc qui traverse les lagunes, changer de train en gare de Venise ». À travers la plaine fertile de la Vénétie, ils passent par Trévise et aperçoivent la haute chaîne montagneuse des Dolomites et du Trentin ; la vue du Piave est l'occasion pour lui de rappeler les dures opérations de la « récente guerre et annonce le théâtre tout proche de la grande victoire remportée par les Italiens à Vittorio Veneto ». Leur chemin se poursuit à travers les collines de Conegliano jusqu'au Frioul, à Sacile en traversant le Tagliamento, un autre fleuve chargé de souvenirs, pour arriver, enfin, à Udine. La description de la ville ne peut pas se passer de références à la vie de l'illustre prélat qui y a séjourné : elle « porte dignement le titre de capitale du Frioul depuis que, par son génie réformateur, et le prestige de ses vertus, le patriarche [...] lui a conféré l'importance administrative, militaire et religieuse ». Une brève notice historique laisse place à des références plus récentes : si elle a été la capitale de la Guerre, Notre-Dame des Grâces en a été l'église officielle. Le généralissime Cadorna, qui avait installé les bureaux de son quartier général dans les locaux du lycée tout voisin des Grazie, avait établi des rapports étroits, réguliers et cordiaux avec le recteur de Notre-Dame et le Commandement suprême : l'église a ainsi échappé aux périls de la guerre. Mais Tournier n'oublie pas le Duomo, ni le Castello patriarcal, qui a été la résidence habituelle de Bertrand. Tournier s'arrête en particulier sur le monticule sur lequel est bâti le château, au centre de la plaine frioulane et sur les légendes qui en ont attribué l'origine à la volonté d'Attila. L'histoire du château laisse vite place au pèlerinage fait à Aquilée, aujourd'hui à la gloire défunte, mais autrefois ville célèbre, car siège patriarcal illustré par Saint-Geniès. Mais il n'oublie pas non plus le cimetière de Redipuglia « dans la gloire vivante des héros » et il en décrit les hauteurs depuis la route poignante qui parcourt les flancs du Carso jusqu'à Goritz, théâtre de violentes opérations de guerre. Ensuite, de Saint-Daniel, avec le trésor de ses archives municipales, il arrive au monument de la croix où a été tué St. Bertrand, patriarche d'Aquilée en 1347. L'étape qu'il fait à Gemone, dominée par les ruines imposantes de son château et de son enceinte, est également riche en notices historiques. Tournier tient aussi à citer l'épisode qui fait de Saint Bertrand le sauveur de l'Italie, dans une circonstance critique ignorée de l'histoire : en 1314, sous le pontificat de Benoît XII, à la suite

de l'alliance de Louis de Bavière avec l'Angleterre contre la France, l'imminence d'une campagne de pillages et de désastres ayant été évitée grâce à son intercession, le pape avait accordé la concession des indulgences promises aux défenseurs de la foi.

L'action de Bertrand a été aussi d'importance fondamentale sur le parler frioulan à cause de la collaboration de son entourage occitan qui remplissait des charges, par des actes et par un langage raffiné au nom d'un maître singulièrement aimé et à qui la population accordait un très grand crédit.

Toujours sur les traces du Saint, le retour en France de ce voyageur se fait par Rome et Venise où le Saint possédait un palais.

**T'SERSTEVENS Albert** (1886-1974)

La Fête à Amalfi. - Paris : A. Michel, 1933. - 315 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-7043]

Dédiant son texte à Henri de Régnier, l'auteur avertit : ces « pages sont consacrées à l'Italie familière (...) Laissant donc de côté (...) les cités illustres que vous avez évoquées dans vos œuvres, je parlerai des bourgs, des hommes et des choses que j'ai rencontrées en mes chemins ». C'est donc à une Italie largement rurale que, de la Lombardie à la Calabre, s'attache le narrateur pour décrire fêtes religieuses et rituels ancestraux, reporter de brèves scènes vues aussi bien que des récits qu'on lui fit ou des légendes. Dans le chapitre intitulé « Le Fâcheux de Salerne », il narre de manière cocasse ses démêlés avec un homme importun à force d'être empressé envers l'étranger. De Moralunga lui reste l'image de deux belles filles aux pieds nus qui remontent du fond d'une conque que bordent de hauts rochers percés de grottes « le torse bien assis sur les hanches, la tête droite, les bras équilibrant le fardeau qui repose sur une sorte de ruban rouge », après avoir recueilli du sable dans des récipients de fer battu. De Caravaggio, près de Milan, il nous décrit le pèlerinage en l'honneur de la Madone, les paysans venant de tous les coins de la campagne. Tout comme d'Amalfi, il raconte la fête de saint André, les 26 et 27 juin : voici « le peuple de la montagne et le peuple de la mer » qui s'approchent en véhicules de louage « car dans ce pays sans moissons, presque sans routes et tout en escaliers, les paysans n'ont pas de chariots et tout se porte sur le dos des femmes ». Résonne au premier jour la « tarentelle de Sorrente que ne dansent plus que les paysans », commence « l'ivresse du bruit » qui se prolonge au jour suivant de procession, quand, dans un vacarme de poudre et de cloches, « l'idole » est portée au bord de la mer. Dans la chaîne calabraise de Dolcedorme, il découvre la « fête de l'ange », rituel funèbre pour les jeunes enfants : dans un de ces villages aux maisons cubiques, il est attiré vers un logis par une musique de mandolines et de guitares et invité à entrer. Des couples y dansent « avec violence ». Au centre de la pièce, attaché à l'aide de cordonnets rouges à une chaise juchée sur une table, est assis... un enfant mort aux vêtements immaculés duquel ont été cousues des ailes de pigeon : un petit ange, en somme, dont on doit se réjouir de l'entrée au Paradis.



## V

**VACARESCO Hélène** (1864-1947)

Projections coloriées. 15 conférences. Les parfums de l'Italie. Princesses de légende. Au pays des fées. - Paris : M. Lesage, 1931. - 345 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-Z-25661]

Six des quinze conférences données sont consacrées à l'Italie. Quatre d'entre elles, de nature purement historique, sont dédiées à quatre grands personnages du passé : saint François d'Assise, Virgile (sous le titre « La Maison de Virgile »), mais aussi, sous les titres un peu trompeurs de « Florence » et de « Rome », Savonarole et Cola di Rienzo. Les deux autres incluent une description physique qui cependant reste secondaire. Celle qui ouvre le cycle et lui donne son nom (« Parfums d'Italie ») est une approche générique de la péninsule dont sont retenus quelques grands lieux consacrés de visite : la région des lacs, Milan, la Toscane avec Florence, puis Sienne, le lac de Trasimène, Rome, Naples. Cette première conférence peut apparaître comme une traversée imaginaire de la péninsule. La conférence dédiée à Venise présente, quant à elle, assez succinctement la ville à travers quelques-uns de ses principaux monuments. Elle l'évoque davantage par le biais des jugements de grands Italiens du passé (Æneas Sylvius Piccolomini et Sanudo) ou de voyageurs étrangers tel Philippe de Commines ou un anonyme anglais du XVII<sup>e</sup> siècle (déclarant qu'il aurait renoncé à quatre châteaux offerts sur ses terres natales si, en contrepartie, il lui avait fallu ne jamais revoir Venise). Elle l'anime aussi par le biais de légendes relatives aux premiers temps de la ville ou au personnage de Giorgione. En conclusion, l'ensemble ne doit rien ou bien peu au récit de voyage, toute « saisie sur le vif » d'un pays en étant absente. Il relève plutôt de l'évocation littéraire, faite dans un style volontairement travaillé et tissée de réminiscences.

**VATIN Fernand**

La Sardaigne. Au pays des « nuraghi ». [Préfaces de G.V. Calligari et Edmond Blanguernon] - Paris : Larose, 1927. - IV-107 p., p. fig., cartes, couv. ill. ; in-4°.

Autre auteur : Blanguernon, Edmond. Préfacier.

[Paris, BnF, 4-K-1440]

**VAUDOYER Jean-Louis** (1883-1963)

L'Album italien. - Paris : F. Sant'Andrea, L. Marcerou et Cie, 1922. - 40 p., figure ; in-16.

Note : Les Poètes français, collection Joachim Gasquet.

[Paris, BnF, 8-YE-10345]

Ce petit recueil comprend une série de petits poèmes, inspirés des villes italiennes dont l'auteur a gardé le souvenir : Spolète, Viterbe où il fut accueilli dans un hôtel « grandiose et béant », mais dont la chambre n'avait pas de serrure, Rome où il a vu les Arbres de Judée du « noir jardin qui couronne le Palatin », Florence, Pæstum et Orvieto dont il chante le vin blanc et l'espoir d'y revenir.

Campagne d'Italie. - Abbeville : impr. de F. Paillart, 1924. - 111 p. ; in-16.

Note : Les Amis d'Édouard, n° 73.

[Paris, BnF, RES P-Z-581(73)]

Les Délices de l'Italie : essais, impressions, souvenirs. - Paris : Plon, 1924. - 267 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-K-6402 ; Z BARRES-26966]

C'est un recueil de plusieurs écrits de Vaudoier qui s'étalent de 1912 à 1923 et où l'on ressent l'approche différente que l'auteur a eue de l'Italie durant la période d'avant et d'après guerre. Il passe du bonheur du voyage tant rêvé – « projets vagues, visions chèrement désirées » – à la question pleine d'inquiétude sur la possibilité de retrouver les lieux aimés comme on les a gardés « dans la mémoire du cœur ». Dans *Venise d'après guerre*, datée de novembre 1920, une ville aux couleurs glacées par le vent et par la brume de l'automne, l'auteur se demande s'il sera possible de retrouver « l'insouciance de l'avant-guerre ». Mais ce n'est pas seulement le poids de l'après-guerre qui pèse sur cette ville autrefois « charmante » où l'on savourait une « atmosphère de vacances ». Au café Florian, rempli de monde, et dans d'autres restaurants, l'auteur remarque des faits nouveaux : des pancartes interdisent de donner des « mance » aux garçons, les « scampi », délicieux crustacés qui arrivaient « de l'autre côté de l'Adriatique », sont désormais introuvables, et l'on ne reverra plus le drapeau rouge flotter sur le campanile de Venise. Ce sont les effets de la victoire des « fascisti » aux élections. Une atmosphère « d'âpreté et de hâte » a remplacé la « gentille et aimable paresse » de la « Ville Incomparable ». Il y a aussi des poèmes sans date, tels *Le guide de l'Italie septentrionale*, et *Les peintres de Vénus et de Venise*. Ces derniers sont des descriptions de tableaux célèbres : un hommage à Carpaccio à propos d'un des tableaux de l'histoire de Sainte Ursule, à Giorgione, à Titien sur *L'homme au manteau*, à Tintoret, au Véronèse, à Tie-

polo, à Longhi, à Whistler. Le III<sup>e</sup> chapitre rassemble des écrits divers : sur les *Jardins* - du jardin botanique de Padoue aux terrasses fleuries de la villa Rufolo à Ravello, au jardin Eaden de Venise -, sur Florence où, en octobre 1922, l'auteur fait un compte rendu d'une exposition de tableaux italiens du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. au Palais Pitti. Il parle aussi de ses rues envahies maintenant par des adolescents « vêtus de chemises noires », qui vont saccager les 'clubs' de leurs adversaires, exactement comme les Guelfes et les Gibelins à leur époque. Sans exprimer de jugements politiques, Vaudoyer saisit plutôt la ressemblance entre ces jeunes « fiers et ardents » et les personnages peints par Benozzo Gozzoli ou par Andrea del Castagno. Les dernières pages, consacrées à Rome, ont été écrites dans différentes périodes : *Apprentissage romain* remonte à 1909, *Avril romain* à 1914 et *La Farnésine et le Sodoma*, dédié à Barrès, à 1922, mais l'auteur y raconte ses souvenirs d'une visite à la Farnésine en 1909, au cours de laquelle il avait pu apprécier les fresques de Raphaël et celles du Sodoma.

#### VAUDOYER Jean-Louis

Rayons croisés. Léonardesques. Héliade. À Thamar Karsavina. Les Flammes mortes. Albums italiens. La Stèle d'un ami. - Paris : Plon, 1928. - 241 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-YE-12226

De tout ce recueil de poèmes, composés à des dates différentes, seul *Albums italiens* en comprend quelques-uns consacrés à l'Italie, comme *Le Guide de l'Italie septentrionale*, qui avait d'ailleurs déjà paru dans *Les Délices d'Italie* (1924). Dans ce 'guide', chaque poème est consacré à une ville qui suscite, chez l'écrivain, des souvenirs artistiques ou historiques, parfois même gastronomiques : Milan, « une très grande ville / Ivre de circulation », Bergame où il y a « la chapelle où Colleone est enterré », Mantoue où « stagnent le repos, l'ennui, la somnolence », Vérone « inoubliable, pleine du souvenir de Juliette », Padoue où l'auteur a mangé des « courgettes / Frites à l'huile, et, *al sugo* ». La deuxième section, *Ombres stendhaliennes*, dédiée à Pierre de Nolhac, parle d'une femme-ombre rencontrée dans plusieurs villes italiennes. La troisième, *Les peintres de Vénus et de Venise* était déjà dans *Délices d'Italie*. Les poèmes de Léonardesques, sans rapport explicite avec l'Italie, sont toutefois inspirés des lieux et des tableaux de Léonard, tel *Le Pays inconnu*, où l'auteur voudrait emmener sa bien-aimée : « Dans la montagne du Vinci, / Dans ce vallon énigmatique, / Tu sentiras ton cœur saisi / Par une volupté magique ».

*Italiennes* : essais, impressions, souvenirs. - Paris : Plon, 1934. - II-300 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-Z-26668

*Italiennes* est un recueil de feuillets éparés qui évoquent l'Italie connue par l'auteur à plusieurs époques de sa vie et qui vont de l'automne 1917 au printemps 1934. Vaudoyer s'inscrit dans la filière des amateurs du 'Grand Tour' par ces mots : « Chez un écrivain de notre pays, l'amour de l'Italie n'est pas une exception, une originalité, tout au contraire. C'est bien plutôt une sorte d'obligation, de fatalité. Depuis quelques siècles, le voyage d'Italie est un complément d'éducation ». Dans la I<sup>e</sup> partie, *Les Fruits dans le casque*, il fait allusion à sa venue en Italie pendant la Première Guerre Mondiale et à sa joie d'avoir été envoyé au front italien : « l'idée de ce départ était déjà une fête ». Il décrit du train la traversée de la campagne lombarde, l'arrêt dans la « trattoria » d'un village où il a gardé le souvenir de la jeune servante Lætitia, « blonde, robuste » et du « vin doux, fait de raisin muscat, sucré, vif » qu'elle lui versait. La deuxième partie, *Les Princes et les Grâces*, débute par une phrase de Bourget sur la joie « en voyage, d'oublier le Guide et d'aller à son gré ». Dans son premier séjour à Florence, par exemple, il avait découvert des tableaux de Botticelli dans des endroits éloignés du centre ville, « au gré de la flânerie », et il les avait plus appréciés que groupés et alignés dans les salles des Offices. Comme d'autres voyageurs, Vaudoyer aimerait revoir les villes telles qu'il les a vues la première fois car « altérations et remaniements sont toujours à craindre ». Ainsi, à Sienne, il regrette que les trois Grâces de marbre, qui donnent le titre au chapitre, aient été enlevées au regard des princes adolescents de la Librairie du Dôme et transférées ailleurs.

D'autres esquisses concernent les plaisirs gastronomiques goûtés dans des cafés célèbres, tel le « zambayon » du café Pedrocchi à Padoue, où l'on peut s'arrêter après avoir admiré les fresques de Giotto de l'Arène comme l'avait fait Marcel Proust, l'ami à qui Vaudoyer rend plusieurs fois hommage. En revanche, le Café Greco de la rue Condotti à Rome, malgré sa renommée et le souvenir de ses illustres hôtes, lui donne une « impression morose ». Dans le sillon de Stendhal, l'auteur visite la Scala, à Milan, où il a entendu la Traviata dirigée par Toscanini et où l'on a représenté un ballet, *Couvent sur l'eau*, dont il avait écrit lui-même le livret avec musique d'A. Casella. Il décrit ensuite quelques villes de l'Italie septentrionale, Vicence et ses villas palladiennes qui l'avaient charmé dès son voyage pendant la campagne d'Italie. Ce ne sont pas seulement les villes célèbres qui l'attirent mais aussi les « grandes villes vivantes, prospères et animées », comme Milan. Il mentionne Brescia, Bergame et Mantoue dont il n'a pas perçu pourtant le charme et qu'il compare à une « princesse vieille et fanée ». La III<sup>e</sup> partie, *Album*, comprend des poèmes dédiés aux villes : Souvenir de Sienne, Elégie pisane, Lung'Arno, Spolète, Orvieto etc. La IV<sup>e</sup> partie est consacrée à l'Italie vue par les grands écrivains : L'Italie de Goethe, Guide stendhalien pour une « saison Rossini », Taine et l'Italie et ainsi de suite. La V<sup>e</sup> partie, *Suzanne et l'Italie*, déjà publiée en 1909, comprend des poèmes en forme de lettres. La dernière partie du recueil comprend plusieurs esquisses sur des peintres italiens, sur des expositions de leurs tableaux à Paris : une ré-

trospective de Pisanello à la Bibliothèque Nationale en mars 1932, les tableaux de Mantegna au Louvre... On termine sur les conseils, vrais ou imaginaires, que Vaudoyer donne à des amis qui entreprennent le voyage magique vers l'Italie même si, comme Proust, il est aussi persuadé que : « Les voyages que l'on accomplit dans ses souvenirs sont parfois les plus agréables de tous ».

#### VAN DAMME Eliane

Rhapsodie sicilienne, ouvrage illustré de douze aquarelles de Germaine Hagemans. - Paris, Bruxelles : L'Eglantine, 1933. - 160 p. ; in-8°.

[Paris, Bibl. Marguerite Durand, 13<sup>ème</sup>, 914.5 DAM

Les douze aquarelles de Germaine Hagemans agrémentent ces croquis de voyage d'inspiration sicilienne, empreintes de multiples impressions chromatiques tirées du paysage et des vestiges visités. Dans cet ouvrage, dédié à sa mère, l'auteur fait la chronique précise du périple effectué. Les endroits visités sont les lieux incontournables de l'île : Palerme, Ségeste, Sélinonte, Agrigente, Syracuse, Taormina. A chaque destination elle saisit les atmosphères, les sensations et la dimension existentielle du passé séculaire – invoqué dans sa dimension éternelle – et du présent laborieux, en négligeant les côtés négatifs relevés par d'autres voyageurs : car, en femme-voyageur « descendue d'un pays où le ciel est brumeux », elle ne se limite pas à décrire l'impression ressentie devant les ruines majestueuses des temples détruits par les siècles. Elle a plutôt essayé de vivre et de reproduire les formes et les contours de la vie quotidienne, des chants des pêcheurs, des gens et des coins les plus humbles et s'est imprégnée de l'opulente et chaude coloration méridionale. C'est ainsi qu'elle dédie un tableau aux « Bourgs siciliens » et à leurs femmes au lavoir, aux « Routes Siciliennes », où le passage « Les Quattro Fontani » [sic] se fait chanson qui promet et exalte la délicieuse fraîcheur de l'eau qu'on peut boire sur la place carrée après avoir parcouru une route poussiéreuse. Mais elle s'est sentie comme Ève au « Paradis terrestre », lors de la visite dans le cloître de Monreale et a plongé dans la beauté de la « Rive ionienne », une véritable beauté « que l'on connaît par les yeux » (p. 107) comme le soufre, « d'un jaune si radieux ». La vision de l'Etna suscite en elle beaucoup d'émotion et l'amène à faire des considérations sur le sens de l'Idéalité, sur le silence et sur son rythme éternel comparé à la vitesse et à la parole. Dans « Nocturne », entourée par un décor fabuleux, elle ressent une nuit « lourde de mille secrets » qui l'amène à prier avec ferveur, convaincue que son ex-voto a été exaucé sous le ciel de Trinacrie. Le regret qu'elle éprouve en quittant l'île se mêle à l'espoir d'y retourner pour revoir, le plus tôt possible, les « carretti » siciliens ou le quai grouillant de Palerme. « Ritornando » inaugure la section de la remontée de l'Italie, qu'elle fait en partant de Pompéi, en passant par Rome, Assise, Florence, la Riviera de Levante. Le séjour dans la Capitale

lui permet de vivre et de saisir la réalité fasciste : elle évoque les discours du Duce du haut du balcon adressé à un « peuple vibrant et attentif » et se sent profondément fascinée par l'apostrophe « Romains ! », qui résonne tout au long des âges. Elle ne manque pas d'évoquer avec fascination le « verbe étincelant au service du Pays et du Devoir » du « Poète magnifique aux jours hésitants de 1915 » (p. 125).

(Le) Visage de l'Italie, publié sous la direction littéraire de Gabriel Faure. Préface de Benito Mussolini. - Paul Bourget, Henri de Régnier, Henry Bordeaux, Georges Goyau, Pierre de Nolhac, de l'Académie française ; Gérard d'Houville et Marcelle Vioux, Marcel Boulenger, Gabriel Faure, Paul Guiton, Ernest Lémonon, Eugène Marsan, Maurice Mignon, Ed. Schneider, J.-L. Vaudoyer. - Paris : impr.-éditions des Horizons de France, 1929. - 385 p. avec gravures. [682] VII Photos réunies par l'Institut L.U.C.E. ; in-folio.

[Paris, BnF, FOL-K-503

G. Faure a réuni dans cet ouvrage les impressions de nombreux écrivains et artistes, s'exprimant tour à tour sur chacune des régions italiennes. Henry Bordeaux a choisi le Piémont-Ligurie, pour mieux évoquer la grande figure du malheureux roi de Piémont, Charles-Albert, « une sorte d'Hamlet sur le trône » ; Jean-Louis Vaudoyer se réserve la Lombardie, Gérard d'Houville la Vénétie et Gabriel Faure l'Emilie, l'une des régions qu'il a le plus aimées. Paul Bourget s'est épanché sur la Toscane, Georges Goyau sur l'Ombrie et Édouard Schneider exprime des appréciations enthousiastes sur les Marches : il trouve merveilleuses toutes les côtes italiennes et même des lieux moins estimés, comme Pesaro et Ancone offrent à ce voyageur étranger le mouvement et la gaieté propres à tout port solaire. En plus, Urbino est la capitale de l'art de cette province adriatique et Loreto et Recanati émanent beaucoup de fascination. Ce collage d'impressions continue avec Pierre de Nolhac pour le Latium, Henri de Régnier pour Naples et la Campanie ; l'Italie méridionale a été décrite par Eugène Marsan, la Sicile par Marcelle Vioux et la Sardaigne par Paul Guiton.

La fin du recueil est occupée par la Vénétie Tridentine et Julienne, la première confiée à Ernest Lémonon et la deuxième à Marcel Boulenger, qui inclue aussi Fiume, à quelques heures de Trieste. Mussolini a préfacé l'ouvrage : il se félicite de cette initiative qui enrichit la collection du *Visage de l'Italie* de ce volume sous la direction littéraire de G. Faure. Selon lui, « une seule préface conviendrait. Celle de Gabriele d'Annunzio », mais il tient tout de même à exprimer ses remerciements au nom de l'Italie à tous les grands écrivains français qui ont chanté la beauté des paysages et des villes, en réalisant une œuvre magnifique surtout du point de vue politique.

**VILAIN Charles**

*Le Voyage des anciens combattants français en Italie*, 15-22 avril 1935. - Rouen : impr. du « Journal de Rouen », 1935. - 40 p., fig., portr., couv. ill. ; in-8° à 2 col.

Note : Extrait du « Journal de Rouen », 17-27 avril 1935.

[Paris, BnF, 8-K PIECE-1954]

C'est la chronique brève, mais palpitante de souvenirs patriotiques et très documentée d'un combattant de la première guerre mondiale lors du seizième anniversaire de la Victoire et de la Paix célébré en Italie : la relation, imbue d'émotion et de fierté, suit toutes les cérémonies liées à cette commémoration, en partant de celle des flambeaux portés du tombeau de l'Inconnu à Paris jusqu'à celui de Rome. Le chroniqueur ne manque pas de souligner que l'Italie nouvelle, « celle qu'ont faite les combattants de la Piave, du Monte Grappa, de l'Isonzo et de Vittorio Veneto » n'est apparue qu'à Gênes. Les notations historiques se mêlent aux rituels de la célébration : les *arditi*, les engagés volontaires, les garibaldiens sont les premiers témoins italiens à accueillir les anciens combattants français dans la ville de la Ligurie en chantant l'« hymne de l'Italie nouvelle », mais ce rite se poursuit à Rome, où ils seront accueillis par 40 000 personnes délirantes. Parmi tous les symboles et les rituels liés au moment politique, tels que la visite à la « Maison du fascio », au Duce, au Roi, au Pape, le narrateur continue sa relation en notant toujours l'intérêt pour les incontournables sites romains visités, comme la Via dell'Impero, la Voie Appienne, le Colisée et le Vatican. L'étape de Naples est l'occasion d'un nouvel accueil sur les accents patriotiques de la Marseillaise. Parmi les étapes les plus intéressantes du voyage il y a eu les Marais Pontins avec la visite de Littoria et de Sabaudia.

**VITRAC Jacques-François, abbé**

Nailloux. Souvenir du 22 et du 24 janvier 1935. [24 janvier 1935. Discours de M. le Dr Espagnol,... à l'arrivée (au retour de Rome) de Mgr de Bonnefoy,... 24 janvier 1935. Sermon de M. l'abbé Louis Sorel,... Toast de M. l'abbé Vitrac,...]. - Toulouse : impr. de H. Cléder, 1935. - 24 p. ; in-8°.

[Paris, BnF, 8-LN27-68968]

**W****WEITER Pierre, chanoine**

*Le Pèlerinage lorrain à Rome* en septembre 1925, Avec préface de Mgr l'évêque de Metz. - Metz : Impr. lorraine, 1926. - 115 p., fig., planche, portr. ; in-8°.

Auteur : Pelt, Jean-Baptiste (1863-1937). Auteur du texte.

[Paris, BnF, 8-K-6551]

Au début de ce petit compte rendu du pèlerinage lorrain à Rome, on trouve d'abord les photos du pape Pie XI et de Mgr Pelt, évêque de Metz et auteur de la Préface. Dans la Dédicace, l'auteur dit avoir fait une « relation détaillée » de ce voyage de l'Anno Santo 1925. La première partie, *de Metz à Rome*, comprend trois chapitres. Le I<sup>er</sup> chap., *En route pour l'Italie*, relate le départ de Metz le 16 septembre sur l'express Bruxelles-Bâle et ensuite, en passant par la Suisse, après vingt heures de voyage, l'arrivée à Milan où, deux heures et demie plus tard, les pèlerins remontent dans le train vers la Toscane. Le II<sup>e</sup> chap. raconte la visite à Florence et le III<sup>e</sup> l'arrêt à Naples pour assister au miracle de la liquéfaction du sang de San Gennaro, Saint Janvier, le 19 septembre. Le Saint ne déçoit pas les pèlerins et l'auteur s'exclame : « Quelle heure impressionnante ! ». La deuxième partie est consacrée à la « ville éternelle » où les voyageurs, accompagnés des recommandations de l'évêque, accomplissent tous les rites des « pieuses pérégrinations », des messes papales, des visites des églises et des catacombes et l'auteur commente : « Ce qui nous a frappés dans les églises de la Ville éternelle, c'est le grand nombre de communions qui sont distribuées avant et pendant la messe ». Dans le chap. IX<sup>e</sup>, *Ultime journée à Rome*, l'auteur, qui était logé à l'Hotel Victoria, via Sardegna, donc très proche de la Villa Umberto I (la villa Borghese de nos jours), s'offre ce dernier soir une promenade au Pincio. La troisième partie, *Le retour*, prévoit un arrêt à Assise où l'auteur avoue : « Jamais nous n'avions ressenti aussi vivement le bonheur d'être catholiques ». Le chap. XI<sup>e</sup>, *Fascistes, carabinieri et soldats de la garde suisse*, interrompt la monotonie du compte rendu du pèlerinage avec des considérations plus originales. L'auteur loue l'ordre qui règne en Italie et constate : « On sent qu'une main de fer régit la péninsule ». Satisfait de la gentillesse de tous les miliciens auxquels il s'est adressé pour avoir des renseignements, l'auteur se demande pourtant si les fascistes sont

« aussi aimables [...] envers les *popolari* catholiques qui ne partagent pas toutes les idées de Mussolini! ». Les derniers chap., du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup>, relatent les dernières haltes au sanctuaire de Saint Antoine, à Padoue, à Venise, à Milan et le voyage de retour qui passe par Chiasso, Lucerne et Strasbourg avant l'arrivée à Metz.

#### WOLLIN Nils Gustav Axleson

Desprez en Italie. Dessins topographiques et d'architecture, décors de théâtre et composition romantiques exécutées 1777-1784, Malmö, 1935

[Paris, Richelieu, Estampes et photographie  
MFILMR-74700

L'ouvrage est tout entier consacré à Louis Jean Desprez, architecte, peintre et dessinateur né à Auxerre en 1743 et très largement illustré de ses travaux : des dessins à la plume surtout, parfois rehaussés à la gouache, mais aussi des lavis, des aquarelles, des gravures. Intéressant pour les itinéraires que suivra Desprez en Italie, après un premier séjour, en tant que prix de Rome : Naples, la Sicile, Pompéi, Bénévent, Manfredonia, les Pouilles et la Calabre, puis de nouveau la Sicile et Rome.

Pour les relations culturelles entre la France et l'Italie, la vision de Wollin se résume assez bien en ces lignes : « aucune nation n'a su, comme la France, garder cette tradition (de l'antiquité gréco-latine) vivante à travers les siècles » ... Elle a été pour l'art français « une harmonique puissamment inspiratrice, un sentiment délicat de la mesure et de l'équilibre ».

Entre le style Louis XV qui fut une réaction aux extravagances du baroque pendant laquelle s'éteignit la tradition antique et l'art des dernières années du XVIII<sup>ème</sup> et des premières années du XIX<sup>ème</sup> siècle qui dégénéra en pure imitation, s'intercale une période où « la création artistique rayonne d'un charme tout particulier ».

Au moment où a lieu la rupture entre le style Louis XV et le style Louis XVI, « plus que tout autre pays, l'Italie devient la source de l'art nouveau ».

## Z

#### ZARA Philippe de

Autour de la Mer Latine, Orient, Italie, Tunisie. - Paris : Nouvelles éditions latines, 1935. - 246 p. ; in-16.

[Paris, BnF, 8-G-13142

- Auteur de livres divers – des études économiques, tel *L'Impôt sur le Capital*, des romans tel *En Quatre Mois*, des traductions, telle *Belzébuth et la Belle* de L. Antonelli – Philippe de Zara dédie ce volume composite à la mémoire de Joseph Tourtet. La première partie comprend des *Souvenirs de Mission*, au Levant, en Turquie et en Méditerranée que l'auteur a parcourue à bord d'un croiseur. A Boudroune, en particulier, il rencontre des Italiens du corps expéditionnaire de Rhodes qui, en cette période, avaient occupé le pays mais qui « vivaient comme frères avec la population ». Après une deuxième section, *Rétrospective politique 1922*, qui ne concerne pas notre sujet, on trouve les *Lettres d'Italie*, dont chaque chapitre parle d'une ville italienne : Turin, Gênes, Florence, Rome et Naples. Invité à Turin par l'Alliance française à tenir une conférence, l'auteur en admire l'architecture, la beauté du panorama de la Superga, les spécialités gastronomiques et les salons « qui ont conservé la distinction » de l'époque Louis XV. Mais il entrevoit toutefois la crise économique « dans ces beaux magasins vidés par son ombre » et dans les chiffres qui montrent le licenciement de 2000 ouvriers environ de la Fiat. Le chapitre suivant est dédié à Gênes où, arrivant le soir, il reçoit une impression « lugubre ». Mais le matin, même dans les rues de la vieille ville – « les repaires de bandits de la nuit précédente! » –, il admire l'activité du port et la côte où il reconnaît « la splendeur incomparable de la Côte d'Azur ». Les jours suivants, malgré le mauvais temps, Florence et Fiesole le charment, mais il ne manque pas de faire une remarque au moment de prendre un café au pied de la colline : une pancarte invite les consommateurs à payer la boisson « cinq centimes de plus [...] pour les chômeurs ». Ses études d'économie lui font apprécier ce « fond de secours » que la ville a créé pour ceux qui sont sans travail. Son jugement sur Florence est positif, car il la trouve « plus concentrée que la Ville Eternelle, plus discrète... ». A Rome, contrairement à d'autres voyageurs qui, devant les « rues éventrées » et les « chantiers sans fin », regrettent la ville de jadis, il suit le « Plan régulateur » et parle avec enthousiasme

des « profondes et définitives transformations » voulues par le Duce. Il apprécie la place de la Bocca della Verità « où l'on a isolé deux petits temples délicieux et créé un jardin public à la place de vieilles masures [...] » ou « la disparition des bâtisses misérables qui obscurcissaient la façade du fameux théâtre de l'Argentina qui ont fait découvrir, sous leurs fondations, les plus anciens vestiges romains ». Dans le cinquième chapitre, *Perspectives romaines*, il décrit plusieurs rues et en fait l'histoire politique. Il est reçu par Luigi Federzoni, Président du Sénat, est invité au Palazzo Chigi où il commente la nouvelle de la mort d'Aristide Briand, et parle bien de Bottai « ambassadeur charmant et charmeur » qu'il avait connu à Paris. Dans le sixième chapitre, *Naples au baiser de feu*, revenu dans cette ville après douze ans, il la trouve « rajeunie », car « elle ressent cette fièvre de bâtir qui caractérise l'Italie contemporaine ».